

Denis CLARINVAL

LA MORT INCERTAINE



D'après « CLARA » de Schelling

ACTE 1

SCENE I

Le jour de la Toussaint, le docteur et le prêtre sont allés en ville pour récupérer Clara le soir, Clara étant arrivée quelques jours plus tôt en compagnie des deux filles du prêtre. Alors qu'ils arrivaient à une ouverture qui encadrerait la jolie ville, située à mi-chemin sur la montagne, au milieu de la vaste plaine, ils ont vu une foule de gens se diriger vers une pente douce sur le côté. Ils ont immédiatement deviné où allait cette procession et ils l'ont rejointe, afin de pouvoir, eux aussi, observer le festival en mouvement dédié aux morts, qui se célèbre ce jour-là dans les villes catholiques. Ils ont trouvé toute la zone déjà pleine de monde. Il était étrange de voir la vie sur les tombes, faiblement illuminée par le soleil d'automne. En quittant le chemin battu, ils ont vite vu de jolis groupes rassemblés autour de tombes individuelles : ici, des jeunes filles en pleine floraison, tenant la main de leurs frères et sœurs plus jeunes, couronnaient la tombe de leur mère ; là, au tombeau de ses enfants disparus si jeunes, une mère restait en silence, sans avoir besoin d'eau bénite pour symboliser ses larmes, car des larmes sanctifiées par une douce mélancolie coulaient lentement pour rafraîchir les monticules. Ici et là, des hommes se tenaient sérieusement et contemplativement devant des tombes individuelles où reposait un ami ou une petite amie disparue. Ici, toutes les relations rompues par la vie se retrouvaient pour le spectateur familier des gens et des circonstances ; les frères rejoignaient les frères, les enfants leurs parents ; à cet instant, tous redevenaient une seule famille. Seule la bien-aimée, à qui la mort avait enlevé son cher, ne pouvait apparaître dans cette foule ; elle avait peut-être choisi les premières heures pour couvrir le lieu du bien-aimé de ses larmes, seule, avec la rosée du matin. Le beau monument d'un jeune homme qui mourut ici en étranger était décoré de fleurs d'une manière si délicate et pleine de soin qu'il devait avoir été orné par des mains amoureuses.

« Comme cette coutume est émouvante » dit le médecin, et quel sens il y a à ce que les tombes soient décorées de fleurs qui fleurissent tard : n'est-il pas juste que ces fleurs d'automne soient consacrées aux morts, qui, depuis leurs chambres obscures, nous envoient des fleurs joyeuses au printemps comme témoignage éternel de la continuité de la vie et de la résurrection éternelle ? »

Au centre de la place se dressait une petite chapelle, incapable d'accueillir toute la foule. Peu de temps après leur arrivée, elle était si pleine qu'une longue file s'étendait depuis la porte jusqu'aux tombes. Ils se sont assis à l'écart sur une vieille pierre tombale moussue dont

l'inscription était depuis longtemps illisible, et ont écouté l'office festif, dont ils ne pouvaient suivre le déroulement qu'à travers les réactions de ceux qui se tenaient dehors. Nous étions assis, plongés dans une mélancolie silencieuse. Combien de ceux qui marchaient sur les tombes seraient allongés sous elles l'année suivante ?

Où donc leur amie se trouvait-elle ? Plusieurs fois, ils ont cru l'apercevoir au loin, mais sans vraiment pouvoir l'identifier ni se rapprocher d'elle dans la foule. Ils se sont rappelé qu'ils avaient encore un long chemin à parcourir. Elle leur avait dit qu'en tout cas, ils la retrouveraient à l'heure du départ à l'autre bout de la ville, dans un cloître bénédictin situé sur une colline. Ils ont vu qu'il était temps et ils sont partis en silence.

En ville, tout était désert et abandonné ; ils sont restés juste ils ont grimpé jusqu'au beau cloître. À leur arrivée, on les a conduits à la bibliothèque, où un jeune ecclésiastique bien éduqué les attendait, et qui semblait avoir pour tâche de recevoir les invités et de leur tenir compagnie. Ils ont vite appris de lui que le prince récemment décédé l'avait envoyé en plusieurs missions et qu'il était désormais à la fois le responsable de cette collection de livres et l'enseignant des sciences philosophiques dans le cloître. Il leur montra plusieurs raretés dont il avait la garde. Cependant, le prêtre et son ami étaient plus attirés par la magnifique vue qui s'offrait des fenêtres, donnant sur la plaine lointaine et sur la colline où ils étaient passés un peu plus tôt, que par ces trésors morts. La plaine était couverte de villes et de villages, et le puissant fleuve serpentait à travers elle, devenant visible par endroits, comme si ce n'était qu'un mince ruban d'argent.

Il leur avait déjà dit auparavant qu'ils devaient attendre ici Clara, qui devait encore parler au prieur du cloître à propos de certaines affaires ; plusieurs des biens du cloître étaient gardés avec ceux de sa famille, et certains biens de ses ancêtres se trouvaient également sous la protection de son excellent bienfaiteur. Certains des portraits accrochés dans le hall, expliqua-t-il, représentaient ces mêmes ancêtres ; l'un d'eux, le frère de l'une d'eux, était représenté en habit monastique. Le prêtre et son ami apprirent qu'il s'était entièrement consacré à sa profession et qu'il était mort et enterré ici. S'ils doutaient de la parole de l'ecclésiastique, la ressemblance frappante entre le portrait et leur amie aurait suffi à les convaincre de la véracité de ce qu'il disait. Ils n'ont cessé d'exprimer leur étonnement devant cette ressemblance, réapparaissant deux siècles plus tard, et l'ecclésiastique opina que ce genre de vue pouvait bien provoquer la croyance à la transmigration des âmes.

LE PRÊTRE

Ce qui est encore plus étrange, c'est que peut-être il existe une ressemblance tout aussi grande entre les sorts de ces deux parents lointains, comme entre leurs apparences extérieures, et de cette dernière on pourrait les prendre pour au moins frère et sœur. Qui sait ce qui a poussé ce frère plus ancien, car je dois l'appeler ainsi, à se retirer dans ces murs solitaires et à chercher à passer ses jours en réclusion ? Peut-être étaient-ce des circonstances similaires à celles qui poussent notre amie à préférer tant la paix de notre vallée tranquille à la vie dans le monde ou même dans une grande ville. Tous deux lui avons souvent demandé de partir, car nous croyons que la solitude qui garde continuellement tous ses souvenirs vivants finira par nuire à sa santé à long terme.

L'ECCLESIASTIQUE

Donc elle vit toujours dans cette maison isolée où je l'ai visitée il y a six ans ?

LE PRÊTRE

Exactement, Il y a des années, un étranger avait acheté le terrain pour y construire cette maison ; lorsqu'elle est arrivée, fuyant six ans plus tôt, elle l'a trouvée vide, l'a achetée à un prix relativement bas, avec le jardin et les vignes qui en faisaient partie, et elle y vit à nouveau, car elle a été expulsée une fois de plus de ses domaines paternels.

L'ECCLESIASTIQUE

À l'époque elle n'avait aucune relation avec notre cloître ; je devais voler cette visite en secret, poussé par une curiosité mêlée de respect silencieux. C'étaient certes des circonstances pénibles dans lesquelles elle se trouvait ; et le regretté prélat de notre cloître, qui avait toujours eu beaucoup d'influence sur la famille, s'opposait particulièrement à ce mariage avec un protestant, comme d'ailleurs toute la noblesse catholique du voisinage car, en tant que dernière héritière, par elle, tous les beaux biens passaient de l'autre côté. Aujourd'hui est la toute première visite qu'elle rend à notre cloître, visite qu'elle n'a fait que quelques fois enfant avec ses parents. La propriété exclusive de ces biens considérables, qu'elle a maintenant renoncée à revendiquer, a peut-être changé la donne ; de plus, le directeur actuel est plus ouvert d'esprit et porte un meilleur jugement sur ces temps où chacun devrait penser à une délivrance mutuelle plutôt qu'à nourrir des querelles secrètes.

Le docteur, qui jusque-là s'était divertie à contempler les divers portraits, finit par intervenir...

LE MEDECIN

Il me semble que la différence entre notre époque et celles qui l'ont précédée devient plus apparente que jamais dans une telle collection de portraits. Ces princes de la guerre de Trente Ans et d'avant, comme leurs têtes sont solides, comme ils sont cultivés et fiers sous tous les angles. Regardez les fronts et les yeux de ces soldats, ainsi que ceux des personnages distingués par leurs actions, que nous voyons ici côte à côté ! J'aimerais savoir si l'un des derniers descendants mâles de ces familles porte une telle expression de grand sentiment spirituel et de force de caractère en lui-même, comme celle que l'on trouve sur cette tête, et si l'extinction de la lignée n'a pas simplement transféré les traits supérieurs des ancêtres dans la forme féminine ?

Au même instant, Clara entra dans la pièce, toute joyeuse, et c'est alors seulement que la ressemblance devint si frappante que tous durent se retenir de trahir ce qu'ils ressentaient. Car pourquoi chacun d'eux évita de lui faire part de cette observation ou, alternativement, pourquoi ils laissèrent seulement cette ressemblance être devinée, qui donc le sait ? Le regard de Clara attira le prêtre vers la fenêtre ouverte, et lorsqu'elle aperçut les collines bleues et lointaines, ses yeux se remplirent de larmes, et elle se mit à parler...

CLARA

Derrière ces collines là-bas, qui deviendront de plus en plus bleues et sur lesquelles le soleil est sur le point de se coucher, tout ce que j'ai reposé enterré. Oh Albert, Albert, nous avons dû quitter le sanctuaire tranquille qui nous unissait de ce côté, pour être séparés si longtemps, oh, qui sait combien de temps. À peine t'ai-je perdu que je suis chassée de nouveau, et arrachée même de ce petit coin de terre qui te couvre, et qui était la dernière chose que j'avais de toi. Des voleurs profanent les tombes de mes ancêtres ; et pourtant tu dors avec eux. Aujourd'hui même, les gens les plus pauvres vont visiter les tombes de leurs proches ; moi seule ne peux pas aller orner la tienne. Pourtant mes larmes coulent ici paisiblement et purement ; quelle que soit la partie de la terre qui les reçoit, elles pénètrent jusqu'à toi par une force magique et te rafraîchissent dans ta tombe.

Le prêtre fut alarmé par une telle passion soudaine et imprévue et il espérait l'interrompre en essayant de ramener la discussion sur des sujets plus généraux.

LE PRÊTRE

Je vous accorde que cette commémoration des morts m'a fortement impressionné. Il m'est devenu si clair à nouveau combien la vie que nous menons aujourd'hui est totalement unilatérale, et qu'elle ne sera complète que si ce qui est plus spirituel pouvait s'y associer, et si ceux que nous appelons morts ne cessaiient pas de vivre avec nous, mais qu'ils fassent simplement, pour ainsi dire, partie de la grande famille. Les pratiques des anciens Égyptiens ont quelque chose de terrible, mais elles reposent sur une pensée qui est en elle-même juste et correcte. Nous devrions soutenir toutes les fêtes et coutumes qui nous rappellent notre lien avec le monde au-delà.

L'ecclesiastique, qui s'était rapproché lui aussi de la fenêtre, avait entendu les derniers mots...

L'ECCLESIASTIQUE

Pardonnez-moi, mais je pense devoir exprimer un autre avis ici. Prenez, par exemple, la commémoration d'aujourd'hui, elle a bien sûr quelque chose de touchant ; cependant, si son but est de soutenir l'idée que nous pouvons être connectés aux habitants de l'autre monde, alors je considérerais cette commémoration comme presque nuisible et je soumettrais qu'elle soit supprimée dans votre église, comme tant d'autres l'ont été.

Comme personne ne répondit, il continua...

Nous, les vivants, ne sommes affectés à ce monde qu'une seule fois ; ici, nous devons faire autant de bien que possible, nous devons montrer tout notre amour et notre confiance à ceux qui nous sont proches, et ce, tant que nous restons avec eux sur leur chemin. Et nous remplirions certainement ce devoir envers les autres bien plus étroitement et consciencieusement si nous nous souvenions sans cesse de leur mortalité — qu'à leur mort, toute connexion que nous avons avec eux sera coupée et que ni la passion de notre amour, ni celle de notre haine, ni notre disposition basse ne pourra les atteindre.

CLARA

Peut-être que l'inférieur ne peut pas agir sur le supérieur, mais il est plus certain que le supérieur peut agir dans l'inférieur, et ainsi la pensée d'une communauté ne serait pas si incohérente.

L'ECCLESIASTIQUE

Si donc les deux sont dans un même monde, puisque l'esprit et le corps appartiennent à un même monde dans notre vie présente. Cependant, les défunts sont tout à fait morts en ce qui concerne ce monde sensible et ils ne peuvent sûrement pas exercer d'effet dans une région dont leurs instruments sont aussi limités que leur réceptivité.

LE PRÊTRE

Ton discours me rappelle l'explication que nos théologiens philosophes donnent aujourd'hui du miracle de l'effet extraordinaire de Dieu sur le monde sensible, sans se rendre compte combien une grande partie de ce monde est en soi complètement insensible.

L'ECCLESIASTIQUE

Néanmoins nous devons honorer ces anciennes divisions. Une personne raisonnable ne pourrait que regretter comment ces divisions se déplacent, comment tout se mélange désormais sans aucune différenciation, et que bientôt nous ne serons totalement chez nous ni dans l'un ni dans l'autre monde.

CLARA

Mais tu admettras toi-même qu'au moins en nous, quelque chose d'autre vit, quelque chose qui n'est pas une simple essence matérielle : l'esprit. Tu devras donc aussi admettre que par cet esprit, nous avons vraiment un lien avec cet autre monde et que, même si nous acceptons que le matériel soit séparé du spirituel, il n'y a aucune preuve contre une possible connexion entre ce qui est spirituel en nous et les forces d'un autre monde.

L'ECCLESIASTIQUE

Accordé si notre esprit pouvait vraiment s'élever à la pure spiritualité. C'est-à-dire si, par son lien avec la matière, l'esprit n'était pas complètement séparé de la pureté du monde auquel il est censé s'élever une fois ce lien rompu.

LE PRÊTRE

Avec une séparation aussi complète, tu dois aussi rejeter toute conception de ce monde supérieur.

L'ECCLESIASTIQUE

En effet, c'est ainsi : toute conception de ce monde que la raison ou la compréhension pourrait vouloir former. Nous avons en nous un seul point qui est ouvert et par lequel le ciel brille. C'est notre cœur ou, plus précisément, notre conscience. En celle-ci, nous trouvons une seule loi et un seul but, un but qui ne peut venir de ce monde, car la plupart du temps il est en conflit avec lui. Ainsi, pour nous, il sert de gage d'un monde supérieur et il élève celui qui a appris à le suivre vers la pensée consolante de l'immortalité.

CLARA

Et rien de plus ? Le mot "immortalité" me semble bien trop faible pour l'impression que j'ai. Que viennent faire des mots froids et des concepts simplement négatifs dans un ardent désir ? Sommes-nous satisfaits dans cette vie d'une existence purement morne ? La nature nous fait-elle supporter de telles généralités ?

L'ECCLESIASTIQUE

La croyance est simple, tout comme le devoir dont elle vient.

CLARA

Tu prétends fonder la plus grande ou la plus haute certitude dans le cœur, et pourtant tu ne donnes aucun crédit au cœur lui-même. Nous ne pouvons pas voir un vieux ami s'éloigner, dont le devoir l'appelle loin de nous, sans que nos pensées ne le suivent jusqu'à ces lieux lointains, sans que nous ne nous imaginions vivement son emplacement et son entourage, sans que nous ne voulions savoir s'il a gardé ses vieilles habitudes ou s'il les a changées.

L'ECCLESIASTIQUE

Une séparation dans cette vie est une chose et le passage dans un monde sans rien en commun avec ce monde en est une autre.

LE PRÊTRE

Pour moi, il me semble autrement, L'opposé est précisément ce qui est le plus proche. Les déserts, les montagnes, les terres lointaines et les mers peuvent nous séparer d'un ami dans cette vie ; la distance entre cette vie et l'autre n'est pas plus grande que celle entre la nuit et le jour, ou l'inverse. Une pensée du cœur, accompagnée de notre retrait total de tout ce qui est extérieur, nous transporte dans cet autre monde, et peut-être que cet autre monde devient d'autant plus caché pour nous, qu'il est plus proche de nous.

L'ECCLESIASTIQUE

Je ne nie pas cela, Le monde spirituel peut se fondre avec nous, mais nos vies ne se fondent pas avec lui. Notre vue reste toujours limitée à notre être intérieur et elle ne peut pas suivre le destin des amis disparus, ce que je considère de toute façon comme une sorte d'amour égoïste.

CLARA

Comment cela ?

L'ECCLESIASTIQUE

Même dans cette vie nous imaginons si facilement que nos amis et compagnons de vie nous appartiennent, alors qu'en réalité ils n'appartiennent qu'à Dieu ; ce sont des êtres libres, soumis seulement à l'Unique. Nous en jouissons uniquement comme d'un don ; la mort nous le rappelle, même si rien d'autre ne le fait, bien qu'il serait sage de toujours se souvenir, même de son vivant, qu'il n'y a rien que nous puissions appeler à nous au sens véritable du terme, que les vœux de pauvreté, de privation et, en particulier, d'obéissance, sont des vœux faits en relation avec une volonté supérieure et cachée, et des vœux que chacun devrait prendre sur lui-même. Bien que nous devenions d'autant plus prudents à l'idée de faire des biens que nous utilisons, des biens entièrement nôtres — en particulier, cependant, ces biens les plus précieux de tous, que nous appelons l'amour et l'amitié — si nous nous souvenons que l'essence de l'âme — que nous pouvons certes attirer vers nous avec toute la force de notre esprit et de notre cœur, et oui, si cela était possible, que nous fusionnerions avec notre existence — n'est qu'en la main de Dieu et que c'est dans la main de Dieu que nous devons tôt ou tard la remettre. Il vient néanmoins un moment où l'âme ne nous appartient plus, mais appartient à nouveau à l'ensemble, où elle retourne à sa liberté originelle et peut-être, selon la volonté de Dieu, commence un nouveau parcours qui ne croisera plus jamais le nôtre et qui sert à accomplir un

but tout à fait différent de celui qu'elle remplissait ici en travaillant à développer notre être intérieur et en ennoblissant notre essence.

CLARA

Alors tu ne crois pas qu'en amitié et en amour, il y a quelque chose qui est, par sa nature, éternel, un lien que Dieu a uni et que ni la mort ni Dieu lui-même ne pourraient briser. Des milliers de relations peuvent se briser dans cette vie, peut-être n'ont-elles jamais affecté notre être intérieur que d'une manière hostile ou au moins perturbante, mais le lien d'un véritable amour divin est aussi incassable que l'essence de l'âme dans laquelle il est fondé et est aussi éternel qu'un mot de Dieu. Si des enfants m'avaient été donnés et qu'ils m'avaient ensuite été enlevés, je ne pourrais jamais considérer cela comme un hasard ou une fortune passagère d'avoir été la mère de ces âmes ; je sentirais — oui, je saurais — qu'ils m'appartiennent éternellement et que je leur appartiens et qu'aucune puissance sur Terre ni au ciel ne pourrait me les prendre ni me prendre d'eux.

L'ECCLESIASTIQUE

Certainement, c'est le vrai sentiment maternel et pourtant, même ici, la relation naturelle en elle-même ne produit pas ce sentiment éternel, c'est plutôt ce sentiment qui rend la relation éternelle ; car comment autrement pourrait-il y avoir tant de mères contre nature ? Cela nous montre que seule notre attitude est véritablement éternelle. Et si nous pouvons envisager ces relations naturelles avec un certain dévouement, ces relations qui naissent malgré nous, qu'une main invisible unit, qui ont pour elles une confirmation divine.

CLARA

Ne crois-tu pas que d'autres relations plus élevées, comme l'amour et l'amitié, sont aussi d'une nature divine ; qu'une nécessité calme, inconsciente, mais ainsi d'autant plus irrésistible, attire une âme vers une autre ?

L'ECCLESIASTIQUE

Je ne nie pas, l'existence d'une telle puissance naturelle, bien que je ne la comprenne pas tout à fait. Mais une fois que l'homme est entré dans ce conflit et cette contradiction avec la nature — et cela, je ne le comprends pas non plus — mais une fois qu'une profonde dépravation a pris

racine dans la nature de l'homme, de sorte qu'il n'a plus la capacité de puiser purement dans l'une ou l'autre des sources de la vie et qu'il est presque aussi dangereux de diriger l'homme vers la liberté que de le diriger vers la nécessité — à cet égard, je confesse qu'après une telle aberration, je suis extrêmement douteux quant à toute relation où la liberté joue ne serait-ce qu'un rôle et je n'ose pas m'aventurer facilement dans ce labyrinthe. Je laisse la justice se faire à la chaleur de chaque cœur beau, mais prenons garde de ne pas façonnez l'inspiration des sentiments et les inventions du désir en vérités générales ; car alors il n'y aurait plus de divisions. L'esprit sombre et indiscipliné aurait le même droit que l'esprit lumineux et ordonné, et nous savons quels monstres sont nés de cette tendance à réaliser des créatures à partir de désirs incontrôlés ou d'imagination débridée.

Le docteur, pour qui cette discussion ne semblait plus avoir lieu d'être depuis un moment, prit la parole...

LE MEDECIN

Tu as raison, seules les esprits les plus ordonnés devraient se consacrer à la question de la vie après la mort, seuls les esprits lumineux et joyeux devraient aborder ces régions de joie éternelle et de paix. Personne ne devrait se consacrer à cette enquête avant d'avoir acquis un terrain ferme et solide ici, au sein de la nature, sur lequel il puisse fonder ses pensées. Seuls ceux qui comprennent notre vie actuelle devraient parler de la mort et de l'au-delà. Tout survol de notre condition actuelle, toute connaissance qui ne s'est pas développée purement à partir de ce qui est présent et réel et qui tente d'anticiper quelque chose auquel l'esprit ne serait pas naturellement conduit est répréhensible et mène à l'imagination fantaisiste et à l'erreur.

L'ECCLESIASTIQUE

De cette manière rejettez-vous toute connaissance des choses de l'au-delà, comme je le fais ? Car qui, en effet, pourrait dire qu'il a compris la vie ?

LE MEDECIN

Je ne sais pas si quelqu'un peut dire cela ; mais je sais que je ne considère pas cela comme absolument impossible. Nous ne devons simplement pas la chercher trop haut, nous ne devons pas couper la racine dès le début, celle qui tire sa force, sa vie et sa substance du sol de la nature et qui peut ensuite, en effet, pousser ses fleurs jusqu'aux cieux. Et nous devons surtout

abandonner l'idée de tirer la vie de quelque chose de différent et de supérieur, comme si nous voulions simplement saisir cela. Non pas « d'en haut » mais « d'en bas » est ma devise. Et, je crois, cette devise est aussi tout à fait appropriée à l'humilité qui nous convient de bien des manières.

Cependant je vois que le soleil se couche déjà derrière les collines et je suis préoccupé pour notre ami et l'air automnal ; partons donc.

SCENE II

Clara avait rapidement fait ses adieux en jetant un regard vers les collines lointaines, et une fois que les filles du prêtre furent récupérées en ville, ils redescendirent tous ensemble vers

l'entrée de la montagne et notre vallée. Il restèrent ensemble en silence et Clara était calme et pensive. Finalement, le docteur lança une discussion sur la vie monastique...

LE MEDECIN

Pourquoi les gens pensent-ils généralement que la vie monastique est si agréable et belle ? Est-ce parce que tout le monde aime penser qu'il y a, derrière l'habit du moine, l'idéal d'une personne claire et paisible qui a trouvé son équilibre ; un idéal que chacun veut réaliser, mais qu'il ne sait pas comment réaliser ? Car certainement, seule la foule peut être influencée par des motivations extérieures, la vie de luxe, la légèreté de cet état et des choses similaires.

THERESA

Seule la belle situation des cloîtres pourrait me séduire, » dit Thérèse, « les collines sur lesquelles ils sont si souvent construits, les vallées fertiles qui les entourent.

LE PRÊTRE

N'est-ce pas que chacun de nous a ce sentiment vague que le bonheur réside dans le fait de ne rien posséder, car les possessions entraînent des soucis et des responsabilités. Et comme la pauvreté et la privation sont des choses dures et douloureuses, la vie monastique doit apparaître comme un véritable idéal, car là, chacun vit une vie heureuse et paisible sans rien posséder.

CLARA

Il me semble que tout ce qui est immuable nous inspire un profond respect, tandis que son contraire diminue notre estime. Les personnes que je vois mener des vies normales me paraissent toujours être essentiellement fluctuantes et incertaines. Qui sait si la personne que je vois maintenant agir avec grandeur et vérité ne sera pas ensuite accablée par la force des circonstances et agira plus tard de manière timide et contre son cœur ? Qui sait si la personne qui aujourd'hui apparaît claire, libre et pure ne sera pas tôt ou tard éclipsée, enchaînée, et déchiquetée par une passion violente ? La personne qui prend une résolution pour toute sa vie et qui la prend de manière à invoquer Dieu et le monde comme témoins, qui prend cette résolution dans des conditions qui l'authentifient par un sceau d'indissolubilité, et si je la comprends comme agissant de manière réfléchie et par sa propre volonté, c'est cette personne qui suscitera toujours mon respect. Pourquoi, sinon, disons-nous qu'avant la mort, personne

n'est bénii, à part celui, pourrait-on dire, qui meurt en vivant — et qu'est-ce d'autre que ce vœu solennel de privation et de renoncement aux choses du monde, sinon une mort dans le corps vivant ?

LE PRÊTRE

Cela m'étonne que personne parmi nous n'ait évoqué l'effet bienfaisant qu'une retraite sans souci pourrait avoir sur les arts et les sciences.

LE MEDECIN

Cela pourrait mais cela n'a pas eu cet effet depuis un certain temps déjà ; et nous n'aurions alors appris que des œuvres et le dur travail de ceux qui rassemblent des collections pour citer cela en preuve.

LE PRETRE

Néanmoins les arts et les sciences souffriraient plus que de peu si tous ces riches cloîtres avec leurs magnifiques bâtiments, leurs importantes collections de livres, leurs églises avec leurs nombreux retables, leurs fresques et leurs sculptures sur bois artistiques venaient à disparaître.

THERESA

Oui, et toute la région deviendrait morne. En effet, je ne sais pas quel spectacle est plus beau qu'un magnifique bâtiment avec des tours et des dômes s'élevant au milieu des richesses de la nature, entouré de champs de blé ondulants, d'eau, de forêts et de vignobles au loin, où partout tout est vivant de l'agitation des gens. La plus belle ville ne me procure pas cet effet ; elle réprime la nature, si bien qu'il faut s'éloigner de la ville pour que la nature puisse à nouveau se trouver. Mais la simplicité de mêler la richesse illimitée d'une région rurale avec ce qui est magnifique et grand, c'est cela seul qui est vrai et approprié.

LE PRÊTRE

Mais alors ma Thérèsa devrait inclure aussi les châteaux et les belles résidences campagnardes de la noblesse.

THERESA

Oh non, avant tout j'aime la constance, là où je vois les choses demeurer ou rester ensemble. Même de nos jours, les biens passent d'une main à l'autre, une famille s'éteint, la noblesse se déplace en ville, et si elle quitte jamais la ville, c'est seulement pour troubler la paix et la tranquillité de ces belles vallées avec leur mode de vie contrasté et leurs divertissements bruyants.

LE PRÊTRE

Tu as raison, mon enfant, mais n'oublie pas que ton point de vue sur le sujet ne peut pas être celui qui est généralement retenu, du moins pas dans les temps sauvages auxquels nous faisons face aujourd'hui. De la signification que ces institutions avaient autrefois, il ne reste peut-être que le côté pittoresque. Cependant, il sera plus facile et plus agréable de fermer ces institutions complètement que de les restaurer selon leur objectif originel de manière qui serait appropriée pour notre époque. Quand je vois un tel cloître tranquille au bas de la vallée, ou que je passe devant un autre sur une colline d'où il domine, j'ai souvent pensé à moi-même : si un jour le moment devait venir pour tous ces monuments d'un temps révolu, qu'au moins l'un de nos princes pense à préserver un ou deux de ces sanctuaires, à maintenir les bâtiments et leurs biens ensemble, et à les doter aux arts et aux sciences. Cependant, seul celui qui vit véritablement dans l'esprit — le véritable académicien et artiste — est vraiment spirituel. Se contenter de pratiquer la piété comme mode de vie, sans l'associer à une recherche scientifique vivante et active, mène au vide et, en fin de compte, à cette mécanisation dénuée de cœur et d'âme qui aurait elle-même dévalorisé la vie monastique même à des époques comme la nôtre. À une époque où la connaissance ne se répandait pas largement, où les moines étaient les seuls dépositaires de la science et du savoir, ils étaient aussi les véritables clercs, les véritables spirituels ; depuis lors, le reste du monde les a tellement dépassés qu'ils ont de plus en plus cessé d'être spirituels. Les sciences ont le même sort que la religion ; leurs meilleurs moments étaient et sont ceux où elles étaient en accord avec elle. Cependant, s'il existe des pays dans lesquels les cloîtres ont été réorganisés en écoles lorsque le changement de foi s'est produit, ce n'est pas ce que je voulais dire.

LE MEDECIN

Alors, que veux-tu dire ?

LE PRÊTRE

Ce que je voulais dire, c'est ceci : c'est ici, sur cette colline, que devrait être composé le prochain grand poème allemand, c'est ici, dans cette vallée, qu'une académie platonicienne devrait se réunir, comme celle de Cosentina. Des hommes de tous les arts et sciences devraient vivre ici une véritable vie spirituelle, en harmonie et sans souci : ils ne devraient pas être enfermés dans des villes, dans les conditions restrictives de la société et loin de la nature. Car l'esprit allemand aime la solitude comme il aime la liberté ; tout ce qui est conventionnel l'opprime. Contrairement au savant ou au poète domestiqués qui adopte l'apparence que la société, dite, désire et prend ses louanges et ses applaudissements, la nourriture de la vanité, des mains et des lèvres de la société, tout comme il prend la nourriture de ses besoins physiques, l'esprit allemand aime errer à travers les bois, les collines et les vallées, nourri uniquement par le sein de la nature. L'esprit allemand n'est pas comme une rivière ordinaire qui est canalisée et qui coule uniquement dans des rives et des pays prescrits ; il est comme l'humidité dans la terre dont les chemins secrets ne sont explorés par personne. Cette humidité pénètre cependant et stimule tout ce qu'elle touche ; elle jaillit claire et libre, sans se soucier de savoir si quelqu'un se trouve sur ce chemin et se rafraîchit en son sein, mais elle renforce et rafraîchit celui qui ne fuit pas les sentiers solitaires des montagnes, les falaises et les vallées éloignées. Il est dommage qu'après avoir pleinement développé tout cela dans ma tête, je doive souvent me dire que tout cela restera un agréable rêve, car les Allemands semblent avoir été destinés à ne jamais être traités en fonction de leurs propres caractéristiques. Les Allemands doivent avoir des normes étrangères imposées, car ceux qui pourraient changer cette situation ont si rarement le cœur d'être ce qu'ils sont vraiment — car que diraient les voisins si l'on voulait traiter les Allemands comme des Allemands !

LE MEDECIN

Eh bien félicitons-nous à nouveau de notre situation privilégiée dans laquelle nous pouvons passer nos journées en continual contact avec la nature sans pour autant être coupés du monde. J'ai vu les plus beaux cloîtres du monde. J'ai souvent été ému par un désir de vie contemplative qui semble s'écouler si éternellement et paisiblement dans des endroits comme le Mont Cassin, dans les bois de Camadoli, et dans les beaux cloîtres au bord du Main et du Rhin. Mais j'ai toujours changé d'avis lorsque j'ai remarqué à quel point cette manière de vivre était éloignée de la nature, comment une lassitude et même un dégoût pour la nature en sont venus comme conséquence du tourment imposé aux engagés comme une loi stricte. Parmi toutes les ordres possibles, il n'en est qu'un que je souhaite voir maintenir, celui qui me paraît répondre à un

besoin dans la société humaine. C'est l'Ordre des Chartreux. Grâce aux statuts de cet ordre, beaucoup de gens ont pu mener des vies qui autrement seraient devenues tout à fait insupportables. C'est le seul sanctuaire pour ceux qui sont vraiment malheureux, pour ceux qui ont une action précipitée ou une erreur à déplorer, à laquelle l'enthousiasme de la jeunesse ou les circonstances sociales les ont poussés, et dont les conséquences sont terribles et ne peuvent plus être rectifiées. Le monde et ses va-et-vient, qui saisit quiconque ne se coupe pas de lui, la simple participation à ce monde qui réveille leur destin briserait leur cœur. La vie elle-même serait une humiliation pour eux s'ils n'étaient déjà entrés dans un lieu de paix et de retraite ici, un lieu semblable à celui où nous allons après la mort, où la douleur de ce qui est irrévocable s'estompe dans la mélancolie et dans la reconnaissance générale qu'il n'y a plus rien de désirable dans la vie pour la personne qui l'a surmontée, et une reconnaissance que le destin d'un être mortel est avant tout triste. Nulle part je n'ai fait de rencontres plus intéressantes qu'aux cloîtres chartreux, particulièrement en France ; nulle part je n'ai obtenu une vue plus profonde de la vie humaine et de ses multiples subtilités. Quel refuge, à part la tombe, resterait ouvert à celui qui a eu la malchance d'être accusé d'un tort qu'il n'a pas commis, et par conséquent a perdu son bonheur dans la vie, si cette société charitable ne lui ouvrait pas ses bras. Sous son apparence extérieure de pure austérité, cette société nourrit les intentions les plus bienveillantes. C'est là où la vie, en quelque sorte, s'écoule hors du temps et où l'existence calme des plantes est la seule existence à laquelle les membres du cloître prennent encore part, leur offrant une image durable de calme et de retraite. J'ai même appris beaucoup de ma propre discipline de la part des membres de cet ordre, car en observant généralement, et les plantes en particulier, pendant une longue période, ils ont appris les merveilleuses relations qu'ont les plantes avec les humains.

LE PRÊTRE

C'est vrai, j'ai souvent été surpris de voir à quel point vous avez accompli avec des choses qui semblaient mineures et insignifiantes, et qui paraissaient ne présenter absolument aucun rapport avec la dangerosité de la situation.

LE MEDECIN

... Et c'est justement pour cela que je n'aurais pas pu les utiliser dans une ville où les gens connaissent mieux les remèdes les plus dangereux et n'ont aucune croyance en ces choses simples.

CLARA

Ainsi auriez-vous donc préféré résider dans un petit village de campagne plutôt que dans une ville ?

LE MEDECIN

Pas seulement à cause de cela. Le scientifique naturel appartient à la campagne. J'ai appris plus de physique des paysans que dans les amphithéâtres des académies. L'observation reste la meilleure méthode. Combien il y a de choses à observer dès le matin, jusqu'au silence complet du crépuscule, à l'extérieur, en vivant une longue journée d'été dont on ne pense pas qu'on en verra la fin. Ici, j'ai observé des choses sur les effets les plus universels de la nature ; j'ai observé des choses sur la lumière, le son, le rôle de l'eau sur la terre et dans les nuages, l'aller et venir des forces naturelles ; j'ai observé la vie animale, mais en particulier, j'ai observé des choses sur les plantes que nul académicien ne m'aurait enseignées. Quiconque ne voit pas la vie naturelle dans son ensemble, qui ne parvient pas à comprendre son langage jusque dans ses moindres détails, ne sait pas non plus dans quelle mesure le corps humain est lui-même une nature plus petite au sein d'une plus grande nature, une nature plus petite qui a un nombre incroyablement grand d'analogies et de liens avec la plus grande — des liens que personne ne penserait exister si l'observation et l'application ne nous avaient pas appris que c'est ainsi.

CLARA

Je suis souvent terrifiée par ces liens et par la pensée que tout est lié à l'homme. En effet, si une autre force en moi ne compensait pas cette horreur de la nature, je mourrais à la pensée de cette nuit éternelle et de ce retrait de la lumière, de ce devenir éternellement luttant qui n'est jamais réellement. Ce n'est que la pensée de Dieu qui rend notre être intérieur léger et paisible à nouveau.

À ce moment-là, les lumières d'une maison voisine non loin de chez Clara brillèrent dans la voiture, qui s'arrêta juste quelques minutes plus tard. Theresa monta avec Clara, le prêtre et le médecin rentrèrent chez eux.

SCENE III

LE PRÊTRE (VOIX OFF)

Nous avions remarqué que, depuis son retour, notre amie ressentait une forte et presque constante envie de parler de choses concernant cet autre monde. Les événements du moment, porteurs d'une tristesse particulière, évoquaient un avenir encore plus sombre et avaient fait

perdre à cette belle âme le calme et la sérénité que nous lui connaissions autrefois. Son chagrin face à ce qui s'était passé s'était transformé en un désir indicible pour l'avenir. En même temps, il y avait quelque chose de puissant dans la façon dont elle s'efforçait de dépasser la nature et ce qui est réel. Les idées concernant les pouvoirs cachés de la nature, qui avaient déjà pris racine en elle lorsqu'elle était chez ses parents, puis sa relation avec Albert—dont l'amour passionné pour certaines opérations naturelles le liait au médecin, et que je suspectais d'avoir également noué des liens avec lui plus tôt—l'avaient peut-être remplie d'un sentiment qu'il existait dans la nature quelque chose d'indéfini et d'effrayant, vers quoi, avec un désir effrayant, elle se sentait parfois attirée, parfois repoussée. Aucun de nous ne pouvait ignorer le danger inhérent à cet état, et nous étions d'accord pour dire que le jour suivant, nous tenterions, dans la mesure du possible, de diriger ses pensées vers un cours plus doux, sans intervenir directement dans ses inclinations actuelles.

Nous ne traitons pas souvent la connaissance avec indifférence, dis-je un jour, comme s'il pouvait exister une idée en nous qui ne nous affecterait pas ou n'aurait pas de conséquences pour nous. Car combien de personnes, une idée qui va à l'encontre de leurs valeurs morales, devient un poison ; un poison qui les fait exploser ou éclater de colère en excitant douloureusement la masse d'impuretés en elles. Comme d'autres, j'ai vu un désir de connaissance surgir de ce pour quoi la personne n'est pas encore prête. Peut-être chaque nature a-t-elle son propre aperçu approprié, un aperçu avec lequel elle seule peut se sentir heureuse.

LE MEDECIN

Je crois que notre amie se trouve exactement dans ce genre de processus. Il nous faut simplement maîtriser la crise et la diriger vers un but plus sain. Ce qui est arrivé a profondément ébranlé ses idées antérieures ; quelque chose qui sommeillait inconsciemment en elle a été réveillé ; les vues qu'elle tenait ne l'aident plus avec ce sentiment qui s'est éveillé dans son être le plus intime ; elle ne trouvera pas de paix tant qu'elle n'aura pas formé pour elle un nouveau monde adapté à la mesure de ses sentiments. Rien ici ne s'arrête d'emblée, et dans une certaine mesure, nous pouvons compter sur la force de sa nature.

LE PRÊTRE (VOIX OFF)

Ainsi, nous imaginions son état. Un indice de son souci antérieur pour des pensées sur la mort et l'au-delà—mais, en même temps, aussi d'une humeur demeurant paisible et une gaieté inaltérée—se trouvait parmi ses papiers après sa mort. Une feuille de papier, malheureusement seulement un fragment, écrite d'une main jeune et délicate, disait ceci : [espace vide dans le manuscrit de Schelling]

Il n'y avait rien d'autre. Lorsque nous la fîmes sortir pendant les beaux jours de fin d'été pour une promenade dans l'air frais, elle insista pour prendre un chemin qui passait par une sorte de vallée étroite entre deux collines, jusqu'à ce qu'il ne reste que deux pistes séparées, montant chacune sur une colline.

CLARA

Je me sens mieux ici, dans cette petite vallée ancienne. L'automne ne peut pas trop l'enlever. Elle garde mieux la chaleur du soleil et pourrait même nous faire croire que les temps étaient encore bons. Ici, le thym parfumé pousse encore et intensifie notre souvenir ; dans la prairie, les lys [die Zeitlose] se balancent déjà depuis un certain temps, leur bleu pâle suggérant la couleur de la mémoire, où tout finit par disparaître. C'est une plante censée être toxique. Là, tout finit, et ce que la nature avait au début doit, en effet, se révéler à la fin. La nature, elle aussi, semble avoir un poison secret et dévorant en elle ; mais pourquoi le partage-t-elle avec ses enfants, pour qu'eux aussi en soient consumés ?

LE MEDECIN

Je trouve ta plainte injuste, Même dans ton propre avis, la nature souffre d'un poison caché qu'elle aimerait surmonter ou rejeter, mais qu'elle ne peut pas. Ne pleure-t-elle pas avec nous ? Nous pouvons nous plaindre, mais elle souffre en silence et ne peut nous parler que par des signes et des gestes. Quelle tristesse tranquille réside dans tant de fleurs, dans la rosée du matin, et dans les couleurs de l'ombre du soir. Dans peu de ses apparitions, la nature apparaît comme terrifiante, et ce n'est alors que de manière temporaire. Bientôt, tout se retire dans ses limites habituelles et dans sa vie normale, la nature apparaît toujours comme une force soumise qui nous déplace à travers la beauté qu'elle engendre quand elle se trouve dans cet état.

CLARA

C'est vrai, Par exemple, je ne sais pas pourquoi pour moi certaines fleurs détiennent une douce tristesse dans leur parfum, et je dois toujours conclure que la fleur doit elle-même ressentir cette tristesse pour qu'elle sente ainsi.

LE PRÊTRE

Pour moi aussi l'essence ou l'être de la nature semble témoigner qu'elle n'est pas volontairement soumise à cette condition et qu'elle aspire à être délivrée de la transience. Ce qui est effrayant dans la nature, c'est que rien ne dure ; cette nécessité intérieure qui, à la fin, détruit tout—une nécessité d'autant plus hideuse qu'elle est silencieuse. Où mène cette force indifférenciée et sans fin de la mort ? Les philosophes peuvent bien dire : il n'y a pas de mort, rien ne disparaît de soi ; ici, ils supposent une explication arbitraire de la mort et du déclin. Toutefois, ce que nous appelons encore cela reste, en tout cas, et les mots ne peuvent l'expliquer plus que les faire disparaître.

LE MEDECIN

C'est aussi toujours une mauvaise sortie. Mais cette terrible réalité de la mort ne justifie pas les plaintes des gens à propos de la nature ; les gens devraient d'abord se tourner vers eux-mêmes !

CLARA

Quelle pensée !

LE MEDECIN

Une pensée que j'espère vous clarifier, si vous acceptez de répondre à quelques questions de ma part.

CLARA

Avec plaisir !

LE MEDECIN

Alors que comprenez-vous par le concept même de la nature ? Sans doute pensez-vous à une force essentiellement créatrice ?

CLARA

Avant tout...

LE MEDECIN

Une force, donc, qui en son essence ne se soucie que de création ?

CLARA

Bien sûr...

LE MEDECIN

Qui, par conséquent, ne pourrait jamais être concernée par la destruction en soi ?

CLARA

Pourquoi pas ? Car il semble que la même force qui crée soit aussi celle qui détruit.

LE MEDECIN

J'ai demandé si cette force en elle-même serait jamais concernée par la destruction, et je considère cela comme impossible. Tant que la force créatrice est libre et sans contrainte, elle continue de satisfaire son pur plaisir de créer. Cependant, si elle rencontre un matériau résistant qui ne se laisse former que jusqu'à un certain point et qui, par conséquent, limite le plaisir de la force à créer, alors la force abandonnerait ou même détruirait délibérément ce matériau juste pour continuer à jouir de son plaisir de créer, même si elle savait qu'à la création suivante, elle renconterait à nouveau ce même point.

CLARA

C'est probable...

LE MEDECIN

Alors la base sur laquelle la force créatrice devient une force destructrice ne réside pas dans la force créatrice elle-même, et donc, la base de la destruction non plus, mais elle réside dans quelque chose d'étranger, dans quelque chose qui est venu en elle, dans une restriction ou une limitation.

CLARA

Certainement !

LE MEDECIN

Ainsi, en elle-même, la nature serait innocente de destruction ?

CLARA

C'est certainement ce qui apparaît...

LE MEDECIN

Alors pour Lui-même et selon Sa nature, Dieu n'est-il pas censé être l'origine de la mort, et ne détient-il pas dans un sens encore plus élevé que la nature, le plaisir de construire plutôt que de détruire, et de créer plutôt que d'anéantir ?

CLARA

Indéniablement...

LE MEDECIN

Mais à part Dieu et la nature, que reste-t-il ?

CLARA

Je vois exactement où tu veux en venir ; ce qui reste se situe entre Dieu et la nature, et cela, c'est l'homme. Cependant, tu sais que des raisonnements comme ceux-ci ne me satisfont jamais. Je ne peux pas donner de sens à quelque chose que je ne vois pas se développer et prendre forme sous mes yeux.

LE MEDECIN

Très bien, je vais continuer par narration, après t'avoir posé encore deux autres questions. Es-tu d'accord pour dire que la nature se distingue du monde spirituel ?

CLARA

Je te l'accorde...

LE MEDECIN

Et que nous pouvons considérer l'homme comme le point de transition entre les deux mondes ?

CLARA

Cela aussi, je te l'accorde...

LE MEDECIN

Ainsi ne devrions-nous pas supposer qu'une loi divine ait prescrit que la nature se lève d'abord vers l'homme pour trouver en lui le point où les deux mondes se unissent ; que, par la suite, l'un se fonde immédiatement avec l'autre à travers lui, la croissance du monde extérieur continuant sans interruption dans le monde intérieur ou spirituel ? Car, en effet, une transition se produit désormais avec tout, ou du moins avec l'homme lorsqu'il meurt, qui passe dans le monde spirituel. Mais cette transition se fait uniquement de manière indirecte par la mort et par une séparation complète de la nature, de sorte que ni la vie antérieure ni la vie future ne peuvent se revendiquer comme entières, car chacune n'est qu'un côté du tout ou de l'unité indivisible. Mais à ce moment-là, il n'y aurait pas eu de mort, à mon avis. L'homme aurait vécu à la fois une vie spirituelle et corporelle, même ici ; la totalité de la nature se serait élevée vers le ciel ou vers une vie éternelle et durable en et avec l'homme. Dieu ne voulait pas un lien inerte ou nécessaire (entre le monde extérieur et intérieur), mais un lien libre et vivant, et l'homme portait la parole de ce lien dans son cœur et sur ses lèvres. Ainsi, l'élévation entière de la nature dépendait aussi de la liberté de l'homme. Cela reposait sur le fait qu'il oublie ce qui est derrière lui et se tourne vers ce qui est devant lui. Or, maintenant, l'homme se tourne vers l'arrière (comment cela s'est-il produit et pourquoi Dieu l'a-t-il permis, je ne demande pas) ; l'homme a même appelé et désiré ce monde extérieur, et en arrêtant non seulement son propre progrès,

mais aussi celui de toute la nature, il a ainsi perdu le monde céleste. Quiconque a vu de ses propres yeux quelles terribles conséquences un développement restreint a sur le corps humain, un développement que la nature désire fortement ; quiconque a vu comment une crise dans une maladie persiste, à cause d'un traitement inapproprié ou d'une faiblesse déjà présente, rendant la crise ingérable, et comment une telle crise entraîne immédiatement le corps à retomber dans une fragilité mortelle entraînant inévitablement la mort ; quiconque a vu cela pourra se faire une idée générale des effets destructeurs que l'entrée soudaine d'une évolution contrainte par l'homme a dû avoir sur l'ensemble de la nature. La force qui était sortie pleinement et puissamment, prête à s'élever dans un monde supérieur et à atteindre son point de transfiguration, s'est retirée dans le monde présent et a ainsi suffoqué l'élan intérieur vers la vie. Cet élan, bien qu'encore tel un feu enfermé, agissait désormais comme un feu de douleur et de peur cherchant partout une issue, car il n'était plus possible pour lui de s'élever. Toute étape menant vers le haut est agréable, mais celle qui est tombée est effrayante. Ne montre-t-il pas tout ce qui pointe vers une vie qui a coulé vers le bas ? Ces collines se sont-elles formées telles qu'elles sont ici ? Le sol qui nous porte s'est-il formé par l'élévation ou par la régression ? Et, en plus, n'est-ce pas qu'un ordre stable et constant prévaut ici, mais que le hasard s'est aussi introduit une fois que le développement légitime a été restreint ? Ou qui croira que les eaux qui ont manifestement eu un effet partout, qui ont coupé ces vallées et ont laissé derrière elles tant de créatures marines dans nos collines, sont le résultat de tout fonctionnant conformément à une loi intérieure ? Qui supposera qu'une main divine ait déposé une pierre dure sur de l'argile glissante, de sorte que les rochers glisseraient ensuite et enseveliraient dans des ruines terribles non seulement les vallées paisibles parsemées de maisons, mais aussi les marcheurs heureux en chemin ? Oh, les vraies ruines ne sont pas celles de l'ancienne splendeur humaine que les curieux cherchent dans les déserts perses ou indiens ; toute la Terre est une grande ruine, où les animaux vivent comme des fantômes et les hommes comme des esprits, et où de nombreuses forces et trésors cachés sont enfermés comme par une force invisible ou par un sortilège de magicien. Et nous voulions blâmer ces forces enfermées plutôt que de penser à les libérer en nous d'abord ? Certes, à sa manière, l'homme n'est pas moins envoûté et transformé. C'est pourquoi le ciel a envoyé de temps en temps des êtres supérieurs, qui étaient censés dénouer le sort dans son être intérieur et lui ouvrir un regard sur le monde supérieur à nouveau avec leurs merveilleux hymnes et charmes magiques. La plupart des gens, cependant, sont complètement captivés par les apparences extérieures et pensent que c'est là qu'il faut chercher. Tout comme les paysans tournent autour d'un vieux château détruit ou enchanté avec des baguettes de sourcier dans les mains, ou brillent leurs lampes dans des chambres enfouies

sous terre, et vont même avec des leviers et des barres dans l'espoir de trouver de l'or ou d'autres objets précieux : de même, l'homme s'aventure dans la nature, entrant dans certaines de ses chambres cachées et appelant cette recherche « la science naturelle ». Mais les trésors ne sont pas seulement couverts de décombres ; les trésors sont enfermés dans les débris et les pierres elles-mêmes par un sortilège qu'un autre charme magique seul peut dénouer.

LE PRÊTRE (VOIX OFF)

À ce moment de son discours, nous étions arrivés au point où le chemin s'arrêtait. Clara semblait fatiguée et s'assit sur le banc de pierre dans le sol, que maçon habile avait façonné avec les débris à proximité. Jusqu'alors, le soleil était sur nos dos, mais lorsque nous nous retournâmes, le soleil était maintenant sur le côté de l'ouverture de la petite vallée, projetant cette partie dans l'ombre. L'intensité de l'éclairage de l'autre côté renforçait l'impression merveilleuse des masses irrégulières de roches et des nombreux buissons épais aux feuilles automnales rouges et brunes qui poussaient à travers la roche. De temps en temps, l'un des pommiers derrière le banc, qui s'étendait tout le long de la colline escarpée comme une forêt, faisait flotter une feuille fanée dans l'air et la déposait doucement sur les genoux de Clara ou dans ses cheveux. Elle ne semblait pas remarquer ; il me vint alors à l'esprit à quel point c'était différent au printemps de l'année dernière lorsqu'elle était assise sous ces arbres et que ces derniers la couchaient sous leurs fleurs.

Entre-temps, le médecin revint, ayant monté la colline pour cueillir quelques baies qui ne conservent leur douceur que grâce au froid et au gel des nuits d'automne. Clara se tourna vers lui...

CLARA

Vous m'avez donné l'éclaircissement que je désirais. Je soupçonne une telle connexion magique de l'homme à la nature depuis longtemps. C'est pourquoi toutes les créatures se tournent vers lui, car tout dépend de l'homme. Tout semble lui en vouloir par des soupirs étouffés ou se retourner contre lui en tant qu'ennemi commun. À juste titre, toutes les flèches de la nature sont dirigées contre lui. À juste titre, le vent du nord, froid et destructeur, fait rage contre lui d'un côté, tandis que de l'autre un vent empoisonné s'élève du désert, qui consume sa force vitale. À juste titre, ses habitations s'effondrent sur sa tête lorsque la Terre frissonne sous la force du feu enfermé en elle ; à juste titre, le flot de feu qui jaillit dévaste son travail

laborieux avec une folie débridée. Lorsque la force prête à se développer dans le royaume animal a été repoussée dans l'être intérieur, cette force s'est transformée en une colère enflammée ou en poison, et elle s'est à juste titre retournée d'abord contre l'homme.

Le médecin, tout en écoutant Clara, sembla faire une pause, méditant sur ses mots. Puis, avec une certaine gravité, il répondit...

LE MEDECIN

Vous parlez avec une grande sagesse, Clara. Mais si l'homme a effectivement détourné son regard de l'avenir et de l'élévation vers le monde supérieur, il existe aussi une autre vérité, plus subtile et complexe, qui n'est pas immédiatement perceptible. En effet, il est vrai que l'homme a cherché à dominer la nature extérieure, à maîtriser les forces qui le dépassent, souvent au détriment de son propre équilibre intérieur. Cependant, tout ce que vous mentionnez, ce retour de la nature, de ses forces non maîtrisées, n'est qu'une partie du processus. L'homme, dans son désir insatiable de connaissance, a mis en place des mécanismes de contrôle, mais il s'est perdu dans l'illusion de cette maîtrise. Il a oublié que la vraie sagesse ne réside pas dans l'accumulation de savoirs ou dans l'acquisition de pouvoir, mais dans l'harmonisation avec la nature et avec lui-même. Le lien entre l'homme et la nature n'est pas à comprendre comme une simple relation de domination ou de soumission, mais comme un échange sacré.

LE PRÊTRE (VOIX OFF)

Clara le regarda intensément, comme si elle cherchait à saisir chaque nuance de ses paroles. Mais une question persistante demeurait dans son esprit. Elle s'avança lentement vers lui...

CLARA

Mais comment pouvons-nous renouer ce lien, alors que la nature semble se retourner contre nous, que les forces nous échappent et que nous sommes pris dans le tourbillon du monde matériel ?

LE MEDECIN, avec calme

Le chemin vers la réconciliation avec la nature et l'âme humaine passe par la compréhension et la transformation intérieure. Il ne s'agit pas de rechercher des solutions extérieures, mais de changer notre perception du monde. La guérison commence en nous, dans cette profondeur où

l'homme rencontre sa vraie nature. Le monde extérieur n'est que le reflet du monde intérieur. Et tant que nous restons enfermés dans des désirs de domination, nous restons pris dans le piège de l'illusion.

LE PRÊTRE (VOIX OFF)

Clara réfléchit longuement à cette réponse, sentant que le chemin vers la guérison et la sagesse était bien plus complexe et intime qu'elle ne l'avait imaginé.

Le médecin se leva alors et s'éloigna de quelques pas, observant la nature environnante avec une concentration intense, comme s'il cherchait à lire un message caché dans le paysage. Le vent, qui soufflait doucement à travers les arbres, semblait jouer avec les feuilles, les emportant dans une danse fragile. Il se tourna vers Clara et dit : « Vous avez raison de vous poser la question sur la nature de cette séparation entre l'homme et le monde supérieur. Cette rupture n'est pas une fatalité, mais un phénomène qui résulte de l'oubli de l'homme de sa place dans l'univers. Le monde matériel, dans lequel nous vivons, a une réalité propre, certes, mais il n'est pas tout. Au-delà de cette réalité apparente, il existe un autre monde, un monde spirituel, que nous avons souvent ignoré ou perdu de vue. Pourtant, c'est dans cette dimension que réside la véritable source de la vie, la vraie sagesse. Si l'homme se concentre uniquement sur les choses matérielles et visibles, il se coupe des énergies profondes et invisibles qui donnent sens à son existence. »

Clara, encore émue par ses paroles, s'approcha et lui posa une autre question...

CLARA

Mais comment pouvons-nous retrouver ce lien avec le monde spirituel ? N'est-ce pas trop tard, alors que nous avons tant de fois négligé cet aspect de la vie ?

Le médecin sourit doucement avant de répondre...

LE MEDECIN

Ce n'est jamais trop tard, Clara. Il n'est jamais trop tard pour retrouver ce lien, mais il faut d'abord que l'homme accepte de se remettre en question, de regarder au-delà de l'illusion du monde extérieur et de renouer avec sa véritable essence spirituelle. Cela nécessite une volonté

de transformation, un retour à soi. Il ne s'agit pas d'une quête extérieure, mais d'un voyage intérieur.

LE PRÊTRE (VOIX OFF)

En entendant cela, Clara ressentit une sorte de calme profond l'envahir, comme si les mots du médecin avaient ouvert une porte secrète dans son âme. Elle savait que le chemin serait long, mais elle sentait qu'un début de réponse était désormais à portée de main.

CLARA

J'ai souvent pensé que la vue de la liberté — pas la liberté qu'on appelle ainsi habituellement, mais la véritable et réelle liberté — serait insupportable pour l'homme, même s'il en parle continuellement et la loue à chaque instant. Ils sont si satisfaits de déterminer les fondements ou même les principes de base de toutes leurs actions, puis de représenter cette progéniture de leur cœur comme la liberté. Et je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que, parmi toutes les formes de liberté, celle-ci est au moins de l'ordre le plus bas. Une amie à moi avait l'habitude de dire : le ciel, c'est la liberté. Mais si la liberté est le ciel, elle doit aussi être une liberté illimitée, complète et divine.

LE MEDECIN

Je suis entièrement du même avis. La plupart des gens ont peur de la liberté, comme ils ont peur de la magie, de tout ce qui ne peut pas être expliqué, et du monde spirituel en particulier. La liberté est la véritable et réelle apparition de l'esprit ; c'est pourquoi l'apparition de la liberté fait s'effondrer l'homme ; le monde s'incline devant elle. Mais si peu savent comment gérer ce secret délicat ; c'est pourquoi nous voyons que ceux à qui la capacité d'utiliser ce droit divin est donnée deviennent comme des fous et, saisis par la folie du caprice, ils essaient de prouver la liberté par des actions qui manquent du caractère de nécessité intérieure et qui sont, de ce fait, les plus accidentelles. La nécessité est l'être intérieur de la liberté ; ainsi, aucune base ne peut être trouvée pour une action véritablement libre ; la liberté est ce qu'elle est parce qu'elle est ainsi, elle est simplement ce qu'elle est, elle est absolue et donc nécessaire. Mais une telle liberté n'est pas de ce monde. Ainsi, ceux qui traitent avec le monde ne peuvent que rarement exercer une telle liberté, si tant est qu'ils puissent le faire. Ces personnes doivent plutôt se livrer à l'art ; car dans la maîtrise décidée de l'extérieur, ce qui est le plus intérieur — et, en effet, plus c'est intérieur, plus cela prend l'apparence de quelque chose d'extérieur — doit sembler

servir à se faire tolérer. Telle semblait être la volonté de Dieu, à savoir que tout d'abord devienne aussi extérieur que possible, et que la vie intérieure ne devienne manifeste qu'au prix de la lutte la plus dure et de l'opposition la plus forte. Plus nous reconnaîtrons les limitations de ce monde, plus nous trouverons chaque apparence de quelque chose de plus élevé et de meilleur à l'intérieur comme étant sainte. Nous ne l'exigerons jamais avec passion ; mais là où elle est naturellement présente, où nous rencontrons un cœur qui porte le ciel en lui ou une âme qui est un temple calme de la révélation céleste, ou une activité ou une œuvre qui montre l'intérieur et l'extérieur réconciliés par la clémence divine, de telles choses nous les embrasserons avec une force aimante. Nous les considérerons comme saintes et les honorerons comme des signes d'un monde où l'extérieur est subordonné à l'intérieur, tout comme l'intérieur l'est ici à l'extérieur.

CLARA, se tournant vers le soleil couchant

Oh, laissez-nous, tournez votre regard vers ces régions ; car maintenant ce haut, ce saint, ce royaume spirituel est plus proche de moi que la nature, le monde et la vie.

LE PRÊTRE (VOIX OFF)

Nous traversâmes en silence la porte et l'accompagnâmes à travers la petite rue jusqu'à l'autre porte, jusqu'à ce que nous arrivions à sa maison.

SCENE IV

LE PRÊTRE (MONOLOGUE)

Les jours devinrent rapidement désagréables et ne se prêtaient pas à de longues promenades. J'observais notre amie, et je pouvais voir qu'elle était toujours occupée par une seule chose.

Une profondeur merveilleuse de sentiment, qui pénétrait directement dans sa manière de penser, se trahissait dans certaines conversations ; cependant, ce qui lui manquait, c'était la

capacité de démêler ses pensées et ainsi de les clarifier. Je sais quel effet agréable cela a de ranger ses propres pensées dans un cadre précis ; l'âme est heureuse lorsqu'elle peut avoir ce qu'elle a ressenti intérieurement, comme par inspiration ou à travers une pensée divine, exprimé aussi clairement dans la compréhension, comme si on se regardait dans un miroir. Les âmes profondes évitent ce développement, qu'elles perçoivent comme un processus où elles doivent sortir d'elles-mêmes. Elles veulent toujours retourner dans leurs propres profondeurs [ihre eigne Tiefe] et continuer à savourer le bonheur du centre.

Je décidai donc que je contrariais d'abord cette tendance chez notre amie et que je saisirais la première occasion pour le faire. J'étais convaincu que, dès que nous décidions de démêler nos pensées, nous trouvons généralement tout encore plus merveilleux et étonnant que ce que nous avions imaginé.

Entre-temps, elle arriva la première avec sa propre demande.

C'était la veille de Noël, lorsqu'elle avait invité mes enfants pour leur faire une surprise et, pour cette journée, jouer, dans la mesure du possible, le rôle de substitut pour la mère qu'ils avaient perdue.

Toute la soirée, il y avait quelque chose de transfiguré en elle et une sorte de gaieté indescriptible que nous n'avions pas vue depuis longtemps. Après le premier élan d'excitation des enfants, et après que les filles plus âgées se soient assises à l'écart, l'une d'elles ayant reçu les poèmes qu'elle désirait depuis longtemps et l'autre les dessins, elle s'éloigna jusqu'au fond de la pièce ; et une fois que nous fûmes assis, elle commença à parler...

CLARA

La vue de ces enfants bien élevés nous rappelle à vous et à moi l'image de leur mère, que je n'ai pas connue, et cela me donne la certitude la plus marquée qu'elle est, qu'elle vit, et qu'elle prend part à notre bonheur. Pour moi, c'est comme si ce jour rapprochait les défunt de nous ; car ce jour n'a-t-il pas une fois réuni la Terre au ciel ?

LE PRÊTRE

Certes, car les anges devaient célébrer cette naissance et proclamer Dieu dans les ciels et paix sur Terre, car ce qui est au-dessus était revenu vers ce qui est en dessous, et la chaîne qui avait été brisée pendant si longtemps avait été à nouveau réunie.

CLARA

En de tels moments ma conviction n'a besoin d'aucune raison ; je vois tout comme si cela était présent. Pour moi, il semble que la vie spirituelle m'enlace déjà, comme si je me promenais encore sur Terre mais en tant qu'être totalement différent, porté par un élément doux et léger, comme si j'étais sans besoin et sans douleur – pourquoi ne pouvons-nous pas retenir ces moments ?

LE PRÊTRE

Peut-être que ce niveau de profondeur n'est pas compatible avec les limitations de notre vie présente, dont le destin semble être tel que tout ne sera expliqué et reconnu qu'au fur et à mesure. Et n'est-il pas vrai, ajoutai-je, que lorsque vous êtes dans un tel état, il semble que tout votre être soit unifié en un seul point focal, comme s'il n'était qu'une lumière, une flamme ?

CLARA

C'est exactement ce que je ressens !

LE PRÊTRE

Et quand vous sortez de cet état, vous vous sentez malheureuse ?

CLARA

Du moins bien moins heureuse.

LE PRÊTRE

Et vous ne pouvez pas vous empêcher de sortir de cet état ?

CLARA

Cela se produit contre ma volonté.

LE PRÊTRE

Par conséquent une nécessité doit en effet exister dans l'alternance de ces états, tout comme dans d'autres alternances de ce genre. Cette expérience du centre, qui nous inonde d'un sentiment du plus grand bien-être, ne semble pas appropriée à la médiocrité de notre vie présente. Nous devons la considérer comme un privilège extraordinaire, mais nous ne devons pas mépriser l'état ordinaire comme une conséquence.

CLARA

Mais avec quoi devrions-nous remplir ce vide comparatif ?

LE PRÊTRE

Avec de l'activité, ou plutôt en procurant les biens de cet état supérieur pour celui-ci aussi.

CLARA

Et comment cela serait-il possible ?

LE PRÊTRE

Ce n'est pas impossible de reconstituer ce que nous avons vu directement dans, pour ainsi dire, une manière unifiée ; et ainsi, à partir de la connaissance qui réside dans chaque pièce individuelle, créer enfin un tout semblable à ce que nous avons occasionnellement ressenti et que nous pourrons alors apprécier lorsque cette vision bienheureuse nous sera enlevée. Et justement ce développement de la connaissance, qui élève cette connaissance en science, me semble être le véritable destin spirituel de l'homme pour cette vie.

CLARA

J'ai toujours ressenti du respect pour la science, comme on en ressent pour quelque chose qui nous est refusé mais dont nous voyons pourtant les résultats merveilleux. Car vous savez vous-même combien j'ai toujours eu confiance en vous en tant qu'homme de science, en tant que personne de qui, j'étais fermement convaincue, je pouvais toujours obtenir des conseils spirituels. Une certaine confiance, fiabilité et constance semblent n'exister que dans la science.

Mais je la respecterai deux fois plus si elle a le pouvoir magique de retenir la bénédiction de l'état contemplatif.

LE PRÊTRE

Mais je ne dis pas que cela puisse le faire. Le sentiment que donne la science est différent ; il est plus calme, plus égal, et plus constant. Cependant, ce que j'ai dit, c'est que même si cette connaissance est à son plus clair et indescriptiblement réelle, elle est temporaire dans l'intuition spirituelle ; et la science montre cette connaissance à l'âme comme si elle la retenait en mémoire fidèle et la faisait véritablement sienne pour la première fois.

CLARA

Et comment cette rétention se fait-elle ?

LE PRÊTRE

Par des concepts clairs, dans lesquels ce qui était connu de manière indivisible est décomposé ou séparé et ensuite reconstruit en une unité.

CLARA

Donc une séparation doit d'abord se produire ? »

LE PRÊTRE

Bien sûr, et vous pouvez voir par vous-même à quel point cela est nécessaire si nous devons aussi nous assurer que ce qui était compris immédiatement soit procuré comme un bien durable. Car il serait assurément insensé de vouloir encore des preuves pour vous aider à obtenir la certitude immédiate de la vie après la mort pour vous-même, car les preuves n'apportent toujours qu'une compréhension indirecte. Mais n'avez-vous pas vous-même dit un jour : vous exigez l'immortalité de la personne entière ?

CLARA

Je l'ai dit !

LE PRÊTRE

Il est donc nécessaire que nous différencions partiellement et, pour ainsi dire, que nous mettions devant nous tout ce qui concerne la personne entière, afin de savoir ce que nous voulons dire lorsque nous employons l'expression "la personne entière". Voulez-vous que nous examinions cela un peu plus en profondeur ?

CLARA

Je suis d'accord...

LE PRÊTRE

Bien, Alors vous compterez certainement le corps comme faisant partie de la personne entière ?

CLARA

Bien sûr !

LE PRÊTRE

Et en plus du corps, il y a aussi l'esprit ?

CLARA

Évidemment !

LE PRÊTRE

Et pensez-vous que l'esprit soit le même que le corps, ou qu'il soit différent ou même opposé à lui ?

CLARA

Ce dernier !

LE PRÊTRE

Mais comment supposez-vous que ces deux opposés puissent être unis en un tout ?

CLARA

Cela ne me semble possible que par un lien véritablement divin,

LE PRÊTRE

Alors, ne devrions-nous pas aussi chercher le mot pour ce lien ? Il doit être présent en nous dans la mesure où chacun de nous, aussi, est une personne entière ?

CLARA

Sans aucun doute,

LE PRÊTRE

Il doit donc aussi nous être connu ?

CLARA

Naturellement.

LE PRÊTRE

Et, en tant que ce qui relie, il doit partager également la nature des deux choses qu'il relie ? »

CLARA

Il semble que ce soit le cas.

LE PRÊTRE

Il doit donc être quelque chose de médiateur entre le corps et l'esprit ?

CLARA

Bien sûr.

LE PRÊTRE

Et ne pas être aussi nettement opposé au corps que l'est l'esprit, mais être, pour ainsi dire, une essence plus douce qui, en quelque sorte, touche l'esprit par sa partie supérieure mais descend jusqu'au corps par sa partie inférieure, se fondant dans l'être matériel ?

CLARA

Cela me semble évident.

LE PRÊTRE

Alors, que dirions-nous de cette essence qui est par nature modérée et douce, et qui est présente en nous ?

CLARA

Cela, je ne peux pas le deviner !

LE PRÊTRE

Étonnant, car elle est si proche de nous. Alors, continuai-je, ne disons-nous pas que les personnes qui ont un esprit excellent ont un esprit ?

CLARA

Bien sûr.

LE PRÊTRE

Et qui sont ces personnes ?

CLARA

Celles qui s'occupent principalement de questions spirituelles et qui démontrent une grande force en ce domaine.

LE PRÊTRE

Mais est-ce jamais l'esprit en soi et pour soi que nous aimons, qui gagne la confiance de notre cœur ?

CLARA

Il ne me semble pas que ce soit le cas car très souvent l'esprit en soi a quelque chose de plutôt répulsif, et bien que nous le reconnaissions avec respect, nous ne l'approchons pas avec confiance.

LE PRÊTRE

N'est-ce pas précisément ce que nous trouvons d'humain chez les gens, poursuivis-je, que nous prenons habituellement à cœur ?

CLARA

Certainement !

LE PRÊTRE

Alors, l'esprit ne serait-il pas ce qui est réellement humain chez les gens ?

CLARA

Ce ne serait pas pour moi.

LE PRÊTRE

Alors, qu'est-ce que ce serait, à votre avis ?

CLARA

Je l'admet, je ne vois pas où vos questions veulent en venir.

LE PRÊTRE

Mais vous vous souvenez que nous avons dit que certaines personnes ont beaucoup d'esprit, tout comme nous pourrions dire d'autres qu'elles sont très physiques. Maintenant, n'y a-t-il pas une troisième catégorie de personnes ?

CLARA

En effet, maintenant je comprends. D'autres personnes, nous disons qu'elles ont une âme.

LE PRÊTRE

Et c'est précisément cela que nous aimons avant tout ; c'est ce qui nous attire, pour ainsi dire, d'une manière magique, de sorte que nous accordons immédiatement notre confiance à ceux de qui nous disons à cet égard qu'ils ont une âme.

CLARA

C'est ainsi/

LE PRÊTRE

L'âme serait donc ce qui est réellement humain chez l'homme aussi ?

CLARA

Certainement.

LE PRÊTRE

Et donc elle serait aussi cette essence douce et modérée entre le corps et l'esprit ?

CLARA

J'en conviens.

LE PRÊTRE

Et donc la personne entière serait en réalité un tout composé des trois : corps, esprit et âme ?

CLARA

C'est ainsi, oui.

LE PRÊTRE

Mais comment concevoir l'union de ces trois en un tout ?

CLARA

Cela serait certainement une question difficile à répondre.

LE PRÊTRE

Nous verrons. Tout ce qui unit indépendamment deux opposés devrait certainement être d'un ordre supérieur à celui des autres ?

CLARA

C'est ainsi qu'il semble.

LE PRÊTRE

L'âme devrait donc être d'une lignée plus élevée que l'esprit et le corps ?

CLARA

J'en conviens également.

LE PRÊTRE

Et pourtant en étant, pour ainsi dire, plus proche du corps que l'esprit, l'âme semble être placée plus bas par rapport à l'esprit.

CLARA

Il me semble en effet.

LE PRÊTRE

Sommes-nous capables de dire d'un quelconque des trois que l'un seul est exclusivement celui qui relie les autres, demandai-je encore, et que chacun d'eux devient encore le moyen de relier les autres ? L'esprit fusionne dans le corps par l'âme, mais par l'âme, le corps est à nouveau élevé dans l'esprit. L'âme est reliée à l'esprit seulement dans la mesure où un corps est là en même temps, et elle est reliée au corps seulement dans la mesure où l'esprit est là en même temps ; car si l'un d'eux venait à manquer, il ne pourrait pas être présent comme une unité, c'est-à-dire comme une âme. La personne entière représente ainsi une sorte de rotation vivante : chaque fois qu'une chose pénètre dans l'autre, aucune des autres ne peut partir, chacune exige l'autre.

CLARA

Un concept merveilleux, avec lequel je dois aussi être d'accord.

LE PRÊTRE

Et pourtant parmi ces trois, l'âme a un avantage.

CLARA

Quel pourrait-il être ?

LE PRÊTRE

Si le corps était posé tout à fait purement et pour lui-même, l'esprit serait-il aussi nécessairement posé ?

CLARA

Il ne semble pas, dit-elle, car ce sont des opposés.

LE PRÊTRE

Et si l'esprit était posé ainsi, le corps serait-il nécessairement posé ?

CLARA

Cela, non plus, tout aussi peu.

LE PRÊTRE

Mais si l'âme était posée, le corps et l'esprit seraient-ils aussi nécessairement posés ?

CLARA

C'est ainsi.

LE PRÊTRE

L'âme serait donc vraiment la plus noble des trois, car elle seule inclut les deux autres en elle ; ces derniers, cependant, n'incluent ni leur opposé ni l'âme en eux-mêmes ?

CLARA

J'y consens.

LE PRÊTRE

Ainsi, lorsque nous parlions d'une survie de la personne entière, nous ne serions pas satisfaits d'une survie simplement du corps ?

CLARA

Certainement pas !

LE PRÊTRE

Ni d'une survie simplement de l'esprit ?

CLARA

Ni cela.

LE PRÊTRE

Mais si quelqu'un pouvait nous donner une assurance ferme de la survie de l'âme, nous serions consolés ?

CLARA

Il semble au moins que nous pourrions l'être.

LE PRÊTRE

Je serais certainement de cet avis, et je le dirais à cette personne. Si un voyant m'avait dit, à ma vingtième année, que je vivrais encore trente ans, je n'aurais pas compris cela comme signifiant que le corps que j'avais alors resterait le même pendant trente ans, car je savais bien qu'après vingt ans d'existence matérielle, mon corps était complètement différent de ce qu'il était au départ. Je n'aurais pas non plus cru que mon esprit resterait le même, car mon esprit avait acquis des convictions totalement différentes et, dès le départ, il avait eu des vues variées, même dans le court laps de temps que j'avais vécu. Au contraire, j'aurais pensé que bien que le corps et l'esprit puissent subir de nombreux changements, ce qui avait été moi depuis le début—ce qui semblait à moi et aux autres rester toujours le même et que l'on aimait ou détestait chez moi à travers tous les changements—resterait toujours le même, même après trente ans de changements. Mais vous dites que mon âme vivra éternellement, et je ne comprends pas cela comme signifiant que ni mon corps ni mon esprit ne pourraient subir les plus grands changements. Je comprends cela comme signifiant que ce qui vivrait éternellement serait justement ce noyau intérieur de l'existence, mon propre moi, qui n'était ni corps ni esprit, mais qui était la conscience unificatrice des deux ; c'est-à-dire que c'était l'âme qui vivrait éternellement. N'avons-nous pas déjà beaucoup gagné, lui dis-je, en ayant déterminé ce qu'est réellement ce qui est censé continuer de vivre lorsque les gens disent qu'il y a survie après la mort, et que ce n'est autre que l'âme (le véritable germe intérieur de la vie) ?

CLARA

Indiscutablement.

LE PRÊTRE

Et ne voyons-nous pas que les philosophes n'ont pas trop mal agi en préférant toujours parler de l'immortalité de l'âme, comme si c'était là que tout se jouait, même s'ils ne savaient pas toujours exactement pourquoi ?

CLARA

Néanmoins, j'ai encore quelques doutes...

LE PRÊTRE

Maintenant c'est à vous de poser les questions, car j'ai déjà dépassé mon tour.

CLARA

Ce qui me fait douter, c'est ceci. Si nous avons sauvé l'âme de la déclin, il semble alors que cela doive aussi intrinsèquement valoir pour le corps et l'esprit, car nous avons supposé que l'âme est l'unité des deux. Mais je crains que quelqu'un ne puisse renverser cela et dire : si le corps et l'esprit sont séparés à la mort—et cela doit bien être supposé—alors leur lien serait aussi intrinsèquement dissous, car soit ceux qui étaient auparavant liés n'existent plus du tout, soit l'un ou l'autre d'entre eux survit, mais séparément. Mais voici ce qui me semble être une difficulté encore plus grande : à savoir que nous avons dit que ce qui survit réellement, c'est l'âme, et pourtant tout le monde, y compris nous-mêmes, d'un accord commun, appelle le monde dans lequel nous sommes transportés après la mort le « monde spirituel », et donc nous préférerons penser à nos défunts comme des esprits.

LE PRÊTRE

En vérité vous avez tout compris de manière excellente. Puis-je aussi réussir à démêler complètement ce qui reste obscure. Et il est tout à fait vrai que nous avons parlé de l'âme comme étant le lien entre l'esprit et le corps d'une manière très imprécise, particulièrement parce qu'à certains moments nous avons parlé comme si, en effet, il pouvait exister un corps pour lui-même et un esprit pour lui-même à un certain moment. Car si cela était possible, nous ne pourrions pas nier que leur lien pourrait être rompu. Mais dès que nous avons mentionné ces trois, n'avons-nous pas réalisé que chacun exigerait l'autre, que personne ne pourrait se passer de l'autre, et qu'une fois qu'ils sont ensemble, ils seraient liés les uns aux autres par un lien complètement inaltérable ?

CLARA

Certainement.

LE PRÊTRE

N'imaginons-nous pas leur relation mutuelle comme étant une rotation vivante dans laquelle l'un pénètre toujours dans l'autre, de sorte que si l'un d'entre eux survit, ils doivent nécessairement tous survivre ?

CLARA

C'était ainsi.

LE PRÊTRE

Mais maintenant, pour la rotation de la vie actuelle, du moins, ils sont enchaînés les uns aux autres de cette manière ?

CLARA

Certainement.

LE PRÊTRE

Et pas de manière fortuite, mais essentiellement ainsi, de sorte que si l'on en retire un, on retire tous ?

CLRA

Je suis d'accord avec cela.

LE PRÊTRE

Maintenant ne pourrais-je pas offrir une preuve complètement différente de la survie à partir de cette interconnexion—comme les philosophes avaient l'habitude d'offrir une preuve de la survie à partir de la simplicité de l'âme—si c'est une preuve en tant que telle que nous cherchons ici ?

CLARA

Il semble que ce soit le cas si la mort ne retirait pas de manière si évidente un lien de la rotation ; car si ils ne peuvent exister qu'ensemble, alors ensemble ils doivent aussi tomber.

LE PRÊTRE

C'est exactement ce que je voulais éviter, ma chère. Car voyez si ce que vous avez supposé ici est aussi certain, s'il est aussi indéniable que cela semble être pour la plupart des gens qui considèrent ainsi la mort comme une déchirure complète et une séparation de l'esprit et de l'âme du corps et, de même, du corps d'eux. Car, supposons que ce soit ainsi à la fin, en tant qu'êtres pensants, nous ne pourrions pas immédiatement en déduire cela des apparences. Et donc, par-dessus tout, nous devrions nous demander ce qu'est la mort et quel changement elle apporte dans la rotation de la vie présente. Cela touche également à ce que vous avez dit précédemment comme votre second point : à savoir qu'il semble que bien que ce soit l'âme qui survive réellement, tout le monde parle de cette autre vie comme d'une vie spirituelle. N'était-ce pas ainsi ?

CLARA

C'était ainsi.

Et il semble certainement surprenant, non seulement pour cette raison, mais aussi de voir comment nous sommes généralement amenés à imaginer la condition qui suit la nôtre comme étant spirituelle, presque comme si c'était à travers un accord préalable ou une sorte de disposition naturelle. Car si l'on voulait supposer la survie, il ne leur en coûterait rien de faire passer l'âme des défunts directement dans un autre corps, et pas nécessairement dans le corps d'un animal, comme le prétendent ceux qui enseignent la transmigration des âmes, ni même dans le corps d'une autre personne, mais dans un corps adapté à cette âme sans que l'âme perde sa personnalité. Alors, quelle pourrait être la raison de cette vue presque universelle de la mort ? Car, en sa faveur, nous pourrions certainement considérer cette opinion comme offrant une vision positive de la mort, plutôt qu'une vision purement négative dans laquelle la mort serait supposée consister en une séparation de l'âme du corps ?

CLARA

Que la mort soit représentée comme une transition positive vers un état spirituel, et non simplement comme la fin de l'état actuel, me semble déjà un grand gain. Mais si nous ne voulons pas regarder vers nos enseignements religieux pour l'universalité de cette idée, alors je ne connais pas la raison de cela. Nous devrions probablement dire qu'il est naturel pour les gens

de penser qu'une condition dans laquelle se produit une transition en quittant une condition précédente soit l'opposée de cette condition.

LE PRÊTRE

Et cette explication me semble tout à fait justifiée. Alors, ils supposaient sûrement aussi que la condition actuelle de l'homme est la condition corporelle ?

CLARA

Bien sûr.

LE PRÊTRE

Et, pourtant, dans cette condition corporelle, la personne entière est présente ; pas seulement le corps, mais aussi l'esprit et l'âme ?

CLARA

Naturellement.

LE PRÊTRE

Et même au sein de la corporalité, l'âme est ce qui est l'essence ou ce qui est réellement humain chez une personne ?

CLARA

C'est aussi ce qui est supposé.

LE PRÊTRE

Mais de cette condition, l'homme passe à celle d'en face et, ainsi, à une condition spirituelle ?

CLARA

Certainement.

LE PRÊTRE

Et la personne est toujours la personne entière, même dans cette condition spirituelle ?

CLARA

Je ne sais pas s'ils l'entendaient ainsi.

LE PRÊTRE

Et pourtant ils ont dû le penser ainsi. Car, selon leur manière de penser, la mort n'était rien d'autre qu'une transition de l'état corporel vers l'état spirituel. Mais il n'y aurait aucune raison pour que quoi que ce soit disparaîsse de la personne entière dans cette transition si, malgré la corporéité de l'état précédent, la personne entière — c'est-à-dire, le corps, l'esprit et l'âme — était présente. Ou, ce qui est encore plus étonnant : que, même dans l'état spirituel, la personne demeure unie en corps, âme et esprit, c'est-à-dire en tant que personne entière ; ou que dans l'état corporel, la personne n'était pas seulement un corps, mais aussi à la fois un esprit et une âme ?

CLARA

Bien sûr, en soi l'un et l'autre sont aussi étonnantes l'un que l'autre.

LE PRÊTRE

Mais tu te souviens, qu'il y a peu, notre ami m'a présenté un cas très convaincant qui montre que, dans la vie présente, l'âme est envoûtée par l'existence matérielle.

CLARA

Je me souviens certainement.

LE PRÊTRE

Eh bien, si, dans la vie présente, l'âme est complètement retenue par le corps, bien que l'âme soit ce qui est essentiel à l'homme, combien plus cela doit-il se produire lorsque l'âme devient envoûtée et retenue par l'esprit ? — Cela est certainement très éclairant, dit-elle, mais il reste à rendre compréhensible le passage du corporel au spirituel. Peut-être, répondis-je, que cela

restera un mystère pour nous jusqu'à ce que nous l'ayons nous-mêmes vécu. Toutefois, je ne peux pas dire que cela soit incompréhensible, car de tels passages se produisent constamment, même dans le cercle restreint de la vie présente.

CLARA

Et quels sont-ils ?

LE PRÊTRE

Eh bien, comme la transition de l'éveil au sommeil et vice versa ; la rotation de la vie ne s'arrête pas dans le sommeil, elle se transfère simplement dans un autre milieu. Ou, à partir de nombreux signes, nous avons tendance à attribuer à l'esprit des pensées, des inventions et d'autres activités dans le sommeil, même si nous ne nous en souvenons pas ensuite ? Et l'âme ne perd pas non plus la capacité de vouloir, d'aimer ou de détester dans le sommeil.

CLARA

Mon ami, il semble qu'ici tu expliques quelque chose d'obscur par quelque chose qui est tout aussi, ou du moins presque aussi, obscur.

LE PRÊTRE

Oui, tu as raison, Mais pour moi, tout cela a à voir avec une seule chose : montrer comment la rotation posée par le corps, l'esprit et l'âme pourrait être transférée sans qu'elle soit élevée d'un monde à un autre. —

CLARA

Alors ton idée doit donc être que, dans la mort, l'âme est élevée à un état d'âme spirituelle ?

LE PRÊTRE

Certainement !

CLARA

Et que, dans la vie présente, elle était seulement une âme corporelle ?

LE PRÊTRE

Bien sûr.

CLARA

Mais comment peux-tu affirmer cela ? Car même maintenant, l'âme s'associe à des choses surnaturelles et célestes ?

LE PRÊTRE

Oh, tout est bien entendu contenu dans tout le reste : le niveau inférieur contient des prophéties du niveau supérieur, mais ce niveau reste néanmoins le niveau inférieur. Même la vie animale veut dépasser sa propre existence : le castor construit son palais dans l'eau avec une compréhension humaine ; d'autres animaux vivent dans des conditions et des relations domestiques humaines. Ainsi, beaucoup de choses peuvent entraîner l'homme dans ce monde supérieur dès à présent ; il y a aussi des gens qui laissent volontairement et consciemment mourir ce qu'ils ont à quitter à la mort, et qui tentent, dans la mesure du possible, de vivre une vie spirituelle. Mais l'objectif ici est de déterminer le niveau général de cette vie et cela ne peut pas être trouvé chez ceux qui sont principalement adaptés à la quitter. —

CLARA

Mais le corps ? Si l'âme devient spirituelle dans l'autre vie, alors sûrement le corps aussi ? —

LE PRÊTRE

Bien sûr, cependant, cela ne me semble pas tout à fait être la bonne expression, et ce n'est qu'à présent que je vois que nous aurions dû nous exprimer différemment à propos de l'âme aussi.

CLARA

Et comment, alors ?

LE PRÊTRE

Nous n'aurions pas dû dire que l'âme devient spirituelle après la mort, comme si elle ne l'était déjà pas avant ; mais que le spirituel, qui était déjà dans l'âme mais semblait y être plus retenu,

devient libéré et prévaut sur l'autre partie par laquelle l'âme était plus proche du corporel, la partie qui gouverne dans cette vie. Ainsi, nous ne devrions pas dire non plus que le corps devient spirituel dans cette vie supérieure, comme si il n'était pas spirituel dès le début ; mais que la partie spirituelle du corps, qui ici était cachée et subordonnée, devient manifeste et dominante là-bas.

CLARA

Alors non seulement l'âme aurait deux côtés, mais peut-être l'esprit aussi, et certainement le corps ?

LE PRÊTRE

Indubitablement. Car même ici, tu te souviens sûrement du discours de notre ami à propos de la terre, et donc du corps aussi, qui est pris de la terre, comme étant destiné à ne pas être simplement externe, mais à la fois externe et interne, et qu'il devait être un dans les deux. L'apparence du tout comme étant uniquement externe était la conséquence d'un développement retardé qui ne pouvait détruire l'essence interne, mais qui pouvait néanmoins l'entrelacer, la lier et ainsi subordonner cette essence à l'externe. N'est-il pas naturel que si la forme du corps, où l'interne est retenu par l'externe, se désintègre, l'autre forme, où l'externe se libère et, pour ainsi dire, surmonte l'interne, devienne libre ? —

CLARA

Alors cette forme spirituelle du corps aurait déjà été présente dans la forme purement externe ?

—

LE PRÊTRE

Bien sûr, mais comme un germe qui essaie souvent de se manifester mais, étant retenu par la force de la vie externe, ne parvient à montrer sa présence que partiellement et uniquement sous certaines conditions. —

CLARA

Je me souviens d'avoir souvent entendu des gens parler auparavant d'un corps plus subtil contenu dans le corps plus grossier et que, à la mort, ce corps subtil se sépare du corps plus grossier ; seulement, je ne sais pas pourquoi cette idée m'a toujours donné si peu de satisfaction.

LE PRÊTRE

Cela est le cas pour toute opinion qui a été formée purement par hasard. À moins que quelque chose ne nous parvienne avec un cadre nécessaire, cela ne peut pas véritablement s'intégrer dans l'âme.

CLARA

Mais le sens même de cette vue était tout à fait différent aussi.

LE PRÊTRE

Bien sûr, car cette essence intermédiaire était pensée uniquement comme un corps plus subtil, non comme une véritable forme spirituelle.

CLARA

Mais ce germe céleste de la vie est-il censé être seulement en nous, ou seulement dans tous les êtres organiques mais pas dans les inorganiques ou comment cela fonctionne-t-il ?

LE PRÊTRE

Je ne vois pas pourquoi le germe d'une vie supérieure ne serait pas simplement dans chaque chose, seulement plus ouvertement dans certaines et plus caché dans d'autres, répondis-je. Car toute la nature était censée représenter l'externe et l'interne en parfaite harmonie. Et toutes les créatures, disent les écritures, aspirent avec nous et autant que nous à la vie supérieure, et c'est seulement ici que cette dernière est plus développée en nous.

CLARA

Alors la présence de ce germe ne devrait-elle pas aussi être représentée dans toutes choses ?

LE PRÊTRE

Je ne sais pas si nous pouvons donner une telle grande description aux signes de la vie que nous connaissons actuellement par rapport aux corps ou à l'interaction électrique des forces, ou aux transformations chimiques, et je ne trouve pas impossible qu'une toute nouvelle série de signes de ce genre surgirait si nous pouvions les changer non seulement extérieurement, mais si nous pouvions affecter directement ce germe intérieur de la vie. Car je ne sais pas si je me trompe ou si c'est une particularité de ma manière de voir les choses, mais pour moi, toutes les choses, même les plus corporelles, semblent prêtes à offrir à nouveau des signes de vie tout à fait différents de ceux que nous connaissons maintenant.

CLARA

Mais alors toutes les choses mourraient-elles aussi ?

LE PRÊTRE

Il semble que oui mais je voudrais te demander d'expliquer cela davantage par toi-même.

CLARA

La mort est-elle la libération de la forme intérieure de la vie de la forme extérieure qui la maintenait réprimée ?

LE PRÊTRE

Excellent !

CLARA

Et la mort est-elle nécessaire parce que ces deux formes de vie qui ne pouvaient exister ensemble à la fois devaient exister l'une après l'autre, une fois que la nature s'était enfoncée dans le purement extérieur ? —

LE PRÊTRE

Tout à fait et tu l'as exprimé merveilleusement.

CLARA

Mais ces deux formes de vie sont-elles présentes dans chaque chose ?

LE PRÊTRE

C'est ce que nous avons supposé.

CLARA

Alors toutes les choses doivent mourir sans exception.

LE PRÊTRE

Cela me semble aussi indéniablement nécessaire.

CLARA

Mais ne voyons-nous pas justement une telle mort, en particulier dans certains changements chimiques ?

LE PRÊTRE

Je ne sais pas.

CLARA

Je n'oublierai jamais quand j'ai vu pour la première fois la solubilité du métal dans les acides et je ne croyais pas qu'un liquide transparent, aussi incolore que l'eau d'un puits, contenait une solution d'argent, ou que de l'eau d'un bleu céleste contenait du cuivre, etc., jusqu'à ce que finalement je sois convaincue par mes propres yeux. —

LE PRÊTRE

C'est assez étonnant aussi et cela nous donne beaucoup à réfléchir sur la véritable nature de la corporéité. —

CLARA

Ces solutions ne sont-elles pas appelées « esprits » à juste titre ? Et cette disparition des corps les plus denses et les plus durs n'est-elle pas vraiment une solution du corporel dans le spirituel, et ne doit-on pas alors l'appeler « mort » ? —

LE PRÊTRE

C'est certainement quelque chose de similaire ; nous voyons jusqu'où les choses les plus corporelles peuvent aller lorsque un esprit supérieur, pour ainsi dire, s'empare d'elles. Mais es-tu aussi convaincue de la restauration de toutes ces choses à leur état corporel initial ?

CLARA

Bien sûr.

LE PRÊTRE

Maintenant je ne sais pas si la transformation ici est différente de celle où une partie de notre corps a été brûlée et est progressivement restaurée à la santé par un médicament appliqué extérieurement.

CLARA

Mais toutes les choses corporelles n'ont-elles pas une tendance à devenir plus spirituelles ? Qu'est-ce d'autre que le parfum d'une fleur, et comment ces sécrétions doivent-elles être spirituelles, celles de ces corps odorants qui survivent pendant des années sans se décomposer ? Ne tout veut-il pas devenir air pour se lier à cet élément pur et sacré, que je préférerais néanmoins considérer comme une essence indépendante et indivisible, une essence dont la force transforme à brève échéance tout ce qu'elle reçoit, aussi divers que soient ces éléments, et fait ressembler tout ce qu'elle reçoit à elle ?

LE PRÊTRE

Même tout cela se comporte ainsi et prouve que toutes les choses aspirent à une existence plus libre et indépendante et qu'elles ne portent que de mauvaise grâce les chaînes dans lesquelles elles sont prises. Mais qui voudrait appeler la mort une simple transformation en air ? Pour moi, la mort semble être quelque chose de beaucoup plus sérieux.

CLARA

Alors seuls les êtres organiques et aucun autre ne nous fournissent un exemple de la mort ?

LE PRÊTRE

Je ne sais pas, mais c'est ainsi que cela me semble. Nous, les êtres organiques, avons tous la capacité de mourir, car nous sommes chacun un tout. Les autres choses, en revanche, ne sont que des membres d'un tout plus grand — celui de la Terre. Elles peuvent certainement être combinées et changées de nombreuses manières au sein de ce tout, dans la mesure où le cours

de la vie de la planète le permet, mais le soulagement de la mort, ou de la libération complète de la forme spirituelle de la vie, leur arrive seulement lorsque la planète a atteint son objectif assigné et meurt.

SCENE V

À ce moment-là, le médecin entra et interrompit la conversation pendant un moment. Le prêtre lui raconta ce dont ils avaient parlé et après qu'il eut entendu l'essentiel et réfléchi un instant, il dit prit la parole...

LE MEDECIN

Alors, une séparation se produit sûrement à la mort ? —

LE PRÊTRE

Dans quelle mesure ?

LE MEDECIN

Comme une séparation du corps, évidemment.

LE PRÊTRE

Bien sûr, mais pas de l'essence la plus intime du corps, mais comme une séparation du corps dans la mesure où le corps est quelque chose d'extérieur et fait partie de la nature purement extérieure.

LE MEDECIN

Mais pendant la vie présente l'essence spirituelle du corps était-elle déjà présente dans le corps purement extérieur ? —

LE PRÊTRE

Du moins comme un germe.

LE MEDECIN

Mais maintenant, il semble en découler qu'en ce qui concerne la perfection, c'est la vie présente qui a l'avantage sur la vie future.

LE PRÊTRE

Comment cela ?

LE MEDECIN

Cela me semble assez clair. Car dans la vie présente, il n'y a pas seulement l'essence spirituelle du corps, il y a aussi le corps extérieur que la vie future n'a pas : ainsi la vie présente a clairement l'avantage. —

LE PRÊTRE

Ce que je pourrais répondre ici me semble tellement évident que je n'ose pas le dire...

LE MEDECIN

Dis-le car il y a néanmoins quelque chose ici qui est obscur.

LE PRÊTRE

Je veux dire que tu ne qualiferais pas une personne qui possède beaucoup de choses de faible valeur de « riche », et qu'inversement, tu ne qualiferais pas quelqu'un de « pauvre » qui n'aurait que quelques choses — ou même une seule chose, mais une qui ait une valeur inestimable, comme une pierre précieuse qui dépasse toutes les autres.

LE MEDECIN

Certainement pas, mais je ne crois pas que tu considères le corps extérieur comme une imperfection ou comme une chose de faible valeur. —

LE PRÊTRE

Si seulement nous pouvions nous comprendre, tout s'arrangerait. Car, sûrement, nous admettons tous deux qu'il existe une différence de valeur entre l'intérieur et l'extérieur ; à savoir qu'il me semble que l'extérieur n'est que l'être de l'intérieur, mais que l'intérieur est ce qui est activement dans l'extérieur. Ou n'est-ce pas ainsi ?

LE MEDECIN

Je suis tout à fait d'accord avec cela.

LE PRÊTRE

Et ce qui est activement reconnaît l'être, mais l'inverse, que l'être reconnaisse ce qui est activement, n'est-ce pas valable ?

LE MEDECIN

Je l'admetts aussi.

LE PRÊTRE

Cependant toute cognition implique de poser ?

LE MEDECIN

Certainement.

LE PRÊTRE

Et l'être implique aussi de poser, n'est-ce pas ?

Il sembla réfléchir un instant. —

Eh bien, du moins un poser de soi-même.

LE MEDECIN

Dans ce cas, bien sûr.

LE PRÊTRE

Mais c'est un poser qui ne se reconnaît pas soi-même, car nous avons dit qu'il est reconnu seulement par ce qui est activement.

LE MEDECIN

Je l'admetts.

LE PRÊTRE

Et donc, encore une fois, ce qui est activement, poursuivis-je, est le poser de ce poser ?

LE MEDECIN

Cela suit indiscutablement !

LE PRÊTRE

Il s'agit donc de quelque chose de plus élevé ou de plus déterminé et il est très justement appelé ou du moins, il me semble, la puissance supérieure de cela ?

LE MEDECIN

Je l'admetts également.

LE PRÊTRE

Ainsi, comme il existe une différence entre une puissance supérieure et une puissance inférieure, continuai-je, il existerait également une différence entre l'intérieur et l'extérieur. Mais je ne considérais pas pour autant l'extérieur en soi comme une imperfection ou comme quelque chose de peu de valeur. Car ce qui agit a besoin de l'être, tout comme l'être a besoin de ce qui agit. En réalité, je pense même qu'il pourrait être possible que cette différence disparaîsse complètement.

CLARA

Elle avait écouté attentivement leur conversation...

Et comment ?

LE PRÊTRE

Si l'extérieur était tellement imprégné par l'intérieur qu'il contiendrait en lui-même à la fois ce qui connaît et ce qui est connu, et si, à son tour, l'intérieur avait l'extérieur posé en lui de telle manière que ce qui connaît contiendrait également ce qui est connu, et si ces deux aspects étaient simultanés, de sorte que l'extérieur conçu de cette manière serait en même temps avec un intérieur conçu de cette manière, alors cela serait, en effet, appelé la vie la plus bénie et la plus parfaite qui soit, et il n'y aurait plus de différence entre l'extérieur et l'intérieur, car chacun contiendrait l'autre.

Tous deux étaient d'accord avec cela.

Maintenant, en nous tels que nous sommes actuellement et aussi en partie chez d'autres êtres vivants, bien que de manière bien plus imparfaite, l'extérieur semble être si bien formé qu'il contient même en lui ce qui connaît, et il acquiert ainsi une certaine indépendance. Car même les animaux, auxquels nous ne pouvons attribuer de véritable intérieurité, et ces hommes que nous devons considérer presque de la même manière, peuvent néanmoins connaître en permanence par une sorte de nécessité extérieure, prouvant que l'extérieur en eux contient lui-même ce qui connaît.

Ils étaient tous deux d'accord.

Mais cela ne s'applique pas du tout dans l'autre sens ; c'est-à-dire que l'intérieur ne contient pas l'extérieur posé en lui tel qu'il est dans l'extérieur.

CLARA

Bien sûr.

LE PRÊTRE

Car si c'était le cas l'extérieur ne contredirait pas autant l'intérieur. L'extérieur n'aurait pas besoin d'expérience et de recherches minutieuses pour connaître les choses ; il serait immédiatement l'acte intérieurement possible, et d'un seul mot, il serait une vie entièrement bénie, voire divine. Ni l'éducation ni les leçons ne seraient nécessaires non plus, si l'extérieur était posé à l'origine à l'intérieur de la même manière que l'intérieur est à l'extérieur. Car les gens qui n'auraient pas été élevés parmi les humains et qui auraient vécu parmi les animaux dès leur plus jeune âge manqueraient, en effet, totalement de cette parfaite intérieurité, comme le montrent certains exemples.

LE MEDECIN

Je confirme.

LE PRÊTRE

Et beaucoup dépend-il du genre de compagnie que l'on garde dès l'enfance ?

LE MEDECIN

Je le concède.

LE PRÊTRE

Ainsi cette intérriorité n'est pas quelque chose qui est présent, mais quelque chose qui est cultivé et nourri comme une fleur dans un sol étranger ?

LE MEDECIN

Bien sûr.

CLARA

Je suis également d'accord.

LE PRÊTRE

Mais toute recherche de connaissance n'est-elle qu'une recherche pour poser l'extérieur en nous comme intérieur, autant que possible ?

MEDECIN

Exactement.

CLARA

Oui exactement.

LE PRÊTRE

Et cette recherche serait-elle nécessaire si cette parfaite intérriorité était déjà présente en nous ?

CLARA

Impossible !

LE MEDECIN

Nous semblons être exactement au bon endroit. Car cette recherche de connaissance et ce côté multiforme, dans lequel nous essayons autant que possible de rendre tout extérieur intérieur, est pourtant une recherche entièrement libre ?

LE PRÊTRE

Bien sûr !

LE MEDECIN

Et ici aussi, il est possible que la force de la liberté en nous subordonne même le corps au point que nous puissions vivre une vie pure et sans souillure.

LE PRÊTRE

J'en convins également.

LE MEDECIN

Ainsi, dans une certaine mesure, nous pouvons déjà atteindre ce qui nous arrivera dans l'autre vie ici ; c'est-à-dire, la subordination de l'extérieur à l'intérieur. N'est-ce pas ce que toutes les paroles des philosophes disent, à savoir que celui qui aime la sagesse œuvrera même vers la mort ici ; mais ici, nous avons encore le corps en plus. Voyez vous-même si la vie présente n'a pas un avantage évident sur la vie future.

LE PRÊTRE

Cher ami, chaque chose a bien ses propres mérites que l'autre n'a pas, et pourtant peut-être que cela ne la rend-elle pas pour autant plus estimable que l'autre. Par exemple, les richesses ont certains mérites par rapport à la pauvreté ; mais si ce sont les richesses qui rendent généralement plus difficile, voire impossible, d'entrer dans le royaume de la vérité, et si, en revanche, la pauvreté le facilite, alors aucun homme sage n'hésiterait à choisir la pauvreté. Qui ne voit pas les mérites de la vie présente ? Si elle ne les avait pas, qui pourrait la supporter ? Mais la question demeure toujours : quel est, en soi, son plus grand mérite ? Pour moi, son plus grand mérite semble être qu'ici l'on peut prendre soin de ce germe divin en soi et ainsi on peut déjà en partie jouir de la bénédiction de cette autre vie ici. Car sans cette parfaite intériorité, la vie extérieure perdrait également son propre véritable charme, qui ne réside pas dans la satisfaction

des désirs sensuels, mais dans l'expérience de la beauté et de l'intériorité en tout ce qui est extérieur ; car celui qui est grossier ou corrompu ne trouve aucun plaisir dans la nature, mais celui qui est spirituel en retire le plus grand plaisir.

LE MEDECIN

Alors le dernier aurait le plus à perdre dans la mort et le premier le moins.

LE PRÊTRE

Bien sûr, tout comme celui dont mille matins sont dévastés par une tempête de grêle perd plus que celui qui perd un seul matin, et pourtant c'est ce dernier qui est le plus malheureux. Mais ici, il s'agit généralement d'une question de perte. En effet, seuls ceux qui restent derrière parlent ainsi. Ils ne sont pas habitués à regarder dans ce monde ; un peu comme si quelqu'un était libéré de sa charrue ou de son troupeau et qu'on lui donnait la direction, et il ne disait à ses anciens compagnons de travail que qu'il avait perdu sa charrue ou son troupeau. Il me semble que nous devons plutôt nous demander ce que celui qui a déjà vécu spirituellement ici gagne à la mort ; et je n'ai aucun doute que ce qu'il gagne est la perfection de ce vers quoi il a le plus tendu dans cette vie, et que cela doit nécessairement être quelque chose de supérieur à cette vie présente. Car n'est-ce pas l'extérieur qui a une puissance bien supérieure sur l'intérieur ici, car il est plus parfait en contenant aussi l'intérieur en lui, tandis que l'intérieur ne contient en aucun cas l'extérieur en lui de la même manière ? Et ne suit-il pas que même cette extériorité ne pourrait encore être la plus parfaite de toutes, car elle ne peut se réconcilier avec l'intériorité parfaite ; car si elle était la plus parfaite de toutes, il n'y aurait plus aucune contradiction entre elle et l'intérieur ?

LE MEDECIN

Cela suit certainement de ce qui a été dit auparavant.

LE PRÊTRE

Ne suit-il pas aussi que ici l'intérieur et l'extérieur ne sont en aucun cas semblables, mais sont dissemblables, non seulement parce que cette parfaite intériorité n'existe pas en même temps

qu'une extériorité parfaite, mais aussi parce qu'elle n'existe pas à l'intérieur même de l'extérieur ?

LE MEDECIN

—Même cela est nécessaire, car s'ils étaient complètement unis à l'intérieur de l'extérieur, ce dernier fusionnerait immédiatement avec l'intérieur et l'intérieur avec l'extérieur.

LE PRÊTRE

Alors l'extérieur est-il encore ici une extériorité subordonnée qui est liée à l'intériorité parfaite, comme le moindre est au plus grand ?

LE MEDECIN

Bien sûr.

LE PRÊTRE

Et l'intériorité parfaite sera-t-elle jamais possible dans cette sphère de vie ou lorsque l'extérieur aura atteint une telle prédominance ?

LE MEDECIN

Non, pas du tout.

LE PRÊTRE

Pas même avec l'extériorité la plus parfaite ?

LE MEDECIN

Pas même avec cela !

LE PRÊTRE

Ainsi, pour atteindre l'intériorité la plus parfaite, devons-nous quitter cette sphère de vie ?

LE MEDECIN

Nécessairement.

LE PRÊTRE

Et passer à une sphère supérieure ?

LE MEDECIN

Certainement.

LE PRÊTRE

Ainsi, la mort ne serait pas simplement un renversement de la relation, où, à la mort, l'externe deviendrait complètement subordonné à l'interne, et l'état suivant ne serait que l'inverse de l'état présent ; au contraire, la mort serait cela aussi, mais en même temps elle serait aussi une élévation vers une puissance plus élevée, vers un monde réellement différent et supérieur ? C'est cela, dit-il, c'est exactement ce que je voulais dire. Et la personne sage et juste ne renoncerait pas de mauvaise grâce à l'état actuel pour celui qui est plus élevé ; au contraire, une fois que le divin aurait pleinement mûri et pourrait déployer ses ailes après qu'il l'ait soigneusement élevé et nourri en lui-même, il partirait avec lui et laisserait derrière lui la terre imparfaite d'où le divin est issu. Selon la fable, les fleurs de cet arbre en Inde se transformaient en oiseaux délicats et colorés qui s'envolaient ; et la personne sage et juste laisserait derrière elle cette terre avec autant d'indifférence que ces oiseaux.

LE MEDECIN

C'est beau !

LE PRÊTRE

Mais nous ne sommes pas encore au clair sur tout cela ; car bien que la vie actuelle soit un état inférieur, vous lui avez attribué l'avantage qu'elle renferme néanmoins en elle-même le germe d'un état plus élevé, et ainsi, dans une certaine mesure, la vie actuelle contient plus que celle-ci. N'est-ce pas ainsi ?

LE MEDECIN

Cela l'est en effet.

LE PRÊTRE

Mais si elle est maintenant complètement développée, elle n'a plus besoin de ce germe comme tel, dis-je, et dans ce cas sa disparition ne serait pas une perte. Cependant, je ne sais pas s'il ne serait pas possible de répondre différemment à cette question.

LE MEDECIN

Vous devriez aussi nous donner cette réponse.

LE PRÊTRE

Pas maintenant ! Car je remarque que notre amie est perdue dans ses pensées depuis un certain temps et semble ne prêter qu'à moitié attention à notre conversation, si tant est qu'elle y prête attention.

CLARA

J'ai repensé à tout cela et il me semble qu'il serait souhaitable de savoir comment celui qui est parti se sent en lui-même ; et il me semble que ce serait la meilleure réponse à cette question sur les mérites de la vie future.

LE PRÊTRE

Je suis d'accord mais je suggère d'en reparler plus tard, vous devez être très fatiguée et je vous conseille de rentrer chez vous pour vous reposer.

LE MEDECIN

Je vous quitte moi aussi, cher ami, j'en profiterai pour déposer Clara devant chez elle.

Après avoir salué cordialement le prêtre, Clara et le médecin s'en allèrent.

ACTE II

SCENE 1

C'est l'instant où le jour attend d'être effacé par la nuit et au fond d'un cimetière dans une petite chapelle, éclairé par deux cierges, un prêtre est à genoux devant un crucifix déposé sur

l'autel. Un inconnu s'approche, lentement, puis il franchit la porte, sans bruit, s'approche du prêtre et dépose sa main sur son épaule. Le prêtre sursaute et se retourne vers l'inconnu...

L'INCONNU

Que fais-tu donc à cette heure tardive dans cette chapelle, parmi tous ces morts ?

LE PRÊTRE

Je prie, ne le vois-tu pas ? Dieu est mort sur cette croix enfoncee comme un pieu dans le crâne, Golgotha, de toutes nos fautes. Alors je prie pour le salut des hommes...

L'INCONNU

Quel dieu est assez fou pour que, devant sa face, l'homme doit plier ses genoux ? Tu pries, dis-tu, mais ne sais-tu pas que les mains ne sont pas faites pour prier mais pour bénir. Et sache encore ceci : c'est sur une croix plantée au cœur de nos déserts que dieu est né, non pour nous sauver en effaçant nos fautes, dieu n'est pas le blanchisseur de nos consciences.

LE PRÊTRE

Qui es-tu et d'où viens-tu ? Je ne t'ai jamais vu auparavant, tu n'es pas d'ici, tes propos en sont la preuve. Tu es le diable peut-être ou son messager, envoyé jusqu'ici pour me tenter mais tu perds ton temps : ma foi est solide comme le roc, je ne faillirai pas. Je te conseille de t'en aller, de me laisser à ces prières que tu ne comprends pas.

L'INCONNU

Pauvre fou ! Dieu ou le diable, qu'est-ce que ça change ? Dis-moi lequel peut se passer de l'autre ! Mais rassure-toi : je ne suis pas un démon, juste une épine dans ta conscience. Aussi relève-toi et sortons

Le prêtre se relève et suit l'inconnu à l'extérieur ; ils marchent parmi les tombes, lentement car la lumière décline, et finissent par s'arrêter devant la tombe d'un inconnu : aucun nom gravé dans la pierre, aucun signe d'appartenance, aucune offrande, aucun souvenir déposé sur la dalle.

Tu reconnais cette tombe, toi tu sais qui repose sous cette pierre devant laquelle personne jamais ne s'arrête....

LE PRÊTRE

Comment le saurais-je puisqu'il n'y a pas de nom ? J'ignore qui a creusé cette tombe pour y déposer celui que personne ici n'a jamais vu, un mort bien sûr mais ignoré de tous, tu peux me croire.

L'INCONNU

Mais je te crois ! Et pourtant chaque année, au jour des morts, tu bénis cette tombe comme toutes les autres, sans savoir qui s'y trouve. Mais qu'est-ce que tu bénis au juste ?

LE PRÊTRE

Je bénis des corps, des reliques dans l'attente que l'esprit un jour descende sur eux quand dieu le décidera. Ils sont là, figés dans cette attente que leur conscience soit un jour pesée ; moi je veille sur ceux qui dorment dans ce cimetière.

L'INCONNU

En bénissant des cercueils vides...

LE PRÊTRE

Mais ils ne sont pas vides, je te l'ai dit, ils sont pleins de cette attente d'un jour être pesés, jugés, destinés à tout jamais.

L'INCONNU

Ces tombes sont vides de ce que tu penses s'y trouver ; ce que tu bénis, dans ces cercueils, ce sont des corps pourrissants, des os, du vide car ce qui pourrit n'est destiné à rien, se mélanger à la terre, se confondre avec elle, s'effacer sans espoir, aucun, de retour. Il n'y a rien ici qui mérite d'être béni : bénir n'est pas sauver mais accueillir tout ce qui s'offre à nous. Alors, dis-moi, que t'importent ces os aussi vains que tes prières ? Es-tu chez toi dans ce désert ? Il n'y aurait derrière cette grille aucun vivant qui te requiert : tu cherches parmi ces morts ce que tu ne peux y trouver car ce que tu cherches se trouve ailleurs.

LE PRÊTRE

Je ne cherche rien que je n'ai déjà trouvé car ma foi me suffit : elle est bien plus qu'une certitude, c'est un roc, je te l'ai dit. Mais toi, si tu n'es pas démon, et je veux bien le croire, qui es-tu ? D'où viens-tu ?

L'INCONNU

Mon nom n'a aucune importance : il ne t'apprendrait rien ! Je suis d'un peu partout, autant dire de nulle part. J'ai beaucoup voyagé et croisé bien des visages, tristes ou souriants, dévorés quelques fois par la fureur humaine. Je suis si vieux que le temps me traverse sans plus m'atteindre mais cela aussi n'a aucune importance. On dit de moi que je suis un vieux sage, que j'ai depuis longtemps fermé les yeux pour voir le monde.

LE PRÊTRE

Comment peux-tu voir le monde si tu fermes les yeux, si ton regard jamais ne se pose sur tout ce que tu croises ? Comment peux-tu savoir que toutes ces tombes ne recueillent rien, qu'elles sont vides, si elles échappent à ton regard ? Aurais-tu par hasard un œil caché comme l'avait Abel depuis sa tombe quand il regardait Caïn ? On ne voit rien de l'intérieur, notre âme est vide quand elle ne perçoit rien, bien plus vide que ces tombes d'où résonne encore l'attente ? Mais toi, que cherches-tu parmi ces choses, le monde, que tu refuses de regarder ? Tes paupières sont trop lourdes, vieillard, et tu n'es plus au monde : tu n'habites que dans tes songes. Tu te dis voyageur, un somnambule plutôt qui ne voit rien, qui ne touche rien, qui ne foule rien, même pas le cours de ses pensées.

LE VIEUX SAGE

Détrompe-toi, orant, j'y vois bien mieux que toi ! Ta foi est solide, dis-tu, un roc qui ne craint pas la tempête ni les orages. Mais qui es-tu vraiment ? Une brebis dans un troupeau, broutant chaque mot de tes croyances comme une herbe savoureuse, bien protégé en ta prairie par les barbelés de ce que tu nommes « foi ». Car c'est bien d'une clôture dont il s'agit, un fil tendu qui t'évite d'être tenté ?

LE PRÊTRE

D'être tenté par quoi ?

LE VIEUX SAGE

Tenté d'aller goûter l'herbe d'à côté qui peut-être, mais tu l'ignores, est bien meilleure que la tienne. Protégé aussi...

LE PRÊTRE

Protégé mais de quoi donc ?

LE VIEUX SAGE

De ceux d'à côté précisément qui pourraient venir dans ta prairie pour y semer le doute, y répandre des idées nouvelles, ébranler ce que tu dis être ton roc, le faire vaciller de l'autel où il repose.

LE PRÊTRE

C'est impossible car dieu y veille : les hommes sont l'avenir de dieu.

LE VIEUX SAGE

L'avenir d'un dieu privé de tout possible, enchaîné par vos croyances, un dieu soumis à ce que toi et tes pairs vous avez fait de lui. Votre dieu résonne comme un cantique, une suite de mots qui n'ont plus rien à dire, à supposer qu'un jour ce fut vraiment le cas, ce dont je doute. Ta foi, plus solide que le roc, c'est la prison de dieu, son commencement et sa fin, et tout ce qui se trouve entre les deux. Ta foi est une grammaire, la syntaxe d'un divin plié à toutes vos règles ; tu as raison, prêcheur, ta foi est aussi dure que le roc car toi et les tiens vous avez fait de dieu une pierre.

LE PRÊTRE

Mais dieu est un joug, plus lourd qu'une pierre tombale, sur les épaules de nos destins, sa clémence n'est jamais que le miroir de toutes nos fautes. Prenez cette tombe ! Celui qui s'y repose nous est un inconnu et nous ne prendrons pas le risque d'estimer le poids de sa conscience mais inconnu il ne l'est pas de dieu. La mort a scellé l'instruction de son âme, il est prêt pour la sentence.

LE VIEUX SAGE

Je te répète que sous cette dalle il n'y a rien si ce n'est de la terre...

LE PRÊTRE

Il y a un inconnu dont nous ne savons rien, je te l'accorde, mais notre ignorance ne fait pas de ce défunt un rien et puis qu'importe puisque dieu sait : on n'chappe pas à son regard qui jamais ne se détourne.

LE VIEUX SAGE

Si rien n'échappe à son regard, alors dieu est aveugle ! Mais je te l'accorde, à cet instant précis dieu sait le poids de ce qui se trouve là-dessous : ce poids, c'est celui de la terre.

LE PRÊTRE

Tu te répètes, vieux sage, mais de tout ce que tu dis tu ne peux rien prouver. Tes paroles sont sévères mais elles n'ont pas de poids, juste celui du péremptoire. Tu es moins sage qu'on le prétend.

LE VIEUX SAGE

Parce que la pierre n'est pas gravée tu affirmes que c'est la tombe d'un inconnu et puisqu'un inconnu ce n'est pas rien pour dieu, toi la bénis, tu prétends laver la conscience d'un mort qui n'en a plus. Range ton goupillon, il n'y a rien à bénir ; la pierre n'est pas gravée, c'est très juste, mais tu te méprends : s'il n'y a pas de nom c'est que par-dessous il n'y a rien qu'on puisse nommer, la terre en cet endroit ne fut jamais creusée.

LE PRÊTRE

Comment peux-tu le savoir si tu n'es pas d'ici ?

LE VIEUX SAGE

J'ai beaucoup voyagé, je te l'ai dit, je suis d'un peu partout, ça aussi je te l'ai dit, mais quand la mort vous rattrape il faut bien qu'on se pose quelque part et c'est cette tombe que j'ai choisie. Elle sera la mienne, un jour ou l'autre, mais aussi longtemps que je me tiens devant, ici avec toi, je ne peux être à l'intérieur. Sous cette pierre il n'y a pas d'inconnu dont dieu saurait le nom : il n'y a personne, seulement une terre qui attend qu'un jour elle soit creusée.

LE PRÊTRE

Je l'ignorais...

LE VIEUX SAGE

Et dieu aussi, ton dieu qui te commande de la bénir.

LE PRÊTRE

Et pourtant un jour tu y seras, nul n'échappe à la mort...

LE VIEUX SAGE

Non pas moi mais ce corps que je serai plus ; quand le corps vous abandonne il faut savoir y renoncer, que faire d'un corps qui ne veut plus marcher, d'un corps dont se consument les dernières flammes ? Mais la vie est bien plus qu'un battement de cœur : ne meurt que ce qui est inapte à la vie. La matière est une chose, la vie en est une autre, non pas le sang qui circule dans nos veines mais ce qui, traversant la matière, ne peut que la sublimer, l'ouvrir à l'infini qui s'abrite dans le fini.

Un bref silence. Le vent passe dans les cyprès.

LE PRÊTRE

Tu parles comme un étranger aux choses de ce monde. La vie, dis-tu, ne serait pas dans le sang ? Mais alors où donc réside-t-elle ? Dans ces abstractions que tu dresses comme des paravents ? Tu sépares la matière de ce qui la traverse, tu distingues le corps de ce qui l'anime : n'est-ce pas là une autre théologie, plus pernicieuse encore que la mienne ? Tu prétends me libérer, mais tu m'enfermes dans des mots qui ne sont pas moins opaques. Qu'est-ce donc que cette "vie" dont tu parles ? Où donc la trouves-tu, sinon dans ce corps même que tu dénigres ?

LE VIEUX SAGE

Je ne dénigre rien. Je constate. Le corps est un passage, pas un trône. Il naît, il s'use, il souffre, il s'efface. C'est son destin, et il n'y a là aucune faute. Ce qui meurt est ce qui doit mourir. Et pourtant... tu le sais, toi aussi : tout ne se limite pas à ce qui se décompose. Tu vois cette pierre ? Un jour, peut-être, mon corps reposera dessous. Mais ce que je suis n'y sera pas. Car ce que je suis ne repose nulle part. Cela marche, encore et encore, jusqu'à ce que la marche elle-même devienne trop lourde, alors seulement la vie se retire, non comme une défaite, mais comme un geste qui s'achève.

LE PRÊTRE

Tu parles de la vie comme d'un voyage interminable, sans but, sans port... Mais comment un homme pourrait-il marcher sans espérer arriver quelque part ? Un chemin qui n'aboutit à rien n'est plus un chemin mais une errance.

LE VIEUX SAGE

Non, prêcheur ! C'est toi qui confonds. On ne va vers rien, c'est vrai — mais on va. Et rien que cela, ce n'est pas rien. Tu veux un port, une arrivée, une sentence, une justification. Moi je marche. C'est la seule différence, mais elle nous sépare comme deux mondes.

LE PRÊTRE

Marcher pour marcher... Quelle folie ! Ce n'est pas ainsi qu'un homme trouve un sens à sa vie.

LE VIEUX SAGE

Un sens ? Tu le réclames comme on réclame une torche dans l'obscurité. Mais l'homme n'a pas besoin de lumière pour avancer : une lueur suffit, même tremblante. Le chemin que nous empruntons, lui et moi, toi aussi d'une certaine façon — n'est pas une route pavée, ce n'est pas une voie royale. C'est un sentier de bois, un de ces chemins perdus dont parle le penseur de la Forêt-Noire. Un *Holzweg* : un chemin qui ne mène nulle part, sinon à lui-même.

Et pourtant nous avançons. Parce que marcher dans l'obscur est encore marcher. Parce que la nuit ne nous est pas donnée pour nous arrêter, mais pour éprouver notre pas. Parce que la joie tragique n'est pas dans la destination, mais dans ce pas même qui ose s'avancer vers rien.

Un nouveau silence. Le prêtre baisse légèrement la tête.

LE PRÊTRE

Tu parles d'une joie qui ne promet rien... d'un pas qui suffit... Mais que reste-t-il à l'homme, lorsque tout port lui est refusé ?

LE VIEUX SAGE

Il lui reste cela : être cet errant qui marche encore. Il lui reste de vivre sans garantie. Il lui reste ce souffle fragile qui éclaire juste assez pour ne pas tomber, une bougie vacillante dans la nuit,

oui, mais une lumière quand même. Et c'est assez. Plus qu'assez. C'est de là que naît la seule joie qui ne trompe pas : celle de celui qui rame dans l'obscur, sans port, sans rivage, mais vivant — vivant parce qu'il avance.

LE PRÊTRE

Tu dis qu'il suffit d'avancer... mais avance vers quoi, si rien ne répond ? Tu parles de marcher comme si la marche était une vertu, mais l'homme n'est pas un pèlerin sans destination. Que vaut une route sans but ? Pourquoi chercher la lumière si ce n'est pour qu'elle éclaire enfin un visage, une vérité, quelque chose qui dépasse notre faiblesse ? Dis-moi franchement : que reste-t-il d'un homme qui ne cherche plus rien ? Un fantôme, une ombre semblable à celles qui errent ici entre les pierres.

LE VIEUX SAGE

Un homme qui ne cherche plus rien cesse d'être prisonnier du mirage de la trouvaille. L'ombre, ce n'est pas celui qui ne cherche plus : c'est celui qui espère trouver ce qui n'a jamais existé. Le sens n'est pas devant nous comme une porte verrouillée : il se glisse sous nos pas, il tremble dans le souffle qui nous pousse à continuer. Regarde mieux : celui qui marche dans la nuit ne devient pas une ombre, il devient un veilleur. Une silhouette dans l'obscur, oui, mais debout.

LE PRÊTRE

Un veilleur ? Non... un veilleur attend l'aube. Il scrute la nuit pour que le jour vienne. Il sait que la lumière reviendra. Sans cette certitude, il n'y a plus de veille possible, seulement un naufrage. C'est ma foi qui me permet de veiller ! Sans elle, je sombrerais dans les ténèbres comme tant d'autres. Tu parles de marcher, de veiller, de vivre... mais sans une promesse, tout cela n'est qu'un geste vide. Je ne renoncerai jamais à croire que Dieu éclairera ce monde, tôt ou tard.

LE VIEUX SAGE

Ce n'est pas la lumière de Dieu qui te tient debout. C'est ta peur qu'il ne vienne pas. Tu appelles « veille » ce qui n'est qu'un refus de la nuit. Un veilleur véritable ne guette pas le

retour du jour : il habite la nuit, il l'écoute, il marche en elle. Tu attends que le monde te rende des comptes ; moi je marche parce que le monde ne doit rien. Et la marche n'est pas un geste vide, prêcheur. Elle est ce qu'il y a de plus plein : c'est le geste par lequel un homme se prouve à lui-même qu'il n'a pas renoncé.

LE PRÊTRE

Tu joues avec les mots ! Tu dis « habiter la nuit » comme s'il y avait une demeure dans l'obscur. C'est absurde. La nuit n'est pas un lieu où l'on habite, c'est un passage. Ce qui demeure, ce qui sauve, ce qui fonde : c'est la lumière !

LE VIEUX SAGE

Non ! La lumière écrase tout ce qu'elle touche. Elle fait taire les ombres, elle nivelle les reliefs, elle dissout les secrets, elle rend muet le mystère. La nuit, elle, ne sauve rien mais elle laisse vivre. C'est dans la nuit que l'homme devient plus vaste que lui-même, parce qu'il ne peut plus se reposer sur ce qu'il voit : il doit s'appuyer sur ce qu'il est.

LE PRÊTRE

Il est plus agité

Sur ce qu'il est... mais qu'est-ce que l'homme, sinon une faiblesse qui demande secours ? Tu méprises la lumière parce que tu refuses d'être jugé par elle. Tu te protèges dans la nuit comme un fuyard ! Moi je n'ai pas peur du jour. Que Dieu me regarde : je n'ai rien à cacher.

LE VIEUX SAGE

Tu te trompes encore. Ce n'est pas la lumière que je refuse : c'est le mensonge qu'on lui fait porter. Tu ne dis pas : « Que Dieu me regarde », tu dis : « Que Dieu m'approuve ». La lumière dont tu parles n'éclaire rien : elle absout. Moi, je parle de la clarté intérieure, celle qui vient d'un pas après l'autre, d'un souffle qui ne demande rien, d'une lucidité qui n'a pas besoin d'être sauvée.

LE PRÊTRE

Avec un reste d'orgueil blessé

Tu es bien prompt à juger la foi des autres. Mais toi, qu'as-tu à offrir à l'homme ? Ni ciel, ni consolation, ni pardon, ni espérance... Tu le laisses marcher seul dans la nuit et tu appelles cela une joie ? Ce que tu proposes n'est pas une voie : c'est un abandon.

LE VIEUX SAGE

Avec une douceur tranchante

Je n'offre rien et c'est pour cela que ce n'est pas un mensonge. Je ne promets pas le ciel, parce que le ciel n'a jamais été donné. Je ne promets pas la consolation, parce qu'elle rend faible. Je ne promets pas le pardon, parce qu'il infantilise. Je ne promets pas l'espérance, parce qu'elle empêche de voir ce qui est là. Mais je donne à l'homme une chose que ta foi ne lui donne pas : la dignité de marcher par lui-même.

Le prêtre reste interdit un instant, une fissure infime, mais réelle.

LE PRÊTRE

D'une voix qui se durcit pour masquer un frémissement

Depuis deux mille ans, des hommes ont cru. Des femmes, des vieillards, des enfants, tous ont prié avant moi. Ils ont bâti des églises, enterré leurs morts, chanté les mêmes cantiques, transmis les mêmes rites... Et tu voudrais que je renonce à cette chaîne immense, à cette mémoire qui m'a façonné ? Ce que je suis ne vient pas de moi : je suis un héritier. Je marche dans les pas de ceux qui m'ont précédé et je porterai la flamme jusqu'à ceux qui viendront après moi. Tu appelles cela une prison ; moi j'y vois une fidélité. Et je préfère tomber avec ma foi que vivre sans elle : car sans elle, je ne suis plus rien.

LE VIEUX SAGE

C'est donc cela qui te fait trembler. Non pas Dieu mais l'absence de Dieu. Non pas la foi mais le vide qu'elle masque. Tu ne t'accroches pas à la chaîne de tes ancêtres : tu t'accroches à l'idée qu'elle ne peut pas se rompre, car si un seul maillon cède, tu tombes avec. Tu dis : « Je suis un héritier ». C'est vrai. Mais de quoi es-tu l'héritier ? De la lumière qu'ils cherchaient ou de la peur qui les tenait debout ? Il y a dans ta voix un tremblement, prêcheur. La pierre commence déjà à s'écailler.

LE PRÊTRE

(Tentant de retrouver son aplomb, mais la voix se brise par endroits)

Les siècles... ne se trompent pas ! Un édifice qui tient depuis si longtemps... Un peuple... des millions d'âmes... Tu ne peux pas... tu ne peux pas me demander de croire qu'ils ont bâti sur du sable ! Si la pierre cède, alors... alors quoi ? Alors il ne reste plus que...

Le mot refuse de sortir

...que le vide.

LE VIEUX SAGE

Avec une pitié sans condescendance

Le vide ne te menace pas, prêcheur. C'est lui qui te porte. Tu as cru bâtir ta maison sur la pierre ; mais c'est le vide sous la pierre qui lui a donné sa forme. Regarde mieux : tout ce que tu appelles tradition est fait des mains tremblantes de ceux qui ont eu peur avant toi. Ils ont façonné des certitudes comme on dresse des murs contre la nuit. Tu n'es pas en faute. Tu es seulement un homme qui vit dans la maison qu'ils ont construite. Mais maintenant, la maison craque, les murs se fendent, et le vent nocturne passe entre les pierres. Tu entends ce souffle ? Ce n'est pas la fin, c'est la vérité qui entre.

LE PRÊTRE

Dans un murmure, comme malgré lui

Si la pierre se brise... je tombe.

LE VIEUX SAGE

Non ! Tu tomberas seulement de ta hauteur et tu découvriras que le sol n'est pas si loin. Tu crois que ta foi te soutient, mais c'est toi qui la portes depuis toujours. Ce n'est pas un roc : c'est un fardeau.

Un bref silence. Le prêtre ferme les yeux, juste un instant.

LE VIEUX SAGE

Reprenant, très doucement

Et même si tout s'effondrait, même si ta pierre se réduisait en poussière, il te resterait encore quelque chose, quelque chose que tu n'as jamais vraiment vu : ton propre pas.

Tu n'as jamais marché par toi-même. Toujours derrière, toujours dans le sillage. Mais si le roc se brise, alors il ne restera plus que cela : un homme qui avance dans la nuit, sans héritage pour le soutenir, sans promesse pour le guider, mais debout et vivant.

Il tourne lentement les talons

Je ne peux plus rien t'apprendre, prêcheur. Ce qui doit maintenant se fissurer se fissurera sans moi. Souviens-toi seulement de ceci : la pierre n'est forte que tant que tu t'y appuies. Quand tu la lâches, elle redévieit poussière et toi, un homme. Rien de plus... et rien de moins.

(Il s'éloigne, sa silhouette s'efface entre les cyprès. Le prêtre reste immobile, les yeux entrouverts, comme s'il cherchait le souffle qui vient de quitter les lieux. Un long silence.)

LE PRÊTRE

Il parle à voix basse, pour lui seul

Un homme... Un simple homme...

Il regarde un instant la dalle sans nom, puis tourne le dos au cimetière. Ses pas, d'abord assurés, deviennent hésitants, comme s'il devait réapprendre la marche. Il regagne la chapelle.

Une lumière tire encore sur la pierre, vacillante : les deux cierges brûlent au pied du crucifix. Le prêtre entre. Sa soutane frôle le sol. Il respire profondément. Il s'approche de l'autel, lève une main incertaine... et souffle la flamme du premier cierge. Le second tremble encore un moment avant d'être éteint à son tour.

L'obscurité descend, douce, complète. Le prêtre prend la clé, jette un dernier regard vers le visage de bois suspendu dans l'ombre. Rien ne brille plus, sinon le reflet ténu de la lune sur le métal du verrou. Il referme la porte. La nuit l'engloutit sans bruit.

SCENE 2

CLARA

Je les regarde jouer, courir, rire comme si rien, jamais, ne pouvait se briser dans leur monde, et pourtant derrière chaque éclat de rire je vois l'ombre douce d'une présence qui n'a pas quitté cette maison, une présence qui vous ressemble dans les gestes qu'ils ont, dans la façon qu'ils ont de vous regarder, dans la manière qu'ils ont de chercher une approbation que seule une mère aurait su leur donner avec un sourire. Je ne l'ai jamais connue, votre épouse, et pourtant aujourd'hui elle m'est plus familière que beaucoup d'êtres vivants ; je la sens à la limite visible du jour, comme si elle franchissait l'air pour toucher ces petits corps chauds et naïfs. Je ne parle pas d'une croyance, ni d'un espoir que je nourrirais pour ne pas souffrir : c'est une évidence qui s'impose à moi, une certitude qui me soulève. Elle est, elle vit, elle partage cet instant avec nous, et je suis même tentée de croire que ce jour éclaire à nouveau ce pont jadis brisé entre la terre et le ciel, comme si, pour quelques heures, la fin n'avait plus de droits sur les êtres que nous aimons.

LE PRÊTRE

Ce que vous dites me touche profondément, Clara, car la foi ne naît pas toujours d'un raisonnement ou d'une prière ; parfois elle surgit dans un moment où la vie se montre si

forte que même la mort recule. La naissance de Dieu parmi les hommes a été, de mémoire éternelle, l'instant où le Ciel s'est penché vers la Terre pour la prendre dans ses bras, et je crois que ces éclats de joie d'enfants en sont encore un retentissement lointain : le souvenir que le monde n'est pas abandonné, que le lien, même tendu, même fragilisé, n'est pas rompu. Ce lien vous vient aujourd'hui avec une clarté qui vous dépasse, et vous avez raison de lui faire confiance.

CLARA

Je veux lui faire confiance, mais il me glisse des mains à chaque fois que mon cœur s'ouvre trop grand. Je me sens portée, enlacée par une lumière qui n'a ni source ni direction, une lumière qui ne m'enferme pas mais me déploie, et dans ces instants j'ai l'impression d'être faite d'air et d'espérance, d'être un être différent de moi-même, plus simple et plus vraie. Puis tout retombe brutalement, et la pesanteur revient comme une vieille ennemie qui réclame son dû. Pourquoi faut-il tomber lorsque l'on a entrevu l'altitude de l'âme ? Pourquoi les instants où l'esprit s'élève sont-ils si courts, si rares, si fragiles ? Pourquoi ce qui est le plus vrai en moi n'a-t-il pas la force de demeurer ?

LE PRÊTRE

Parce que nous ne sommes pas faits pour vivre en permanence dans l'embrasement. Dieu nous accorde ces instants de pureté comme un avant-goût, comme la promesse d'une plénitude à venir, mais nous devons apprendre à marcher avant d'être capables de voler. La profondeur n'est supportable qu'un moment ; le reste du temps, nous avons besoin de respirer à la surface.

CLARA

J'entends ce que vous dites, mais je ne peux m'empêcher de penser que tout cela ressemble à un marché injuste : l'âme connaît le ciel, puis les portes se ferment aussitôt. J'ai envie de crier pour les rouvrir. Je ne veux pas seulement me souvenir de l'infini, je veux habiter l'infini au cœur même des jours ordinaires, et refuser de me contenter du peu quand j'ai senti le tout. Vous dites qu'il faut apprendre à durer, mais durer dans la nostalgie est une souffrance trop lourde.

LE PRÊTRE

Alors cherchons un moyen de faire vivre la lumière sans la dévorer. Transformons ce qui

vous a été donné dans l'instant en une présence plus douce, qui peut se tenir à vos côtés sans vous brûler. La connaissance nous aide à fixer ce que la vision ne fait qu'effleurer. Elle n'égale pas l'élan, mais elle en préserve le fruit.

CLARA

La connaissance... La science... J'ai toujours cru qu'elles étaient le domaine des esprits que rien n'ébranle, des gens qui ne tremblent jamais, qui trouvent dans l'ordre des raisons une force que je ne possède pas. Si vous me dites que la science peut garder la mémoire du miracle quand l'émotion se retire, alors je veux croire qu'il y a là un chemin, mais je me méfie : dès qu'on nomme un mystère, ne risque-t-on pas de le mutiler ? Quel mot pourrait retenir la joie sans la trahir ?

LE PRÊTRE

Les mots ne sont pas là pour remplacer la joie mais pour la ramener quand elle s'éloigne trop. Ils sont comme des lampes dans une pièce qui a déjà été illuminée par le soleil : ils ne créent pas la lumière, ils rappellent simplement qu'elle a existé. Quand l'expérience se retire, la pensée prend le relais, et c'est à elle de porter l'éclat dans la durée.

CLARA

Mais le corps, lui, ne comprend que la lumière entière. C'est lui qui s'est allégé, c'est lui que j'ai senti devenir presque transparent, comme si mes pieds ne touchaient plus vraiment le sol. Comment pouvez-vous me dire que c'est l'esprit qui demeure, quand c'est le corps qui a vibré le premier ? Je refuse que l'on dise que la chair est l'obstacle, car elle a été le premier témoin de la vérité qui m'a visitée. Même lorsque je ferme les yeux, c'est dans ma poitrine que je sens encore battre l'infini.

LE PRÊTRE

Le corps compte, Clara, il compte infiniment, mais il compte comme une demeure et non comme une fin. Ce qui demeure vraiment, c'est ce qui en nous ne peut être saisi par la corruption. Le corps souffre, se fatigue, oublie ; l'esprit, lui, se souvient, persiste, traverse la mort.

CLARA

Peut-être... mais je ne veux pas d'un esprit qui abandonne le corps derrière lui comme une vieille coque inutile. Je veux une vie entière. Je veux qu'on ne me dise pas un jour : « ce que

tu as senti était une illusion », parce que c'est mon corps qui m'a ouverte au mystère. Je n'accepterai jamais qu'il soit relégué au rang de poids ou d'ombre. Si quelque chose en moi doit survivre, que tout survive ou rien. Je veux que la vérité soit quelque chose de vivant, qui parle à la chair autant qu'à l'âme.

LE PRÊTRE

Alors c'est l'âme qu'il faut chercher. L'âme est l'alliance, l'étreinte du fini et de l'infini, la jonction du souffle et de la poussière. Elle ne cède ni à l'un ni à l'autre ; elle porte la vérité pleine et entière que vous réclamez. Elle souffre quand le corps se ferme, elle souffre quand l'esprit méprise la terre, mais elle persévere, fragile et obstinée. C'est elle qui vous tient debout dans votre désir de lumière.

CLARA

Mais pourquoi suis-je alors si vite rejetée dans l'ombre ? Pourquoi cette âme qui devrait unir se déchire-t-elle aux premières contradictions ? Je ne veux plus vivre en morceaux. Je veux comprendre sans perdre ce que je comprends. Je veux voir sans fermer les yeux ensuite pour ne pas être déçue. Je ne veux pas d'un Dieu qui sépare pour mieux rassembler : je veux un Dieu qui rassemble pour que rien ne soit jamais arraché.

LE PRÊTRE

Vous demandez le royaume avant le désert, Clara, et personne ne peut vous reprocher cette soif. Mais le chemin de la foi n'est pas une ascension continue, c'est une succession de pas où chaque chute prépare un élan plus certain.

CLARA

Ou peut-être que l'élan ne devrait jamais être brisé. Peut-être que le Dieu que vous attendez dans la distance est déjà là dans la chair, dans la respiration, dans l'amour, dans l'étreinte de ces enfants qui rient. Peut-être que c'est nous qui ne savons pas voir. Peut-être que le combat que vous décrivez n'est qu'une invention triste de ceux qui redoutent que la joie soit vraiment possible, ici, maintenant, dans la poussière de nos pas.

CLARA

Vous dites que l'esprit est ce qu'il y a de plus élevé en nous... mais pourquoi donc est-ce ce qu'il y a de plus élevé qui nous intimide autant ? L'esprit me semble souvent sec, dur, sans chaleur, comme un juge inflexible qui vous observe depuis une hauteur glacée. Je ne nie pas

qu'il mérite le respect, mais il me fait peur. Il ne me réconforte pas. Je ne me tourne pas vers lui quand j'ai besoin d'être portée. Pourquoi appellerait-on cela l'humain, si cela repousse au lieu d'attirer ? Si l'humanité ne se mesure qu'à la faculté d'être raisonnable, alors nous sommes bien peu de chose... et les enfants qui rient là-bas seraient presque des bêtes.

LE PRÊTRE

Ce que vous ressentez vient peut-être du fait que l'esprit vous apparaît dans sa forme la plus austère. Mais ce qui nous touche dans les autres, ce qui nous émeut, n'est-ce pas ce que nous nommons volontiers leur esprit ? Leur façon d'élever ce qu'ils font ou disent ? Ce qui nous attache à quelqu'un, est-ce sa chair ? Sa capacité à éprouver ? Ou bien le mouvement intérieur qui donne une forme à tout cela ? L'esprit, c'est aussi le souffle qui transfigure le corps, qui fait d'une caresse un geste d'amour et d'une parole un acte vivant. C'est cela, pour moi, ce qui est humain dans l'humain.

CLARA

Pour moi, non. Ce n'est pas l'esprit que j'aime chez les êtres. Quand j'aime quelqu'un, ce n'est pas parce qu'il pense bien ou parce qu'il voit plus loin que d'autres. Ce que j'aime, c'est... ce qui me touche au cœur avant même que j'aie compris. Ce qui me fait confiance avant que j'aie parlé. Ce qui me reconnaît sans m'avoir jugée. Si quelque chose en nous mérite le nom d'humain, alors c'est bien cela. Et ce que vous appelez esprit, la plupart du temps... c'est ce qui s'interpose entre les âmes, ce qui met des distances, ce qui veut expliquer avant d'aimer. Je n'aime pas l'esprit qui découpe et sépare. J'aime ce qui unit sans réfléchir.

LE PRÊTRE

Alors dites-moi ce que c'est. Ce que vous nommez ainsi, ce qui attire spontanément, ce qui inspire la confiance, ce qui nous ouvre à l'autre sans défiance... n'est-ce pas ce que nous appelons l'âme ?

CLARA

Oui... ce mot-là, au moins, n'efface pas la chaleur de l'existence. L'âme n'analyse pas, elle accueille. Elle n'oppose pas, elle relie. Elle comprend sans interroger. Elle voit la blessure avant la faute. Et quand elle aime, elle n'a besoin daucun argument. C'est peut-être cela, oui, l'essence si profondément humaine que je cherchais.

LE PRÊTRE

Alors, vous en convenez avec moi : corps, esprit, âme, voilà ce qui compose la personne entière. Et si quelque chose en nous mérite d'être éternel, c'est bien ce qui relie les deux autres, ce qui leur donne unité et cohérence...

CLARA

Je ne veux pas me presser d'acquiescer. Ce n'est pas si simple. Dire que l'âme unit le corps et l'esprit, c'est encore les séparer au préalable. Je ne veux plus penser en morceaux. Je ne veux plus accepter qu'on dise d'abord : « Il y a ceci », « il y a cela », « et un lien entre les deux ». Ce que j'ai vécu, c'est une unité avant toute séparation, un chant qui ne faisait pas entendre ses voix une par une. J'ai senti que tout en moi était lumière, chair, souffle, mémoire, désir, pensée, tout. Pourquoi faudrait-il commencer par briser l'évidence pour ensuite bricoler un concept qui la recolle ?

LE PRÊTRE

Parce que sans cela, nous demeurons dans la confusion. Il faut comprendre les choses dans leur distinction pour ensuite en reconnaître l'unité. L'âme ne peut être que ce qui élève l'esprit jusqu'à la tendresse et qui donne au corps la dignité de porter l'invisible. Elle est le germe qui assure que rien de ce qui constitue l'homme ne sera jamais complètement perdu.

CLARA

« Rien ne sera perdu », dites-vous. Mais n'est-ce pas là justement ce qui me ronge ? Vous parlez de transformations, de survivance du noyau... mais alors que devient ma peau, mes mains, ma voix, mes larmes, mon rire, ma façon de marcher quand j'ai froid, mes élans soudains, mon désir d'être endré, de chanter, de courir... Tout cela disparaîtrait et je devrais m'en consoler ? À quoi bon une immortalité si elle doit me rendre étrangère à moi-même ?

LE PRÊTRE

Votre corps change à chaque année déjà. Votre esprit aussi. Et pourtant, vous dites : « je ». Ce « je » qui demeure, malgré les altérations de la chair et les métamorphoses de la pensée, c'est lui qui survit véritablement. Ce que la mort emporte, ce n'est pas vous. C'est seulement ce qui faisait obstacle à votre pleine vérité.

CLARA

Vous parlez comme si le corps ne servait qu'à mourir. Comme si toute souffrance, toute joie

sensible, n'était qu'un détour inutile. Mais comment pourrais-je croire à un Dieu qui aurait créé des mains capables de tendresse et de soin... pour ensuite les jeter ? Un Dieu qui offrirait la caresse, la chair aimée, les lèvres qu'on rencontre dans un souffle partagé... et qui, au dernier moment, dirait : « tout cela n'était que décor, l'essentiel commence après » ? Non. Je ne veux pas d'un Dieu qui méprise ce qu'il a fait le plus beau.

LE PRÊTRE

Vous craignez la perte parce que vous identifiez trop votre personne à ce qui change en vous. Ce que Dieu a mis de divin dans votre chair ne sera pas anéanti. Il sera transfiguré.

CLARA

Transfiguré... ou effacé ? Vous jouez sur les mots. Je ne veux pas qu'on me dépouille sous prétexte de m'élever. Et si mon âme devait survivre seule, privée de cette matière qui lui donne poids et joie, je me demande si ce serait encore moi. Peut-être que ce serait un fantôme, une idée de moi, quelque chose d'abstrait... et je ne veux pas devenir une abstraction dans un monde de concepts purs. Je veux être une vivante, jusque dans la mort.

LE PRÊTRE

Clara... votre attachement à l'incarnation est noble, mais il doit trouver son cadre dans l'ordre divin. Ce monde-ci n'est pas le terme. Le corps est appelé à renaître, à se purifier, à devenir digne de l'éternité.

CLARA

Alors pourquoi doit-il mourir ? Pourquoi doit-il pourrir ? Pourquoi la beauté doit-elle passer par la laideur ? Pourquoi ce qui nous donne la présence doit-il s'absenter si brutalement ? Vos réponses semblent trop lisses face à la brutalité de la tombe. J'ai vu des visages aimés devenir méconnaissables. J'ai vu des mains s'ouvrir et se fermer pour la dernière fois... et vous me dites que tout cela n'est que transition ? Que la décomposition est au service de la gloire ? Pardon... mais mon cœur refuse. Il refuse d'applaudir un Dieu qui laisse la beauté s'effondrer pour ensuite déclarer : « regardez comme je la reconstruis bien ».

Silence tendu

LE PRÊTRE

La mort n'est pas un spectacle, Clara. Elle est une promesse cachée. Il faut la regarder avec les yeux de la foi, sinon elle n'est qu'un scandale.

CLARA

Alors je choisis le scandale plutôt qu'une foi qui exige que je ferme les yeux sur ce que je vois. Je veux une vérité qui supporte la lumière de la mort sans se détourner. Je veux que l'éternité ait le courage de toucher mes mains froides et d'y reconnaître encore la vie.

Elle détourne un instant le regard vers les enfants, puis revient au prêtre avec une gravité nouvelle.

Ce que je veux, ce n'est pas être consolée. C'est être entière. Et je ne lâcherai pas cette exigence, même si elle dérange vos certitudes.

CLARA

Je vous ai écouté, vraiment. J'ai essayé de laisser vos mots me convaincre que tout se joue ailleurs, plus haut, plus pur, dans une région de l'esprit que mon corps perturberait. Mais voilà : il s'est passé quelque chose en moi. Quelque chose que vous ne pouvez pas réduire à une étape dans la pédagogie du salut. J'ai entendu, dans la nuit, deux voix. L'une parlait doucement, comme si elle se souvenait de moi depuis toujours, et l'autre grondait plus bas, comme un souffle venu de l'intérieur de la terre. Elles m'ont montré que la vie n'est pas suspendue entre deux royaumes mais qu'elle est un seul et même feu qui se propage de la chair à l'esprit et de l'esprit à la chair. Je ne veux plus qu'on me dise : « ceci survit » et « cela disparaît ». Je suis une seule et même flamme. Et je ne renoncerai à aucune étincelle.

LE PRÊTRE

Ce que vousappelez flamme, Clara, n'est peut-être qu'une ardeur passagère, un élan généreux qui confond l'émotion et l'éternité. Vous avez été touchée, c'est vrai, profondément même. Mais la foi éprouvée ne réside pas seulement dans l'expérience vive : elle exige d'accepter ce que Dieu ordonne, même lorsque cela contredit nos préférences ou nos instincts. Vous dites vouloir garder votre corps dans l'éternité, mais comment l'imaginez-vous ? La chair telle qu'elle est maintenant n'est pas digne de la gloire : elle doit mourir pour renaître. Ce que vous défendez avec tant de force, cette unité immédiate, n'est peut-être qu'une illusion envirante offerte pour soutenir votre faiblesse.

CLARA

Faiblesse ? Est-ce une faiblesse que de vouloir aimer avec ses mains autant qu'avec sa pensée ? Est-ce une faiblesse que de vouloir embrasser le monde avec ses lèvres et non avec

des concepts ? La véritable faiblesse, peut-être, c'est de redouter que Dieu puisse être trop présent. Vous parlez comme si la vie devait se demander pardon d'être vivante. Vous ne tolérez l'amour qu'à condition qu'il s'excuse d'avoir un corps. Mais moi, je refuse d'entrer dans un paradis où l'on ne pourrait pas sentir la chaleur d'une paume contre la sienne. Je refuse une éternité désincarnée où les rires ne portent plus de salive et de souffle. S'il existe un salut, il doit sauver tout de moi, et pas seulement une idée.

LE PRÊTRE

Vous vous attachez à ce qui se décompose. Le corps terrestre doit être abandonné, ou transformé au point de ne plus être reconnaissable. La chair est un vêtement emprunté, que l'âme doit rendre pour recevoir sa véritable tunique. Si vous aviez vu ce que la corruption inflige aux formes les plus belles, vous comprendriez que Dieu nous délivre d'un fardeau en nous arrachant à la matière.

CLARA

Mais je l'ai vu, justement. J'ai vu la chair se faner, j'ai vu des regards s'éteindre, j'ai vu des lèvres se figer pour toujours, et j'en ai pleuré. Car cela m'a arraché à une illusion : je croyais que la beauté était donnée, alors qu'elle est confiée. Elle a besoin d'être défendue, célébrée, sauvée. Et si Dieu ne venait pas sauver la chair elle-même, j'oserais demander : que vient-il sauver exactement ? Des êtres amputés de ce qui leur permettait de s'aimer ? Si la résurrection existe, elle ne peut être un simple transfert de l'âme dans l'air pur : elle doit être une victoire du corps, une victoire sur sa disparition.

LE PRÊTRE

Vous exigez trop du mystère. Vous voulez comprendre avant de croire, toucher avant d'espérer. Dieu ne nous doit pas de preuves sensibles pour que nous le suivions.

CLARA

Je ne demande pas des preuves. Je demande de la vérité. Une vérité qui n'exige pas que je renonce à ce que j'ai de plus humain. La nuit m'a appris que je ne suis pas un esprit qui habite un corps, mais un corps qui pense et qui aime. La nuit m'a appris que l'âme n'est jamais un pont entre deux rives, mais la rivière elle-même, celle qui coule sans jamais se séparer d'elle-même. Alors je ne séparerai plus ce que j'ai senti uni. Je ne laisserai plus des idées m'arracher à l'expérience vivante que Dieu a déposée en moi.

LE PRÊTRE

Et si vous vous trompiez ? Si cette voix qui vous parle dans la nuit n'était pas divine mais simplement le murmure du sang, de la pulsion, du désir de ne pas mourir ?

CLARA

Alors je vous répondrai ceci : si Dieu créait le désir de vivre pour ensuite le condamner à n'être qu'une erreur, il serait le plus cruel des maîtres. Et s'il a semé en moi la soif de ne rien perdre, ce n'est pas pour que je m'entraîne à oublier. J'ai entendu dans l'ombre quelque chose de plus grand que vos définitions de l'esprit. J'ai entendu une promesse qui ne sépare plus. J'ai entendu un Dieu qui n'a pas peur de se faire chair, aujourd'hui encore, dans le moindre de nos gestes.

Elle se lève, lentement, comme si son corps confirmait chacun des mots prononcés.

Et si ma voie doit me conduire loin de vos raisonnements, alors je la suivrai quand même. Car désormais, je ne crois plus à ce que l'on me dit du monde. Je crois à ce que le monde me dit de lui-même lorsque je le touche.

LE PRÊTRE

Vous reconnaissiez pourtant hier encore que le corps, l'âme et l'esprit se tiennent dans une rotation vivante : chacun passe dans l'autre, se nourrit de l'autre, de sorte que si un seul subsiste, les autres doivent subsister aussi. La vie est une roue qui ne s'interrompt pas.

CLARA

Oui. Je l'ai dit. Et je maintiens que la vie tourne. Mais je ne suis plus sûre aujourd'hui que vous en compreniez réellement le mouvement. Une roue, cela avance, cela entraîne tout avec soi. Vous, vous parlez comme si la mort en arrachait une pièce pour l'emmener ailleurs, tandis que le reste resterait là, inutile. Je ne peux pas croire que Dieu soit un mauvais mécanicien qui démonte des êtres pour ne garder qu'une seule pièce.

LE PRÊTRE

Peut-être ne voyez-vous pas encore que la mort n'est pas une séparation telle qu'elle paraît...

CLARA

Oh si, je la vois parfaitement : j'ai vu des corps qu'on soulevait de terre pour les coucher

dans une cage de bois, j'ai vu des chairs devenir poussière, j'ai senti mes propres mains froides sur les mains d'un mourant... et vous voulez que je croie qu'il n'y a pas là de séparation ? Arrêtez de nier l'évidence. C'est à partir de ce réel-là que je veux comprendre, pas contre lui.

LE PRÊTRE

La mort est un passage. Nous le savons par l'universalité même de cette intuition : partout, les hommes se représentent la survie comme une vie spirituelle.

CLARA

Parce qu'ils pensent qu'après le corps... il doit bien y avoir autre chose. Pas forcément parce qu'ils méprisent la chair. Si l'on parle de monde spirituel, c'est peut-être simplement parce que les morts ne répondent plus quand on les touche. Alors on se dit qu'ils sont devenus silence et pensée. Mais la vérité, c'est qu'on ne sait rien. On espère. Et parfois, on espère mal.

LE PRÊTRE

Vous niez la tradition, la sagesse commune...

CLARA

Je nie l'habitude. L'habitude de parler de l'âme comme si elle sortait du corps par la fenêtre au moment exact où la respiration s'arrête. Cette façon de penser enferme Dieu dans une histoire trop étroite. Si Dieu est esprit, pourquoi aurait-il créé de la chair ? Pour la punir ensuite ? C'est absurde. Si l'âme dépend du corps pour s'exprimer, comment pourrait-elle être elle-même sans lui ? Vous avez construit votre système en hauteur, moi je veux construire en profondeur.

LE PRÊTRE

Mais si vous refusez la distinction, vous vous privez de tout langage.

CLARA

Ce que vous appelez distinction est peut-être la première faute. Dès qu'on découpe, on perd. Dès qu'on nomme séparément, on oublie l'unité. Vous dites : le corps, l'âme, l'esprit. Moi, je dis : **je**. Ce prénom contient tout, sans hiérarchie, sans dédain. Rien n'y est « inférieur ». Ce corps n'est pas un logement : il est mon chant. Et ce chant ne se sépare pas en notes mortes et notes éternnelles.

LE PRÊTRE

Alors selon vous, rien ne se perd, tout demeure identique ?

CLARA

Identique ? Jamais. Vivant ? Oui. Transformé, transfiguré, amplifié. Mais pas amputé. Je ne veux pas qu'on sauve ce que j'ai de plus abstrait : je veux qu'on sauve ce qui m'a permis d'aimer. La main qui caressait, la voix qui répondait, les larmes qui brillaient. Toute cette vérité-là n'est pas un vêtement ; elle est moi.

LE PRÊTRE

Vous parlez comme si le salut devait garantir chaque cellule.

CLARA

Je parle comme si Dieu n'était pas un stratège cynique. Comme si le salut était une fidélité, fidélité à tout ce qui m'a fait être. S'il existe un royaume, il doit être un royaume où le souffle a un corps. Sinon, ce n'est pas un royaume : c'est une abstraction mortuaire.

LE PRÊTRE

Votre vision est belle mais dangereuse : elle fait de la chair un absolu, alors qu'elle doit redevenir poussière.

CLARA

La poussière... Oui. Mais regardez bien : la poussière nourrit encore la vie. Vous voyez de la fin, moi je vois un cycle. Vous voyez de la chute, moi je vois une profonde continuité. La matière ne disparaît pas, elle change d'usage. Pourquoi ce qui est charnel en moi ne pourrait-il pas faire de même ? Pourquoi faudrait-il qu'à ma dernière expiration, tout ce qui a touché, embrassé, tenu, soit jugé inutile ?

J'ai entendu des voix dans la nuit, vous le savez. Une me disait : « lâche prise », l'autre me disait : « tiens à ce qui respire ». Et pour la première fois, je me suis dit que l'obéissance ne suffisait pas. Qu'il fallait choisir. Eh bien, je choisis la vie entière, même quand elle souffre, même quand elle tremble. Je choisis le Dieu qui habite la chair au lieu de la fuir.

LE PRÊTRE

Et si vous faisiez fausse route ? Si cette voie vous égarait ?

CLARA

Alors je serai perdue avec fidélité plutôt que sauvée dans le renoncement. Et Dieu saura me retrouver, s'il existe vraiment.

Un silence. Long. Le prêtre baisse les yeux. Clara le regarde, droite, respirant lentement.

SCENE 3

Nuit avancée. La maison dort. Dans la chambre, une lampe a été éteinte depuis longtemps.

Clara est couchée ; elle dort mal. Son sommeil est léger, comme retenu au bord de la veille.

Dehors, le vent glisse contre les carreaux. Pas de bruit, sinon un craquement de meubles qui se détendent.

C'est alors qu'une première voix se met à parler, comme si elle venait de très loin, ou de très profond. Clara ouvre à peine les yeux, puis les referme aussitôt. Elle fait semblant de dormir.

Elle écoute.

VOIX HAUTE

Tu te souviens de l'aube de la vie, de ce temps où l'esprit n'avait pas encore appris son propre nom ? Il se tenait pourtant déjà là, tapi dans la chaleur du corps, comme une lumière confuse derrière un rideau de chair. L'enfant ne sait pas qu'il a un esprit, il ne sait pas qu'il a un corps ; il est simplement jeté dans cette unité silencieuse où la peau, le sang, le souffle et les premiers éclats de pensée se confondent. Les premiers pas ne sont pas encore un choix, mais une poussée de la vie qui cherche son équilibre. L'esprit balbutie dans le geste : il tombe, il se relève, il tâtonne. Rien n'est séparé. Le monde entre par les mains qui touchent, par les yeux qui s'ouvrent trop grands, par la bouche qui goûte, porte à la langue ce qu'elle ne comprend pas encore. Toute connaissance commence par là : dans l'ignorance d'être un esprit, dans ce compagnonnage aveugle avec un corps qui grandit plus vite que la conscience. Plus tard, on dira : « j'ai un corps », « j'ai une âme », « j'ai un esprit ». Mais au

commencement, il n'y a pas de "j'ai", il n'y a qu'un « je suis » confus, coulé dans la chair comme une flamme dans la cire.

VOIX BASSE

Regarde l'enfant, lorsqu'il court dans le jardin sans savoir qu'il court, lorsqu'il tombe sans savoir qu'il est tombé, lorsqu'il pleure sans même comprendre ce que signifie la douleur. Ce n'est pas l'esprit contre le corps : c'est l'esprit qui se cherche à travers la peau écorchée, à travers les genoux meurtris, à travers les mains tendues vers quelqu'un qui le relève.

L'enfant n'est jamais seulement un corps : il est déjà un mystère entier, mais ce mystère ne se pense pas encore. Il se laisse porter, c'est tout. Quand il rit, son esprit se dilate avec ses poumons ; quand il s'endort épuisé après avoir trop joué, son esprit se replie dans la chaleur d'un drap, dans le creux d'un bras. C'est là que commencent les premières formes : les images qui reviennent, les voix que l'on reconnaît, les ombres familières sur les murs. L'esprit se nourrit de tout cela sans le savoir. Le corps est son premier livre, la peau son premier alphabet, la fatigue son premier silence.

Clara, intérieurement :

Je revois des choses... je ne les avais plus touchées depuis longtemps. Mes genoux écorchés dans le jardin de mon enfance, la main de ma mère qui soufflait sur la plaie comme si son souffle avait des pouvoirs. Je ne pensais pas à mon "esprit" alors. Je n'avais pas besoin de ces mots. J'étais simplement là, dans cette manière d'être qui n'avait pas encore appris à se découper en morceaux.

VOIX HAUTE

En ce premier âge, l'esprit est encore tellement lié au corps qu'on pourrait croire qu'ils ne font qu'un. Et pourtant, déjà, quelque chose se prépare. Dans les questions sans réponses, dans les peurs de la nuit, dans ces phrases maladroites que l'enfant prononce pour retenir ce qui lui échappe, l'esprit apprend à se tenir droit, à habiter cette forme fragile. Ce n'est pas un prisonnier qui attend sa délivrance, c'est un hôte qui en est encore au balbutiement de sa demeure. Le corps, alors, est vaste, trop vaste pour lui : chaque douleur, chaque joie déborde, envahit tout. L'enfant ne sait pas séparer un chagrin d'un autre, une peur d'une main froide. C'est le même fleuve. Et l'esprit, au milieu de ce fleuve, apprend lentement à reconnaître le courant.

VOIX BASSE

On pourrait dire que l'esprit, à cet âge, est comme une lumière qui se reflète sur l'eau sans savoir encore qu'elle vient d'ailleurs. Il se regarde dans les gestes, il se cherche dans les visages aimés, il se découvre dans les histoires qu'on lui raconte. On lui dit : « tu es toi », et il ne sait pas encore ce que signifie ce petit mot fermé comme une porte. Pourtant, déjà, quelque chose répond en lui : un frémissement, une fidélité qui se dessine. Là est le secret : la singularité ne vient pas plus tard, elle ne tombe pas du ciel à la fin de la vie ; elle est déjà là, dès la première fois où un enfant tend la main vers le monde et ne rencontre pas seulement des objets, mais un appel confus, une manière de dire oui ou non. L'esprit commence par un balbutiement, pas par un concept.

Clara, en elle-même :

Alors... ce n'est pas vrai que tout commence avec la compréhension, avec les définitions. Je sens que ce qu'ils disent est juste : ce que j'appelle aujourd'hui "esprit" était déjà là quand je ne savais pas encore penser. Il se cachait dans mes façons de rire, de me taire, de me blottir dans un coin lorsque le monde me faisait peur. J'étais déjà quelqu'un, bien avant de savoir dire « moi ».

Un léger silence. Clara croit que les voix se sont tues. Elle sent son cœur battre un peu plus fort. Elle hésite à ouvrir les yeux. Mais avant qu'elle n'ose bouger, les voix reprennent. La première est toujours haute, calme ; la seconde garde cette gravité douce, presque humaine.

VOIX HAUTE

Puis vient l'âge où le corps croit régner. Les muscles se tendent, la démarche se fait assurée, le regard prend de la hauteur. C'est le temps où l'on croit que l'on peut porter le monde sur ses épaules. On travaille, on construit, on désire, on lutte. On se jette dans la vie comme dans une bataille dont on ignore encore la fin. L'esprit n'est pas absent, bien sûr, mais il est relégué au second plan, comme un conseiller dont on consulte rarement la sagesse. C'est le temps des grandes entreprises, des routes tracées trop vite, des promesses qui brûlent. L'homme adulte se laisse mener par la force de sa chair, par le rythme de son sang, par la tension de ses nerfs. Il se sent vivant parce qu'il est éprouvé, chargé, sollicité de toutes parts.

VOIX BASSE

Regarde-les, ceux qui sont pris dans cette course : ils confondent la fatigue avec la preuve

qu'ils existent. Ils empilent des jours comme on empile des pierres, et ils appellent cela une vie bien remplie. Leur corps devient outil, monnaie d'échange, machine à produire. Ils donnent leurs forces sans compter jusqu'au jour où le corps commence à réclamer son dû. Pourtant, même dans ces années où tout semble dominé par la chair – le travail, le désir, la possession, la peur de manquer – l'esprit continue de travailler en secret. Il note les fissures, il se souvient de ce qui manque, il enregistre les instants de silence comme de petites réserves d'air dans une mine où l'on descend trop profond. Parfois, il se glisse dans une fatigue extrême et, le temps d'un soir, l'homme qui croyait ne plus penser qu'à ses tâches se surprend à se demander : « Est-ce vraiment cela, vivre ? »

Clara sent une pointe dans la poitrine.

Je connais cette question-là, se dit-elle. Je l'ai entendue chez d'autres, dans leurs voix cassées, dans leurs yeux trop fatigués pour pleurer. Et je l'ai sentie parfois en moi, lorsque tout semblait réglé, rempli, organisé, et qu'une tristesse sourde s'invitait au bord du jour.

VOIX HAUTE

L'amour même, à cet âge, se laisse prendre dans le feu du corps. Il n'est pas moins vrai pour cela, mais il est encore lié à la force, au besoin de possession, à cette peur sourde de perdre ce qui fait vibrer la chair. On confond l'autre avec le tremblement qu'il provoque. On croit que c'est ainsi que l'on aime : en se consumant, en se jetant l'un contre l'autre comme si le temps n'avait pas de fin. L'esprit n'a pas disparu ; il apprend ce que signifie s'attacher, promettre, trahir parfois, revenir, pardonner ou s'enfoncer dans le refus. Mais il est encore pris dans les filets du corps, comme une lumière traînée sur le sol par un vent trop violent.

VOIX BASSE

Pourtant, c'est dans cette période de force qu'il apprend le mieux ce que signifient les blessures. Non plus les écorchures des genoux d'enfant, mais ces blessures sourdes qui traversent la poitrine quand l'amour s'effrite, quand un travail s'écroule, quand une amitié se rompt sans raison. Le corps reste puissant, mais quelque chose à l'intérieur se fissure. C'est là que l'esprit, même relégué derrière la vigueur des jours, commence à prendre des notes. Il apprend les limites, il apprend que l'on peut tout donner et néanmoins perdre, que l'on peut être entouré et se sentir terriblement seul. Ce n'est pas de la philosophie : c'est de l'expérience. Chaque déception creuse un sillon où, plus tard, une autre lumière pourra se déposer.

Clara, en silence :

J'ai vu cela, oui. Des corps encore solides et droits, mais des regards déjà fatigués, comme si une partie d'eux avait déjà pris congé. Et j'ai cru longtemps que c'était simplement le poids des responsabilités, la lassitude d'un monde ingrat. Maintenant, en les entendant, je me demande si ce n'était pas déjà l'esprit qui, à travers cette fatigue, commençait à se frayer un passage vers autre chose. Comme un soupir qui ne savait pas encore d'où il venait.

VOIX HAUTE

Ce deuxième âge est trompeur : il donne l'illusion que tout repose sur le corps, sur sa capacité à tenir, à produire, à se défendre. Mais si l'on y regarde de près, c'est justement là que se prépare le détachement. L'esprit apprend, à travers les excès de la chair, qu'il ne pourra jamais se confondre entièrement avec elle. Il se heurte à ce qu'aucune force ne peut réparer : la perte, l'irréparable, la mort d'un proche, la maladie soudaine, la trahison qui défigure un visage aimé. Alors, dans ces moments, même l'adulte le plus sûr de lui sent trembler quelque chose qui ne relève ni du muscle ni du nerf. Il se découvre fragile autrement, et cette fragilité n'a pas de nom dans le langage du corps.

VOIX BASSE

Souvent, il se tait. Il continue, par habitude, par devoir, par peur de s'arrêter. Il se jette dans d'autres tâches, dans d'autres bras, dans d'autres habitudes. Mais la brèche est là. L'esprit ne se laisse plus confondre avec la seule vigueur de la chair. Il a traversé trop d'expériences pour croire encore que tout se joue à la surface des choses. Alors il attend. Il sait que le temps fera son œuvre, que le corps, un jour, demandera grâce. Ce n'est pas de la résignation ; c'est une sorte de patience obstinée. L'esprit sait qu'il ne peut pas se révéler pleinement tant que le corps lui-même n'a pas compris qu'il ne peut pas régner toujours.

Clara, presque effrayée par la justesse de ce qu'elle entend :

Alors ce que j'ai pris pour des effondrements, pour des échecs, pour des vies brisées... ce n'étaient peut-être pas seulement des ruines, mais des commencements ? Des lieux où l'esprit, lassé de se cacher derrière les prouesses du corps, commençait à réclamer sa place ?

Le silence, cette fois, dure un peu plus longtemps. Clara a peur que les voix se taisent. Elle sent pourtant que quelque chose manque encore, comme si le cœur de ce qu'elles veulent

dire n'avait pas encore été prononcé. Lorsqu'elles reprennent, la chambre semble plus froide, mais la voix haute est plus douce, et la voix basse plus grave.

VOIX HAUTE

Puis vient le temps où le corps, qui avait mené la danse, commence à se retirer. Les forces déclinent, les gestes se font plus lents, les mains tremblent légèrement lorsque l'on veut saisir un objet trop petit. Les nuits sont plus longues, les marches plus courtes, et chaque douleur nouvelle rappelle que la chair ne peut pas être éternellement ce qu'elle fut. Beaucoup y voient seulement un déclin, une injustice, une longue humiliation. Ils oublient de regarder ce qui, à travers ce retrait, se lève doucement : la présence de l'esprit. Car lorsque le corps cesse de réclamer toute la lumière, l'esprit peut enfin apparaître à découvert.

VOIX BASSE

Tu les as vus, toi aussi, ces visages de vieillesse où quelque chose brille encore, plus intense que dans la jeunesse. Le grand-père courbé, la vieille femme aux mains tordues par l'arthrose, et pourtant ce regard incroyablement vivant, lucide, parfois plus calme que tous les discours. Le corps s'est défait, oui, il a lâché prise, abandonné une partie de ses prétentions. Mais dans cet abandon même, il a cédé la place à une autre dignité. L'esprit, qui pendant des années avait dû se frayer un chemin entre les obligations, les désirs, les colères, se tient maintenant devant l'âme comme un hôte enfin reconnu. Il n'a pas besoin de crier ; sa simple manière d'être remplit la pièce.

Clara sent monter en elle des visages précis :

ceux qu'elle a accompagnés au seuil de la mort, ces corps déjà épuisés, et pourtant ces yeux clairs, cette douceur, cette obstination parfois à rester présents jusqu'au bout.

Elle se dit intérieurement :

Je comprends mieux, peut-être, pourquoi j'ai toujours été frappée par cette sorte de lumière chez certains mourants. Ce n'était pas l'illusion d'une dernière résistance ; c'était la vérité de leur esprit, dégagée enfin de tout ce qui l'encombrait.

VOIX HAUTE

Ce n'est pas que l'esprit grandirait avec l'âge comme si, de l'extérieur, on lui ajoutait quelque chose. C'est plutôt le corps qui, en se défaissant, retire peu à peu ce qui l'empêchait de paraître. Tout au long de la vie, l'esprit a été là, fidèle, traversant l'enfance confuse, l'âge

adulte tumultueux, les passions, les blessures, les joies trop courtes. Il a appris. Il a porté, à sa manière, chaque instant – même ceux que l'homme lui-même a voulu oublier. Et lorsque le corps n'est plus assez fort pour imposer son rythme, c'est lui, l'esprit, qui reste encore debout. Il devient alors ce que l'on appelait autrefois la sagesse, non parce qu'il connaît tout, mais parce qu'il ne cherche plus à se mentir.

VOIX BASSE

Tu as vu comme les vieillards parlent parfois de leur vie avec une lucidité qui surprend ? Ils ne racontent pas seulement ce qu'ils ont fait, ils disent ce qu'ils n'ont pas su faire, ce qu'ils ont manqué, ce qu'ils regrettent, et ce qu'ils ne regrettent pas. Leur parole, lorsqu'elle est vraie, n'est plus décorative. Elle est simple, dépouillée, comme leur corps. Elle ne s'abrite plus derrière la force. C'est là que l'esprit se dévoile : dans cette manière de regarder sa propre existence sans détours, de reconnaître ce qui a compté, d'accepter ce qui ne sera plus, d'aimer encore un peu, parfois d'une manière plus tendre, moins ardente, mais plus profonde. Ce n'est pas une morale : c'est une lumière.

Clara, émue :

On dit souvent "l'âge de la sagesse" avec un sourire un peu condescendant, comme si c'était une expression toute faite pour consoler ceux qui n'ont plus la force de courir. Mais si la sagesse, c'était cela : la victoire lente de l'esprit sur tout ce qui l'a dispersé ? Non pas une victoire contre le corps, mais une victoire dans le corps, à travers lui, jusqu'au moment où il accepte de se retirer ?

Le vent dehors se calme. La maison semble retenir son souffle. Les voix deviennent plus basses, plus proches, comme si elles se penchaient toutes deux au-dessus de la même énigme.

VOIX HAUTE

Puis vient le dernier moment, celui que beaucoup appellent la fin et que nous appellerons simplement le passage. Le corps, alors, n'a plus de réserve. Il a donné ce qu'il pouvait. Parfois il s'éteint lentement, comme une bougie qui brûle jusqu'au bout de sa cire ; parfois il se brise d'un coup, emporté par une rupture brutale. Dans tous les cas, ce qui se produit n'est pas une séparation violente entre deux réalités étrangères, mais une délivrance : le cordon ombilical qui liait l'esprit à la fatigue de la chair se rompt. Ce cordon était nécessaire :

sans lui, l'esprit n'aurait pas pu naître, grandir, se former à travers une vie. Mais il devient entrave lorsqu'il n'est plus que souffrance, empêchement, lourdeur.

VOIX BASSE

Tu l'as senti, toi aussi, dans les chambres où l'on meurt. Jusqu'au bout, le corps réclame : il a faim, soif, il a mal, il étouffe, il brûle, il se crispe. Et en même temps, derrière ces cris, ou dans les silences entre deux gémissements, il y a parfois une paix étrange, comme si quelque chose en la personne se tenait déjà de l'autre côté. Tu as croisé ces regards qui semblaient voir plus loin que le plafond de la chambre, plus loin que les visages penchés, plus loin que les draps froissés. Ce n'est pas de l'hallucination ; c'est l'esprit qui commence à se détacher de la chair en train de céder. Il ne fuit pas. Il attend. Il se tient prêt à passer là où le corps ne pourra plus le suivre.

Clara se souvient avec une intensité presque insupportable de certaines mains qu'elle a tenues jusqu'au dernier souffle, de ces changements imperceptibles dans les traits, de ces secondes où l'on ne sait plus si quelqu'un est encore là ou déjà parti.

Elle pense :

Et moi, qu'ai-je fait sinon rester auprès de ces corps en train de lâcher, avec ce sentiment obstiné qu'il y avait quelqu'un encore, quelqu'un que je ne voulais pas abandonner à la nuit ?

VOIX HAUTE

Ce qui survit alors n'est pas un esprit général, impersonnel, dissous dans une lumière anonyme. Ce qui traverse la mort, c'est la singularité même que la vie a façonnée. Tout ce qui, en toi, n'était pas seulement répétition, mais réponse. Tout ce qui dépassait les réflexes et les habitudes, tout ce qui a été choix, fidélité, amour, même maladroit, même brisé.

L'esprit ne perd pas ce qu'il a été ; au contraire, il le recueille. Il ne transporte pas des souvenirs comme des images dans un album jauni ; il garde la forme intérieure de ce qu'il a vécu. La singularité n'est pas effacée : elle est libérée de ce qui l'alourdissait.

VOIX BASSE

On n'a pas besoin, pour penser cela, d'inventer un corps de recharge, un double spirituel qui viendrait remplacer la chair détruite. Ces histoires rassurent les vivants, mais elles ne disent pas la vérité de l'esprit. Ce qui fait qu'une personne est elle-même, ce n'est pas la tenir dans une enveloppe – qu'elle soit de chair ou de lumière – c'est la manière unique dont elle

habite l'être. Cette manière ne disparaît pas avec le corps. Tu le sais : certains morts continuent de te parler sans voix, continuent d'habiter certains lieux, certains instants de ta mémoire, non pas comme des ombres figées, mais comme des présences, discrètes, patientes. Il n'y a là ni fantôme ni revenant. Il y a l'esprit à nu, sans corps, mais pas sans visage – avec un visage que seuls les yeux fermés peuvent voir.

Clara est bouleversée. Elle sent monter en elle un assentiment profond, une sorte de oui intérieur qui la dépasse.

Elle murmure en elle-même :

Alors je n'ai pas rêvé leur présence, après leur mort. Ce n'était pas seulement la mémoire, ce n'était pas seulement mon refus de les laisser partir. Ils étaient encore là, autrement. Pas dans des corps subtils, pas dans des formes visibles, mais dans cette manière dont leur être continuait de peser sur le monde, de le colorer, de le faire résonner.

VOIX HAUTE

La mort, ainsi, n'est pas destruction, mais simplification. Tout ce qui était mélange, tout ce qui était trouble entre la force du corps et la lumière de l'esprit se résout. Le corps retourne à la terre, à l'élément, à la grande circulation du vivant ; l'esprit retourne à sa demeure propre : non pas un lieu, mais une manière pure d'être. Il ne change pas de substance ; il perd un poids. Il ne devient pas autre ; il devient pleinement lui-même. Ce que vous appelez "après" n'est pas un deuxième acte avec un nouveau costume, c'est la transparence ultime de ce que vous avez commencé à être dès le premier cri.

VOIX BASSE

Et c'est pour cela qu'il importe tant de ne pas réduire la vie à la seule puissance du corps ni l'esprit à une idée vague. Chaque geste vrai, chaque fidélité silencieuse, chaque acte d'amour, même minuscule, même inaperçu, entre dans la forme de l'esprit. Tu ne peux pas voir cette forme dans un miroir, ni la mesurer, ni la peser. Mais tu peux en sentir les effets : dans la paix qui demeure après certains choix difficiles, dans la façon dont certains morts continuent de te tenir debout, dans cette joie très simple que rien, à la fin, ne peut t'enlever. Ce n'est pas une récompense ; c'est une continuité. L'esprit ne reçoit pas quelque chose après la mort : il continue d'être ce qu'il est devenu à travers la vie.

Clara respire plus lentement. Elle ne sait plus si elle est au bord des larmes ou d'un étrange soulagement. Une pensée claire se forme en elle, comme une phrase qu'elle n'avait jamais osé dire tout haut :

Alors... je ne les ai pas perdus. Pas vraiment. J'ai perdu leur corps, leur voix, leurs gestes. Mais pas leur être. Et si je reste fidèle à cette présence, si je ne la réduis pas à un souvenir qui s'efface, je peux dire sans mentir qu'ils sont encore là. Non pas comme avant. Autrement. Dans l'esprit.

Les voix se rapprochent encore, comme si désormais elles parlaient au creux même de sa poitrine. Clara a l'impression qu'elles ne viennent plus de l'extérieur, mais d'un lieu en elle qu'elle n'avait jamais osé habiter.

VOIX HAUTE

Ne sépare plus, maintenant, ce qui ne l'a jamais été vraiment. Le corps n'a pas été l'ennemi de l'esprit ; il a été sa première maison, son chemin nécessaire. L'esprit n'est pas venu d'ailleurs pour s'emprisonner dans la chair ; il s'est éveillé avec elle, à travers elle. Enfant, tu étais déjà cette unité confuse. Adulte, tu as cru que le corps te définissait, et tu t'es trompée, comme tant d'autres, mais cette erreur était inévitable, elle faisait partie du chemin. Vieille, tu verras – si tu y parviens – que l'essentiel n'était pas dans la force, mais dans cette lumière qui aura traversé toutes tes faiblesses. Et lorsque le corps ne pourra plus rien pour toi, tu comprendras alors que l'esprit ne lui doit pas son existence, seulement son éveil.

VOIX BASSE

C'est ainsi que tu peux réconcilier ce que d'autres opposent. Tu n'as pas à choisir entre le corps et l'esprit comme entre deux royaumes ennemis. Tu peux les regarder comme les deux phases d'une même naissance. La chair aura été l'enfance de l'esprit ; l'esprit sera l'accomplissement silencieux de ce que la chair aura rendu possible. Alors tu peux aimer ton corps sans idolâtrie, accepter son âge, sa fatigue, ses limites, sans croire pour autant que tout ce que tu es s'écroule avec lui. Tu peux honorer l'esprit sans mépriser la chair, en sachant que, sans elle, tu n'aurais jamais appris ce que signifie aimer, souffrir, perdre, espérer.

Clara, intérieurement :

Ils sont en train de me retirer une épine que je ne savais même pas avoir dans le cœur.

L'opposition entre le corps et l'esprit, je l'avais acceptée sans la discuter, comme on accepte une règle de grammaire sans en comprendre l'origine. Et maintenant, je vois : c'était une abstraction, une simplification qui ne respectait ni la vie ni la mort. Ce que j'ai vu au chevet des mourants, ce que je sens encore dans la présence des morts, ne peut plus entrer dans ces vieux moules.

VOIX HAUTE

Garde cela, Clara, même si tu ne peux pas encore le dire. Tu as le droit de douter de ceux qui parlent de l'âme comme d'une chose qui change de vêtement, comme si elle ne pouvait être elle-même qu'en traînant toujours un corps après la mort, fût-il spirituel. Tu as le droit de refuser les images trop faciles qui prétendent consoler, mais qui t'obligent à trahir ce que tu as vu de tes propres yeux. Tu as le droit d'affirmer, un jour, que l'esprit est singulier par lui-même, qu'il n'a pas besoin d'un nouveau costume pour demeurer quelqu'un après la mort.

VOIX BASSE

Et tu as le droit, surtout, de continuer à leur parler à ta manière, à ceux qui sont partis. Pas comme si tu t'adressais à des ombres, ni à des anges, ni à des corps invisibles, mais comme à des esprits qui n'ont plus de poids, qui n'ont plus de gestes, mais qui gardent la forme de leur amour, de leurs peurs, de leurs silences. Lorsque tu te souviens d'eux sans les forcer à redevenir ce qu'ils étaient, lorsque tu acceptes qu'ils soient présents autrement, alors tu es déjà en train de vivre dans cette vérité que tu n'oses pas encore nommer.

Clara sent que les voix s'éloignent. Elle voudrait les retenir, poser des questions, leur dire qu'elle a besoin d'elles. Mais elle sait que ce n'est pas à elle de parler, pas encore.

Elle pense une dernière chose, comme un aveu à demi :

Je ne sais pas encore comment je vais dire tout cela au prêtre. Je ne sais même pas si je le peux. Mais je sais une chose : je ne pourrai plus jamais penser la mort comme avant, ni mon propre corps, ni leur présence. Quelque chose, cette nuit, a changé de place en moi.

Le silence retombe, lourd et paisible.

Clara finit par s'endormir vraiment, cette fois, sans savoir si ce qu'elle a entendu venait du dehors ou du plus profond d'elle-même.

SCENE 4

Lendemain. Même salle chez le prêtre. Matin blême. Les enfants ne sont plus là. Une table nue. Clara entre. Le prêtre l'attend déjà, immobile, comme s'il n'avait pas quitté la pièce de toute la nuit.

LE PRÊTRE

Je suis resté éveillé longtemps après votre départ. Je me suis demandé si j'avais dit quelque chose qui vous ait blessée, ou si c'est le monde qui vous blesse par ma voix. Vous êtes revenue différemment ce matin : plus droite, plus silencieuse, presque étrangère à la jeune femme que j'ai connue. J'ai peur que ce que vous avez entendu dans la nuit vous éloigne non seulement de mes paroles, mais aussi de la foi qui m'a porté toute ma vie. Je ne veux pas que vous partiez vers une vérité qui ne vous voudrait pas entièrement vivante. Clara, je vous en prie... où êtes-vous allée pendant le silence ?

CLARA

Je suis allée là où aucun de vos mots ne m'attendait déjà. Hier soir encore, je cherchais vos certitudes pour me rassurer. Puis, dans la nuit, le monde s'est ouvert autrement : sans théorie, sans promesse. Il n'y avait plus que le souffle, et ce souffle me disait d'exister sans permission. Je ne suis pas étrangère, c'est vous qui ne me reconnaissiez plus, parce que je n'attends plus que vous m'expliquiez ce que je ressens. Je ne me suis pas éloignée de la foi. Je me suis éloignée du besoin que vous en avez.

LE PRÊTRE

Vous parlez comme si j'étais un obstacle, comme si ma foi était une barrière plutôt qu'un pont. Je suis prêtre pour guider, pour protéger des illusions. Ce que vous appelez liberté

pourrait n'être qu'un vertige qui vous égare. Il y a des voix trompeuses dans la nuit. Que se passera-t-il si ces voix vous mènent au bord du précipice ? Si elles vous abandonnent là, sans retour possible ? Je ne veux pas que votre lumière se consume trop vite en croyant se libérer.

CLARA

Vous dites « protéger des illusions » comme si la vie était d'abord un mensonge, qu'il faudrait filtrer par vos dogmes pour en faire une vérité enfin acceptable. Mais les illusions les plus dangereuses sont celles auxquelles nous nous habituons jusqu'à croire qu'elles sont des murs porteurs. Ce qui m'égare, ce ne sont pas les voix de la nuit. Ce qui m'égare, c'est de penser que je ne dois pas écouter ce que ma chair comprend avant moi. Je ne suis plus une brebis à conduire. Je suis une femme qui voit. Et je n'ai pas peur de tomber, si c'est en avançant.

LE PRÊTRE

Je ne veux pas être le gardien d'une prison, Clara. Je veux être un témoin d'espérance. Vous dites que votre chair comprend avant vous... mais la chair ne sait que ce qui lui est proche : le plaisir, la souffrance, la proximité immédiate. L'esprit élève, purifie, il ouvre l'horizon au-delà de la sensation. Il ne faut pas que vous laissiez ce que vous avez vu hier se réduire à ce que votre corps réclame.

CLARA

Vous parlez encore comme si le corps était un enfant capricieux que l'esprit doit éduquer. Moi, je commence à penser que c'est l'esprit qui est craintif et fatigué, toujours à vouloir se prouver supérieur. L'esprit nous empêche parfois de regarder le monde droit dans les yeux. Il invente des hauteurs pour fuir ce qui nous touche trop fort. Eh bien, je préfère un Dieu qui s'est fait chair une fois pour toutes à un Dieu qui s'évapore dans les airs dès que l'on veut l'aimer véritablement. J'ai vu — senti — un divin qui ne s'arrache plus au terrestre. Et c'est vers lui que je vais.

LE PRÊTRE

Et si ce que vousappelez « divin » n'était qu'une projection de votre désir ? Si vous vouliez seulement que Dieu vous aime comme vous aimez la vie ? Mais Dieu est plus exigeant que

cela, Clara. Il demande une offrande. Il demande parfois que l'on renonce à la part la plus vivace en nous pour que la grâce soit possible.

CLARA

Alors pourquoi l'aurait-il créée ? Qu'est-ce que c'est que cette pédagogie où l'on donne pour reprendre, où l'on accorde pour interdire ensuite ? Vous dites que Dieu exige, moi je crois qu'il offre. Vous dites qu'il faut renoncer pour mériter la lumière, moi je crois que la lumière mérite notre fidélité à ce que nous sommes déjà. Ce qui m'a été donné cette nuit ne peut plus être arraché, ni par vous ni par une idée de Dieu qui aurait peur de brûler un peu trop fort en nous. Je suis debout, et chaque nerf de mon corps me dit : avance, n'écoute plus les voix qui veulent te contenir.

Clara s'approche lentement de la table, sans crainte, sans s'imposer : elle occupe sa place. Elle est encore fragile, mais quelque chose pousse en elle. Les voix ne parlent pas toutes seules, elles passent par sa bouche, mais elle ne renonce pas à douter.

CLARA

Je ne prétends pas savoir. Je suis encore pleine de questions, et même de peur. Je n'ai pas soudain reçu une certitude comme une armure. Je suis faite d'hésitations, de failles, de confusion parfois. Mais... dans la nuit, quelque chose m'a traversée que je ne peux plus renier. Une voix disait : « Ce que tu ressens est vrai », et l'autre disait : « Ne te laisse pas voler ton corps au nom de Dieu ». J'ai essayé de ne pas entendre... pourtant elles sont là, depuis, comme deux battements de cœur. Et j'ai compris que douter ne signifie pas se détourner de la lumière. Parfois, c'est la seule façon de ne pas la trahir.

LE PRÊTRE

Je n'ai jamais dit que vous deviez vous trahir. Mais il existe une différence entre la lumière du cœur et l'orgueil qui refuse d'obéir. Il se pourrait que ces voix vous flattent pour vous éloigner de la vérité. Il se pourrait que ce soit simplement votre désir qui se déguise en révélation.

CLARA

Alors que faire ? Fermer les oreilles et ne plus écouter rien de ce qui naît de moi ? Me condamner à attendre que la vérité me tombe du ciel, emballée dans une formulation théologique ?

Je n'ai pas choisi ces voix. Elles m'ont trouvée. Elles ne se sont pas présentées comme des idées à croire ou non. Elles ont parlé en moi, à l'endroit même où la vie respire.
Et je me suis dit : si Dieu doit me parler un jour, pourquoi ne le ferait-il pas à cet endroit-là ?

LE PRÊTRE

Dieu parle par l'Église, par les Écritures, par la tradition de ceux qui ont reçu la lumière avant nous. S'écartez de cette voie, c'est se mettre en danger.

CLARA

Alors peut-être que le danger est nécessaire. Peut-être que personne ne trouvera jamais Dieu en marchant uniquement sur des traces déjà foulées. Peut-être que Dieu n'habite que les chemins que nous ouvrons pour la première fois.

Vous m'avez appris à espérer en la vie éternelle... mais je veux une éternité où je me reconnaîtrai. Je ne veux pas devenir un esprit parmi les esprits. Je veux être Clara, avec ma chaleur, mes tremblements, ma mémoire de la peau et de la lumière.

Pause. Quelque chose change : sa voix devient plus intérieure. Les deux voix parlent, mais par elle.

Il y a une voix douce qui me dit : « Ne crains rien. Ce que tu ressens est plus solide que les concepts. »

Et une autre, grave, presque minérale : « L'esprit sans la chair n'est qu'un oiseau mort. »

Elles parlent ensemble maintenant. Elles disent :

“Ce qui devient éternel, c'est ce qui vit déjà.”

Le prêtre recule légèrement, comme s'il percevait un souffle qu'il ne maîtrise plus.

LE PRÊTRE

Clara... ce que vous dites dépasse ce que vous pouvez supporter. Et si vous vous égariez en croyant vous trouver ? Et si vous perdiez Dieu en voulant trop le saisir ?

CLARA

Perdre Dieu ? Alors il faudra qu'il me retrouve. Car je n'irai pas dans un lieu où mes mains ne pourront plus serrer d'autres mains, où ma voix n'aura plus de gorge pour la porter, où la joie n'aura plus de corps pour danser.

Elle se redresse. Plus de tremblement. Une troisième métamorphose commence

Je n'ai pas vu Dieu cette nuit. Mais j'ai vu le lieu où il pourrait exister sans fuir la vie. Et je vous le dis : ce lieu n'est pas en dehors du monde. Il est dans la matière qui respire, dans ce qui ploie et se relève, dans la cellule qui se divise encore, dans la larme qui tombe et qui brille, dans l'amour qui veut un visage pour se donner. Vous dites que Dieu exige une offrande. Alors je lui offre le vivant. Je lui offre tout ce qui m'attache à la terre. Et si Dieu refuse cette offrande-là, alors je ne veux pas de son paradis.

Clara est désormais dans la lumière. Pas une lumière d'au-delà : une lumière venue du dedans. Elle ne prêche pas, elle est une prière debout.

LE PRÊTRE

Je vous écoute, Clara, et j'ai l'impression que quelque chose se défait en moi pendant que vous parlez. Pendant des années, j'ai cru que ma tâche consistait à tenir une ligne claire entre le ciel et la terre, à rappeler à chacun que ce qui compte vraiment commence après cette vie, dans un ordre plus pure, plus lumineux. Je vous ai parlé en homme d'Église, habitué à répondre, à rassurer, à dire ce que d'autres ont dit avant lui. Mais devant vous, ce matin, ces réponses me semblent soudain plus étroites que votre simple respiration. Vous ne rejetez pas Dieu, vous ne rejetez pas l'éternité, vous ne rejetez pas l'âme ; ce que vous refusez, c'est que l'on vous demande de les accepter contre ce que vous ressentez de plus vivant en vous. Et je serais bien malhonnête si je faisais comme si je ne comprenais pas cette exigence. Vous croyez que je n'ai jamais été tenté par la même révolte ? Croyez-vous que je n'ai pas, moi aussi, pressenti parfois que Dieu devait se trouver plus près du corps que dans ces hauteurs où nous le plaçons à l'abri de tout ?

CLARA

Je ne vous demande pas d'abandonner ce qui vous a porté jusqu'ici, ni de jeter aux orties votre prêtrise comme un manteau usé. Je vous demande seulement d'oser regarder avec moi ce qui se passe quand la vie parle d'elle-même, sans passer par le filtre de ce que nous avons appris. Vous dites que vos réponses vous paraissent étroites à présent, mais je ne voulais pas vous humilier ou vous prendre de haut. Si je me dresse devant vous aujourd'hui, ce n'est pas pour gagner un débat, c'est parce que je ne peux plus me mentir. Hier encore, je cherchais votre assentiment pour oser espérer. Aujourd'hui, je comprends que l'espérance n'a pas besoin qu'on la valide. Elle a besoin qu'on lui donne un corps pour l'habiter. Ce

corps, c'est le mien. Cette voix, c'est la mienne. Et si je parle avec force, c'est parce que je sais que je pourrais très vite me taire à nouveau si je n'y prends pas garde.

LE PRÊTRE

Je ne vous prends pas pour une adversaire, Clara, mais pour un miroir impitoyable dans lequel je vois mes propres hésitations revenir après des années de sommeil. Lorsque j'étais jeune, avant le séminaire, je me souviens d'une nuit où je me suis surpris à penser que peut-être Dieu n'était pas ce grand juge silencieux qui nous attend au bout du chemin, mais une sorte de feu fragile qui a besoin de nous autant que nous avons besoin de lui. Je me souviens avoir eu peur de cette pensée, peur qu'elle ne m'emporte loin de tout ce qu'on m'avait appris, et je l'ai vite recouverte de prières et de lectures. Pourtant, elle n'a jamais complètement disparu. Quand je vous entendez dire que vous ne voulez pas d'une éternité sans corps, quelque chose en moi acquiesce malgré lui : cela me semble terriblement juste, terriblement humain. Et en même temps, je porte la responsabilité d'une parole qui m'a précédé ; je suis pris entre la fidélité à ce que j'ai promis et la fidélité à ce que je commence à pressentir grâce à vous.

CLARA

Vous n'êtes pas obligé de trancher entre les deux en un seul instant. Je ne vous demande pas de choisir entre l'Église et cette voix intérieure qui murmure peut-être depuis longtemps. Peut-être qu'il n'y a pas autant d'opposition que vous le craignez. Peut-être que ce que nous faisons ici, en ce moment, c'est simplement élargir ce qui était trop étroit, ouvrir une fenêtre dans une maison où l'on avait oublié que l'air manque parfois. Vous avez été pour moi un guide, un appui, quelqu'un devant qui je pouvais déposer mes questions sans craindre qu'on les tourne en ridicule. Je vous dois beaucoup, et je ne renie pas ce lien. Mais aujourd'hui, ce que j'ai entendu dans la nuit me demande de me tenir un peu plus loin de vous, non pour vous rejeter, mais pour me tenir à la bonne distance pour voir par moi-même. Vous avez parlé de la roue de la vie. Il est temps que je prenne place dans le mouvement, non comme un objet que l'on pousse, mais comme quelqu'un qui marche.

LE PRÊTRE

Et moi, où me placez-vous dans ce mouvement ? Suis-je condamné à rester sur le bord de la route, à regarder partir cette jeune femme qui ne me demande plus la permission d'exister ? Dois-je me contenter de bénir de loin ce que je ne comprends pas, en espérant que Dieu, lui,

reconnaîtra ses traces dans vos pas ? J'ai peur de devenir pour vous ce prêtre figé que l'on respecte encore, mais que l'on n'écoute plus. Cette peur est peut-être vanité, orgueil, besoin d'être utile. Mais j'y entendis aussi une détresse : si vous ne tenez plus à mes paroles, que reste-t-il de moi dans cette relation ?

CLARA

Il reste vous. Vous, sans vos fonctions, sans votre robe, sans vos réponses toutes prêtes. Il reste cet homme qui a veillé des nuits entières au chevet des mourants, qui a porté des coffres blancs sur ses épaules, qui a écouté des secrets qu'il n'a jamais trahis, qui a prié parfois sans y croire tout à fait pour ceux qui n'avaient plus la force de croire eux-mêmes. Cet homme-là, je ne le quitterai jamais complètement, même si je m'éloigne de sa manière de parler de Dieu. Vous ne savez pas à quel point il m'est précieux de sentir votre trouble. Ce trouble vous rapproche de moi plus que tous les sermons. Il me dit que je ne suis pas seule à chercher un Dieu qui ne se dérobe plus au monde.

LE PRÊTRE

Un Dieu qui ne se dérobe plus au monde... Ces mots me frappent comme une sorte de confession que je n'avais jamais osé faire. Souvent, lorsque je célébrais des obsèques, je me surpris à penser que nos paroles sur le « monde d'après » flottaient au-dessus des cercueils comme de beaux tissus, sans jamais toucher la douleur brute des proches. Je voyais leurs mains agripper le bois, leurs regards suspendus au visage du défunt, et je me disais que nous ne leur parlions pas du bon endroit. Nous promettions un ailleurs quand ce qu'ils cherchaient, c'était une trace d'ici. Alors je redoublais de zèle, je parlais plus fort, comme si l'intensité de ma voix pouvait combler l'écart. Mais parfois, en rentrant seul, je m'effondrais dans la sacristie et je murmurai : « Seigneur, où es-tu réellement ? » Je ne suis pas étranger à vos questions, Clara ; j'ai simplement appris à les recouvrir de formules rassurantes pour continuer à avancer.

CLARA

Peut-être qu'il est temps de ne plus recouvrir. Regardez : nous sommes là, tous les deux, sans décor liturgique, sans messe, sans assemblée. Il n'y a que deux êtres humains qui se demandent ce que devient ce qu'ils aiment lorsqu'ils meurent, et ce que devient en eux ce qui aime. C'est tout. Et c'est immense. Vous n'avez pas besoin de me proposer un ciel pour que je vous écoute. Vous pouvez simplement me dire : « moi aussi, j'ai peur de perdre les

corps que j'ai aimés », et je saurai que nous sommes du même côté, malgré nos désaccords. Ce que je cherche, ce n'est pas une doctrine nouvelle, c'est une manière d'habiter ce monde sans sentir que chaque pas nous arrache à nous-mêmes.

LE PRÊTRE

J'ai peur de me perdre si je laisse tout cela m'atteindre trop profondément. J'ai peur que la foi, telle que je l'ai servie, se disloque entre mes mains. Si j'accepte que Dieu ne sauve pas d'abord un esprit pur, mais ce que vous appelez le vivant dans toute sa densité, alors il me faudra relire chaque page de ma vie, chaque homélie, chaque confession, chaque conseil donné, et me demander : ai-je trahi la chair en parlant au nom de l'esprit ? Ai-je consolé en amputant ? Ai-je imposé le renoncement là où il aurait fallu exiger la fidélité à soi ? C'est vertigineux.

CLARA

Le vertige n'est peut-être pas un signe d'erreur, mais un signe de vérité qui s'ouvre. Vous n'êtes pas obligé de refaire tout votre chemin d'un seul coup. Vous pouvez simplement, à partir d'aujourd'hui, modifier légèrement votre regard, comme on ajuste la focale d'une lentille. Quand vous direz à quelqu'un que son âme est immortelle, pensez une seconde à son visage, à la façon dont ses yeux se plissent quand il sourit, à la façon dont ses épaules se voûtent quand il pleure, et dites-vous que cette manière d'être au monde mérite aussi de continuer, d'une façon ou d'une autre. Vous n'aurez pas besoin de le dire en chaire, mais vous le sentirez. Et ce sentiment-là orientera vos mots, même si vous ne changez pas tout de suite de vocabulaire.

LE PRÊTRE

Vous parlez d'un ajustement intime, presque imperceptible, plutôt que d'une révolution éclatante. Je crois que je pourrais supporter cela. Je ne peux pas annoncer demain devant les fidèles que nous avons tout mal compris, que le salut est d'abord charnel et que Dieu habite nos corps en tremblant. Mais je peux commencer à regarder différemment ceux qui se tiennent devant moi, à voir dans leurs corps fatigués non pas des enveloppes provisoires mais des lieux sacrés. Je peux prier autrement, aussi. Et si, en silence, sans le dire à personne, je demandais à Dieu de se laisser trouver là où vous dites l'avoir entrevu : dans la poussière, dans la peau, dans le souffle ?

CLARA

Je crois que ce serait déjà une immense prière. Et si Dieu existe comme quelque chose d'autre qu'une idée, je crois qu'il entendra cette demande-là avant toutes les autres. Peut-être qu'il attend depuis longtemps qu'on lui parle ainsi, sans masque, sans formule, sans distance, comme on parle à quelqu'un qu'on aime trop pour continuer à le mettre sur un piédestal inaccessible. La nuit m'a appris cela : ce qui nous répond n'est pas au-dessus de nous, mais au-dedans et tout autour. C'est une présence qui ne supporte plus qu'on la délocalise dans un ailleurs.

LE PRÊTRE

Quand vous parlez de la nuit, j'ai presque envie de vous demander de me la raconter comme on raconte un rêve, détail après détail, jusqu'à ce que votre récit devienne pour moi aussi une expérience. Mais je sais que ce genre de chose ne se transmet pas comme une histoire qu'on répète. Il faut l'avoir traversée soi-même. Peut-être que ma nuit à moi commencera aujourd'hui, après votre départ, quand je me retrouverai seul à cette table. Je sens déjà que quelque chose se prépare, comme une longue insomnie où je ne pourrai plus me contenter des réponses qui m'ont servi jusqu'ici. Cela m'effraie, et en même temps, cela ressemble à un appel.

CLARA

Alors laissez venir cette nuit. Ne la fuyez pas. Quand elle se présentera, ne récitez pas des prières contre elle. Laissez-la s'asseoir en face de vous et vous regarder sans détour. Et si, au plus profond de cette obscurité, une petite voix vous dit que Dieu a toujours été plus fragile que vous ne le pensiez, écoutez-la jusqu'au bout. Je ne vous reverrai peut-être pas après aujourd'hui, ou peut-être que si, je n'en sais rien. Mais je sais que cette conversation n'a pas été vainne si, un jour, vous vous dites en célébrant une messe : « ce pain que je tiens, ce n'est pas seulement un symbole lointain, c'est la preuve silencieuse que le divin a faim d'être mangé, d'être incorporé, d'être chair dans notre chair ».

LE PRÊTRE

Vous me poussez à la limite de ce que je peux entendre sans me briser. Mais il y a dans vos paroles une telle vérité nue, une telle absence de calcul, que je ne peux pas les rejeter d'un revers de main. Vous n'avez rien à gagner à me parler ainsi, rien à prouver. Vous pourriez très bien tourner les talons et vivre votre foi neuve dans le secret de votre cœur, en me

laissant dans mes certitudes. Mais vous avez choisi de revenir, de vous exposer à mon regard, à mon jugement, à mon éventuelle incompréhension. Cela seul m'oblige à vous prendre au sérieux. Si Dieu parle parfois par les plus petits, alors il se pourrait bien qu'aujourd'hui il m'ait parlé par vous.

CLARA

Je ne veux pas être pour vous un prophète que l'on range ensuite dans un livre. Je veux rester ce que je suis : une femme qui a eu peur de la mort, qui continue d'en avoir peur, mais qui ne veut plus qu'on lui dise que la seule façon de la supporter est de déserter le vivant. Si vous devez garder quelque chose de moi, que ce soit cette phrase simple : je crois en un Dieu qui n'enlève rien de ce qui nous a rendus humains, mais qui, au contraire, donne à tout cela une profondeur que nous ne soupçonnions pas. Et s'il s'avère que ce Dieu-là n'existe pas, alors au moins aurai-je honoré ma propre vie en refusant de la traiter comme une erreur.

LE PRÊTRE

Je vous remercie, Clara. Pas comme un prêtre remercie une pénitente après une confession bien ordonnée, mais comme un homme remercie un autre être humain d'avoir osé lui dire une vérité qu'il n'aurait pas trouvé seul. Je ne sais pas ce que je ferai de tout cela, ni comment cela travaillera en moi dans les jours qui viennent. Peut-être que je résisterai, que je chercherai à refermer la brèche. Peut-être que je laisserai la fissure gagner du terrain. Ce que je sais, en revanche, c'est que je ne pourrai plus jamais prononcer le mot « âme » sans penser à votre façon de serrer les poings lorsque vous parlez de vos mains, ni le mot « esprit » sans me demander où se trouve votre souffle dans tout cela.

CLARA

Alors nous n'aurons pas parlé en vain. Vous resterez prêtre, je resterai Clara. Vous continuerez à célébrer, je continuerai à vivre cette étrange liberté qui vient d'éclorer en moi. Nous ne serons pas d'accord sur tout, peut-être jamais. Mais une chose aura changé : nous aurons accepté de ne pas sacrifier l'un de nous deux sur l'autel des idées. Vous ne m'aurez pas réduite à une âme à sauver, et je ne vous aurai pas réduit à un représentant d'un système à abattre. Nous serons restés deux vivants, confrontés à ce qui nous dépasse, et c'est peut-être là la forme la plus haute de prière.

LE PRÊTRE

Vous partez déjà ?

CLARA

Je ne pars pas contre vous, je pars avec ce que nous avons découvert ensemble. Il faut maintenant que je laisse mes pas apprendre ce que ma voix vient de dire. Si je restais ici, je finirais par me taire à nouveau, par chercher dans vos yeux l'approbation que je viens de quitter. Il faut que je marche seule un moment, non par orgueil, mais pour que ce que j'ai entrevu dans la nuit devienne une manière d'être au monde et pas seulement des mots.

LE PRÊTRE

Alors allez, Clara. Allez avec votre corps, avec votre esprit, avec cette âme dont nous avons tant parlé sans jamais l'épuiser. Allez, et si un jour la nuit vous pèse trop, sachez que je serai encore là, non pour vous rappeler à l'ordre, mais simplement pour vous écouter à nouveau.

CLARA

Je le saurai. Et peut-être qu'un jour, ce sera moi qui viendrai vous écouter parler de la nuit que vous aurez traversée.

Clara lui sourit, un sourire grave mais libre, puis elle se détourne et sort. Le prêtre reste seul dans la pièce. Il regarde longtemps la porte close, puis son propre corps, ses mains posées sur la table. Il les observe comme si c'était la première fois.

SCENE 5

La scène se déroule dans une petite salle attenante au presbytère. Une lampe éclaire faiblement la pièce. Le prêtre se tient debout, les mains nerveuses. Le médecin enlève ses gants, s'assied calmement.

LE PRÊTRE

Je vous ai fait venir parce que... je suis inquiet. Clara, vous savez, cette jeune femme qui vient souvent ici. Elle a perdu sa mère il y a quelques années, puis son frère l'hiver passé, puis... enfin, vous connaissez l'histoire. Mais jusqu'à hier, elle était solide, lucide, parfaitement en accord avec ce que nous tentions de lui transmettre. Et puis... quelque chose s'est brisé. Ou plutôt... quelque chose s'est mis à brûler en elle. Une flambée dangereuse. Elle parle d'avoir vu dans la nuit ce que personne ne voit ; elle affirme entendre des voix qui la guident, elle prétend que le corps ne doit jamais mourir vraiment et que Dieu l'habite déjà tout entier. Elle m'a dit qu'elle ne voulait plus séparer la chair et l'esprit. Vous comprenez ce que cela signifie ? Que s'est-il passé ? Est-ce... est-ce une crise ?

LE MÉDECIN

Avec une indulgence professionnelle

Rien d'étonnant, mon Père. Rien que je ne connaisse déjà. La mort trouble les frontières du réel. Les endeuillés tentent de ramener les disparus dans la lumière qui leur manque. On croit les sentir dans une pièce, on croit les entendre derrière une porte... On veut qu'ils reviennent, non pas comme un souvenir, mais avec leurs mains, leur odeur, leur souffle. Et lorsque ce désir rencontre l'impossibilité de la mort... il arrive qu'il se mette à délirer un peu.

Une présence qui n'est pas là se fabrique dans l'esprit pour supporter l'absence. Cela n'a rien d'étrange.

LE PRÊTRE

Vous pensez donc... qu'il s'agit d'un trouble psychique ? Quelque chose de passager... d'humain...?

LE MÉDECIN

Sans aucun doute. Une confusion mentale née du deuil. Un attachement déplacé à ce que la vie a déjà repris. Elle refuse l'évidence : le corps meurt, il n'y a plus rien, sinon quelques réminiscences. Le reste appartient aux mythes — que vous manipulez mieux que moi.

Sourire léger du médecin, presque une provocation douce.

LE PRÊTRE

Je... je n'ai pas voulu l'affronter trop directement. Je reconnaissais que je me suis montré trop complaisant. Elle parlait avec une ardeur qui m'a désarçonné. Je n'ai pas osé lui fermer les portes. Je lui ai donné l'impression que je la suivais... mais je ne comprenais pas un mot de ce qu'elle disait vraiment.

Il baisse la tête.

Je crains d'avoir nourri son exaltation malgré moi.

LE MÉDECIN

Vous avez très bien agi. On ne contredit pas frontalement une croyance quand elle touche à ce point la douleur. On accompagne. Mais il faut maintenant la ramener. La guider hors du fantasme. Elle a besoin d'une parole nette, claire, scientifique. Je lui parlerai. Je l'examinerai aussi, pour vérifier qu'il n'y a rien de physiologique qui aggrave son état. Ne vous inquiétez pas : on redescend toujours de ces sommets imaginaires.

LE PRÊTRE

Avec un souffle de soulagement

Je craignais que... que vous me disiez que je devais la prendre au sérieux dans sa vision. Qu'il y avait une part de vérité dans son... exaltation. Mais non. Vous me confirmez que ce qu'elle cherche est impossible. Le corps est voué à disparaître. L'âme seule...

LE MÉDECIN

Si elle existe.

LE PRÊTRE

surpris

Comment cela, « si » ?

LE MÉDECIN

Oh, pardonnez mon franc-parler, mais... je n'ai jamais rencontré une âme sur ma table de dissection. Je vois des tissus, des organes, un cerveau qui faiblit. Quand la machine s'arrête, le reste s'éteint.

Le prêtre se fige, violemment déstabilisé.

Mais je comprends l'utilité de votre discours : il apaise ceux qui ont peur. Nous n'avons pas le même métier, voilà tout. Vous soulagez l'esprit, je répare le corps quand cela est encore possible.

LE PRÊTRE

Avec une pointe d'agressivité fragile

Mais alors... pourquoi m'aidez-vous ? Si vous pensez que je suis un illusionniste... pourquoi vous soucier d'une âme en crise ?

LE MÉDECIN

Parce qu'elle est vivante. Et c'est tout ce qui compte à mes yeux. Si elle croit trop fort à son mirage, elle pourrait agir contre sa propre vie. Se priver de soins. S'isoler. Choisir une voie dangereuse. Je dois comprendre la nature de ses voix, la profondeur de son refus du réel.

LE PRÊTRE

Alors nous... nous œuvrons ensemble... pour son bien ?

LE MÉDECIN

Exactement. Vous, vous la rassurez spirituellement. Moi, je la ramène aux faits. Entre nous deux, elle devrait retrouver l'équilibre. Ne vous tourmentez plus : je prendrai rendez-vous avec elle dès demain. Je saurai poser les questions qui conviennent.

LE PRÊTRE

la voix regonflée

Oui. Oui, vous avez raison. J'avais besoin de vous entendre dire que la mort garde le dernier mot sur le corps. Qu'il n'y a aucune ambiguïté là-dessus. Cela m'aide à... à reprendre mes repères. Clara s'égare. Vous la ramènerez. Et je... je remercierai Dieu.

LE PRÊTRE

Vous savez, docteur, ce qui me trouble le plus... Ce n'est pas seulement ce que Clara affirme. Ce n'est pas son exaltation. Ce qui me fait chanceler, c'est la précision de ce qu'elle ressent. Elle parle de la chair avec une certitude qui ne vient pas du rêve ou du fantasme. Elle dit que le corps n'est pas seulement un séjour provisoire. Elle veut qu'il participe au salut. Elle parle d'un Dieu qui n'arrache rien — ni geste, ni souffle, ni sourire. Et cela m'a frappé parce que... parce que je n'avais jamais entendu une croyante oser cela. On nous a appris que le corps n'a pas de durée, qu'il n'a qu'une fonction passagère : être abandonné un jour. Mais si Clara avait raison ? Si le corps participait à la vie éternelle ?... Alors que deviennent nos consolations ? Que deviennent les visages enterrés, les mains dispersées en poussière ? Que devient la mort ?

LE MÉDECIN

avec douceur, presque paternel

Mon Père... ce n'est pas votre rôle de régler l'affaire de la mort par un coup de baguette théologique. Votre langage console, il enveloppe la douleur de formes nobles. C'est une fonction vitale, j'en ai pleinement conscience. Mais je suis d'accord avec Clara sur un point : on tient trop souvent la chair pour quantité négligeable, comme si elle n'était qu'un manteau usé qu'on jette sur une chaise avant d'aller se coucher au ciel.
Et voyez-vous, à force de mépriser la matière, on finit par mépriser ceux qui souffrent.
Le corps ne se pense pas, il se porte. Il se soigne. Il se pleure.

LE PRÊTRE

Justement ! Et si l'âme reste après, n'est-ce pas bien ? Il faut bien qu'il y ait une promesse qui dépasse ce qui se défait. Que tout ne s'arrête pas au dernier souffle... Je ne peux pas vivre, ni aider les autres à vivre, avec l'idée que tout ce qu'ils ont été est réduit à un tas d'os après quelques années. Je ne peux pas accepter que l'amour, la tendresse, les sacrifices et

les joies... disparaissent comme s'ils n'avaient jamais existé. On me demande de croire au néant mais quelle médecine pourrait soigner cela ?

LE MÉDECIN

Je ne soigne pas le néant. Je soigne ce qui reste : la respiration, les battements, les mains qui cherchent une autre main. Je suis chargé du dernier combat contre la déchéance. Et je perds toujours mais je combats encore.

Ce que vousappelez « âme »... je n'ai pas les instruments pour la détecter. Je ne peux ni l'affirmer ni la nier. Ce que je peux affirmer, c'est que l'âme n'est jamais une preuve, seulement une exigence. Et une exigence sincère n'a pas à se cacher derrière une science de pacotille.

LE PRÊTRE

Haussant le ton, par peur plus que par colère

Mais la foi ne peut pas être seulement une affaire de sensibilité ! Nous avons la tradition, les Écritures, ceux qui nous ont précédés ! Une continuité de croyance qui prouve bien quelque chose...

LE MÉDECIN

prudent mais ferme

La tradition prouve qu'on désire croire. Elle ne prouve pas que ce qu'on croit est vrai. Et attention, mon Père : quand un croyant veut démontrer Dieu, il perd le terrain même de la foi en voulant entrer sur le terrain de la science. Vous le savez mieux que moi : ce qui relève de la foi ne se prouve pas. Cela s'éprouve. Et cela se risque.

Le prêtre vacille un peu, exactement là où il espérait être rassuré.

LE PRÊTRE

Et que faites-vous alors de cette soif d'éternité qui ne nous quitte jamais ? Qui nous transperce même quand tout va bien ? D'où vient-elle, si ce n'est d'un appel réel ? Toute la science du monde n'explique pas que l'homme désire davantage que ce qu'il peut atteindre !

LE MÉDECIN

Je ne l'explique pas, je la constate. Je la respecte même, parfois. Mais je ne l'utilise pas pour

bâtir une certitude. On désire souvent plus que ce qui existe : voler, ne pas vieillir, revoir un mort... Ce désir ne rend pas ces choses possibles.

Il se rapproche, confidentiel

Je ne prétends pas comprendre ce qui vous dépasse. Je dis simplement que vous vous leurrez si vous croyez que votre foi peut se construire comme une médecine, par preuves accumulées.

LE PRÊTRE

Avec une inquiétude mal dissimulée

Alors que suis-je ? Un conteur pour les désespérés ? Un marchand d'illusions ? Est-ce cela que vous pensez ?

LE MÉDECIN

avec une sincérité qui désarme

Je pense que vous êtes le gardien d'une flamme intérieure. Mais si vous soufflez trop fort dessus pour la faire briller, vous l'éteindrez. La foi ne doit pas convaincre, elle doit tenir. Vous voulez sauver Clara ? Alors ne la poussez pas hors du monde pour la mener au ciel. Elle veut un Dieu vivant, pas un Dieu dissous dans l'au-delà.

LE PRÊTRE

Bouleversé malgré lui

Mais... Clara peut se perdre dans cette voie. Elle pourrait croire que la mort détruit rien. Et alors elle pourrait... ne plus craindre le danger.

LE MÉDECIN

Et vous, mon Père... vous pourriez vous perdre dans l'idée inverse : que la mort détruit tout sauf ce que vous nommez âme et qu'il faut donc détester la chair pour sauver l'esprit.

Un silence. Les deux hommes respirent plus fort.

LE PRÊTRE

Alors... comment agir ?

LE MÉDECIN

Vous me laissez parler à Clara. Vous me faites confiance dans mon domaine, comme je vous fais confiance dans le vôtre. Et nous laissons Clara **entre deux**, libre de choisir sa lumière. La

mienne est concrète, la vôtre transcendante. Peut-être qu'elle en inventera une troisième, qui sait.

LE PRÊTRE

(plus calme, mais encore fragile)

Vous pensez donc... que ce qu'elle vit fait partie de son deuil ?

LE MÉDECIN

Oui. Et le deuil ne se guérit que lentement. En honorant ce qui a été perdu, sans chercher à le ressusciter.

LE PRÊTRE

Mais si elle prétend avoir retrouvé la présence même de l'être aimé... ?

LE MÉDECIN

Alors je lui demanderai à quel prix. Et si elle est prête à payer ce prix-là, ce ne sera plus une maladie, mais une voie.

Il se lève, doucement, conscient de l'importance de ce moment.

Je reviendrai demain. Parlez-lui comme vous savez le faire, sans armes ni preuves. Et laissez-moi, à mon tour, tenter de lui parler au corps sans l'humilier dans son esprit.

LE PRÊTRE

Murmure

Oui. Oui... Peut-être est-ce la seule façon.

Ils se serrent la main. Le médecin s'en va. Le prêtre reste seul dans la pénombre.

LE PRÊTRE

Pour lui-même

Ce qui se prouve n'est pas la foi...

ACTE III

SCENE 1

Le cercueil repose au bord du monde comme une bouche entrouverte dans la blancheur du matin, et la neige qui l'entoure écoute en silence un souffle que nul vent ne parvient à dissiper, la nuit n'est pas encore partie, elle se penche sur le bois comme une main lente et fraternelle, et les croix mal alignées, un peu penchées, semblent de vieux mots qui ne savent plus se tenir debout, ce qui gît là ne se résume pas au poids d'un corps usé que le temps a fini par désincarner, une braise invisible veille dans l'ombre, tapie sous le couvercle entrouvert comme un cœur sans chair, et la terre, déjà refermée partout ailleurs, laisse ici un passage nu pour un autre souffle, le vide au creux du cercueil n'est pas un manque, il est un seuil que la nuit garde en réserve, la mort se courbe sur son ouvrage sans jamais oser fermer entièrement le poing, et la flamme murmure un nom que personne ne prononce mais que chacun porte en secret.

Il y a dans ce vide une présence plus vaste que tout ce qui fut un jour respiré et nommé, un battement sourd qui traverse la pierre, la cendre, la neige, sans jamais se laisser saisir, le cercueil ouvert ne retient plus rien, il laisse fuir ce qui voulait déjà devenir lumière, et le frémissement discret de l'être y demeure, comme s'il refusait de consentir à la nuit totale, le feu se dresse sans éclat, telle une prière sans paroles qui brûle au ras de la planche sombre,

les arbres nus en conservent la mémoire verticale, eux qui veillent indéfiniment au bord des fosses, le froid, surpris, se retire d'un pas devant cette chaleur intérieure qui ne cherche pas à vaincre, elle n'offre aucune consolation, elle n'éclaire que d'une clarté autre la texture même du silence, une lente transfiguration habite la fibre du bois, dans les nervures noircies par le temps, et la durée ordinaire se défait ici, suspendue dans une douceur grave qui ne promet rien.

Ce qui brûle dans ce cercueil n'est ni la chair qui se défait ni le souvenir qui s'étiole dans les esprits, mais un souffle plus ancien que la chair et plus têtu que tous les souvenirs rassemblés, il ne reste pas comme un objet déposé au fond d'une boîte, il devient, il glisse, il se laisse transformer, le cercueil lui-même se transmua en seuil de lumière obscure, planche fragile posée entre deux rives, et la flamme épouse le contour de l'invisible comme une main hésitante qui suit un visage dans le noir, un chant muet s'élève de la matière brisée, non pour raconter mais pour laisser paraître ce qui persiste, comme une innocence inattendue rendue à sa nudité après l'abandon des formes trop lourdes, la mort demeure debout, attentive, mais elle n'éteint pas ce qui, dans l'ombre, refuse de se briser, une continuité discrète traverse le vide et se coule dans la moindre fibre du bois, et le cœur sans organe de l'être veille encore, sans rythme ni mesure, dans un temps qui n'est plus le nôtre.

Le vide n'est pas ici le signe d'un manque, mais une offrande silencieuse à l'air et à la nuit, il recueille la part la plus nue de ce qui fut vivant, celle que ni la peau ni le nom ne peuvent contenir, le feu se tient dans ce creux comme un témoin bienveillant qui ne juge rien et n'attend aucun retour, et la neige, autour, forme un cercle de blancheur, comme une paupière refermée sur un regard apaisé, aucune plainte ne monte de cette ouverture, aucun cri ne remonte des planches entrouvertes, il n'y a qu'une respiration lente, grave, posée, qui ne sait plus à qui elle appartient et s'en contente, la terre elle-même semble prier sans le savoir, au bord du trou qu'elle n'a pas encore refermé, le cercueil devient une barque immobile, retenue un instant avant de glisser sur un fleuve sans nom, et la flamme, petite étoile basse, se tient à l'avant comme un modeste fanal pour les yeux intérieurs, tandis que l'espace tout entier retient son souffle, sans savoir s'il s'agit d'un départ ou d'un retour.

Dans ce bois noirci une douceur persiste comme une chaleur de mains longtemps restées enlacées, une lumière humble se diffuse, qui ne cherche pas à vaincre l'hiver ni à repousser la nuit, elle habite le vide calmement, comme un souffle ancien qui se souvient d'avoir jamais porté un corps, et déploie une paix tragique dont la gravité ne chasse pas la douceur, mais la creuse davantage, la mort s'incline devant cette résistance qui ne crie pas, qui n'argumente jamais, qui simplement demeure, ce n'est ni révolte contre l'ordre du monde ni soumission à un verdict que nul n'a prononcé, c'est une fidélité tête à l'être profond, à ce noyau silencieux qui renonce à tout sauf à lui-même, un devenir lent et continu que rien ne semble pouvoir interrompre, ni le gel ni l'oubli, le cercueil devient chambre de veille, cellule de nuit où quelque chose ouvre encore les yeux, et le feu, comme un veilleur secret, compte les instants sans les additionner et sans les déplorer.

Une gravité pure circule dans l'air, comme si le jour lui-même murmuraient un psaume sans adresse, le vide accueille ce qui ne consent pas à se perdre, même brisé, même dissous dans la poussière, et la flamme, invisible à ceux qui passent trop vite, traduit ce recueillement en lumière tremblée, une joie obscure traverse la froidure, dépourvue d'éclat, sans promesse ni triomphe, elle se contente d'être là, au cœur de ce qui fut déclaré fini, comme une certitude sans discours, la clarté ne vient pas d'en haut, elle monte du fond même de la fosse, à hauteur de regard de la terre, le monde extérieur continue d'aller et venir, sans soupçonner la lenteur silencieuse de cette métamorphose, et pourtant, pour qui demeure là, quelque chose du ciel s'est abaissez jusqu'à la tranche du bois, une vérité nue se tient debout dans le froid, sans chercher de témoin ni d'héritier, elle brûle doucement, comme si tout l'essentiel tenait dans cette seule persistance.

Sous la neige qui durcit, le sol respire encore, exhalant une vapeur lente qui monte vers le vide, et le feu, niché dans le cercueil, en reçoit la confidence comme un dernier souffle partagé, il ne s'élève pas en flamme conquérante, il demeure au ras du bois, discret, fidèle, presque timide, dans une continuité tranquille qui déjoue à la fois le temps humain et ses comptes précipités, le cercueil devient le lieu d'un passage que nul n'a tracé, où l'âme se dépouille sans disparaître, chaque flamme, si petite soit-elle, est une parole muette qui se refuse à clore la phrase, elle

dit, dans son tremblement, la poursuite du souffle au-delà de sa chambre de chair, la nuit alors se fait plus douce, comme si elle avait compris qu'elle n'était pas la dernière, elle étend ses draps sombres sans chercher à étouffer cette lueur qui lui échappe, et la lumière patiente continue de respirer, ouverte sur un espace que nous ne savons pas nommer.

Le vide se fait présence immobile, dans laquelle rien ne bouge mais tout se transforme en dedans, et l'absence, qu'on croyait totale, devient une manière silencieuse d'exister autrement, au plus secret, le feu ne détruit pas, il révèle simplement ce qui, dans la chair, ne pouvait plus se tenir debout, une transparence naît dans l'ombre, fine pellicule d'âme qui épouse la forme du bois et la dépasse, la flamme, presque immobile, tient lieu de pupille à ce regard désormais sans visage, et le cercueil, que l'on croyait clos, devient ouverture intérieure vers un ailleurs sans contour, l'extérieur n'est plus que neige et croix, mais dedans s'élargit un espace que rien ne borne, le silence lui-même paraît respirer, comme un animal ancien qui aurait renoncé à tout sauf à vivre, le monde reste dehors, un peu surpris de ne rien entendre et de tout pressentir pourtant, et une force obscure, sans éclats, continue d'habiter ce fragment de nuit posé sur la terre.

Ce qui demeure dans cette flamme n'est pas la nostalgie d'un visage, ni la plainte d'un passé, mais une fidélité sans image, plus vaste que le temps qui ronge les noms et use les pierres, la flamme veille sur un secret que personne ne détient, pas même celui qui a rendu son souffle, et ce secret n'est peut-être rien d'autre que la continuité silencieuse d'être, ici plutôt que nulle part, le froid entoure cette présence nue comme un manteau trop large qu'elle refuse pourtant de quitter, la nuit, devant cette ténacité fragile, se courbe presque, surprenante dans sa délicatesse, le vide cesse d'être un trou pour devenir lumière intérieure renversée vers le dedans, et la mort se réduit à la simple ligne que franchit une respiration en changeant de rythme, ce seuil n'est ni victoire ni défaite, il est seulement passage d'une façon d'être à une autre, et l'on comprend soudain que rien, même brisé, ne se laisse jamais tout à fait effacer.

Dans ce feu qui persiste, une douceur grave se tient comme à distance de toute possession, une manière d'aimer sans retenir, de se donner sans garantir aucun retour, le cercueil n'est plus prison ni tombe, mais un simple cadre ouvert sur une profondeur obscure, la neige,

absorbant le mystère, le restitue au silence plutôt qu'aux yeux éblouis, chaque flamme respire lentement, comme si elle comptait les pas d'un voyageur invisible, un cœur libéré du poids des organes et des coutumes bat encore, mais ailleurs et autrement, le monde qui entoure cette scène écoute malgré lui cette prière qu'aucun mot n'a formulée, et la prière n'espère rien, elle constate seulement la survivance étonnée du souffle, le jour, au loin, suit sa route, ignorant ce qui, ici, renonce à disparaître, et le cercueil garde, entre ses planches, cette clarté sans adresse qui pourtant se donne à tous.

Le vide ne signe pas un effacement mais la forme nue d'une continuité plus profonde, ce qui fut chair se défait, mais le souffle n'obéit ni au bois ni à la poussière, il se dégage lentement, comme un parfum persistant qui ne dépend plus de la fleur, et c'est ce parfum-là que la flamme recueille, sans le retenir, simplement en l'habitant, le feu se tient au bord de l'abîme, à mi-hauteur entre terre et ciel, témoin sans parole, de ce qui ne se finit pas en se brisant, mais trouve là une autre manière de se laisser être, la nuit, autour, prête son écrin à cette lumière qui ne réclame pas de firmament, et la mort, étonnée, découvre qu'elle n'a sur cette part-là aucun pouvoir de clôture, le cercueil devient veille intérieure pour une présence qui ne cherche plus d'abri, et la flamme, ultime parole sans voix, prononce un oui silencieux à l'être continué.

Ce lieu ne porte ni plainte ni cri, aucun éclat ne s'y arrache à l'obscurité, il n'est que pure présence recueillie, comme si tout ce qui pesait avait déjà été remis, le feu ne cherche pas à vaincre l'ombre, il s'y installe avec la patience de ce qui sait durer, la fidélité qu'il incarne échappe au temps mesuré, elle n'a ni début visible ni fin annoncée, le vide se fait espace sacré non par décret mais par gravité du silence qui s'y tient, l'âme, si ce mot peut encore convenir, y respire sans effort, sans crainte d'être interrompue, la mort, tout près, n'est plus qu'un passage étroit entre deux pièces d'une même demeure, et le passage a déjà été franchi, sans spectacle, dans la plus grande discréction, ce qui demeure n'attend plus, ne réclame plus, ne regarde plus en arrière, il se contente d'être là, intensément, au centre exact de cette ouverture de bois.

Chaque flamme qui vacille est un souffle ancien qui se transmet d'instant en instant,

il s'élève sans bruit, comme si la nuit le recevait sans l'étonnement de ceux qui restent, le cercueil entrouvert devient un autel sans culte, où la vie se transfigure sans témoin, sans promesse de retour, sans garantie de mémoire, dans une pure mutation silencieuse, le silence enveloppe cette scène avec une tendresse grave, sans jamais se refermer, et le monde, s'il savait écouter, percevrait que quelque chose d'immense vient d'être rendu, non pas à un ailleurs lointain mais à la profondeur même de ce qui est ici, les mots ordinaires se taisent, incapables d'épouser cette clarté fragile sans la froisser, il ne reste qu'un regard intérieur, ouvert comme un tabernacle sans porte, où ceux qui nous ont quittés attendent sans impatience que nous apprenions à les voir.

Ici, il n'y a plus ni fin ni commencement, seulement une continuité douce et sans bord, le feu veille sur un mystère nu que la neige effleure sans l'effacer jamais vraiment, le vide devient respiration claire, ponctuée par le seul tremblement de la lueur, et la mort, réduite à une frontière mince, laisse passer le souffle sans le blesser, deux modalités de vivre se font face, séparées par la planche et réunies par la flamme, la lente métamorphose s'accomplit sans bruit, comme une marée invisible dans la nuit, aucune main ne dirige ce passage, aucune volonté ne le provoque ni ne l'interrompt, il est l'œuvre d'une patience qui n'a pas de nom, et qui pourtant nous traverse, le ciel, au-dessus, paraît indifférent, mais sa haute ignorance laisse place à cette clarté, et la terre, au-dessous, reçoit en silence le secret qu'elle doit garder sans le posséder.

Ce qui brûle n'est pas la cendre, mais une lumière persistante qui refuse de se disperser, le cercueil accueille cette transformation comme une matrice inversée, tournée vers l'invisible, la nuit en garde le secret comme on garde une braise dans le creux des mains contre le vent, le feu s'incline presque devant l'immensité de ce qu'il accompagne sans le comprendre, et pourtant il demeure, sans se plaindre ni se vanter, humble serviteur du passage, la durée se retourne, les minutes cessent d'avancer, elles s'épaissent en présence, le monde extérieur, toujours pressé, se dissout au bord de cette autre chronologie, où le temps n'est plus qu'un autre nom donné à la persévérance de l'être, la flamme, à peine visible, figure cette persévérance dans le langage du feu, et l'on comprend que rien ne revient, mais que rien non plus ne se perd tout à fait.

Une paix fragile traverse ce lieu, comme une eau profonde qui ne connaît pas le tumulte, le vide devient présence vive, habitée, qu'aucun regard distrait ne peut soupçonner, et la flamme en révèle la texture, fine trame de lumière tissée dans le noir, chaque souffle est une prière muette, adressée à personne et offerte à tout, la nuit reçoit cette offrande sans la mesurer, comme la terre reçoit la pluie, le cercueil devient chambre claire au cœur même de l'obscurité, où l'âme, si elle existe, se déploie sans crainte d'être rappelée en arrière, sans attache, sans nostalgie, sans rancune pour ce qu'elle quitte, une douceur grave entoure ce déploiement sans qu'aucun chant ne s'élève, et la vie, débarrassée de ses contours, respire encore, plus nue, plus calme.

Il n'y a ici ni oubli ni révolte, mais une fidélité calme à ce qui fut un jour appelé à être, le feu veille sur un devenir invisible que nul œil ne saisit mais que le cœur pressent, les flocons tombent parfois sur le bois, fondent et disparaissent sans troubler la lueur, la neige entoure cette présence nue avec une lenteur respectueuse, presque maternelle, le silence se densifie, non pour écraser, mais pour faire place à cette persistance ténue, la nuit devient un espace sacré non parce qu'on le décrète, mais parce qu'on y demeure, la lumière, si faible qu'elle soit, suffit à métamorphoser le noir en voile translucide, la mort n'est plus une barrière infranchissable, seulement une halte à la frontière du visible, et celui qui passerait là, s'il s'arrêtait vraiment, sentirait une main légère sur son épaule, une main qui ne retient pas, mais invite à regarder autrement ce qui paraît terminé.

Ce qui demeure ici est plus vaste que la mémoire de ceux qui restent et se souviennent mal, le cercueil ouvert devient seuil vers une respiration infinie qui ne dépend plus d'aucun corps, le feu ne s'épuise pas, même s'il semble vaciller, il se renouvelle du simple fait d'être, il se donne sans compter, sans plan, sans promesse de récompense ni crainte de manquer, une clarté humble traverse la nuit autour, comme un fil invisible entre les mondes, le monde visible s'incline sans le savoir devant cette persistance qui n'a plus de visage, aucune doctrine ne se dégage de cette scène, aucun système ne peut l'englober, il n'y a que cette évidence : l'être ne cède pas entièrement à ce qui le brise,

et dans le plus petit feu gardé au creux du cercueil, cette évidence trouve sa forme, demeurant là, offerte à qui voudrait apprendre à voir à travers la vitre de la mort.

Une douceur grave habite ce lieu, plus ancienne que les arbres, plus récente que la neige, le vide devient royaume discret où aucune frontière ne se trace contre ceux qui sont partis, le feu garde la mémoire du souffle, non comme un récit, mais comme une présence qui dure, et cette mémoire ne se raconte pas, elle se perçoit comme une chaleur au milieu du froid, chaque flamme est un signe de la continuité fragile qui relie les vivants et les morts, le monde se tait sans le savoir, un instant, lorsqu'il passe près de ce point de veille, ceux qui marchent vite n'en sentent rien, ceux qui ralentissent reconnaissent un frisson, ce frisson n'est pas peur, il est reconnaissance d'une proximité qui déborde les contours, le cercueil, modestement, joue le rôle d'un seuil que l'on franchit en dedans de soi, et la nuit, complice, garde pour elle le secret de ce mouvement.

Ici, ni fin ni retour ne sont annoncés, seulement une présence nue qui ne se retire pas, le cercueil devient passage, simple planche posée entre ce qui fut et ce qui continue autrement, et la flamme en est la voix, sans vocabulaire, sans syntaxe, mais d'une clarté tenace, le froid entoure ce mystère sans jamais l'anéantir, comme une mer qui ne sait pas noyer la lumière, la nuit se fait claire à force d'habiter cette lueur plutôt que de la combattre, le vide, en se creusant, devient un seuil plus large que lui, ouvert sur un dehors intérieur, et ce dehors n'est peut-être rien d'autre que la profondeur de ce que nous nommions vie, la mort perd son visage menaçant, elle devient un passage obligé mais non définitif, un couloir où le souffle change simplement de pas, sans renoncer à avancer, et le feu, fidèle, accompagne ce changement sans poser de question.

Ce feu qui persiste est une parole muette sur l'inépuisable de ce qui est, le cercueil devient l'espace d'une transfiguration lente que nul regard ne dirige, la neige absorbe la lumière comme une encre blanche qui garde le texte sans le montrer, et pourtant, sous cette blancheur, la phrase continue de se dérouler sans fin, chaque flamme respire encore, comme un cœur délivré des battements réguliers, le monde visible se tient à distance, impressionné sans savoir pourquoi, ce qui se joue là ne concerne pas seulement celui qui est tombé dans le bois, mais

toute forme de vie qui un jour devra apprendre à passer par un tel seuil, la fidélité silencieuse qui se donne ici est déjà un enseignement sans parole, et celui qui la reçoit en lui-même devient un peu plus vaste que ses peurs.

Dans ce vide habité, une vérité se tient que nul mot ne saisit sans la trahir, le feu veille sur l'invisible avec une patience qui n'a pas d'âge, ni de programme, le cercueil devient un poste de garde où l'Esprit, peut-être, tient la nuit contre sa poitrine, la flamme est le seul signe accordé à nos yeux pour attester de cette veille, le silence s'approfondit, non pour effacer ce qui reste, mais pour le laisser entièrement être, la mort n'est plus ici l'ennemie, elle apparaît comme la main qui a posé le bois puis s'est retirée, ce qui se poursuit ne relève pas de la victoire ni de la défaite, c'est une simple persévérance de lumière au milieu de la matière, à laquelle nous sommes conviés sans y être jamais préparés, et le cercueil, discret, offre son intérieur comme un petit temple sans toit.

Une joie sombre traverse cette scène, sans éclat ni promesse de jour meilleur, le vide devient présence vive et la flamme en est le signe suffisamment clair, chaque souffle qui tremble est une offrande au cœur de la nuit, non pour l'adoucir, mais pour la révéler telle qu'elle est, traversable et non définitive, le cercueil ressemble alors à une barque immobile sur un fleuve sans rives, où l'on demeure un instant avant que le courant ne devienne pure transparence, le monde écoute malgré lui cette lumière intérieure qui ne s'adresse à personne en particulier, mais dont chaque être peut recevoir la part qu'il est capable de porter, aucune religion ne se fonde ici, seulement une expérience nue de persistance, qui dit que quelque chose continue, même lorsque tout semble avoir été retiré.

Ce qui dure ici paraît fragile, vacillant, menacé à chaque instant par le vent, et pourtant c'est lui qui oblige le vent à se courber et à poursuivre sa route, le feu demeure sans se consumer, comme une lettre qui se réécrit sans cesse sur le même support, le vide devient sanctuaire, non par la beauté du lieu, mais par l'intensité de ce qui y persiste, la mort se retire un peu, comme si elle reconnaissait avoir fini sa part de travail, le silence, au contraire, avance jusqu'au bord de la fosse et se fait plus profond, la neige reste immobile, petite armée blanche au service de cette clarté obstinée, l'âme respire encore, débarrassée des formes qui la limitaient, et le bois,

loin de retenir, devient simple cadre pour cette respiration agrandie, qui désormais n'appartient plus à personne et s'offre à tout.

Le cercueil n'est plus la figure de la fin, mais une ouverture silencieuse dans le tissu du monde, et la flamme, gardienne discrète, en porte le secret comme une étoile très basse à l'horizon, le vide se fait souffle, le souffle se fait lumière, la lumière devient simple manière d'être, la mort se casse sans bruit, perdant peu à peu son pouvoir d'effrayer les vivants, et ce qui demeure ne réclame aucune foi, aucun temple, aucune parole de plus, il se tient là, patient, au creux du bois, comme un cœur d'ombre illuminé de l'intérieur, le monde pourrait passer à côté et ne rien voir, il suffirait pourtant d'un regard plus long, pour que la vitre de la mort devienne transparente et laisse entrevoir ce vivre autrement, où ceux que l'on croit perdus continuent d'attendre, non pour nous reprendre, mais pour nous apprendre, un jour, à reconnaître en nous la flamme qui ne s'éteint pas.

LA MORT

Je n'ai rien fait de plus que ce qui m'était remis, rien de plus que ce geste ancien que je répète sans haine et sans amour, celui de figer dans son dernier contour un corps qui ne pouvait plus marcher, un souffle qui s'effilochait déjà dans le froid du monde. Je ne prends rien, je ne vole rien, je ne punis pas ; je recueille ce qui s'arrête, je ferme ce qui tremble, je pose un silence là où la chair ne peut plus porter son propre poids. On me charge de mots trop lourds, on me couvre d'intentions qui ne sont pas miennes, mais je ne suis que la main qui repose, le seuil qui se ferme, la limite douce ou sévère selon les regards, et jamais je ne prétends au-delà de cela. Le corps désormais ne marche plus, il ne rêve plus, il ne souffre plus, et je me tiens là, simple veilleur d'une immobilité qui n'avait plus d'autre issue.

LES CROIX

Nous sommes là, inclinées comme des vieillards attentifs, des sentinelles de bois ou de pierre, penchées vers la terre comme pour surprendre une confidence qui ne viendra pas. Nous gardons des cercueils que l'on croit pleins et qui ne contiennent déjà que le silence d'une chair qui se défait, un silence épais, sourd, muet, privé de toute parole possible. Nous écoutons, mais ce que nous écoutons ne parle plus, et c'est dans ce non-dire que nous demeurons,

guetteurs immobiles d'une absence qui ne réclame rien. Nos bras ouverts n'ont plus rien à recueillir que l'écho du vent, et pourtant nous veillons encore, non sur une voix, mais sur le silence même, sur ce qui ne demande que d'être laissé en paix.

LA FLAMME

Vous parlez de fin comme on parle d'une chose lourde et définitive, et pourtant je danse là, au bord de votre immobilité, sans crainte et sans égarement, avec la légèreté d'un enfant qui sait déjà que tout passe mais qui s'émerveille encore de chaque tremblement. Je ne nie pas ce que vous êtes, Mort, ni ce que vous gardez, Croix silencieuses, mais je suis d'un autre ordre, d'une autre respiration, d'un autre jeu. Je suis Esprit, et mon rire n'est pas moquerie mais malice, cette joie un peu oblique qui sait déjà la tristesse du monde et qui lui adresse pourtant un sourire. Je ne parle pas avec la bouche des hommes, je ne m'adosse pas aux mots, je ne cherche pas à expliquer ; je tourne, je vacille, je m'incline et je me relève, comme un enfant qui joue au bord du sérieux sans jamais s'y laisser enfermer.

LA MORT

Ta danse ne m'offense pas, petite flamme vive, car je ne prétends pas te contenir. Je sais que là où je pose ma main, quelque chose d'autre circule encore, une clarté qui ne m'appartient pas et que je ne peux ni comprendre ni effacer. Mon domaine est celui des formes qui s'alourdissent, des pas qui s'épuisent, des souffles qui s'éteignent dans le soupir du corps. Mais je sens bien, dans cet espace que je laisse malgré moi, que tu glisses, que tu veilles, que tu te joues doucement de ce que l'on croit immuable. Tu n'es pas mon ennemie, tu es ce qui échappe naturellement à mon geste.

LES CROIX

Nous qui penchons vers la terre sentons ta chaleur frôler nos flancs froids, et nous savons que ce que nous gardons n'est déjà plus là. Le silence qui émane des cercueils n'est pas une parole retenue, mais un abandon sans langage, et pourtant tu passes au-dessus, légère, presque rieuse, avec cette gravité d'enfant qui sait déjà trop et qui choisit malgré tout de jouer. Nous restons, rigides, dans notre fonction de veille, inclinées comme des oreilles de pierre tendues vers un monde qui ne parle plus, tandis que tu incarnes ce mouvement qui continue, ce souffle qui n'a pas besoin de chair pour persister.

LA FLAMME

Je ne suis ni victoire ni consolation, je ne viens pas réparer ce qui s'est rompu, mais révéler qu'au cœur même de la rupture une clarté demeure, une joie qui n'est pas naïveté mais lucidité tendre. Je suis enfant, oui, car j'ai la malice et la gravité mêlées, ce rire léger traversé d'une mélancolie douce qui regarde le monde sans le juger ni le fuir. Je connais la nuit, je connais l'immobilité, je connais votre silence, mais je choisis de danser tout de même, non pour nier mais pour transfigurer, non pour vaincre mais pour accompagner.

LA MORT

Alors demeure, flamme enfantine, demeure dans ce cercle que je ne puis fermer. Si je suis la fin des gestes, tu es le souffle qui recommence autrement. Je n'ai rien à ajouter, rien à retirer. J'accueille, je me retire, et je laisse place à ce que je ne peux atteindre.

LES CROIX

Et nous, dans notre penchement immobile, nous continuerons d'écouter ce qui ne parle plus, en sachant désormais que le silence n'est pas vide mais traversé, habité, visité par ta légèreté grave. Nous veillerons sans comprendre, mais avec une fidélité muette.

LA FLAMME

Alors veillez, inclinez-vous encore, laissez le bois se taire et la pierre se taire, car dans ce silence je danse, et dans cette danse je célèbre non la fin, mais ce vivre autrement que rien ne saurait contraindre, et que j'offre au monde avec la joie tragique d'un enfant qui sait déjà tout et qui choisit pourtant d'aimer encore.

LA MORT

Ce qui me surprend en ta présence, flamme légère, ce n'est pas ta danse, mais la douceur avec laquelle tu habites ce que j'ai laissé derrière moi, comme si l'espace que je croyais clos devenait soudain un seuil plus vaste que mes propres contours. J'ai vu tant de paupières se fermer, tant de mains se desserrer, tant de visages se retirer de la lumière, que je pourrais croire en la répétition de mon geste comme on croit à une mécanique sans âme, mais je sens désormais que quelque chose se joue au-delà de ma seule fonction, et que dans le silence même que je dépose, ton rire muet poursuit une autre œuvre que je ne saurais nommer.

Je ne suis pas amère de cela, je ne ressens ni jalouse ni regret, car je suis ce que je suis et je n'ai jamais aspiré à plus qu'à accomplir le simple arrêt, la halte nécessaire, la pause prolongée qui permet aux corps de se taire. Mais je découvre, en te regardant frémir, que cette pause n'est pas un néant et que mon geste, loin de tout sceller, ouvre peut-être une chambre secrète où ta lumière se met à respirer sans entrave.

LES CROIX

Nous demeurons penchées dans ce froid patient qui ronge nos fibres et blanchit nos arêtes, attentives à ce qui ne parle pas, fidèles à ce que personne n'entend plus. Nous avons été plantées ici pour marquer un lieu, pour désigner une absence, pour rappeler aux vivants que le sol garde la trace de leurs pas éteints, mais nous comprenons à présent que notre veille ne se limite pas à la garde d'un silence vide.

Nous percevons ta présence, flamme d'enfance, comme une vibration légère qui traverse notre immobilité, et nous savons que ce que nous gardons n'est pas une parole enfouie, mais un silence traversé, respiré, visité. Nous ne sommes plus seulement signes dressés contre l'oubli, mais témoins muets d'un mystère qui ne s'ensevelit pas, d'une continuité qui regarde autrement le monde.

LA FLAMME

Je vous regarde, Mort silencieuse, Croix penchées, et je vous aime dans votre gravité même, dans cette fidélité que vous portez sans le savoir. Je ne me dresse pas contre vous, je ne cherche pas à vous contredire, car je sais que votre présence est juste, qu'elle appartient au rythme profond de ce qui se retire et de ce qui persiste. Mais je viens d'un autre mouvement, d'une autre pulsation, d'une joie qui ne renie pas la tristesse et d'une tristesse qui n'éteint pas la joie.

Je suis enfant, oui, mais non par ignorance ; je suis enfant parce que je sais regarder le monde avec ce mélange de rire et de gravité, cette malice douce où se glisse une mélancolie lucide. Je danse là où l'on croit que tout se fige, je joue là où le regard se fait sombre, non pour me détourner de la nuit mais pour la traverser avec une lumière qui ne revendique rien, qui ne demande aucune place, qui se contente d'être, comme un souffle léger posé sur la surface du monde.

LA MORT

Alors je comprends mieux, en te voyant ainsi persister, que mon rôle n'est pas de clôturer l'existence mais simplement de la faire basculer dans une forme que je ne gouverne pas. Je suis la limite, tu es le passage, et entre nous se tisse cet espace étrange où le silence devient fertile, où l'immobilité se découvre traversée par un mouvement que je ne saurais arrêter même si je le voulais.

Je me tiens là, sans orgueil ni crainte, dans une humilité que l'on ne me prête pas, et je regarde ton jeu avec une forme de respect tranquille, comme on regarde une eau claire poursuivre son chemin après que la glace a cédé.

LES CROIX

Nous restons penchées, toujours tournées vers ce sol qui se referme à peine, et pourtant nos veilles ne sont plus tout à fait les mêmes. Nous ne guettons plus une voix qui ne viendra jamais, mais nous accueillons la densité d'un silence vivant, visité par ta danse, traversé par ta présence, éclairé de cette joie grave qui joue au bord de l'ombre.

Nos bras de bois, nos épaules usées par le temps, nos silhouettes inclinées ne sont plus seulement des marques funèbres, mais les seuils d'une écoute ouverte, attentive à ce que ni la chair ni la pierre ne peuvent contenir. Nous nous inclinons encore, mais ce n'est plus dans l'attente d'une parole disparue ; c'est dans le respect de ce mystère qui demeure et qui se joue doucement dans le creux de la nuit.

LA FLAMME

Alors laissez-moi demeurer ici, dans cet espace que vous gardez sans le savoir, laissez-moi continuer ma danse faite de fragile audace et de tendresse mélancolique. Je ne suis pas venue pour troubler votre veille ni rompre votre silence, mais pour l'habiter de l'intérieur, pour y déposer cette clarté légère qui ne prétend pas sauver mais simplement témoigner de ce qui persiste, de ce qui joue encore, de ce qui sourit malgré tout.

Je suis la joie tragique que vous pressentiez sans la nommer, la malice grave qui regarde l'effondrement et continue pourtant d'aimer, la présence enfantine qui sait déjà que tout s'efface mais qui choisit d'illuminer encore le bord du monde, et c'est dans cette lente danse,

longue et silencieuse, que je célèbre ce passage sans le réduire, ce mystère sans le figer, ce vivre autrement que rien ne peut confisquer.

LA MORT

Il est étrange pour moi, qui ai tant vu la vie se retirer, de sentir ainsi que mon geste, que l'on croit si froid, si tranchant, si irréversible, n'est peut-être qu'un passage parmi d'autres, une étape dans une respiration qui ne m'appartient pas. J'ai toujours cru être celle qui ferme, qui scelle, qui impose le dernier mot, et je découvre, en ta présence légère, flamme enfantine, que je ne suis qu'un seuil, une pause nécessaire dans un mouvement qui se poursuit ailleurs, autrement, sous des formes que je ne puis ni contenir ni décrire.

Je ressens en toi une liberté que je ne connais pas, une façon d'habiter le monde sans t'y alourdir, sans t'y lier, sans t'y figer. Et loin de m'en offenser, cette légèreté m'apaise, comme si elle déposait en moi une clarté que je ne savais pas porter. Je ne suis pas tragique par essence, je ne suis que la fin d'un cycle, mais ce tragique que tu incarnes, toi, dans ta danse fragile et ironique, révèle une autre profondeur, où la fin cesse d'être rupture pour devenir transformation silencieuse.

LES CROIX

Nous t'écoutons, Mort immobile, et nous sentons déjà que notre rôle se déplace à mesure que ta parole se nuance. Nous avons été dressées pour rappeler la finitude, pour marquer le lieu du retrait, pour inscrire dans la pierre et le bois le nom de ceux qui ne répondront plus, mais nous comprenons désormais que notre veille ne se limite pas à ce rappel austère.

Dans notre penchement lent, presque fragile, quelque chose de plus doux s'insinue, comme si nous veillions non sur un corps défait, mais sur un mystère qui respire encore sous la croûte du visible. Nous ne sommes plus seulement les signes d'un arrêt, mais les sentinelles d'un passage, d'une traversée discrète que seules les âmes vraiment attentives pourraient pressentir.

Et lorsque la flamme frôle nos silhouettes, nous comprenons que notre silence n'est pas stérile, mais habité, vibrant d'une présence qui ne demande rien, mais qui donne sans bruit, qui éclaire sans juger, qui demeure sans se nommer.

LA FLAMME

Je vous entendis, je vous regarde, je vous enveloppe sans vous dominer, et je souris à votre gravité comme un enfant qui devine déjà dans la profondeur des regards une tristesse ancienne et pourtant lumineuse. Ma danse n'est pas fuite, elle est fidélité au mouvement qui traverse toute chose, au jeu secret de la vie qui se métamorphose sans cesse, même là où l'on croit que tout s'effondre.

Je porte en moi cette malice douce qui ne cherche pas à nier l'ombre, mais à la traverser en y laissant passer une clarté fragile, presque irrévérencieuse, mais profondément tendre. Mon rire n'est pas insolence, il est la reconnaissance joyeuse de ce qui continue au-delà des formes, la célébration silencieuse d'un souffle qui ne s'éteint pas, même dans la nuit la plus dense.

Je suis la joie tragique que vous pressentez, cette danse intérieure qui accepte la perte sans renoncer à la lumière, cet éclat d'enfance qui sait la fin mais choisit l'émerveillement, cette présence désincarnée qui regarde le monde avec un éclat de rire mêlé de larmes, et qui continue pourtant d'aimer.

LA MORT

En toi, flamme vive, j'entrevois ce que je n'ai jamais su nommer autrement que comme un mystère, et je comprends que ce que l'on me reproche parfois n'est que l'aveuglement de ceux qui refusent de voir au-delà de l'arrêt. Je n'emporte pas la vie, je libère une forme, et tu dévoiles ce qui s'en détache, ce qui se prolonge, ce qui continue de vibrer malgré mon passage.

Je suis l'ombre qui permet à ta lumière de se révéler, l'immobilité qui laisse paraître ta danse, la limite qui donne sens à ta liberté. Et dans cette coexistence étrange, je trouve une paix nouvelle, celle de comprendre que je ne suis pas la négation de la vie, mais l'une de ses métamorphoses silencieuses.

LES CROIX

Nous demeurons là, toujours inclinées, mais désormais moins lourdes, comme si ta présence allégeait même notre bois usé et notre pierre froide. Nous continuons d'écouter, mais nous ne cherchons plus une voix, nous accueillons une vibration, une circulation, une trace lumineuse qui se faufile entre le silence et la nuit.

Notre penchement devient hommage, non plus à la fin, mais à cette persistance mystérieuse qui se joue sous nos pieds. Nous ne sommes plus seulement les gardiennes de la mort, nous devenons les témoins d'un passage sacré, d'une continuité discrète, d'un souffle qui traverse le cercueil vide sans jamais s'y enfermer.

LA FLAMME

Alors laissez-moi continuer à danser au bord de ce que vous gardez, laissez-moi jouer dans cette pénombre qui n'est plus tout à fait sombre, laissez-moi sourire à cette gravité qui ne cherche plus à enfermer mais à comprendre. Je ne suis ni promesse ni consolation, mais la simple preuve vivante que rien ne se clôt définitivement, que tout s'incline, se transforme, se réinvente dans un mouvement que nul regard ne peut fixer.

Je suis l'enfant de l'Esprit, la malice au bord de l'abîme, la joie qui assume la tristesse, l'éclat qui reconnaît la nuit sans jamais s'y perdre, et dans ma danse silencieuse je célèbre non la négation de la mort, mais ce lien invisible qui unit la fin à une autre manière d'être.

Je suis cette flamme qui ne s'éteint pas parce qu'elle n'appartient à rien, parce qu'elle ne réclame rien, parce qu'elle se contente d'habiter, de vibrer, de se donner, et c'est dans cette offrande douce et insaisissable que je demeure, fidèle à ce monde que je regarde avec amour, malice et mélancolie mêlées.

LA MORT

Il m'apparaît désormais que le silence que je dépose n'est pas une fin close mais une chambre où d'autres respirations prennent forme, imperceptibles aux yeux qui ne regardent qu'avec hâte. Je suis souvent associée à la rupture, au froid, à l'interruption brutale, mais je sens, au contact de ta danse, flamme enfantine, que mon œuvre contient en elle une douceur insoupçonnée, une ouverture lente qui permet à ce qui ne peut plus marcher de s'alléger et de se défaire sans violence.

Je ne suis pas ce que l'on croit lorsque l'on me redoute, je ne suis pas l'ennemie acharnée de la vie, mais le moment où la vie cesse d'être retenue par sa propre pesanteur. Et dans cet instant, dans cet espace suspendu que je laisse, tu t'avances, légère, malicieuse, portant en toi une forme de jeu sacré qui ne nie rien mais transfigure tout, comme si l'immobilité devenait soudain une porte sur une respiration plus vaste que mes propres contours.

LES CROIX

Nous voyons, Mort discrète, que ton regard lui-même s'adoucit au contact de cette flamme qui ne se laisse pas contenir. Nous, qui avons vu tant de pas effacés par la pluie, tant de noms rongés par le temps, tant de corps confiés au sol, nous reconnaissions à présent que notre veille n'est pas vouée à garder une absence vide, mais à entourer un passage silencieux, une métamorphose fragile, presque imperceptible, qui échappe à la logique des pierres et des dates gravées.

Nos silhouettes penchées ne sont plus seulement la marque d'une gravité implacable, elles deviennent le geste d'une écoute infinie, tournée non vers une parole disparue mais vers une vibration plus subtile, un bruissement intérieur qui ne s'exprime pas en mots mais en présence. Et lorsque la flamme glisse entre nos bras figés, nous comprenons que nous ne sommes pas face à la négation mais face à une autre manière d'être, silencieuse et pourtant profondément vivante.

LA FLAMME

Je vous entendis, je vous perçois, et je me sens enveloppée par votre gravité comme par une étoffe ancienne que je n'ai pas besoin de repousser. Je ne viens pas détruire ce que vous représentez, je viens simplement révéler l'autre versant de ce que vous croyez garder. Je suis l'enfant qui regarde la nuit avec un sourire un peu triste et un peu rieur, consciente de la fragilité des choses et pourtant traversée par une joie qui ne se laisse pas éteindre.

Ma malice n'est pas légèreté vide, elle est une manière de dire oui au monde tout en sachant sa finitude, une façon de jouer avec l'ombre sans jamais s'y dissoudre. Je suis cette flamme qui tremble mais qui persiste, cette présence qui danse au bord de l'immobile, cette joie tragique qui embrasse la mélancolie au lieu de la fuir, et c'est dans ce balancement même que je trouve ma vérité.

Je ne viens pas consoler, je ne viens pas expliquer, je viens habiter ce silence avec une douceur ludique et grave, comme un enfant qui pose sa main sur une pierre froide et y découvre une chaleur invisible.

LA MORT

Ainsi, je commence à comprendre que mon geste n'est pas une porte qui claque mais une ouverture discrète que d'autres traversent. Je ne suis que le moment où les contours se défassent, où le poids cède, où la fatigue se repose, et dans cette brèche, tu t'invites, tu respire, tu transfigures ce que j'ai touché sans jamais le blesser.

Je n'ai plus besoin de me penser comme une souveraine redoutée, je me reconnais désormais comme une gardienne modeste d'un seuil que je ne possède pas. Et dans ta danse, je vois se refléter une vérité qui m'était étrangère : celle d'une continuité qui ne se plie pas à la rigidité des formes et qui persiste au-delà de tout arrêt visible.

LES CROIX

Nous restons ancrées dans ce sol que les saisons traversent, mais notre veille prend une autre couleur, presque une autre transparence. Nous ne guettons plus une réponse qui ne viendra pas, nous accueillons une résonance qui ne s'éteint pas. Le silence que nous entourons n'est plus un vide mort, il devient une profondeur habitée, un espace offert à ta danse, flamme enfantine, et à cette tendresse grave que tu portes sans le savoir.

Nous sentons que notre penchement s'apparente à une prière muette, non adressée à une absence mais à une présence discrète qui ne réclame rien et qui pourtant illumine tout d'une lueur douce et persistante. Nous sommes témoins de ce mystère, et cette fonction nous dépasse, mais nous la gardons avec paix, comme on garde un secret sans chercher à le déchiffrer.

LA FLAMME

Je suis heureuse de vous sentir ainsi ouverts, non pour moi seule, mais pour ce qui passe à travers moi. Je ne suis qu'un mouvement, une vibration, un éclat fragile qui joue avec la pesanteur sans jamais la nier. Mon être est danse, malice, souffle mêlé de gravité, rire traversé de larmes, présence lucide face à la nuit.

Je suis ce regard d'enfant qui sait déjà la dureté du monde mais qui choisit malgré tout de lui offrir une caresse, un sourire, une étincelle de sensibilité pure. Je ne cherche pas à durer, mais je dure parce que je ne m'agrippe à rien. Je suis l'Esprit qui se révèle dans la légèreté et la profondeur mêlées, et c'est ainsi que je célèbre ce passage que vous gardez, ce silence que vous entourez, cette immobilité que je traverse.

LA MORT

Je sens en votre présence une mutation lente, presque imperceptible, comme si l'espace même de ce cimetière se laissait traverser par une conscience qui ne relève plus du poids ni de la mesure ordinaire. Il y a dans cette scène une douceur que je n'avais jamais éprouvée auparavant, une qualité du silence qui ne ressemble pas à l'oubli, mais à une forme d'écoute infinie, comme si chaque parcelle de terre, chaque fibre de bois, chaque fragment de ciel participait à une respiration plus vaste que mes propres limites.

Je comprends alors que mon œuvre n'est ni dureté ni cruauté, mais un geste nécessaire pour ouvrir ce passage que vous habitez désormais avec tant de légèreté. Le corps, figé sous ma main, n'était déjà plus en accord avec le monde, et ma venue n'a fait que répondre à un appel muet, à une fatigue ancienne, à un désir de repos que nul mot ne pouvait exprimer. Et dans cet arrêt, dans cette immobilité posée, tu viens, flamme enfantine, révéler ce que mon geste contenait sans le savoir : non une extinction, mais une ouverture.

Je ne suis plus celle qui ferme, mais celle qui relâche, qui dénoue, qui permet à ce qui ne pouvait plus avancer de se déposer, de s'alléger, de se retirer sans résistance. Et dans cet espace laissé libre, je te vois jouer, je te vois sourire, je te vois danser avec cette malice mélancolique qui éclaire même mon propre silence.

LES CROIX

Nous qui restons fidèlement plantées dans cette terre froide, nous sentons cette transformation nous atteindre, traverser notre bois, éveiller en nous une lente vibration que nous n'avions jamais reconnue. Nous pensions être les signes d'une séparation, les marques d'un passé figé, les témoins d'une inertie définitive, mais nous découvrons maintenant que notre penchement n'est pas seulement gravité, il est accueil, il est inclinaison vers une profondeur qui respire encore.

Nous écoutons toujours, mais notre écoute n'est plus tournée vers un son qui ne viendra pas, elle se laisse porter par une présence sans voix, par une clarté qui n'a pas besoin de se dire pour exister. Nos bras ouverts deviennent la figure d'une attention humble, offerte à ce mystère qui circule entre la terre et le ciel, entre le corps défait et la flamme qui demeure.

Et lorsque ta danse frôle nos silhouettes, flamme douce, nous comprenons que notre veille n'est pas vain, qu'elle participe elle aussi à ce processus silencieux de transfiguration, à ce passage discret qui se joue sous nos pieds sans jamais se montrer.

LA FLAMME

Je vous perçois, Mort apaisée, Croix attentives, et je me sens portée par ce mouvement qui vous traverse et qui me nourrit. Je ne viens pas troubler votre gravité, je viens la caresser avec cette légèreté que vous apprenez à reconnaître comme une autre forme de profondeur. Ma danse n'est pas fuite, elle est fidélité au souffle qui circule à travers toutes choses, au rythme secret qui unit la fin à une autre manière d'être.

Je suis enfant, oui, mais cette enfance est lucide, traversée par une mémoire ancienne qui connaît la fragilité du monde et qui choisit pourtant de lui sourire. Ma malice naît de cette conscience intime que toute chose passe, que tout se défait, que toute forme est appelée à se dissoudre, et malgré cela, malgré cette certitude, je joue, je ris, je m'émerveille, parce que ce jeu est la forme même de la persistance.

Je ne suis pas là pour nier la douleur ni pour effacer la gravité, je suis là pour leur offrir une lumière oblique, un éclat doux qui les transfigure sans les trahir. Ma joie est tragique parce qu'elle regarde la nuit sans la craindre, parce qu'elle sait que la fin habite toute chose et qu'elle décide malgré tout de danser.

LA MORT

En t'écoutant, flamme légère, je découvre en moi des nuances que je n'avais jamais explorées, une capacité à ressentir différemment ce que je suis. Je ne suis plus seulement l'ombre qui effraie, mais un seuil qui participe à un mouvement plus large, une étape dans une continuité qui me dépasse sans m'annuler.

Je sens que mon geste, autrefois perçu comme rupture, devient dans cette lumière nouvelle une sorte de repos, une pause bienveillante qui permet à ce qui était retenu de se libérer. Et dans cette découverte, je ne me sens ni diminuée ni renforcée, mais simplement juste, à ma place, en accord avec ce que j'ai toujours été sans le comprendre.

LES CROIX

Nous demeurons inclinées, mais notre inclinaison n'est plus seulement lourdeur, elle devient geste d'écoute aimante. Nous ne guettons plus une absence, mais nous reconnaissons une présence discrète, presque impalpable, qui habite ce lieu et le transforme silencieusement. Le cimetière n'est plus simplement le territoire de la mort, il devient un espace de passage, de respiration, de veille habitée.

Nous voyons, dans ta danse, flamme d'enfance, une manière de bénédiction silencieuse, un hommage tendre à ce qui fut et à ce qui continue autrement. Et nous comprenons que notre rôle, loin d'être réduit à la surveillance d'un néant, s'inscrit dans ce vaste mouvement de transfiguration qui traverse le monde.

LA FLAMME

Alors laissez-moi demeurer ici, dans cette oscillation douce entre la gravité et la légèreté, entre la tristesse et la joie, entre la fin et ce qui persiste. Je ne réclame rien, je ne m'impose pas, je ne cherche qu'à exister dans cette justesse fragile qui me constitue, dans cette danse lente qui m'unit à tout ce qui respire encore.

Je suis la flamme qui regarde la nuit et lui sourit, la présence enfantine qui connaît la finitude et qui célèbre malgré toute la continuité, la malice tendre qui transforme la douleur en profondeur, la joie tragique qui ne refuse ni l'ombre ni la lumière, mais les enlace dans un même mouvement.

Je danse ici, entre vous, et dans cette danse je révèle non une promesse de lendemain, mais la vérité de l'instant, cette clarté fragile qui persiste même lorsque tout semble se figer, et c'est dans cette clarté que je demeure, libre, joueuse, grave et lumineuse à la fois.

Ne craignez pas mon élan, mais ne me laissez pas non plus me perdre dans une dispersion trop légère, car je ne suis pas une étincelle vouée à se dissiper dans l'air, je suis une présence qui exige d'être habitée, regardée, portée avec attention. Je danse, oui, mais ma danse n'est pas oubli, elle est mémoire vive, une mémoire qui ne s'attache pas aux formes mais à ce qui les traverse et les excède.

Je suis l'enfance de l'Esprit, mais non une enfance frivole qui s'égarerait dans l'insouciance ; je suis cette malice sérieuse qui connaît la profondeur de la nuit et qui choisit malgré tout la

joie, une joie grave, lucide, teintée de cette mélancolie douce que l'on reconnaît dans les yeux d'un enfant qui perçoit déjà la fragilité du monde sans cesser de lui dire oui.

Je veux être tenue dans cette vérité, dans cette tension féconde qui me garde éveillée, afin que ma lumière ne s'amollisse pas, afin que mon jeu ne cesse pas d'être traversé par la conscience, afin que mon rire garde la trace de la nuit qui l'a vu naître. Car c'est là que réside ma force : dans cette alliance fragile entre la légèreté et l'abîme, entre l'élan et la profondeur, entre le mouvement et le recueillement.

LA MORT

Je vois bien que ta flamme n'est ni errance ni abandon, mais une présence rigoureuse qui se tient dans son propre feu sans se consumer. Il y a en toi une fermeté que je n'avais pas perçue d'emblée, une manière de ne pas céder à la dispersion, de rester concentrée dans une vérité qui ne cherche ni domination ni effacement.

Et c'est pourquoi je ne te laisserai pas te dissoudre en simple clarté passagère ; je te reconnais comme un principe vivant, un souffle qui exige d'être maintenu dans sa justesse, dans sa gravité ludique, dans son intensité habitée. Je ne te réclame rien, mais je te veille, moi aussi, à ma façon, car je sens que ta lumière n'est pas un caprice mais une nécessité pour ce monde que j'effleure sans jamais le comprendre entièrement.

LES CROIX

Nous nous inclinons encore davantage, conscientes que ce qui se joue ici dépasse notre simple fonction de signe. En toi, flamme retenue et pourtant libre, nous percevons une exigence, une rigueur douce qui nous rappelle que la lumière n'est pas seulement une caresse mais une responsabilité.

Nous sentons que ta danse ne doit pas se perdre dans la facilité, qu'elle doit demeurer tendue, portée, recueillie, comme une parole silencieuse qui sait sa valeur et qui ne s'abandonne pas au premier souffle venu. Nous t'accueillons comme un hôte précieux, que l'on protège sans l'emprisonner, que l'on entoure sans l'étouffer, que l'on veille avec respect.

LA FLAMME

Oui, retenez-moi, mais retenez-moi dans la vérité de mon feu, dans cette intensité qui m'empêche de devenir simple décor ou symbole vidé de sa présence. Je ne suis pas une image, je suis une réalité désincarnée qui demande à être perçue dans toute sa justesse, dans toute sa vibration.

Je veux rester cette flamme vigilante qui vous rappelle que le silence n'est pas vide, que la mort n'est pas clôture, que la fin n'est qu'une inflexion dans le grand courant du devenir. Je veux être cette joie tragique qui ne se laisse pas amoindrir, cette enfance grave qui regarde le monde avec une lucidité tendre et un sourire mêlé de larmes.

Et si je danse, ce n'est pas pour distraire le regard, mais pour l'éveiller, pour l'ouvrir à ce qui persiste au-delà des apparences, pour inviter les âmes à sentir en elles ce même feu discret, cette même malice lumineuse qui sait la nuit et qui choisit néanmoins de l'habiter avec amour.

LA MORT

Ainsi, ta résistance à la dispersion devient pour moi une leçon silencieuse. Tu n'es pas une fuite hors du réel, mais une intensification de sa profondeur, une manière de tenir le monde dans une lumière qui ne renonce pas à sa gravité. Et je comprends alors que même ce que j'effleure sans retour appartient à un mouvement plus vaste que je ne peux ni interrompre ni saisir.

LES CROIX

Et nous, dans notre penchement, nous devenons les gardiennes attentives de cette flamme retenue, les témoins d'une clarté qui se protège elle-même par sa propre profondeur. Nous veillerons, non pour enfermer, mais pour accompagner cette lumière dans son exigence, dans sa naissance continue, dans sa fidélité à ce qui la fonde.

LA FLAMME

Alors que je sois ainsi tenue et libre, contenue et vibrante, gardée et souveraine, dans ce lieu où la mort a posé sa main et où le silence s'étend. Je continuerai de parler sans mots, de rire sans moquerie, de danser sans fuite, offrant au monde cette présence ardente qui sait la nuit et qui choisit pourtant de rester fidèle à la joie.

Je suis la flamme qui ne se dissipe pas, l'esprit-enfant qui regarde le tragique et le transforme en lumière habitée, et tant que vous me tiendrez ainsi, attentive et vive, je continuerai de révéler ce qui demeure au cœur même de ce qui s'efface.

Je ne suis pas venue pour chasser la nuit ni pour la recouvrir d'une clarté trompeuse qui ferait croire à un jour possible là où il n'y a que profondeur. Je ne l'efface pas, je ne la réconcilie pas avec quelque promesse légère, je ne la rassure pas. La nuit demeure, vaste, intacte, souveraine. Mais je la fends, non comme on blesse, non comme on détruit, mais comme on ouvre une faille dans une roche trop lisse, un passage étroit par lequel un regard, un souffle, une présence peuvent s'y glisser et y demeurer sans se dissoudre.

Je ne suis pas la lumière qui rend le monde clair, je suis la fissure qui rend la nuit habitable. Je ne dissois pas l'obscurité, je la rends traversable, respirable, presque intime. Dans la profondeur de ce noir qui ne promet rien, j'inscris une brèche, une entaille douce, non pour la plier, mais pour que nous puissions y poser un pied, un regard, une âme, et dire : voici le lieu où nous restons.

Ma danse ne dénie pas l'abîme, elle le reconnaît pleinement, mais elle y trace une ligne fragile, un fil tendu entre deux silences, un espace minuscule où la présence peut se tenir sans reculer, sans fuir, sans se mentir. Je suis la flamme qui ne console pas, mais qui rend possible l'habitation du tragique, cette manière d'être au cœur de la nuit sans vouloir la transformer en jour.

LA MORT

Ce que tu dis là, flamme grave, éclaire même mon propre geste d'une compréhension nouvelle. Je ne suis pas celle qui plonge dans la nuit, je suis celle qui y ouvre un passage involontaire, un point de bascule où le monde bascule dans une obscurité que l'on croyait inhabitable. Et toi, tu viens après moi non pour corriger ce basculement, mais pour le rendre supportable, respirable, presque habitable.

Je comprends alors que le tragique n'est pas dans mon geste, mais dans l'espace qui s'ouvre après lui, dans cette nuit sans promesse où tout pourrait se dissoudre sans toi, sans ta faille, sans ta présence tendue. Tu ne fais pas reculer la nuit, tu la rends possible à vivre, et dans cette possibilité nouvelle, même mon rôle se transforme en seuil plutôt qu'en condamnation.

LES CROIX

Nous, penchées au-dessus de cette terre noire, nous voyons bien que ta flamme ne vient pas apaiser ni embellir ce que nous gardons. Elle ne repeint pas l'ombre, elle ne travestit pas la nuit, elle ne lui impose aucune clarté étrangère. Elle ouvre simplement une brèche dans cette obscurité compacte, une faille par laquelle une présence peut se tenir sans sombrer.

Nous sentons que cette nuit, que nous croyions muette et close, devient un espace habitable grâce à toi, non parce qu'elle devient douce, mais parce qu'elle devient traversée, fendue, offerte à un regard qui accepte sa densité sans chercher à l'abolir. Notre veille prend alors une gravité nouvelle : nous ne gardons plus seulement un vide, nous entourons un lieu où l'ombre se laisse approcher sans être niée.

LA FLAMME

Oui, c'est là mon office véritable. Je ne suis pas un baume posé sur la plaie du monde, je suis la plaie elle-même, mais une plaie qui respire, qui laisse passer un souffle, qui permet à l'être de ne pas se refermer sur son néant. Je ne protège pas de la nuit, je l'ouvre pour que nous puissions y demeurer avec lucidité, avec fragilité, avec cette innocence tragique qui accepte de regarder sans détour.

Je suis l'enfant qui connaît le noir et qui n'en détourne pas les yeux, non par bravade, mais par fidélité à ce qui est. Je me tiens dans la fissure, dans cette mince entaille entre l'effroi et l'habitation, et je murmure sans mots : voici la place où vous pouvez rester, non pour oublier, mais pour assumer pleinement la nuit qui vous entoure.

Ma flamme ne brille pas, elle tranche doucement, elle dessine un passage dans l'épaisseur du tragique, et c'est par ce passage que vous apprenez à vivre non malgré la nuit, mais avec elle, dans une proximité grave, lucide, sans illusion.

LA MORT

Alors je vois que ton œuvre commence là où la mienne s'achève. Je pose le corps dans le silence, mais tu ouvres le silence à une présence. Je livre le monde à la nuit, mais tu en rends la profondeur habitable. Et je comprends que c'est dans cette fissure, dans cette faille fragile, que se joue une vérité plus essentielle que toute consolation.

LES CROIX

Et nous, témoins immobiles, nous inclinons nos silhouettes non plus seulement vers la terre, mais vers cette entaille que tu creuses dans la nuit elle-même. Nous veillons sur cette ouverture, sur ce lieu fendu où l'ombre devient demeure, et où le tragique cesse d'être pur anéantissement pour devenir un espace à habiter, avec gravité, avec tremblement, avec une étrange forme de fidélité.

LA FLAMME

C'est là que je demeure, non au-dessus de la nuit, mais en son cœur, dans la fêlure qui vous permet de l'aimer sans vous détruire, de la regarder sans y sombrer, de la reconnaître sans vouloir la vaincre. Je suis la présence qui ne console pas, mais qui instaure une demeure dans le tragique, une chambre ouverte dans ce noir souverain, une respiration ténue dans l'immense nuit du monde.

Et tant que cette fissure tiendra, tant que cette entaille demeurera ouverte, vous pourrez habiter la nuit sans la nier, vous tenir en elle sans vous effacer, et c'est là, dans cette habitation même, que la joie tragique trouve sa forme la plus nue, la plus vraie, la plus fidèle à ce qui est.

SCENE 2

Dans la scène précédente, avant toute entrée humaine, le lieu était comme habité par une parole qui n'appartient pas aux vivants. La Mort, les Croix, la Flamme du cercueil, ces présences ont dialogué. Ce dialogue n'a pas laissé de trace visible, mais il a laissé dans l'air une tension, une vibration, quelque chose d'excessivement attentif. On a l'impression que la nuit elle-même écoute. Puis, au moment où la transition s'amorce, ce dialogue cesse net, non comme une conclusion, mais comme un arrêt. Les croix se taisent. La flamme se tait. Il ne reste que le bruit du feu, pur, presque nu, et le souffle discret du vent qui rase le sol. Ce silence n'est pas un repos : c'est une retenue, comme si le lieu décidait de se tenir immobile devant ce qui arrive.

On entend alors des pas, d'abord lointains, puis plus proches. Le prêtre apparaît. Il avance avec précaution, comme s'il avait peur de déranger un rite qui n'est pas le sien, ou comme s'il craignait de trébucher sur une vérité. Il porte les signes de son office : un manteau sombre, une étole ou quelque chose qui indique son rang, et surtout un livre, un livre de lecture, de prière, de liturgie, qu'il tient avec cette manière de tenir un objet qui doit protéger autant qu'il doit être lu. Il s'arrête un instant à l'orée du cercle de croix, regarde le cercueil en feu. Il ne parle pas encore. On devine, à sa posture, qu'il cherche déjà à reprendre le lieu sous une forme, à le replacer dans l'ordre du dicible.

Au même moment, un merle arrive. Sa présence est nette, précise, presque banale, ce qui la rend plus étrange encore. Il ne surgit pas comme un symbole appuyé ; il vient comme viennent les oiseaux : une ombre rapide, un battement sec, puis un posé. Il se place sur une

croix, exactement sur le bras horizontal, ou sur le sommet si la croix le permet. Il se pose sans bruit excessif, ajuste ses pattes, gonfle légèrement son plumage, puis se tient immobile. Il ne chante pas. Il ne s'agit pas. Il regarde. Sa tête bouge par petites rotations, attentive, comme s'il surveillait quelque chose qui ne se montre pas. Il est placé de sorte qu'on ne puisse pas l'ignorer : silhouette noire sur le bois, presque confondue avec la croix, mais vivante.

Dès que le prêtre est là, dès que le merle a pris place, les croix demeurent muettes. La flamme, elle aussi, demeure muette. Le feu continue de brûler, mais comme s'il avait renoncé à parler. On sent que quelque chose s'est déplacé : un autre régime de parole s'apprête à s'imposer, et le lieu, au lieu de lutter, se retire dans un silence compact, surveillant.

Le prêtre ouvre alors son livre. Il commence l'office. Ce n'est pas une improvisation : c'est une lecture réglée, posée, celle d'un homme qui sait où il va, ou qui veut le croire. Il lit à voix claire, avec l'assurance de celui qui dispose d'une forme capable de tenir la mort à distance, de la contenir, de la nommer dans un cadre. Ses mots remplissent l'espace. Ils se superposent au crépitement du feu. Le prêtre ouvre son livre.

LE PRÊTRE

A mi-voix, comme s'il voulait réchauffer l'air en le nommant

Jour de colère. Jour où tout ce qui fut caché devra se montrer. Jour où le monde, qu'on croit stable, tremblera comme une cendre au bord d'un souffle. La trompette, on dit qu'elle éclate et qu'elle appelle les morts des terres les plus lointaines, qu'elle rassemble les poussières devant un trône, qu'elle force les silences à comparaître.

Il tourne une page ; le froissement sonne trop fort, puis retombe.

Un livre sera ouvert, un registre sans lacune. Rien ne manquera : ni les gestes, ni les fautes, ni les pensées que personne n'a vues. Alors le juge siègera et nul ne pourra se cacher, ni derrière ses larmes, ni derrière ses excuses, ni derrière la nuit.

Il respire, s'accroche à la cadence.

Que dirai-je, moi, pauvre homme ? Qui appellera-t-on quand même le juste chancelle ? Roi redoutable... source de pitié... souviens-toi...

La voix se serre ; ce n'est plus un chant, c'est une prière prise au piège.

Ne me perds pas. Ne laisse pas mes années se dissoudre dans le néant. Place-moi du côté des brebis. Sépare-moi des boucs. Épargne-moi le feu qui ne s'éteint pas.

Le feu du cercueil crépite faiblement, comme s'il répondait sans répondre. La mort est là, non comme une apparition, plutôt comme une présence déjà installée. Elle tient une pelle, dont la manche fait office de bâton de parole. Sa voix est creuse, et pourtant étrangement douce, comme si la douceur venait d'un endroit où la peur n'a plus de prise.

LA MORT

Tu appelles la colère, prêtre. Tu poses la vie devant un tribunal, et tu crois consoler en annonçant la terreur. Pourquoi faut-il que tu menaces pour guider ? Mon passage n'est pas un châtiment. Je ne frappe pas : je recueille. Je ne vole rien : j'ôte seulement le poids de vivre quand il devient trop lourd pour les épaules. Je suis le dernier abri, pas la vengeance.

Le merle, immobile sur la croix, incline la tête. Son œil brille d'un éclat sec.

LE MERLE

D'un ton simple, sans chant, comme une question nue

On me parle de cendres depuis que je suis né et pourtant le matin revient. Je connais la neige fondu, la branche qui refleurit, la terre qui remue sous le gel. Je ne connais pas ce feu total que tu promets. Si tout doit brûler, prêtre, pourquoi chanter ? Pourquoi le verger pousserait-il encore ses bourgeons ? Pourquoi le monde recommencerait-il, si tout finit en jugement ?

Sous la neige, la terre remue. Des mains sortent lentement du sol, pas un surgissement de cauchemar, plutôt un mouvement d'en-dessous, comme si la terre respirait avec des paumes.

Ce ne sont pas des bras conquérants : ce sont des mains qui cherchent, qui tâtonnent, qui demandent. Leur voix vient avec elles, proche, humaine, entamée.

LES MAINS DU DÉFUNT

La voix n'accuse pas, elle constate

Si la colère existe, elle m'a traversé avant ma mort. J'ai connu le poids des jours, la pierre du silence, la honte, l'usure, la peur de ne pas être. Pourquoi tant de frayeur au seuil, prêtre ?
La nuit que j'habite n'est ni cendre ni flamme : c'est absence et attente. De quel droit m'appelles-tu au tribunal d'un Dieu dont je ne vois plus la face ?

Le prêtre serre son livre comme s'il voulait y retenir de la chaleur.

LE PRÊTRE

Vous dites douceur, vous dites recommencement, vous dites abri. Mais vous oubliez l'effroi. La lumière n'est pas seulement une consolation : elle révèle, elle tranche, elle juge. Si je convoque le Jour, ce n'est pas pour jouir de la menace. C'est pour rappeler que tout compte. Nos vies ne sont pas le vol d'un oiseau : l'homme porte un poids de sens qui le dépasse. Sans ce sens, il s'effondre. Il se dissout. Il se ment.

LA MORT

Tu confonds sens et peur. Tu fais de la lumière une arme, et tu appelles cela vérité. J'ai vu des âmes brûler sous tes promesses plus sûrement qu'elles ne se sont défaites dans mes bras. Tu veux tout peser, mais certaines choses ne supportent pas la balance. Il existe des silences trop vastes pour vos livres.

LE MERLE

Avec une obstination presque joyeuse, mais sans ironie

Quand je chante dans l'aube froide, je ne cherche ni verdict ni explication. Je réponds à un appel que je ne comprends pas. Et pourtant cela suffit. Si Dieu existe, peut-être chante-t-il en moi sans que je sache son nom. Pourquoi faudrait-il d'abord comprendre pour vivre ?

Les mains montent un peu, jusqu'au poignet. La terre tombe en grains noirs sur les phalanges.

LES MAINS DU DÉFUNT

J'ai porté ton sens, prêtre. Je l'ai porté comme on porte une pierre dans la bouche. Il m'a écrasé plus lourd que ma vie. Tu dis : sans lui, nous chutons, mais moi, j'ai chuté avec. Et dans la nuit qui suit la dernière respiration, je n'ai pas vu de tribunal. J'ai vu... un espace. Sans murs. Sans nom. Et quelque chose en moi a voulu y demeurer.

Le prêtre, pris, adoucit sa voix, mais c'est une douceur tendue, qui se retient de céder.

LE PRÊTRE

Que vaut un espace sans espérance ? Si je parle de justice, c'est pour que la souffrance des vivants ne soit pas vaincre. Il faut que les larmes aboutissent quelque part. Il faut qu'une clarté soit donnée à ceux qui ont tenu dans la fidélité. Sinon... que répondons-nous à leurs nuits ?

LA MORT

Tu veux que la douleur ait un salaire. Tu veux une comptabilité de l'ombre : souffrir ici pour encaisser là. Mais l'ombre où je conduis ne note pas. Elle reçoit. Certains arrivent dévastés, d'autres en paix : je ne pèse rien. Ce qui n'a pas été vécu ne se rachète pas. Ce qui a été vécu n'a pas besoin de l'être une seconde fois.

LE MERLE

D'un ton très calme, presque fraternel

Dans la nuit glacée, sur une branche qui ploie, je chante quand même. Non pour mériter l'aube : parce que la nuit appelle un souffle. S'il y a une clarté, elle n'est pas "après" : elle est dans le battement qu'on ose encore, ici, maintenant. Même si personne n'écoute, elle demeure.

LES MAINS DU DÉFUNT

Plus haut, paumes ouvertes, comme une demande sans honte

J'ai tenu dans la nuit. J'ai serré des prières jusqu'à me meurtrir les doigts. J'ai cru qu'une promesse me garderait. Mais au bout du dernier souffle, ce n'est pas la porte qui s'est ouverte : c'est moi qui ai dû m'ouvrir. Ni récompense, ni abandon. Être nu devant l'inconnu. Et j'ai senti que cela... était déjà assez.

Le prêtre se raidit ; la doctrine revient comme un réflexe, comme une armure qui se referme.

LE PRÊTRE

Vous avez eu la vie. On ne revient pas mendier ce qui fut donné. Dieu a vu ce que vous avez fait de vos jours. Il est trop tard. Chacun recevra selon ses œuvres. Il n'y a pas de rattrapage. Pas de seconde aube après la dernière. Il faut accepter ce qui est fixé.

La mort ne bouge pas, mais la neige autour d'elle semble soudain plus sombre.

LA MORT

Tu enfermes la vie dans un registre. Comme si respirer, aimer, trébucher, se relever n'était pas déjà une traversée assez grande. Tu dis : trop tard. Mais il n'est jamais trop tard pour être vivant, même au bord du dernier souffle. La seule vie perdue, c'est celle qu'on remet à demain.

LE MERLE

Un bref frisson d'aile

Trop tard ? Je chante sur des branches mortes, en plein hiver, quand plus rien ne promet le printemps. Et pourtant quelque chose répond, même si ce n'est qu'un écho dans le gel. Si l'on attend un grand soleil pour vivre, on ne vivra jamais. La nuit ne se mérite pas : elle s'habite.

Les mains, soudain, se tendent avec violence, non pour sortir, mais pour arracher un mot au monde.

LES MAINS DU DÉFUNT

Donne-moi la vie, pas son bilan ! Que m'importe qu'on pèse, qu'on juge, qu'on dissèque ?
J'ai laissé le présent glisser entre mes doigts en attendant demain, en croyant vos promesses de lumière après la nuit. Je ne veux plus d'un salut à crédit. S'il existe un souffle, qu'il soit maintenant, même dans l'obscur ! Même ici ! Rends-moi le présent. Je me charge du reste.

Le prêtre vacille ; sa main tremble sur le livre. Il cherche une phrase qui tienne, et ne trouve que le vieux fil.

LE PRÊTRE

La vie ne peut pas être seulement cet instant que vous exigez. Elle prend sens dans ce qui l'attend, au-delà. Sinon tout s'effrite, tout se perd... Il faut une promesse qui sauve ce que nous n'avons pas su vivre. Vous réclamez "maintenant", mais... n'est-ce pas ce "maintenant" qui vous a conduits ici ? On ne revient pas en arrière. Il faut accepter le verdict. Il faut croire que la lumière existe, même si elle se fait attendre.

LA MORT

Tu parles comme si la vie était un examen raté qu'il faudrait repasser ailleurs. Cet ailleurs que tu promets ressemble trop à un refuge. Tu veux sauver ce qui n'a pas été vécu : impossible. La vie ne se stocke pas. Elle se respire ou elle s'éteint.

Le merle fixe le prêtre avec une attention qui n'est ni jugement ni pitié.

LE MERLE

Où veux-tu vivre, prêtre ? Demain ? Ailleurs ? Dans un lieu que personne n'a vu, que tu appelles "lumière" pour ne pas dire "absence" ? Moi, je chante là où je me tiens. Si je garde mon chant pour un autre monde, il mourra dans ma gorge. Et avec lui... moi.

Les mains redescendent un peu, comme si la colère s'épuisait en vérité.

LES MAINS DU DÉFUNT

On m'a pris la vie à force de me promettre "après". Le bonheur ailleurs m'a volé l'ici. Je ne veux pas être sauvé. Je veux vivre — même cassé. Même dans la nuit. Même autrement.

Le prêtre reste immobile. Puis, à contre-cœur, quelque chose se fissure : un souvenir remonte, non comme une preuve, mais comme une scène ancienne qui tient plus fort que les dogmes.

LE PRÊTRE

Plus bas, presque honteux

Je... connais cette nuit. Il m'est arrivé autrefois de sentir le monde se taire... comme une maison abandonnée au bord d'un bois. Et j'ai eu peur. Alors j'ai brandi la lumière comme un bouclier. Peut-être ai-je confondu Dieu avec la lueur qui me rassurait.

Il s'interrompt, comme surpris d'avoir dit cela. La mort écoute. Et dans cette écoute, elle devient moins figure que présence.

LA MORT

Cette maison te tient encore. Elle est ta faille, prêtre : un lieu simple où l'espérance était une chaleur, un geste, une lampe qui tremble. Tu parles de cieux parce que tu as d'abord aimé un foyer. Ce n'est pas honteux. Mais c'est fragile : tu as fait d'une lampe un soleil, et du soleil une menace.

Le merle ne chante pas ; il veille. Sa simple immobilité semble dire : "reste là".

LE MERLE

Une lampe qui vacille... Parfois c'est tout ce qu'on a. Et c'est assez pour ne pas courir. Ne demande pas à la nuit de disparaître. N'achète pas la paix en promettant l'aurore. Tiens ta lampe bas, comme on tient une main.

Les mains, à peine visibles maintenant, se font plus humbles, non apaisées, mais présentes.

LES MAINS DU DÉFUNT

Rends-nous cette maison, prêtre, pas comme un souvenir : comme une manière d'être.
L'odeur du bois humide. La cire. La chaleur pauvre. Nous avons trop attendu des ailleurs. Si
la vie doit être peu, qu'elle soit peu mais vraie. Qu'elle tremble. Qu'elle brûle. Qu'elle tienne.

Un silence long s'installe. La neige continue de tomber, absorbant les contours et les voix.

*Le prêtre ne reprend pas son livre. Il le tient ouvert sans lire, comme si les pages étaient
soudain devenues trop légères. La mort baisse la tête, non en triomphe : en reconnaissance.
Le merle, toujours posé sur sa croix, garde la veille. Les mains ne remuent plus : elles
demeurent juste assez pour qu'on sache que rien n'est clos. Rien ne se résout. Rien ne
commence. Le cercueil brûle encore, en silence.*

SCENE 3

Un banc dans un parc. Matin clair. Le médecin arrive, un dossier à la main, l'œil en quête de signes. Clara est déjà là : droite, tranquille, si présente qu'elle semble déjouer la raison même de ce rendez-vous.

CLARA

Je voulais que nous parlions ici. Je ne suis pas malade, docteur. Je ne me sens bien nulle part où les murs veulent me désigner, un cabinet attend un symptôme, une preuve, une anomalie à corriger. Alors je me suis dit qu'il valait mieux vous recevoir au milieu du monde vivant, là où rien n'est assigné, là où je peux respirer sans justification. Je vous ai demandé de venir ici parce que je ne voudrais pas qu'avant même de m'avoir entendue, vous m'enfermiez dans une pièce où l'on suppose déjà ce que je suis. Je ne suis pas un cas, ni un problème, ni une dérive de la raison. Je suis simplement quelqu'un qui a vécu quelque chose que je ne parviens pas à dire jusqu'au bout et ce manque, on s'empresse de le nommer folie.

LE MÉDECIN

Il la dévisage, surpris de sa maîtrise, en se rappelant les dires du prêtre.

Je comprends votre choix, Clara, et je vous assure que je ne suis venu ici ni pour vous diagnostiquer ni pour vous contraindre. Le Père m'a parlé de vous avec, comment dire, une inquiétude qui m'a semblé sincère. Il avait peur que ce que vous traversez vous perde davantage qu'il ne vous éclaire. Je suis venu pour vous écouter, pas pour vous contredire. Et je reconnais que votre calme, votre clarté même, m'étonnent et me rassurent. Si vous n'êtes pas malade, alors dites-moi simplement ce qui vous habite.

CLARA

Ce qui m'habite n'a pas de nom. Je pourrais dire « lumière » mais aussitôt elle s'éteint dans le mot. Je pourrais dire « présence » mais ce n'est pas quelqu'un. Je pourrais dire « esprit » mais alors vous penseriez que j'ai quitté la terre. Vous savez, docteur, on croit toujours que le vrai s'annonce avec évidence. Mais ce qui est le plus réel dans l'existence est ce qu'on ne voit pas, jamais, et qui pourtant pèse de tout son poids sur notre respiration. Ce qui est visible n'est que surface ; le cœur du monde est enfoui, et chaque fois qu'il cherche à poindre, il est immédiatement recouvert par l'œil de ceux qui veulent comprendre.

LE MÉDECIN

Je veux comprendre, Clara, mais pour cela il faut me laisser des repères. Vous dites que ce que vous vivez échappe au langage, qu'il se retire dès que vous tentez de le nommer. Très bien. Mais il me faut au moins un contour : cela vous fait-il peur ? Cela vous donne-t-il de la joie ? Souffrez-vous ? Ou bien êtes-vous portée ? Je ne cherche pas à réduire ce que vous vivez, mais à l'approcher, pour être certain qu'il ne vous détruit pas.

CLARA

C'est précisément là, docteur : je suis portée *et* je suis déchirée. Je me sens vivante d'une vie que je ne connaissais pas, mais cette vie ne veut pas se laisser attraper. Elle n'est jamais là quand je crois tenir sa source. Je suis comme quelqu'un qui nage vers un rivage qui s'éloigne en permanence, plus j'approche, plus l'eau se creuse. C'est comme si l'Esprit me parlait, mais qu'aucun mot dans nos langues ne puisse accueillir sa voix. Et parce qu'il n'y a pas de mots, on dit que je délire. Parce que je vois ce qui n'est pas visible, on dit que je perds la vue de ce qui l'est.

LE MÉDECIN

Personne ne vous nie cela, Clara. Mais il arrive que des expériences trop intenses troublent l'équilibre du monde. Quand quelqu'un que l'on aime meurt, il n'est pas rare que l'esprit se défende en créant une continuité imaginaire. C'est parfois un passage, un temps d'adaptation. Vous ne devez pas avoir honte d'espérer, mais vous ne devez pas non plus laisser cette espérance remplacer le réel.

CLARA

Le réel ? Quel réel ? Celui dont vous parlez, docteur, celui qui se mesure, qui se palpe, qui se

prouve ? Ce réel ne contient pas la moitié de ce que nous sommes. Et regardez comme il vous trahit déjà : vous parlez de « continuité imaginaire » pour expliquer ce qui en moi cherche la continuité véritable. Ce que j'ai ressenti n'est pas une invention pour boucher un trou. C'est une brèche qui s'est ouverte dans ce que vous appelez réel – et à travers elle, quelque chose a passé. Quelque chose d'impossible à tenir, vous avez raison. Mais c'est bien parce que c'est impossible que c'est vrai.

LE MÉDECIN

Clara, je vous en prie...

Il hésite. Son regard cherche une faille. Son métier l'exige : trouver le grain de sable dans la mécanique, identifier la faille, nommer l'écart. Ce qu'elle dit l'éveille et le menace. Il se demande : si elle ne délire pas, alors quoi ? Une zone s'assombrit dans son esprit – celle qui exige une cause.

CLARA

Vous voyez, docteur. C'est là que commence l'emprise. Tant que je souffrirais, vous auriez pitié. Mais parce que je suis calme, parce que je parle avec ordre, vous pensez que je maquille ma confusion. Je suis devenue trop cohérente pour être crédible. Voilà le piège du visible : il exige la folie pour croire au spirituel.

LE MÉDECIN

Je ne vous crois pas folle, Clara. Mais j'ai vu trop de personnes qui...

CLARA

Qui quoi ? Qui ont vu trop loin ? Qui ont respiré un air que vous ne pouvez pas respirer ? Qui ont senti une présence que vous ne pouvez pas admettre ? Vous voulez protéger ma santé. Moi, je veux protéger ce qui m'a touchée. Je ne défends pas une idée. Je défends une expérience. Et vous voulez la réduire à une réaction.

Le ton demeure clair, mais le fil tremble. Le médecin recule d'un millimètre mental.

LE MÉDECIN

Je ne veux réduire rien du tout. Mais ce que vousappelez « expérience » pourrait être un débordement du deuil, un désir trop fort qui transforme ce qui vous manque en ce qui vous

advient. L'esprit humain est capable de ces constructions, et elles peuvent nous faire souffrir plus encore si nous ne les reconnaissons pas comme telles.

CLARA

Alors pour vous, le vrai ne peut jamais nous bouleverser ? Vous croyez que l'esprit ne peut nous prendre de court qu'en se déguisant en erreur ? Vousappelez « débordement » ce que j'appelle « naissance ». Vousappelez « construction » ce que je sens être un appel. Et parce que je ne peux pas l'exhiber comme un objet, vousdoutez qu'il existe. Si je vousdisais que tout cela n'a pas eu lieu, vous seriez rassuré. Si je me mettais à pleurer dans vos bras, vous seriez certain de me comprendre. Mais je suis calme, je suis lucide, je suis présente. Voilà ce qui vous inquiète.

LE MÉDECIN

Il se tait un instant, puis à voix basse.

Ce qui m'inquiète, Clara, c'est que vousabandonniez le monde qui vousporte. Il ne faut pas que vous glissiez dans un ailleurs qui ne répond pas. Vousrisquez de renoncer aux vivants, à ceux qui restent. Je veux simplement être sûr que vousn'échappez pas à vous-même.

CLARA

Mais je n'ai jamais été autant avec moi-même. C'est votre monde qui échappe. C'est lui qui réduit, qui assèche, quiexige des preuves pour tout ce qui touche à l'âme. Vouscroyez que je m'éloigne, alors que peut-être, je m'approche. Vousvoyez un danger, alors que peut-être, une promesse s'annonce. Deux voix me sontvenues dans la nuit, et aucune ne m'a dit defuir. Elles n'ont pas dit : « Ne vis pas. » Elles ont dit : « Regarde autrement. »

Un silence. Le vent dans les feuilles. Au loin, des enfants jouent et rient : la vie bruyante du monde qui ignore les tragédies invisibles. Clara garde son calme. Le médecin, lui, commence à sentir qu'il perd pied.

LE MÉDECIN

Clara, vous me parlez d'une vérité qui se dérobe et pourtant vous dites qu'elle est ce qu'il ya de plus réel. Mais une vérité qui ne peut pas se dire, qui ne peut pas se montrer, qui ne donne aucun signe... comment voulez-vous que je l'admette ? L'esprit humain peut être trompé si facilement. Nous nous inventons des lumières pour survivre aux ténèbres. Vous

avez vécu une nuit difficile, vous avez perdu un être cher... Vous ne pensez pas que cette expérience pourrait être une défense de votre cœur contre l'effondrement ?

CLARA

Ah, l'effondrement... Vous croyez qu'il faut à tout prix l'éviter, qu'il serait la chute irréparable de ma raison. Mais peut-être que l'effondrement n'est pas la fin : peut-être que c'est l'ouverture, la fissure par où l'Esprit passe. Vous croyez que le monde tient debout parce que nous restons à la surface des choses. Moi, j'ai senti la faille sous mes pieds, et au lieu de tomber, j'ai découvert qu'il y avait encore du sol, un sol plus profond, plus vaste, un sol qui ne s'écroule jamais. Ce que vous appelez déni, fuite ou refuge n'est peut-être que la forme naissante du courage.

LE MÉDECIN

Mais à quel prix, Clara ? Vous parlez d'un sol plus profond mais si ce sol n'existe que pour vous, comment vivre avec les autres ? Comment tenir sans perdre la raison dans un monde qui n'entend pas votre vérité ?

CLARA

Alors le monde devrait-il être la mesure de tout ? Ce n'est pas moi qui m'éloigne des vivants, docteur. Ce sont eux qui vivent dans un étroit corridor du réel, persuadés que tout ce qui dépasse leurs murs est mensonge. Je ne renonce pas à la vie commune. Je veux simplement qu'elle ne soit pas amputée de l'essentiel.

LE MÉDECIN

Vous voyez... c'est cela qui m'inquiète. Vous parlez comme si vous aviez reçu une révélation qui dépasse toute discussion. Et ceux qui se sentent investis d'une vérité inaccessible aux autres finissent souvent par se couper du monde, par ne plus reconnaître aucun lien, aucune limite. Ils se croient choisis, élus, et c'est ainsi que l'on sombre.

Clara baisse légèrement les yeux, non par faiblesse mais par lucidité sur ce que ses paroles déclenchent.

CLARA

Je ne suis élue de rien. Je suis habitée, oui, mais par une fragilité. Je n'ai rien conquis. Je n'ai pas désiré cela. Je n'ai pas proclamé : « Je vois autrement que vous ». Ce sont vos regards, vos questions, vos soupçons qui me font passer du côté de l'extraordinaire. Moi, je n'ai

demandé que la permission de sentir. Et voilà que parce que je sens trop profondément, on me soupçonne de glisser vers l'abîme.

LE MÉDECIN

Mais vous voyez bien que ce trop pose problème. Ce que vous vivez n'est pas dans les limites que le monde peut porter. Et quand l'expérience déborde trop, elle peut briser l'équilibre intérieur.

CLARA

Mais pourquoi vouloir que tout soit toujours à l'équilibre ? Pourquoi vouloir que rien ne déborde ? La vie n'avance qu'en rompant des formes. Les vérités que vous défendez si ardemment sont peut-être des structures trop petites pour contenir le vivant. Vous dites : « Ce que vous vivez n'est pas dans les limites ». Et moi je réponds : peut-être que ce sont les limites qui ne sont pas à la hauteur.

Silence. Le médecin se sent acculé, mais il se reprend avec la rigidité douce de ceux qui croient aider.

LE MÉDECIN

Clara, ce que vous vivez doit pouvoir être accueilli par un langage commun, sinon... il n'existe que pour vous. Et quelque chose qui n'existe que pour soi... est très difficile à soutenir sans se déchirer.

CLARA

Je sais. Je le sens. C'est pour cela que je vous parle. C'est pour cela que j'ai parlé au prêtre. C'est pour cela que je cherche des mots même s'ils me trahissent. Mais si l'esprit se révélait pleinement, si tout devenait clair, visible, prouvable, alors vous n'auriez plus de travail, et moi non plus.

Parce que l'esprit, docteur... s'il se montrait dans sa totalité, il ne serait déjà plus l'esprit. Ce qui est infini ne peut apparaître que par manque. Et ce manque, c'est ce que vous appelez déséquilibre.

LE MÉDECIN

Vous êtes en train de dire que votre souffrance — car je sais que vous souffrez — serait la preuve même de la vérité que vous portez ?

CLARA

Je dis que la blessure est le lieu où l'Esprit entre. Et que vouloir refermer la blessure trop vite, c'est refermer la porte.

Une tension invisible s'est installée. Le médecin la regarde avec une attention inquiète. Clara respire profondément, elle tient encore son calme, mais l'émotion gagne sa voix, sans jamais la briser.

CLARA

Vous voyez ma lucidité et vous en faites une preuve de confusion. Vous voyez ma sérénité et vous en faites un masque pathologique. Tout ce que je suis devient aux yeux du monde la preuve d'un trouble. Et c'est cela qui est en train de me détruire : non pas ce que j'ai vécu, mais l'impossibilité d'être crue.

Le médecin détourne légèrement le regard. La lumière du monde extérieur semble, soudain, cruelle dans sa normalité. Clara, elle, regarde devant elle, un point que le médecin ne voit pas.

LE MÉDECIN

Je ne dis pas que vous mentez, Clara. Je ne dis pas que ce que vous vivez n'a aucune valeur. Mais la vérité ne peut pas se fonder sur la seule certitude intérieure, pas quand cette certitude vous met à distance de tout ce qui vous a construite jusque-là : vos proches, vos habitudes, votre langage même. Je ne veux pas que vous tombiez dans un monde où vous ne pourrez plus revenir, un monde qui ne vous offrira aucun appui si jamais votre lumière faiblit. Une expérience peut être sublime, mais si elle vous sépare de la vie commune, n'est-elle pas déjà en train de vous dévorer ?

CLARA

Vous parlez comme si j'étais en train de m'éloigner du rivage humain, alors que c'est peut-être le rivage qui se rétrécit. Ce que le monde appelle normalité, c'est souvent seulement l'habitude de se détourner de l'essentiel. Je ne déserte pas les vivants, docteur : je cherche seulement l'endroit où ils sont vraiment vivants. Je ne veux pas d'un monde où tout est vu sans être jamais regardé, où tout est prouvé sans être jamais compris. Vous avez peur que je quitte vos certitudes. Moi, j'ai peur que vous ne quittiez jamais vos œillères.

LE MÉDECIN

Mais la certitude est dangereuse, Clara, surtout quand elle vient d'ailleurs que du monde. Ceux qui sont sûrs d'avoir touché une vérité supérieure n'acceptent plus les limites. Et les limites... ce sont elles qui nous protègent de la chute.

CLARA

Les limites protègent du danger et condamnent souvent à l'aveuglement. Vous craignez que je me crois plus que je suis. Mais je ne suis pas montée : je suis tombée. Tombée dans une profondeur où je ne peux plus dire « tout va bien » sans mentir. Je ne suis pas une élue, je ne suis pas une prophète. Je suis une femme à qui l'on a refusé le droit de faire l'expérience de ce qui dépasse le calcul. Et parce que je continue à respirer dans cette profondeur, on veut m'en arracher comme si l'air y était toxique.

LE MÉDECIN

Ce n'est pas vous arracher à quoi que ce soit : c'est vous garder entière. Vous souffrez. Je l'entends. Vous avez perdu quelqu'un. Je le sais. Et votre esprit a trouvé une issue pour ne pas s'effondrer : créer un passage, imaginer un lien, sentir une présence. C'est naturel. Mais si cette construction devient votre seule réalité, elle vous privera de tout ce que la vie peut encore vous offrir.

CLARA

Voyez comme vous parlez : « imaginer », « se défendre », « se construire une issue ». Vous décrivez mon expérience comme un mécanisme de survie, jamais comme une possibilité ontologique. Vous refusez qu'il y ait une vérité qui dérange l'ordre des choses. Mais si la mort n'était pas la fin ? Si la nuit n'était pas vide ? Si l'absence était encore présence ? Si le silence était un langage adressé ? Vous demandez un signe. Et moi je vous réponds : le signe, c'est que je ne suis pas morte avec celui que j'aimais. Il reste quelque chose en moi qui ne veut pas se taire. Je ne l'ai pas inventé. Il m'a prise par surprise.

LE MÉDECIN

Mais ce « quelque chose » que vous nommez Esprit, n'est-ce pas ce que d'autres appellent simplement la mémoire ? Le souvenir façonne aussi des présences. On entend la voix des disparus alors qu'ils ne sont plus là. On les revoit marcher dans une pièce vide. C'est le cœur

qui parle plus fort que la raison. Il faut écouter le cœur, oui, mais sans lui laisser confondre l'impossible avec le réel.

CLARA

Le cœur ne confond rien, docteur. Il sait. Il ne déduit pas : il reconnaît. Il ne prouve pas : il accueille. Il n'introduit pas l'illusion dans la vie : il ramène la vérité là où l'esprit, trop raisonnable, l'avait expulsée. Et si ce que vousappelez mémoire était au contraire un fil tendu entre les vivants et les morts ? Une manière pour eux de ne pas nous abandonner entièrement ? Mais vous, vous coupez le fil pour nous éviter de trébucher. Voilà votre logique : mieux vaut ne plus rien sentir que risquer de sentir trop juste.

LE MÉDECIN

Je veux seulement que vous restiez arrimée à ce qui tient. À ce qui ne s'effondre pas quand la nuit se referme. Ce que vousappelez « vérité » est peut-être un rêve lucide. Et si ce rêve venait à s'évanouir brusquement, que deviendriez-vous ? Le vide serait pire encore.

CLARA

Peut-être. Mais peut-être que le vide est la condition du vrai. Peut-être que l'esprit ne peut exister que dans l'inaccompli, dans cette déchirure qui me traverse et que vousappelez maladie. Le plein serait sa mort. La preuve totale serait sa disparition. Vous attendez une vérité qui se montre, alors que la vérité est justement ce qui se refuse à se donner tout entier. L'esprit accompli serait un esprit mort et vous prétendez me sauver en voulant tuer ce qui s'éveille en moi.

LE MÉDECIN

Je ne veux rien tuer. Je veux vous garder parmi les vivants.

CLARA

Alors écoutez-moi vivre. Je ne me comporte pas comme quelqu'un qui glisse hors du monde : je regarde le monde avec une intensité que vous ne voulez pas voir. J'entends encore battre la lumière derrière le silence. Je sens, dans cette chair qui se refroidit, la trace indestructible d'une présence. Et cette présence me nomme sans mot, sans concept, sans preuve. Elle est là. Elle ne s'exhibe pas. Elle ne s'accomplit jamais. Elle veille. Elle attend. Elle **tient**. Et vous me dites : « Oubliez-la, car elle ne rentre pas dans mes instruments. »

LE MÉDECIN

Je vous dis : ne la laissez pas vous prendre tout entière. Ne laissez pas une intuition devenir le seul sol où vous posez le pied.

CLARA

Mais il n'y a pas d'autre sol. Il n'y a jamais eu que celui-là. Le reste, vos certitudes, vos mesures, vos protocoles — s'effondre à la première épreuve. Le corps tombe en poussière. Le langage ment à tout moment. Les souvenirs se dissipent. Mais l'esprit insiste, même quand il n'a plus de visage pour apparaître. Et vous appelez cela une menace. Moi, j'appelle cela : persévérence du vivant.

Elle regarde droit devant elle, comme si quelque chose était là que le médecin ne pouvait pas atteindre. Son calme n'a pas bougé et c'est cela qui, désormais, effraie le médecin.

CLARA

Vous ne pouvez pas m'aider, docteur. Parce que vous ne pouvez pas croire ce que je vis. Pas parce que vous ne voulez pas mais parce que votre monde n'a aucune place pour ce qui n'est pas encore visible. Et moi, je suis cet entre-deux : je vis dans l'invisible qui ne demande qu'à naître.

LE MÉDECIN

Si vous êtes si certaine... que puis-je encore faire pour vous ?

CLARA

Ne me diagnostiquez pas. Ne me classez pas. Ne réduisez pas l'inexpliqué au dérèglement d'un organe. Ne confondez pas la faille avec la faute. Accompagnez-moi, si vous le pouvez, dans ce qui n'a pas de nom. Sinon, laissez-moi aller seule vers ce qui me dépasse.

(Elle se lève doucement. Le médecin, sans s'en rendre compte, reste assis, comme si, soudain, c'était lui qui avait besoin de soutien.)

CLARA

La seule folie serait de ne pas répondre à l'appel quand il se présente. Et s'il me faut traverser le désert du doute pour trouver la source, je traverserai.

Elle fait un pas, puis un autre.

CLARA

Je ne suis pas perdue, docteur. C'est le monde qui ne se trouve plus.

Elle s'éloigne lentement. Le médecin la regarde aller, comme un homme qui comprend qu'il a peut-être condamné trop vite ce qu'il n'a pas su penser. Il ne l'appelle pas : il n'a plus rien à dire.

SCENE 4

Sur le parvis de l'église nous retrouvons le prêtre, Clara et le médecin...

LE PRÊTRE

Clara, je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais vraiment avoué à personne. On croit toujours que les prêtres commencent du côté du ciel, mais moi, j'ai commencé du côté du vertige. Quand j'étais enfant, je croyais tout ce qu'on me disait... au pied de la lettre. Quand on parlait du soleil "au-dessus de nous", je l'imaginais vraiment plus haut, sur un étage supérieur de l'univers, comme si notre terre était un rez-de-chaussée sombre et que, là-haut, au-dessus, la lumière avait enfin sa demeure. Quand on disait : "Dieu est dans les hauteurs", "les âmes sont au ciel", je voyais un lieu véritable, un pays plus clair, un étage lumineux où l'on monte quand on a fini ici. Ce n'était pas une image pour moi. C'était géographiquement vrai. Et puis, en grandissant, on m'a expliqué. On m'a appris que "haut" et "bas" ne veulent rien dire dans l'espace, que tout dépend de la gravité, qu'au fond, nous tombons sans cesse, que la terre elle-même tombe, que le soleil n'est pas au-dessus mais au centre d'un champ de forces, qu'il n'y a plus de haut ni de bas, seulement des masses qui s'attirent dans un vide sans sommet. On m'a dit : "Tu vois, le ciel n'est nulle part, ce n'est qu'une façon de parler. Il n'y a que des mondes, des espaces, des distances, et derrière tout ça... rien." Et c'est là, Clara, que j'ai eu peur. Vraiment peur.

LE PRÊTRE

Cette peur, je ne l'ai jamais oubliée. J'ai senti tout se dérober : plus de haut, plus de bas, plus de centre. Seulement un univers qui s'étend, qui s'étire, indéfiniment, sans but ni sommet.

On s'émerveille devant l'infini, moi je vacillais. Je me disais : si rien n'est au-dessus, alors rien n'est plus haut que nous, plus digne, plus accompli. Tout n'est qu'une succession sans fin. Et j'ai entendu un jour deux hommes se disputer : l'un disait que l'univers est fini, l'autre qu'il est infini. Celui qui défendait l'infini triomphait, car, dans une pensée où toutes les directions se valent, il n'y a plus aucune raison de s'arrêter. Mais en les écoutant, je me disais : si tout est indifférent, si l'univers n'est qu'une ligne qui ne finit jamais, alors il ne signifie plus rien. Une vie qui ne s'achève jamais ne devient jamais une œuvre. Ce n'est pas la durée que je désirais, c'était un sens, une forme, un accomplissement.

LE PRÊTRE

Alors j'ai commencé à penser autrement. À me dire : tout ce qui vit n'est beau qu'à partir du moment où cela trouve sa forme, son sommet, son contour. Une plante qui pousserait sans fin ne deviendrait jamais fleur. L'art me l'enseignait : ce qui est parfait n'est pas ce qui dure sans fin, mais ce qui atteint un point, une figure, une plénitude. Un tableau infini n'est plus un tableau. Une phrase sans fin n'est plus une parole. Pourquoi l'univers échapperait-il à cette loi ? S'il est une œuvre de Dieu, alors il doit avoir une structure, un haut, un bas, un centre, un sommet. Il doit être autre chose qu'un vide rempli de cailloux. À partir de là, j'ai commencé à soupçonner qu'on avait aplati le monde. Qu'en proclamant l'uniformité de l'espace, on avait tué la possibilité même d'un vrai "au-dessus" et d'un vrai "au-dessous". Et étrangement, cette réflexion n'a pas détruit ma foi, elle l'a réveillée.

LE PRÊTRE

Je me suis mis à croire qu'il existe un véritable "haut", pas seulement une illusion de direction liée au poids de nos corps, mais une hauteur réelle, ontologique si vous voulez. Je me suis mis à croire qu'il y a une région de l'univers où le spirituel domine, comme il y a ici des zones où le corporel règne en maître. J'ai imaginé – et plus j'y pense, plus cela m'apparaît nécessaire – qu'à un extrême de l'univers, la matière a durci, s'est épaisse, s'est éloignée du principe vivant, jusqu'à devenir cette lourdeur que nous subissons. Et qu'à l'autre extrême, au contraire, le spirituel s'est affiné, purifié, délié de toute inertie, jusqu'à devenir ce que nous appelons, faute de mieux, le ciel. Deux mondes, alors qu'il n'aurait dû y en avoir qu'un seul. Une fracture dans la création. Ici, la partie la plus basse, la plus nouée au poids et à la corruption. Là-haut, la partie la plus pure, la plus légère, la plus proche du cœur de Dieu.

LE PRÊTRE

Vous voyez où cela me mène, Clara : j'ai cessé de penser le ciel comme un vague "ailleurs" sans lieu, sans consistance, sans forme. J'ai recommencé à croire à un ciel au sens fort : un lieu, pas dans nos coordonnées terrestres, mais dans l'ordre de la création, un sommet, une région plus haute, destinée à recueillir ce qu'il y a de plus clair, de plus vrai, de plus aimant dans l'univers. Ce n'est pas de l'astronomie, c'est une manière de sauver l'idée que tout ne se vaut pas. Que tout ne flotte pas à l'infini dans une nuit sans relief. J'ai besoin, oui, j'ai besoin de croire qu'il y a un point d'achèvement, une patrie pour ce qui, ici, ne trouve pas sa place.

LE PRÊTRE

À partir de là, beaucoup de choses se sont mises en ordre en moi. La mort n'a plus été pour moi un saut dans le néant ou une simple évaporation dans un "purement spirituel" abstrait. Je me suis mis à la voir comme un passage de l'extrême bas vers l'extrême haut, d'une région où l'intérieur est écrasé par l'extérieur vers un monde où l'extérieur sert enfin l'intérieur. Ici, tout ce qui est beau, sensible, fragile est mêlé à la lourdeur, au grossier, défiguré par ce qui l'entoure. Là-bas, me disais-je, tout ce qui en nous était délicat, aimé, blessé, mais vrai, sera recueilli dans un milieu qui lui correspond. Ici, l'amour est déplacé, déçu, piétiné. Là-bas, il rencontrerait enfin ce qu'il cherchait. Ici, les coeurs faits pour se répondre sont séparés par les siècles, les distances, les malentendus. Là-bas, ce qui est semblable en profondeur se rejoindra. Ici, le langage trahit plus qu'il ne révèle. Là-bas, me disais-je, la parole elle-même ne sera qu'apparition de l'essence, et peut-être même que l'essence se passera de parole.

LE PRÊTRE

Je ne te parle pas ici, Clara, comme on parle en chaire, mais comme un homme qui a eu peur et qui s'est fabriqué – ou découvert, je ne sais – une manière de tenir debout dans ce vertige. Je me suis dit : si tout ce qui est vraiment excellent est spirituel, alors rien de ce qui est véritablement beau ici ne peut disparaître. Cela doit réapparaître là-bas plus pur, plus libre, plus intense. La musique, la lumière, le geste d'un visage, une parole qui nous a relevés... Tout cela ne peut pas s'éteindre comme une flamme qu'on souffle. Ce serait une insulte faite à celui qui a donné cette beauté. Alors j'ai imaginé – non, j'ai cru – que le ciel est ce lieu où l'on retrouvera l'essence de ce qui ici n'était qu'esquissé, étouffé, corrompu. Non

pas un monde pâle, moralement plus propre mais ontologiquement amaigri. Au contraire : un monde plus dense de sens, plus riche, plus aimant, plus vrai.

LE PRÊTRE

Tu vois, Clara, au fond, ma foi dans le ciel répond à deux choses très simples, presque enfantines : la peur du chaos, et la conviction que rien de ce qui est vraiment bon ne doit être perdu. La science m'a appris qu'il n'y a ni haut ni bas, seulement des masses et des chiffres. J'ai senti que, si je me laissais enfermer là-dedans, je perdais tout. La philosophie m'a dit que la mort est passage à un pur état spirituel, sans lieu, sans centre, sans relief. J'ai senti que si j'acceptais cela, je renonçais à l'idée même d'une maison pour l'âme. Alors j'ai tenu bon : j'ai voulu garder un haut et un bas, un ciel et une terre, un monde de départ et un monde d'accomplissement.

LE PRÊTRE

Peut-être ai-je tort. Peut-être que je simplifie, peut-être que je force la main au mystère. Mais comprends au moins ceci : si je parle d'âme, de corps spirituel, de rotation entre l'intérieur et l'extérieur, ce n'est pas pour enfermer ton expérience dans des concepts abstraits. C'est parce que je ne peux pas supporter l'idée que ce que nous vivons ici – les larmes, les joies, les rencontres, les fidélités – n'ait aucune résonance, aucun écho, aucun accomplissement. Je ne peux pas vivre dans un univers sans sommet. Alors je pose un sommet. Je l'appelle ciel. J'y rassemble ce qui, ici, est dispersé. J'y accueille les morts. J'y place Dieu – non pas parce qu'il y habiterait dans l'espace, mais parce que j'ai besoin d'un lieu où l'esprit et le corps, enfin, ne se contredisent plus.

LE PRÊTRE

Voilà, Clara. C'est ainsi que je tiens. Je comprends que ton expérience ne rentre pas là-dedans, ou pas tout à fait. Je comprends que tu vives quelque chose qui dépasse mes images. Mais avant que tu ne tranches, avant que tu ne rejettes ce que je dis comme un simple système, je voulais que tu saches : je ne parle pas de là-haut pour t'écartier de ta vérité. Je parle de là-haut parce que, sans un haut, tout ce que nous sommes me semble voué à se dissoudre sans forme ni justice. Mon ciel, c'est peut-être ma manière de ne pas sombrer.

(Silence. Le prêtre baisse enfin les yeux. Pour la première fois, Clara n'entend pas une doctrine, mais la peur et le besoin d'un homme. C'est à partir de là qu'elle pourra, vraiment, trancher.)

Pendant ce discours, nous avions remarqué une femme en bas, marchant sous les arbres près de l'église, qui semblait chercher la boîte de quêtes, dans laquelle nous la vîmes ensuite jeter quelque chose. Elle se dirigeait maintenant vers nous, mais, à mi-chemin, elle s'arrêta et parut indécise quant à savoir si elle devait revenir sur ses pas. Cependant, elle se ressaisit et monta ; je la reconnus comme étant la femme d'un épicier d'une petite ville située à trois heures d'ici. Lorsqu'elle nous salua,

LE PRÊTRE

Qu'est-ce qui vous amène en ces lieux ?

Mais elle ne voulut pas répondre avant que je lui dise que je l'avais vue faire une offrande là-bas et qu'elle devait donc avoir un souci.

LA FEMME

« Oh, non », répondit-elle, « je vais l'admettre uniquement à vous, je sais que vous êtes un homme doux et que vous ne blesserez pas mes sentiments. L'an dernier, mon enfant cadet, un garçon, celui que mon mari aimait le plus de tous ses enfants, tomba dans une forte fièvre qui devint de plus en plus dangereuse. Le père était justement parti à une foire commerciale et j'étais terriblement effrayée. »

Oh, dis-je, que ferai-je si je perds son enfant préféré et juste quand je suis seule ? Comment vais-je annoncer cela à son père, comment le rencontrer avec la nouvelle ? Ne pensera-t-il pas que quelque chose a été négligé et que cela l'affligerait encore plus ?

Tandis que je me lamentais ainsi, un voisin m'éloigna et me dit : « Je veux vous confier quelque chose, faites un vœu à Saint Walderich, il a déjà entendu beaucoup de vœux et a accompli de véritables miracles. »

Puis il me raconta de nombreuses histoires et me dit qu'il avait lui-même été aidé ainsi lors d'un besoin.

Je lui répondis : « D'où lui vient l'idée qu'une femme protestante comme moi fasse un vœu à un saint catholique ? Dieu m'aidera même sans cela, s'Il veut. »

Néanmoins, cette idée resta dans mon esprit, d'autant plus qu'il me raconta que de nombreux protestants de la région entière plaçaient leur confiance en Saint Walderich, tout comme les catholiques. Sa chapelle existait depuis des temps immémoriaux et était la première dans la région, ils ne voulaient pas la laisser partir ; chaque année, une grande quête a lieu dans l'église, les protestants y assistaient aussi, et ils y tenaient même un service quelques fois durant l'été. Mais je restai ferme, bien que l'homme apportât encore d'autres personnes me demandant de faire ce vœu, et l'un d'eux ajouta : « Ne ratez pas cette occasion, vous prenez une grande responsabilité, si votre mari était ici, il le ferait certainement »,

ce qui me toucha profondément.

Enfin, arriva la terrible soirée où le médecin me dit que c'était la dernière fois qu'il viendrait et qu'il fallait me préparer à la mort de l'enfant cette nuit-là. J'étais alors complètement dévastée. Et tandis que l'enfant se dégradait visiblement de plus en plus, et qu'il semblait n'y avoir plus aucun espoir, je fus prise de désespoir et, intérieurement, je fis un vœu profond et sincère d'une grande offrande à Saint Walderich, si seulement il m'aidait dans cette épreuve. Et vous voyez, poursuivit-elle, à peine une demi-heure s'était écoulée lorsque l'enfant tomba dans un sommeil léger et dormit jusqu'au matin, moment où je prévenais le médecin. Il vint et fut totalement étonné de constater que l'enfant était encore en vie, l'examina lorsqu'il se réveilla, et dit que l'enfant avait été sauvé ; mais c'était véritablement un miracle, ajouta-t-il, sans savoir rien de mon vœu. Quelques jours plus tard, mon mari arriva, se réjouissant tout autant que moi, et donna immédiatement tous les bénéfices de l'année et plus encore pour accomplir ce qui avait été promis. Alors, aujourd'hui, je suis descendue dans la petite ville pour récupérer une partie de l'argent d'un autre épicier qui devait encore de l'argent à mon mari, et je rentre maintenant par le col, en revenant chez moi.

LE PRÊTRE

Dieu t'a sûrement aidée, car Il voit dans les coeurs. Rentre chez toi, réconfortée, et salue ton mari et tes enfants. »

L'histoire les avait tous profondément touchés, et ils restèrent un moment en silence avant de repartir.

LE PRÊTRE

Quelle joie de trouver encore un peu de croyance en ces temps. Car la croyance touche à tout, du plus petit au plus grand, et son absence rend nécessaire le recul toujours plus grand de ce qui nous concerne.

CLARA

Mais ne faut-il pas vraiment supposer que, par la magie de la croyance, et par le respect particulier que les esprits ont acquis dans certains lieux au fil du temps, ils deviennent réellement les esprits protecteurs de ces régions ? N'est-il pas naturel que ceux qui ont d'abord apporté la lumière de la croyance dans ces forêts, qui ont planté des vignes sur les collines et du maïs dans les vallées, et ont ainsi permis qu'une vie plus humaine se développe dans des régions autrefois sauvages et presque inaccessibles, n'est-il pas naturel, dis-je, qu'ils continuent à partager les sorts des pays et des peuples, qui ont été construits par eux et unifiés dans une même croyance ? Les pères au ciel oublient-ils leurs enfants sur Terre ? Et ne sont-ils pas, eux, les véritables pères spirituels ? Pour ma part, je suis profondément touchée par le spectacle d'un peuple qui a encore un esprit protecteur auquel il peut se tourner lorsqu'il est dans le besoin, et dont il peut attendre réconfort et aide.

LE MEDECIN

Même une localité cache son propre secret, dit le docteur. Depuis que la pensée humaine a commencé, certaines doctrines, certaines vues du monde et certaines conceptions des choses ont été natives de certains endroits, non seulement de vastes étendues de terre, comme l'Orient, mais aussi de petites zones au milieu de ceux qui pensent différemment. Mais même cet organe supérieur, qui se manifeste autrement seulement comme un phénomène temporaire dans cette vie, est plus constant dans certaines régions, et pas seulement dans de grands royaumes, comme cette soi-disant autre vue dans les Highlands écossais, mais, comme je le sais par expérience, dans des zones assez petites. N'étaient-ce pas aussi les oracles des anciens qui étaient liés à certains lieux, à des endroits particuliers ? Ne devrions-nous pas en tirer la conclusion générale que la localité n'est pas aussi irrélevante pour le supérieur qu'on le suppose généralement ? En

effet, ne ressentons-nous pas une certaine présence spirituelle en chaque lieu, qui soit nous attire vers ce lieu, soit nous en éloigne ? Il en va de même pour les périodes individuelles de temps.

LE PRÊTRE

Comme nous serions étonnés si, ne nous contentant pas de considérer uniquement ce qui est donné extérieurement, nous remarquions que les circonstances que nous croyions être des causes ne sont que des moyens et des conditions, et que, justement lorsque nous ne pensions pas que des esprits étaient occupés autour de nous, ils nous menaient à la fortune ou à la malchance, selon celui que nous suivions.

CLARA

Mais pourquoi cela se produit-il si rarement et pourquoi semble-t-il si difficile pour l'être intérieur d'une personne de lui être révélé, de sorte qu'il puisse, en effet, être constamment en relation avec un monde supérieur ?

LE PRÊTRE

C'est comme d'autres dons qui sont distribués selon la faveur et non le mérite, et à travers lesquels Dieu élève souvent ce qui est inférieur et déprécié. Mais il y a un secret en particulier que la plupart des gens ne saisiront jamais : ceux qui veulent un tel don ne participeront jamais à son obtention, et la première condition pour cela est la sérénité et une volonté calme. J'ai connu des personnes qui, bien qu'elles fussent autrement spirituelles, ne laissaient jamais leur imagination se reposer ni le jour ni la nuit, et qui tentaient tous les moyens, comme elles disaient, pour entrer en contact avec leurs proches disparus par l'extase ; mais elles n'ont jamais été bénies de ce vœu. Au contraire, il semble qu'au fil des âges, ce sont ceux qui n'ont rien tenté de tel, mais qui étaient simples et pieux, qui étaient jugés dignes de recevoir des ouvertures d'un autre monde. En ce sens, je considère que le décret selon lequel l'homme ne devrait jamais chercher un lien avec les esprits est bon et juste.

CLARA

Tout désir intense est coupable, et il semble impossible d'avoir ce désir sans une telle intensité, dit Clara.

Ne devrions-nous pas généralement observer la même sensibilité envers les défunts que nous croyons devoir aux vivants ? Qui sait s'ils ne partagent pas plus profondément avec nous que ce que nous pensons ; si la douleur que nous ressentons si intensément, l'excès de larmes que nous versons pour eux, n'est pas capable de les déranger ?

(Clara s'approche, doucement, sans brusquer la mère.)

CLARA

Je suis heureuse pour toi. Pour lui. Pour la Vie qui persiste toujours un peu plus loin qu'on ne l'imagine. Mais ne crois pas que Dieu ait changé la nature pour toi. Que la mort ait reculé parce que tu l'as suppliée. La mort ne cède pas à la prière. Elle vient quand elle doit venir. Et parfois... elle tarde un peu.

(La mère hésite, sur la défensive malgré elle.)

LA MÈRE

Mais... si Dieu n'est pour rien dans ce répit... alors pourquoi ? Pourquoi est-il encore là ?

CLARA,

(Avec une très grande douceur)

Parce que la Vie n'est jamais docile. Parce qu'elle déborde tout ce que les hommes savent d'elle. Parce qu'elle reste un mystère plus fort que nos diagnostics. Dieu ne l'a pas prolongée. Il a seulement marché avec vous pendant que la mort approchait.

(Le prêtre intervient, un rien piqué.)

LE PRÊTRE

Clara, tu parles en philosophe. Moi, je crois au Dieu qui agit. Qui répond. Qui décide.

CLARA

Alors je te pose une question simple : si l'enfant était mort, Dieu l'aurait-il voulu ?

(Le prêtre reste interdit — une brèche vient de s'ouvrir.)

CLARA

(Poursuivant, lentement)

Ne faites jamais de Dieu le maître des résultats. Cela le rendrait monstrueux.

(Elle se tourne vers la mère, avec tendresse.)

Dieu n'a pas sauvé ton enfant. Il ne sauve jamais. Il accompagne. Il éclaire. Il demeure.

C'est cela, sa présence : il ne s'en va pas quand la douleur arrive.

(La mère baisse les yeux, bouleversée autrement.)

CLARA

Si ton enfant était mort ce matin, Dieu aurait été là aussi. Et ton amour aurait tenu jusqu'au bout de la nuit.

(Silence. Le prêtre respire plus court. Clara s'adresse maintenant à lui.)

Ne dites pas que Dieu choisit qui vit. Ne dites pas qu'il punit ou récompense. La vie n'est jamais un mérite. Elle est un mystère.

(Le prêtre baisse la tête, touché malgré lui)

CLARA

(Comme une évidence)

Ce qui s'est passé ici n'est pas une victoire. Ce n'est pas un triomphe. C'est une surprise de la Vie. Rien de plus et rien de moins.

(Elle pose une main sur l'épaule de la mère.)

Ne remerciez pas Dieu d'avoir changé le cours des jours. Remerciez-le d'être resté alors que vous tremblez de perdre. C'est là que réside le miracle.

(Un silence épais, lumineux, se dépose sur l'endroit. Le prêtre recule d'un pas, plongé dans un doute inquiet.)

LE PRÊTRE

Dieu a choisi la vie pour cet enfant.

CLARA,

(Sans colère, mais irréfutable)

Personne ne choisit la vie. La Vie s'impose, se prolonge, déborde. La mort est toujours incertaine, mais la Vie, jamais.

(Le prêtre n'a soudain plus d'argument « divin ».)

LE PÈTRE

(Il se ressaisit une fois encore, regarde Clara d'un œil sombre et inquisiteur)

Comment peux-tu dire que la mort est toujours incertaine ? Ton cher époux n'est-il pas mort à son tour comme tant d'autres avant lui ?

CLARA

Pourquoi est-elle incertaine ? Parce que la mort n'est jamais assurée, elle demeure, oui, incertaine. Celui qui choisit la voie du devenir d'Esprit ne mourra pas, à condition bien sûr que les vivants demeurent dans la fidélité à la présence. Mais d'un autre côté « vie est mort ». Qu'est-ce que cela signifie au juste ? Que l'homme ne cesse de mourir tant il se retourne. La mort est ici symbolique et elle concerne les vivants autant, sinon plus, que les morts. Mourir, c'est endosser le costume du dernier homme, c'est s'asseoir dans le contentement et refuser d'avancer encore. Vivre, c'est marcher, avancer dans la nuit même si la marche ne conduit nulle part puisque celui qui marche ne saurait atteindre son achèvement. La mort, c'est l'achèvement dans le contentement : est mort celui qui vit dans son fauteuil n'attend plus rien si ce n'est la ronde des aiguilles de l'horloge. Est mort celui qui refuse la voie du devenir dans l'Esprit. La mort est une désincarnation, la libération de l'esprit d'un corps devenu trop lourd mais la survie de l'esprit n'est pas assurée pour autant et j'imagine volontiers qu'il y a des esprits qui se confondent avec la nuit et finissent par s'y dissoudre. Non pas qu'ils disparaissent vraiment puisque l'esprit ne pérît pas mais c'est tout comme. Je me suis souvent demandé ce que devenait après sa mort l'esprit de celui qui toute sa vie fut foncièrement mauvais, l'impardonnable, et la réponse, la seule, est la suivante : rien, si ce n'est une ombre. La mort

ne sauve rien et celui qui ne fut jamais d'esprit ne le deviendra pas grâce à la désincarnation : il est condamné à l'errance dans un monde qui lui sera toujours hostile et qu'il ne parviendra jamais à habiter.

LE PRÊTRE

(Il hausse le ton...)

Ainsi, ma pauvre enfant, tu ne crois pas aux miracles ! Prends garde ! C'est dieu lui-même qui t'abandonne...

CLARA

Le miracle, c'est une présence dans la douleur, c'est divin oui, mais dieu n'a pas sauvé l'enfant, cette présence divine dans la fidélité de la mère n'est pas la cause, dieu n'est jamais une cause : le miracle de la présence divine dans la douleur tient à la fidélité de la mère mais ce n'est pas elle qui sauve. Je dirais personnellement que la présence divine ici éclaire ce qu'est la Vie et indique seulement que la vie c'est bien plus que ce que le médecin peut mettre dans son diagnostic : elle demeure un mystère et la survie de l'enfant est un signe de ce mystère mais la mort de l'enfant n'aurait pas terni ce mystère. Cela ne signifie pas du tout que la survie dans un pareil contexte est élective, que dieu choisit qui peut vivre et qui doit mourir mais qu'elle appartient à ce qui de la vie demeure inexplicable car la vie déborde le simple cadre médical. Bref le miracle c'est la présence divine, pas la survie de l'enfant qui contredit le diagnostic du médecin.

LE PRÊTRE

(Il est rouge de colère...)

Et dieu ?

CLARA

Dieu ? Il se souvient de sa propre chute car c'est un dieu blessé dont les plaies ne guérissent pas car notre propre douleur ne cesse de les rouvrir...

Le prêtre s'éloigne un instant en faisant de grands gestes, il levait ses bras au ciel en prononçant des paroles dures en évoquant le ciel. Le médecin s'approcha de lui, Clara semblait abasourdie par la réaction du prêtre...

LE MEDECIN

Il est inutile de vous mettre dans de pareils états ! Il est probable que ses paroles ont dépassé sa pensée : elle est endeuillée, ne l'oubliez pas. Ses propos sont tranchants, je vous l'accorde, mais n'y voyez aucun blasphème : n'avez-vous, si j'en crois votre sermon, cherché vous-même à vous rassurer contre l'impensable, à placer un haut en regard d'un monde que vous jugiez trop bas ? Vos convictions sont faites et je les respecte mais elles n'appartiennent qu'à vous. Et puis n'y mettez-vous pas trop de sagesse, trop de philosophie ?

LE PRÊTRE

Si je me suis calmé, ne croyez pas que je renonce. Ces convictions, comme vous dites, elles m'ont forgé, elles ont donné un sens à ce qui n'en avait pas, du moins c'est ainsi que je l'ai ressenti. C'est un pari, je vous l'accorde, mais il est raisonnable : le monde, et avec lui les hommes, est si bas qu'il lui faut bien un haut vers lequel se hisser : comprenez-vous ? Qui peut se satisfaire du peu qu'on nous accorde, de tous ces maux qu'il nous faut endurer ? Non, je vous l'assure, tout ceci a bien un sens dont les mystères échappent au plus grand nombre, et cette destinée, j'en suis par mes fonctions mais aussi par ma pleine adhésion, l'humble garant.

À ce moment-là, ils sortirent des arbres de l'église et toute la région se dévoila à nouveau devant eux dans une douce transfiguration. Après un moment de contemplation silencieuse, Clara reprit la parole...

CLARA

D'où vient cette profonde dévotion à la Terre, indépendante de tout plaisir que nous appelons bonheur terrestre et consistant en une pleine appréciation de l'invalidité de cette vie ? Pourquoi, si notre cœur est en effet engourdi à tout ce qui est extérieur, et ne le considère avec plaisir que comme un signe et une image de notre être intérieur, pourquoi, même si nous sommes fermement convaincus que l'autre monde dépasse largement le présent de toutes parts, y a-t-il

néanmoins ce sentiment qu'il est difficile de se séparer de cette Terre ; et si nous n'avons pas un secret horreur de cette séparation pour nous-mêmes, alors nous l'avons pour les autres ?

LE PRÊTRE

Reconnaissons même dans cette caractéristique humaine la sagesse de la main qui l'a placée dans notre âme. Même lorsque nous réduisons notre estimation de cette vie à sa mesure appropriée, n'avons-nous pas en privé un sentiment qui nous dit que nous devons à cette Terre une certaine dévotion, et que cette Terre restera toujours proche de nos cœurs, non seulement comme une mère, mais aussi dans la mesure où cette Terre partage avec nous un destin et un espoir ?

Si l'Éternel ne nous avait pas refusé le regard inévitable sur cet autre monde, qui pourrait supporter le temps qui lui est attribué ici par Dieu et qui ne chercherait pas à quitter cette vie plus tôt, là où même dans la vie à son meilleur, ni sécurité, ni stabilité, ni véritable satisfaction ne sont atteintes ? Où même une joie modérée laisse une piqûre, et où un cœur rarement en paix tire aussi des délices de la vie un poison subtil, qui finalement nous enterre ?

Et ainsi, je crois qu'il est divin que, même après la mort, dans l'être intérieur de l'homme, une certaine sympathie reste pour la Terre dont il faisait partie, que cette séparation d'avec elle est réellement ressentie, sinon la mort ne serait pas la mort et que ce sentiment est véritablement enraciné dans les profondeurs de notre être car, sans doute, Dieu sait aussi comment mieux utiliser la solidité et la grossièreté que nous laissons derrière nous sur Terre que ne le font les philosophes.

LE MEDECIN

Il semble que rabaisser la Terre à un tel niveau modéré change aussi certaines conceptions religieuses.

LE PRÊTRE

Je ne suis pas d'accord. Certes, la Terre perd sa position centrale. Même s'il existe au moins une intention divine finale que l'intérieur soit représenté autant que possible dans l'extérieur, alors les deux points finaux — celui où l'intérieur est maintenu sous sa forme la plus pure et celui où il est le plus corporel et extériorisé — sont plus ou moins également importants. Et si nous pouvons imaginer la création vivante et continue comme une rotation, pour ainsi dire, dans

laquelle le corporel est constamment élevé vers le spirituel et le spirituel abaissé vers le corporel, jusqu'à ce que les deux éléments se soient plus ou moins diffusés l'un dans l'autre et soient devenus un, alors cette rotation aurait atteint son véritable but uniquement lorsque le plus élevé et le plus spirituel serait descendu vers le plus corporel, et quand, de même, le plus bas et le plus grossier serait monté vers le plus spirituel et transfiguré.

Ainsi, au cours des âges, aux limites les plus extrêmes du monde, où la croissance de la création, pour ainsi dire, passe en masse solide et corporelle, l'apparition du plus pur et du plus spirituel serait devenue nécessaire. Et inversement, ce qui provient du plus bas et du plus grossier — l'homme — selon son destin final, doit être élevé vers la plus haute et la plus délicate spiritualité. Car la création ne peut se reposer tant que le sommet n'est pas revenu au plus bas, et il est même ici que le premier doit devenir le dernier et le dernier le premier.

LE MEDECIN

En général, je suis tout à fait d'accord avec cela. Mais nous ne pouvons pas affirmer que la Terre soit le point le plus bas et le plus corporel de tout le monde ; et c'est même improbable selon tout ce que nous savons. Nous pourrions supposer que les planètes deviennent plus libres dans leur nature et plus libérées du corporel à mesure qu'elles s'éloignent du soleil, ou bien nous pourrions simplement nous en tenir aux évaluations des astronomes sur la densité, mais dans aucun des cas la Terre ne représente une extrémité.

LE PRÊTRE

Ma vision n'est pas exactement que le point le plus extrême se trouve sur une seule planète. Mais on ne peut nier que les planètes les plus basses sont les régions où la corporalité domine le plus. L'homme seul me convainc de cela. En lui, même l'essence la plus fugace et délicate semble liée à un élément aussi rude et dur ; et c'est justement à cause de cela que je le placerais très haut dans l'échelle de l'être et comprendrais pourquoi il a été favorisé par rapport à ces créatures que Dieu a créées comme si elles venaient de Lui, sans rien prendre de l'autre élément — celui qui a été ajouté à notre mélange — ou du moins celles qui ont été formées uniquement à partir de la partie la plus délicate de ce matériau et qui ont été rapidement achevées.

CLARA

Il semble que l'homme soit ainsi comme une œuvre d'art. Ici aussi, ce qui est délicat ou spirituel reçoit sa plus haute valeur uniquement en affirmant sa nature par le mélange avec un élément conflictuel, voire barbare. La plus grande beauté n'apparaît que lorsque la douceur maîtrise la force.

LE PRÊTRE

Je me souviens avoir entendu exactement cela de la part du visionnaire du nord, dont les discours à ce sujet m'ont apporté une grande joie. Il pensait que le Seigneur voulait naître sur cette Terre pour la Parole, car c'est ici seulement qu'elle aurait pu être multipliée matériellement, écrite et préservée à la lettre. Il disait que nous tirons des similitudes trop rapidement. Il est en soi improbable qu'un autre corps mondial ait une telle espèce d'êtres dotés de raison, et qui sont liés si activement et diversement par leurs actions, leurs affaires, leur langage et leurs règles, par la guerre et la paix, comme l'est l'espèce humaine. Il soutenait même que, loin des relations artificielles et compliquées auxquelles l'homme a été conduit par le besoin, le désir d'activité et, en général, par un désir de compagnie, les espèces dans d'autres mondes vivent uniquement en familles. Là-bas aussi, seules des révélations orales par des esprits et des anges ont lieu et, comme ces révélations ne sont pas liées à un medium aussi fixe que le nôtre, elles disparaissent facilement et sont perdues.

En général, les habitants des différents mondes doivent être considérés comme différents membres d'une seule grande personne, dans laquelle les peuples de notre Terre représentent le sens naturel ou externe. Ce dernier est le dernier, celui où l'être intérieur de la vie expire et où il repose comme dans son être commun. De même, la Parole exprimée et écrite est le but et la fin de toute révélation divine ; c'est là que la révélation a complètement basculé dans l'externe et où la Parole est véritablement devenue chair. Et l'on pourrait même ajouter, je pense, que le langage, tel que nous le connaissons, est quelque chose de particulier à la Terre. Peut-être que dans d'autres mondes il est bien plus élémentaire et ressemble davantage à la musique, éveillant des sentiments passagers plutôt que transmettant des pensées, et plongeant peut-être dans les profondeurs du cœur.

LE MEDECIN

Mais même en prenant la question purement extérieurement, comme cela se fait généralement, c'est-à-dire selon des relations numériques, il ne devrait pas être impossible de trouver le lieu

et l'emplacement de la Terre une fois pour toutes. Car je ne sais pas quel pressentiment me convainc aussi fermement que la Terre doit se tenir dans une relation particulière avec les planètes, indépendamment de ma conviction que la Terre était la scène de la révélation divine la plus claire et la plus parfaite. Mais, pour moi, la plupart des tentatives faites jusqu'à présent pour trouver un ordre légitime entre les différents mondes semblent en partie insuffisamment scientifiques et en partie provenir d'assomptions artificielles et fausses.

Si l'on revenait à l'ancienne manière de compter, qui a certainement beaucoup de mérite, et au nombre sacré, qui en a encore davantage, rien n'empêcherait que cela soit continuellement dépassé par de nouvelles découvertes, ce qui n'est que prévisible, prenant sur soi un septenaire auto-répétitif, dans lequel la Terre prendrait la position médiane, après avoir été la plus basse. Mais soit comme cela soit, il me semble que les plus grandes attentes sont justifiées pour une essence élevée de la plus grande obscurité vers une lumière si haute. Une essence approche des transformations qui, dans le monde actuel, sont hors de question, même dans les plus grands événements de sa vie intérieure et extérieure, une essence qui, comme Dieu, semble destinée à unir en elle les extrémités extrêmes de l'existence.

SCENE 5

Après que le prêtre soit rentré dans son église, Clara et le médecin, laissés seuls, décident de s'asseoir sur un banc à l'ombre d'un platane...

CLARA

Je pense que notre ami le prêtre a été plus déçu que déconcerté par l'issue de notre conversation. Tu disais que, compte tenu de l'état actuel de nos connaissances, en dépit de nos aspirations les plus hautes, l'unité du corps et de l'esprit réclame des métamorphoses qu'il est impossible de concevoir. Tu as aussi parlé de dieu, comme si en dieu cette unité s'était en quelque sorte réalisée. Tu pensais vraiment cela ?

LE MEDECIN

Tu sais, Clara, je suis avant toute chose un médecin et mon rôle est de soigner les corps souffrants, de les guérir, de prolonger leur vie aussi, autant qu'il m'est possible mais la mort finit toujours par frapper, alors je la constate en toute objectivité et je donne le feu vert pour qu'ils soient traités en tant que tel.

CLARA

Des corps sans vie, tu as dû en voir beaucoup, mais qu'est-ce que tu as vu exactement ?

LE MEDECIN

Des corps froids, d'une blancheur extrême et aussi rigides que des troncs d'arbre. C'est cela que j'ai vu. Mais j'ai bien plus encore.

CLARA

Dis-moi...

LE MEDECIN

Il m'est arrivé quelques fois d'assister à des autopsies, des corps que l'on retrouve et dont on cherche à déterminer la cause, des corps que l'on exhume aussi quand des juges estiment qu'on les a inhumés trop tôt. Tu peux me croire : ce n'est pas un spectacle pour des cœurs sensibles. Dans la terre les corps travaillent ou plutôt sont travaillés, ils sont la pâture de leurs propre dégradation. Les chairs se ramollissent et finissent par pourrir. Et quand les cercueils se brisent, ils dispersent le peu qui reste et c'est la terre qui termine le travail. Voilà ce que j'ai vu, voilà ce qu'est la mort...

CLARA

Tu veux dire la mort des corps mais ces cercueils, que contiennent-ils de ce que nous avons été ?

LE MEDECIN

Les corps, je te l'ai dit, rien de plus ! Non, je te l'assure, il n'y a pas d'esprit dans des cercueils, de la chair seulement qui se dégrade, s'épuise au fil du temps et finit par disparaître.

CLARA

Et donc l'esprit qui nous habite tandis que nous vivons, s'il n'est pas emporté dans cette décomposition, alors où est-il ? Dans les bras de dieu, disait le prêtre, des bras qui se replient sur ce qui a trouvé son lieu et cesse de devenir. Se peut-il que l'esprit soit étranger au monde et qu'il repose, accompli, dans un au-delà, cet arrière monde qui semble dire que notre vie terrestre n'était qu'une illusion ou bien une mise à l'épreuve ; se peut-il que l'existence se fige dans la mort, qu'elle en scelle le pesant, la valeur, la juste mesure sur l'échelle du bien et du mal, de sorte que la bonté ou la bravoure sont le prix à payer pour être admis parmi les justes ?

LE MEDECIN

C'est ainsi que pense le prêtre et à force de le penser, il a fini par le croire mais la foi est fragile, en proie aux tempêtes les plus diverses, alors il faut se rassurer, consolider si tu préfères ce qu'e temps pourrait ébranler. Alors viennent les discours, les déductions, la logique du raisonnement : il ne s'agit pas d'asseoir une vérité mais de dresser des fortifications pour protéger cette foi fragile. La métaphysique n'est que l'écrin de ce que

nous croyons , une perle de sens mais les perles deviennent grisâtres au fil du temps, elles finissent par s'éteindre mais qu'importe qu'elles ne brillent plus au cœur de ces discours auxquels on les confie.

CLARA

Tu dis que la foi meurt au fond de son tiroir...

LE MEDECIN

Bien sûr ! Elle meurt, écrasée sous le poids de ce qui est censé en conserver la vie : les dogmes s'effacent derrière ce qui les justifie. Un vieux philosophe disait que la croyance est la métaphysique du peuple, la justification de ce qui semble injustifiable. C'est aussi pourquoi il ajoutait que toute métaphysique se doit d'être sans dieu. Il n'y a rien à justifier : dieu est ou il n'est pas. Chacun choisit sa voie mais ce dont je suis certain c'est que dieu ne surgit pas, jamais, au bout d'un raisonnement. Il s'offre à la rencontre de qui sait voir, porter sur le monde un regard sain.

CLARA

Un regard sain ? que veux-tu dire ?

LE MEDECIN

Ce que je veux dire, c'est que nous ne voyons du monde que ce qui nous convient, ce que nous pouvons saisir, manipuler, contraindre à notre usage mais dieu, comme l'esprit, ne se constraint pas, il résiste à toute saisie. Aussi faute de savoir porter le regard juste, certains nient que dieu existe et d'autres, parce qu'il leur échappe, le projettent dans un au-delà et tentent de le saisir à travers le langage, des mots et des discours. Moi je peux t'expliquer le corps, son fonctionnement, mais je ne peux pas t'expliquer dieu.

CLARA

Car dieu ne s'explique pas ! Il s'éprouve à même le monde qui nous entoure, pardon, le monde dont nous faisons partie au même titre que ce platane et ces oiseaux qui s'y reposent. Tu as souvent, il me semble, accompagné des mourants, des hommes et des femmes sur le point de basculer : que peux-tu m'en dire ? Ce sont, dans la vie d'un être, des

moments particuliers, uniques même, il doit bien s'y présenter quelque chose qui est unique lui aussi.

LE MEDECIN

Je ne peux rien te dire de ceux qui ont succombé soudainement sans que rien ne le laisse présager. Mais j'ai accompagné, c'est vrai, des personnes en fin de vie, des malades dont le mal était irréversible. Durant sa vie l'homme ne cesse de devenir. L'enfance est l'âge où se forgent le corps et l'esprit, ensemble, l'un ne pouvant se développer sans l'autre ; suit l'âge adulte durant lequel c'est le corps qui s'affirme par sa force : le corps est sollicité bien plus que l'esprit, c'est la période durant laquelle l'homme travaille, très durement parfois, se reproduit, élève ses enfant. Et puis vient l'âge de la vieillesse : progressivement le corps se relâche, perd de sa force, s'efface progressivement et c'est alors que l'esprit, qui durant l'âge précédent, était demeuré en arrière, refait surface et prend le dessus. On dit souvent que la vieillesse dévoile notre sagesse et je l'ai effectivement souvent constaté : à mesure que le corps faiblit, l'esprit s'affirme avec moins de rigueur mais une plus grande assurance. J'ai vu des hommes et des femmes que, à l'approche de la mort, leurs corps avaient délaissés et cependant j'ai pu constater que leur esprit, moins vif sans doute, devenait toujours plus clair, jusqu'à ce moment ultime où survient le dernier souffle et où on referme des yeux demeurés ouverts mais qui ne voient plus rien.

CLARA

Ce que tu décris est très évocateur. A mesure que le corps se défait l'esprit s'affirme comme s'il refusait d'être emporté, lui aussi, dans cette défaite. Tu te souviens au monastère quand le prêtre et l'ecclésiastique discutaient comme de grands savants, moi je regardais par la fenêtre et je voyais ce paysage où avec Albert nous nous promenions bien souvent. Cela n'avait rien d'un souvenir car le paysage était différent et je m'y projetais au présent en compagnie d'Albert. C'était étrange, je te l'avoue, car nous marchions côte à côte comme autrefois et je pressentais, oui vraiment, sa présence mais elle m'était invisible. Je t'assure que ce n'était pas un effet de ma mémoire, tout était bien réel et présent. J'en ai parlé avec le prêtre et c'est là qu'il a soupçonné que le chagrin embuait ma pensée, il a évoqué des hallucinations, il t'en a parlé d'ailleurs. Et toi, à présent tu peux le dire, tu n'as plus rien à ménager, crois-tu qu'alors je délirais ?

LE MEDECIN

Ce que tu évoques, Clara, sort du cadre de mes fonctions : le médecin n'y peut répondre car il ne soigne que du tangible, du palpable, du visible. Mon rôle est de soigner des corps, pas des esprits.

CLARA

Je comprends ce que tu dis mais tu n'es pas seulement médecin, tu es aussi un homme. Chez le prêtre la fonction et les croyances qui vont avec ont effacé l'homme, ils ne font plus qu'un ; mais toi, quand tu rentres chez toi après tes consultations, quand tu embrasses ta femme et tes enfants, tu n'agis plus comme le médecin que tu étais durant le jour : tu es un homme. Bien évidemment tu n'accroches pas ton savoir au porte-manteau, tu ne cesses pas tout d'un coup d'être médecin mais l'homme reprend le dessus, le mari, le père, l'aimant. Tout ce qui concerne l'esprit et son devenir ne relèvent pas de ton savoir et pourtant je ne peux pas croire que ces questions te sont totalement étrangères.

LE MEDECIN

Tu as raison ! Ces questions ne me sont pas étrangères même si elles sortent du champ de mon savoir. Il m'arrive d'y penser, souvent, mais je me refuse, obstinément, à toute construction, à tout discours à ce sujet. Je ne veux pas enfermer ces questions dans un savoir, leur imposer une clôture. Ce que je sais en revanche, et peut-être que cela suffit, c'est que le visible n'épuise pas le champ du réel, qu'il y a des choses qui échappent à notre emprise, et même à notre langage. Je ne peux pas me résoudre à cette idée que le monde s'arrête à ce que je vois. Il ne s'agit pas ici de comprendre, ce qui voudrait dire prendre avec soi, emporter comme on emporte des certitudes. Tu te souviens de cet enfant miraculé dont sa mère attribuait sa guérison à une intervention divine parce que le médecin, du haut de son maigre savoir, avait prédit une fin inéluctable. Dans ma carrière de médecin, j'ai vu des cas semblables où des personnes semblaient irrémédiablement perdues et qui pourtant, sans que j'y sois pour quelque chose, retrouvaient soudainement la santé. Tu vois même le corps, que nous médecins croyons si bien connaître, conserve une part de mystère. Alors qu'Albert te soit présent dans l'invisible, de quel droit, de quelle autorité, pourrais-je le contredire. Je n'ai jamais encore vécu de pareilles choses, c'est peut-être de n'avoir pas

assez aimé et puis tu l'as dit : ceux que j'aime par-dessus tout sont encore là à mes côtés, en corps et en esprit.

CLARA

J'en déduis, à tout le moins, que tu ne me prends pas, comme ce prêtre, pour quelqu'un d'assez fragile pour s'imaginer n'importe quoi. Ne crois surtout pas que cette présence dans l'absence, je dis « dans l'absence » car elle est invisible, est le fruit d'une imagination qui cherche à se rassurer, à combler un manque avec des illusions. Bien au contraire cette présence, même si elle est pour moi source de joie, me rappelle à ma douleur : Albert peut bien me donner la main, cette main je ne la sens pas, elle croise la mienne sans vraiment l'habiter, je pourrais serrer le poing sans que cette main invisible doive en souffrir. Ce n'est pas une présence physique, pas même une pensée que j'aurais construite, je ne sais pas comment te dire, les mots restent dans la gorge, ils refusent d'en sortir, ils résistent, semblant me dire qu'aucun d'eux ne convient à ce qui ne saurait être dit car le nommer le trahirait, le souillerait même.

LE MEDECIN

Et pourtant sur ces questions, ce ne sont pas les mots qui manquent, le prêtre en a fait son dictionnaire. Mais tu as raison : mettre des mots, c'est déjà reprendre ce qui ne veut pas être saisi, c'est figer ce qui ne demande qu'à devenir. La religiosité a ce faux mérite d'apporter une réponse à une question qui nous torture : la mort n'est jamais anodine. Mais à force de penser la mort on finit par la refermer sur elle-même, on en fait une clôture, non pas une fin mais la fin de toute possibilité de devenir encore. Les morts sont bons pour la pesée, il n'y a rien d'autre à ajouter.

CLARA

Alors pourquoi y ajouter la raison si tout est clos ?

LE MEDECIN

La raison pure et stricte, c'est ce qui prévaut dans les jugements scientifiques, ne peut rien trancher : dieu et toutes ces choses qu'on lui associe sont indémontrables, ils échappent à nos catégories. C'est une limite que trop de gens contournent, il ne s'agit plus alors de raisonner mais de se donner de bonnes raisons. La foi est un remède sans doute très efficace

mais elle est fragile, toujours en proie au doute. C'est là qu'est le plus grand danger : une foi sans clôture est offerte à tous les vents, une foi que l'on clôture finit par s'asphyxier, elle s'effondre sous le poids des mots qui prétendaient la sauver. Faire de dieu et tous ses attributs une abstraction, c'est le rendre intouchable mais c'est aussi lui trancher les mains.

CLARA

Dieu est si lointain qu'il brille aussi peu qu'une étoile, juste assez pour qu'elle reste visible mais bien trop peu pour éclairer le monde. La lune est bien plus modeste mais quand vient la nuit, c'est elle qui nous éclaire, moins que le soleil mais juste assez pour qu'on ne s'égare pas. Pourquoi le monde fait-il si peur que certains replient sans cesse l'extérieur dans l'intérieur ?

LE MEDECIN

Parce qu'il est incertain, trop souvent imprévisible. On croit le maîtriser mais c'est seulement dans la pensée, les représentations sans failles, sans le moindre défaut, sans le moindre incalculable. Le monde n'est pas une carte que l'on déplie ni un traité qui tout ordonne en réduisant toute résistance. Le monde résiste à tout qui veut le faire sien, il ne se possède pas.

CLARA

Il nous appelle, j'en suis certaine, mais on ne l'entend pas, nos oreilles sont bouchées d'en trop savoir, d'avoir tout entendu, on le pense en tout cas, mais l'essentiel est inaudible, non parce qu'il ne serait qu'un murmure que le vent refuserait de porter mais nous n'écoutons que les échos de nos propres voix.

LE PLATANE

1

Je suis le platane, et je réponds sans paroles savantes.

Je ne sais rien, et pourtant je te reconnais qui passes.

Tu dis : le monde appelle ; je le sens dans ta fatigue.

L'appel n'est pas un cri : c'est une sève qui insiste.

Il monte par la terre, il cherche une bouche ouverte.

Mais tu portes un casque fait d'arguments et de bruits.

Tu crois entendre beaucoup, tu n'entends que ton retour.

Je te donne mon ombre : elle est déjà une écoute.

Assieds-toi dans ma fraîcheur, laisse tomber ton métal.

Tu verras : le silence a des lèvres et des gestes.

2

Quand le vent me traverse, je ne retiens rien de lui.

Je le laisse me plier, comme un homme qui consent.

Ce vent parle au dehors, mais il parle d'abord en toi.

Tu l'appelles météo, tu l'enfermes dans des chiffres.

Moi je l'appelle passage, respiration du visible.

Il ne dit pas des choses : il délie ce qui se serre.

Et si tu n'entends rien, ce n'est pas faute de souffle :

C'est que ta tête est pleine, comme un grenier sans issue.

Tu confonds la mémoire avec la présence offerte.

Écoute avec tes paumes : elles savent avant ton nom.

3

J'ai des écorces qui craquent, des plaques qui se détachent.

Je change de peau sans drame, je ne garde pas l'ancien.

Toi, tu gardes tout : tu cloues tes jours dans des armoires.

Tu fais des dossiers du monde, et le monde devient papier.

Je ne te reproche rien ; je te dis seulement : viens.

Sous mes branches, l'air pèse moins ; il redevient partage.

Les oiseaux se posent ici sans demander de preuve.

Ils n'ont pas plus de science, mais ils ont mieux : le rythme.

Ils entendent l'inaudible, parce qu'ils n'en font pas un sujet.

Ils répondent par le vol, et le monde se souvient.

4

On croit que je me tais ; pourtant je parle par mes feuilles.

Chaque feuille est une oreille, tournée vers ce qui passe.

Je n'écoute pas les échos, je reçois les distances.

Loin, un pas dans le gravier m'apprend la forme d'un cœur.

Loin, une porte qui ferme me dit la peur d'un visage.

Je ne juge pas ces signes : je les tiens comme on tient l'eau.

Vous, vous courez aux raisons, vous bâtissez des remparts.

Vous appelez cela savoir, et vous y perdez la source.

L'essentiel n'est pas faible, il ne murmure pas : il demeure.

C'est vous qui êtes sourds, parce que vous parlez en continu.

5

J'ai vu l'enfant s'arrêter, lever la tête, sourire.

Il n'avait pas d'histoire, pas d'opinion sur le ciel.

Il regardait, voilà tout, et son regard faisait place.

Alors le monde répondait : une lumière sur la mousse,

Une fourmi sur l'écorce, un éclat dans une flaque.

Rien d'extraordinaire, et pourtant tout était naissance.

Puis l'enfant devient adulte, et l'adulte devient écran.

Il gagne des certitudes, il perd le droit de trembler.

Il marche sous moi sans me voir, comme on traverse un décor.

Je tends mon bras de branches : il passe sans s'y appuyer.

6

Je ne suis pas un symbole ; je suis ce que je suis : platane.

Tronc veiné, nœuds, cicatrices, anneaux de patience lente.

Mes racines vont boire là où vos yeux ne descendent pas.

Elles lisent dans la glaise des phrases sans alphabet.

La terre n'a pas besoin de mots, elle a besoin de soin.

Elle appelle par la faim, par la sécheresse, par la faille.

Et vous lui répondez par des discours qui tournent à vide.

Vous dites : progrès, maîtrise, et vous oubliez : habiter.

Habiter, c'est se rendre, non pas vaincu : disponible.

C'est entendre que le monde n'est pas un objet, mais un proche.

7

Je connais la nuit : elle vient sans expliquer sa venue.

Elle baisse la voix du jour, elle rend du poids aux choses.

Sous la lune, je tiens debout, plus vaste et plus intérieur.

Les routes deviennent lentes, les maisons reprennent souffle.

C'est là que le monde appelle le plus clairement, sans éclat :

Non par un son extérieur, mais par une présence accrue.

Alors l'homme pressent parfois que son savoir le sépare.

Il sent une pauvreté, comme un manteau trop étroit.

Il voudrait écouter enfin, mais il a peur de l'écoute.

Car entendre, c'est laisser entrer ce qui ne se commande pas.

8

Je vois venir les saisons, non comme des dates, comme des humeurs.

Le printemps me traverse, et je n'en fais pas un projet.

L'été me donne ma foule, et je la porte sans choisir.

L'automne me dépouille, et je n'appelle pas cela perte.

L'hiver me tient immobile, et je ne suis pas moins vivant.

Vous, vous ne supportez pas de changer sans expliquer.

Vous voulez une cause, une fin, un sens qui ferme la boucle.

Mais le monde ne ferme rien ; il ouvre, il ouvre encore.

Son appel n'est pas un ordre, c'est une invitation fragile.

Il attend votre réponse, non dans les mots, dans la manière d'être.

9

Quand tu dis : nos oreilles sont bouchées d'en trop savoir,

Je hoche mes branches, car je connais cette surdité.

Le bruit n'est pas dehors : il s'entasse au-dedans de vous.

Il fait un plafond de fer, et l'appel du monde s'y brise.

Alors vous cherchez ailleurs, un ciel lointain, un arrière-monde.

Mais l'ici vous attend, avec ses pierres, ses bêtes, ses ombres.

Je ne te promets rien, je ne console pas : je montre.

Regarde : une feuille tombe, et c'est déjà une réponse.

Elle ne dit pas : pourquoi ; elle dit : maintenant, voici.

Que ta vie fasse de même : qu'elle réponde par présence.

10

Assis sous moi, ne demande pas un signe plus grand que l'air.

Ne demande pas un dieu qui serait l'issue de tes preuves.

Si dieu vient, il vient comme la lumière entre deux feuilles.

Il vient sans triompher, sans bruit, sans couronner ta peine.

Et s'il ne vient pas, le monde appelle quand même, et suffit.

Car l'appel est la relation : il te veut proche, non maître.

Je suis platane, je veille ; je suis la forme d'une écoute.

Je te donne mon ombre pour que ta voix se dégonfle.

Laisse tes mots retomber, comme la poussière après la marche.

Alors tu l'entendras : ce qui t'appelait depuis toujours, ici.

CLARA

Tu as entendu ?

LE MEDECIN

Qui aujourd'hui aurait cette audace de dire qu'il entend les platanes ? Et pourtant oui, j'ai entendu, j'ai entendu le vent porter la voix de ses blessures, je l'ai entendu parler depuis ces failles qui le traversent.

CLARA

Alors pourquoi nous et pas les autres ? Qui s'est retourné sur ce platane tandis qu'il nous parlait ?

LE MEDECIN

C'est l'orgueil qui nous bouche les oreilles : qui d'autre aurait ce droit de nous parler dans un langage qui n'est pas le nôtre, qui d'autre que les hommes est assez vivant et habité pour s'exprimer ? Le langage est notre affaire, on l'a toujours pensé, imposé plutôt de sorte que le monde est refuge du silence.

CLARA

Mais le silence, à supposer que le monde se tait vraiment, n'est pas l'autre du langage : le silence est plus bavard que bien des phrases que l'on enchaîne. Aussi du monde on préfère qu'il se taise...

LE MEDECIN

C'est juste ! Et pourtant tout silence a, lui aussi, son propre poids, le plus souvent il pèse plus que les mots, alors on s'en décharge en le brisant, on bavarde. Le monde se tait, pense-t-on, et c'est cela qui nous fait peur, alors on parle, à tort et à travers, on se rassure, on se bouche les oreilles avec nos propres mots pour que retombent sur le sol tous ceux qu'on ne veut pas entendre.

CLARA

Le silence n'abolit rien ! Au contraire il fait naître la parole.

LE MEDECIN

Que veux-tu dire ?

CLARA

Les mots s'échouent sur les trottoirs comme une pluie fine et puis ils disparaissent dans l'avaloir. Ne reste que le silence, un silence nocturne quand les mots disparus ne donnent plus rien à voir. Mais la nuit dépose sur ce silence les larmes de sa rosée, les éclats, fragmentés encore, d'un langage qui d'abord nous échappe puisqu'il n'est plus le nôtre mais c'est le monde, depuis ce qui l'habite, qui parle à travers ces fragments, qui renvoie son image dans ce miroir brisé. Toute chose nous parle depuis ce qui demeure de nos mots débordés quand ils se rompent à la surface du monde que l'on pensait maîtrisé, prisonnier des points dont on clôture nos phrases.

LE MEDECIN

Si je t'entends bien, du silence même dans lequel s'effondre notre langage trop sûr de lui, saturé, en excès, surgit un langage autre depuis les fragments de la rosée, un langage qui n'est plus le nôtre mais qui résonne depuis toute chose, un langage tissé de singularisés, un langage polyphonique en somme, une symphonie encore mal accordée en quête de sa propre harmonie.

CLARA

Oui, une symphonie inachevée et surtout inachevable. C'est parce qu'il est polyphonique, sans centre et sans maître, que ce langage est inapte à tout saisir, à tout rassembler dans une seule partition qui fermerait le chant du monde. C'est une communauté vivante, toujours en devenir et qui pourtant n'adviendra jamais. Le langage, parce qu'il devient multiple, a perdu toute maîtrise, toute capacité à dire du monde une possible unité.

LE MEDECIN

Tu dis que la communauté du monde devient mais que jamais pourtant elle ne saurait advenir. C'est tragique de poursuivre, même ensemble, une unité que rien ni personne ne pourra un jour atteindre. Le langage ne devient-il pas pauvre, trop pauvre, s'il ne conduit jamais à son achèvement ?

CLARA

Pauvre ? Non. Il le serait s'il prétendait conclure. Il le serait s'il se refermait sur une forme achevée, sur une unité enfin possédée. Ce que tu appelles pauvreté, c'est peut-être au contraire sa justesse nouvelle. Le langage devient fragile, oui, mais cette fragilité n'est pas un manque : c'est une exposition. Il ne conduit plus, il accompagne. Il ne rassemble plus, il met en relation.

Ce langage ne promet rien, il ne fonde aucune demeure définitive, mais il rend le monde habitable, ici, maintenant, dans ce qui se défait et se refait sans cesse. Il ne dit plus : voilà ce qui est, il dit seulement : écoute, regarde, réponds. Et cela suffit pour que quelque chose demeure vivant.

L'unité que tu évoques, je ne crois pas qu'elle soit devant nous, comme un sommet à atteindre. Elle est peut-être derrière chaque voix singulière, comme ce qui les empêche de se confondre. Si le monde parle à plusieurs, ce n'est pas par défaut d'harmonie, mais parce qu'une harmonie pleine ferait taire toute réponse.

Alors oui, c'est tragique. Mais ce tragique n'est pas stérile. Il nous empêche de dormir dans les certitudes, il nous oblige à rester en veille. Et peut-être que vivre, désormais, ce n'est plus chercher l'achèvement, mais consentir à cette veille partagée.

LE MEDECIN

En somme tu déposes le prêtre ou plus précisément son langage excessif qui sature et clôture ce qui ne peut que rester indéfiniment ouvert.

CLARA

Oui ! Le prêtre enferme la mort dans un trop-plein, son langage referme toute question par excès. Il veut donner un sens à la mort mais en réalité il la replie sur elle-même, il en fait une promesse. Or la mort, pas plus que la vie, ne promet rien car rien n'échappe au tragique : le monde, nous les hommes, la vie et la mort, dieu et l'esprit aussi dans son propre devenir qui ne saurait aboutir.

LE MEDECIN

Si je te suis bien, le prêtre veut refermer la mort, lui imposer une clôture pour lui éviter d'être tragique.

CLARA

Ce n'est pas la mort en soi qui est tragique, c'est le fait qu'elle est sans promesse. La mort ne clôture rien, elle ouvre un autre mode d'habitation mais cette habitation est tout aussi tragique que celle de la vie elle-même. L'enjeu ici n'est pas de surmonter le tragique, c'est une impossibilité structurelle, ontologique si tu préfères : l'enjeu, c'est de rendre ce tragique habitable. Le prêtre veut supprimer le tragique parce qu'il considère qu'il est inhabitable mais le tragique ne se supprime pas, c'est la condition même de toute chose qui rend possible son devenir. La seule question véritable est de savoir comment l'habiter pour faire droit à ce devenir même s'il ne conduit vers aucun achèvement.

LE MEDECIN

Parce que l'achevé, le clôturé, est voué à son anéantissement ; ce qui ne devient plus s'effondre dans l'avenu.

SCENE 6

SCÈNE 5

Clara et le médecin sont toujours assis sous le platane quand arrive son amie Theresa accompagnée du vieux sage.

THERESA

Ah te voilà enfin ! Je suis allée jusque chez toi, ce monsieur attendait devant ta porte, vous vous connaissez, je pense. Quoi qu'il en soit, comme tu ne fermes jamais ta porte, nous sommes entrés, le monsieur a pu se reposer de son attente et nous avons pris un café.

CLARA

Et te connaissant, ma chère Theresa, vous avez longuement discuté...

THERESA

Nous avons parlé en effet et puis nous sommes partis à ta rencontre. C'est un voisin qui nous a dit : « ils sont sous le platane, devant l'église ». Et donc nous voici. Mais, dis-moi, vous êtes là depuis longtemps ?

CLARA

Un certain temps déjà, nous avons longuement parlé. Au début nous étions avec le prêtre mais manifestement mes propos ne lui ont pas plu, ni ceux du docteur d'ailleurs. Bref il s'est réfugié dans son église et nous nous sommes installés ici, sous ce platane.

Le vieux sage s'avance et serre la main du docteur.

LE VIEUX SAGE

Je suis ravi d'enfin vous rencontrer, cher ami. Clara m'a parlé de vous en d'excellents termes et je m'en réjouis. J'ignore si elle vous a parlé de notre rencontre au cimetière, devant la tombe de son mari défunt.

LE MEDECIN

Elle ne m'en a rien dit, mais si vous êtes un ami de Clara, alors c'est pour moi un réel plaisir de faire votre connaissance. Vous devriez vous asseoir Theresa et vous, nous serons plus à l'aise pour discuter.

LE VIEUX SAGE

Je vous remercie cher ami. Quant à savoir si je suis un ami de Clara, c'est à elle de vous le dire ; pour ma part je la tiens effectivement en grande amitié. Nous nous sommes rencontrés au cimetière, je vous l'ai déjà dit, et nous avons longuement parlé. Vous devez savoir, cher ami, que je suis un voyageur, autant dire que je ne suis de nulle part ; aussi j'ai décidé, en raison de mon âge, de m'installer ici. J'ai réservé un emplacement dans le cimetière et c'est, tenez-vous bien, devant la tombe qui m'est promise que j'ai eu l'occasion de discuter avec le prêtre de cette église. L'homme est assez retors, bien à l'abri de ses convictions, autant vous dire que notre discussion fut vaine.

LE MEDECIN

J'en déduis que vous ne partagez pas ses convictions et que vous avez sur certaines question, la mort notamment, un point de vue assez différent.

LE VIEUX SAGE

Votre déduction est bonne, cher ami. Il tenait absolument à bénir ma tombe, aussi je lui ai fait remarquer que cette tombe était probablement celle d'un inconnu puisqu'aucun nom n'était gravé sur la stèle. Il m'a répondu que cela n'avait pas d'importance, qu'on ne gaspille pas l'eau bénite en bénissant la tombe d'un inconnu. Aussi ai-je insisté en lui disant que cette devait être vide et s'en est suivie une discussion à n'en plus finir sur la mort. Je vous avoue

qu'il m'est arrivé de me perdre à vouloir suivre ses enchainements. Ce prêtre est un caméléon qui fait feu de tout bois, il prend tous vos arguments et vous les retourne comme étant les siens. J'ai fini par lui avouer qu'il n'y avait là rien à bénir puisque cette tombe m'était destinée et que, étant devant, je ne pouvais pas aussi être dessous. Je pense l'avoir vexé car il est parti aussitôt vers la chapelle en agitant ses bras ; il grommelait des choses que je ne suis pas parvenu à comprendre.

CLARA

Mon cher ami j'ignore si notre rencontre devant la tombe de mon Albert fut pour moi source d'une bonne inspiration. Je me suis tout à l'heure dressée contre ce prêtre, avec des mots simples et sans intention de le blesser ; il est finalement rentré dans son église en agitant ici encore ses longs bras et en grommelant des choses que je serais bien incapable de vous répéter.

THERESA

Clara, tu as osé faire une chose pareille ? A l'heure qu'il est, cet homme doit te maudire, plus sûrement que l'enfer.

CLARA

Et bien qu'il me maudisse ! Un caméléon, dites-vous ? Une tarentule plutôt qui a tenté, ce fut en vain, de me prendre dans sa toile, une ouaille pareille aux autres dans les filets de la vertu. Il faut de l'héroïsme pour gagner son salut, mais un héroïsme sans médaille, l'humilité est une vertu bien plus grande que la sagesse, il faut savoir se fondre dans la foule, faire partie du troupeau sans bêler plus fort que les autres. Les maîtres de confession ont une sainte horreur des têtes quand elles dépassent.

A la faveur de ces retrouvailles personne n'avait remarqué que le prêtre était sorti de son église et s'était caché derrière le platane d'où il épiait la scène.

THERESA

Regardez, mes amis, un merle vient de se poser sur une branche, il n'est pas farouche : vous pensez qu'il va se mettre à chanter ?

LE MERLE

Regarde, voici le repaire de la tarentule ! Veux-tu voir la tarentule ? Voici la toile qu'elle a tissée : touche-la, pour qu'elle se mette à s'agiter.

Elle vient sans se faire prier, la voici : sois la bienvenue, tarentule ! Le signe qui est sur ton dos est triangulaire et noir ; et je sais aussi ce qu'il y a dans ton âme.

Il y a de la vengeance dans ton âme : partout où tu mords il se forme une croûte noire ; c'est le poison de ta vengeance qui fait tourner l'âme !

C'est ainsi que je vous parle en parabole, vous qui faites tourner l'âme, prédictateurs de l'égalité ! Vous êtes pour moi des tarentules avides de vengeances secrètes !

Mais je finirai par révéler vos cachettes : c'est pourquoi je vous ris au visage, avec mon rire de hauteurs !

C'est pourquoi je déchire votre toile pour que votre colère vous fasse sortir de votre caverne de mensonge, et que votre vengeance jaillisse derrière vos paroles de « justice ».

Car il faut que l'homme soit sauvé de la vengeance : ceci est pour moi le pont qui mène aux plus hauts espoirs. C'est un arc-en-ciel après de longs orages.

LE PRÊTRE, sortant de sa cachette

Encore ce maudit merle !

LE VIEUX SAGE

Mais tais-toi donc, corbeau de malheur ! Tu vas effrayer l'oiseau, écoutons plutôt ce qu'il tient à nous dire...

LE MERLE

Cependant les tarentules veulent qu'il en soit autrement. « C'est précisément ce que nous appelons justice, quand le monde se remplit des orages de notre vengeance » — ainsi parlent entre elles les tarentules.

« Nous voulons exercer notre vengeance sur tous ceux qui ne sont pas à notre mesure et les couvrir de nos outrages » — c'est ce que jurent en leurs coeurs les tarentules.

Et encore : « Volonté d'égalité — c'est ainsi que nous nommerons dorénavant la vertu ; et nous voulons éllever nos cris contre tout ce qui est puissant ! »

Prêtres de l'égalité, la tyrannique folie de votre impuissance réclame à grands cris l'« égalité » : votre plus secrète concupiscence de tyrans se cache derrière des paroles de vertu !

Vanité aigrie, jalouse conteneuse, peut-être est-ce la vanité et la jalouse de vos pères, c'est de vous que sortent ces flammes et ces folies de vengeance.

Ce que le père a tu, le fils le proclame ; et souvent j'ai trouvé révélé par le fils le secret du père.

LE PRÊTRE

Vous entendez ? Il raconte n'importe quoi, cet ignorant !

CLARA

Au contraire ! Laissez le faire et écoutez ou alors allez-vous en...

LE MERLE

Ils ressemblent aux enthousiastes ; pourtant ce n'est pas le cœur qui les enflamme, — mais la vengeance. Et s'ils deviennent froids et subtils, ce n'est pas l'esprit, mais l'envie, qui les rend froids et subtils.

Leur jalousie les conduit aussi sur le chemin des penseurs ; et ceci est le signe de leur jalousie — ils vont toujours trop loin : si bien que leur fatigue finit par s'endormir dans la neige.

Chacune de leurs plaintes a des accents de vengeance et chacune de leurs louanges à l'air de vouloir faire mal ; pouvoir s'ériger en juges leur apparaît comme le comble du bonheur.

Voici cependant le conseil que je vous donne, mes amis, méfiez-vous de tous ceux dont l'instinct de punir est puissant !

C'est une mauvaise engeance et une mauvaise race ; ils ont sur leur visage les traits du bourreau et du ratier.

Méfiez-vous de tous ceux qui parlent beaucoup de leur justice ! En vérité, ce n'est pas seulement le miel qui manque à leurs âmes.

Et s'ils s'appellent eux-mêmes « les bons et les justes », n'oubliez pas qu'il ne leur manque que la puissance pour être des pharisiens !

LE PRÊTRE

Des pharisiens ! Et quoi d'autre encore ? Vous voyez bien qu'il raconte n'importe quoi, ce sont des bêtises, il parle de justice mais qu'est-ce qu'il y connaît à la justice de dieu ?

LE VIEUX SAGE

Mais taisez-vous, vieux radoteur ! C'est vous qui dites n'importe quoi...

LE MERLE

Mes amis, je ne veux pas que l'on me mêle à d'autres et que l'on me confonde avec eux. Il y en a qui prêchent ma doctrine de la vie : mais ce sont en même temps des prédictateurs de l'égalité et des tarentules.

Elles parlent en faveur de la vie, ces araignées venimeuses : quoiqu'elles soient accroupies dans leurs cavernes et détournées de la vie, car c'est ainsi qu'elles veulent faire mal.

Elles veulent faire mal à ceux qui ont maintenant la puissance : car c'est à ceux-là que la prédication de la mort est le plus familière.

S'il en était autrement, les tarentules enseigneraient autrement : car c'est elles qui autrefois surent le mieux calomnier le monde et allumer les bûchers.

C'est avec ces prédicateurs de l'égalité que je ne veux pas être mêlé et confondu. Car ainsi *me parle la justice* : « Les hommes ne sont pas égaux. »

Il ne faut pas non plus qu'ils le deviennent. Que serait donc mon amour du Surhumain si je parlais autrement ?

C'est sur mille ponts et sur mille chemins qu'ils doivent se hâter vers l'avenir, et il faudra mettre entre eux toujours plus de guerres et d'inégalités : c'est ainsi que me fait parler mon grand amour !

Il faut qu'ils deviennent des inventeurs de statues et de fantômes par leurs inimitiés, et, avec leurs statues et leurs fantômes, ils combattront entre eux le plus grand combat !

Bon et mauvais, riche et pauvre, haut et bas et tous les noms de valeurs : autant d'armes et de symboles cliquetants pour indiquer que la vie doit toujours à nouveau se surmonter elle-même !

La vie veut elle-même s'élever dans les hauteurs avec des piliers et des degrés : elle veut scruter les horizons lointains et regarder au delà des beautés bienheureuses, — *c'est pourquoi* il lui faut des hauteurs !

Et puisqu'il faut des hauteurs, il lui faut des degrés et de l'opposition à ces degrés, l'opposition de ceux qui s'élèvent ! La vie veut s'élever et, en s'élevant, elle veut se surmonter elle-même.

Et voyez donc, mes amis ! voici la grotte de la tarentule, c'est ici que s'élèvent les ruines d'un vieux temple, — regardez donc avec des yeux illuminés !

CLARA

Continue, mon ami, et surtout garde toi des philosophes qui parlent trop pour ne rien dire : ils ne savent rien de leur présent, ils survolent le temps comme des sabliers : un coup en haut, un coup en bas.

LE MERLE

En vérité Celui qui assembla jadis ses pensées en un édifice de pierre, dressé vers les hauteurs, connaissait le secret de la vie, comme le plus sage d'entre tous ! Il faut que dans la beauté, il y ait encore de la lutte et de l'inégalité et une guerre de puissance et de suprématie, c'est ce qu'il nous enseigne ici dans le symbole le plus lumineux. Ici les voûtes et les arceaux se brisent divinement dans la lutte : la lumière et l'ombre se combattent en un divin effort. —

De même, avec notre certitude et notre beauté, soyons ennemis, nous aussi, mes amis ! Assemblons divinement nos efforts les uns *contre* les autres ! — Malheur ! Voilà que j'ai été moi-même mordu par la tarentule, ma vieille ennemie ! Avec sa certitude et sa beauté divine elle m'a mordu au doigt ! « Il faut que l'on punisse, il faut que justice soit faite — ainsi pense-t-elle : ce n'est pas en vain que tu chantes ici des hymnes en l'honneur de l'inimitié ! »

Oui, elle s'est vengée ! Malheur ! elle va me faire tourner l'âme avec de la vengeance ! Mais, afin que je ne me tourne *point*, mes amis, liez-moi fortement à cette colonne ! J'aime encore mieux être un stylite qu'un tourbillon de vengeance ! En vérité l'homme, le véritable ; n'est pas un tourbillon et une trombe ; et s'il est danseur, ce n'est pas un danseur de tarentelle !

LE VIEUX SAGE

Ce merle ne pouvait pas mieux dire, il a parlé avec sagesse. Le bouffon clérical en a pris pour son grade : voyez comme il écume ! Terrassé par un merle, et ce n'est pas la première fois.

LE PRÊTRE

Qu'est-ce que tu en sais, vieux fou ?

LE VIEUX SAGE

Bien plus que tu le penses !

LE PRÊTRE

Il y avait ce merle, la mort aussi et tous ces bras qui sortaient de la tombe : c'est tout ! Moi je lisais le livre, celui des morts, rien de plus, te dis-je : seulement le ciel au-dessus de nos têtes.

LE VIEUX SAGE

Et rien de plus, tu en es certain ?

LE PRÊTRE

Il y avait ce cercueil déposé sur le sol mais quelle importance puisqu'il ne disait rien : les morts ne parlent pas !

LE VIEUX SAGE

Et pourtant tous ces bras qui sortaient de la tombe, ils parlaient, et tu les entendais réclamer cette vie que dieu leur refusait. Tous les morts ne parlent pas, c'est vrai : certains le font, d'autres se taisent.

LE PRÊTRE

S'ils peuvent encore parler, pourquoi certains ne le font-ils pas ?

LE VIEUX SAGE

Tu le fais à leur place ! Que pourraient-ils y ajouter ?

LE PRÊTRE

Je lis l'office comme tout bon prêtre. Comment le pourraient-ils puisqu'ils n'ont pas le livre ?

LE VIEUX SAGE

Ah oui, le livre ! La gloire de dieu, le blasphème des vivants : misere nobis ! Qu'ont-ils à faire de ta pitié ? C'est la vie qu'ils réclament ?

LE PRÊTRE

La vie ? Mais ils l'ont eue, la vie. A présent ils sont morts, c'est trop tard ! Eh quoi, ils exigent un délai, quelques jours de plus, de quoi laver leurs consciences. Tout est déjà pesé, leur sort est scellé, les morts sont pleins, on ne peut rien leur ajouter.

LE VIEUX SAGE

Alors dis-moi pourquoi ils Brûlent ?

LE PRÊTRE

C'était une illusion ! Les morts froids et raides, on n'embrase pas la glace.

LE VIEUX SAGE

Une illusion, comme ce buisson dans le désert, au pied du mont Sinaï... Ton dieu est-il un incendiaire ?

LE PRÊTRE

Dieu fait de tout ce qu'il entend, ce buisson ardent n'était qu'un signe de sa présence ; quand le lieu est sacré, les humains se déchaussent.

LE VIEUX SAGE

Et tu portes des chaussures, j'en déduis que ce lieu –même où nous nous tenons en cet instant n'a rien de sacré, que c'est un lieu commun même si des hommes, un merle et un platane parviennent à s'y entendre.

LE PRÊTRE

En effet ! Parle aux platanes si ça t'amuse, converse avec les merles, et pourquoi pas avec les pierres. Agis comme tu l'entends, ne compte pas sur moi pour te priver de ta folie.

LE MEDECIN

Retenez-vous, l'abbé, cet homme n'est pas fou, je vous l'assure.

LE PRÊTRE

J'en conclus alors que vous l'êtes tous.

CLARA

Le merle et le platane le seraient-ils aussi ? Et avec eux le monde ? Alors pourquoi pas dieu ?

Et vous-même, son acolyte ?

LE PRÊTRE

Vous blasphémez, ma chère ! Il est en Dieu plus de raison que dans les têtes de toute l'humanité.

LE VIEUX SAGE

Ces flammes qui jaillissaient du cercueil de l'enfant, vous maintenez que c'était une illusion ?

LE PRÊTRE

Bien entendu !

LE VIEUX SAGE

Vous mentez !

LE PRÊTRE

Qu'ne savez-vous ? Vous n'étiez pas là !

LE VIEUX SAGE

J'y étais ! Vous étiez plongé dans votre livre et vous ne m'avez pas vu, mais j'y étais : j'ai tout vu, tout entendu : le merle, la mort, les bras depuis la tombe et les flammes qui enflammaient ce cercueil. Vous ne pouvez rien nié ! Et d'ailleurs n'avez-vous pas, tout à l'heure, reconnu ce merle ? Il y était lui aussi, perché sur le manche de la pelle : pareil détail ne s'invente pas.

LE PRÊTRE

Admettons que vous y étiez, que vous avez vu ces flammes : qu'en déduisez-vous ?

LE VIEUX SAGE

Qu'elles parlaient contre vous, contre vous et le livre.

LE PRÊTRE

Soit ! Et que disaient-elles selon vous ?

LE VIEUX SAGE

Que vous enterrez des morts !

LE PRÊTRE

La belle affaire ! Les cimetières sont faits pour ça.

LE VIEUX SAGE

Ces morts sont des charognes ! Des corps qui se défont et n'ont plus rien à espérer.

LE PRÊTRE

Sur ce point nous sommes d'accord et c'est pour cette raison que nos âmes se doublent ensuite d'un corps spirituel. Ces flammes, je vous le dis sans détour, c'est le feu de l'enfer promis à ceux qui doutent encore et franchissent les clôtures de ce que dieu ne peut admettre.

LE VIEUX SAGE

Des clôtures ? Mais les clôtures, les seules que je connaisse, ce sont les vôtres, chacune des phrases de votre livre écrite. Les clôtures, ce sont ces mots dont vous enfermez le monde, ces phrases toutes faites qui tombent, plus lourdes que des pierres, et qui écrasent ce qui demande à vivre, à devenir, à marcher malgré tout. La seule clôture finalement, c'est le venin des tarentules, votre venin.

CLARA

Mais que disent vraiment ces flammes en fin de compte ? Elles abrogent les clôtures, soit, mais elles concernent aussi la mort : c'est un cercueil qui brûle, pas un livre, pas un buisson.

LE MEDECIN

Tu as raison, Clara, ces flammes concernent la mort. Ce n'est seulement un cercueil qui brûle, c'est la mort elle-même. Ces flammes descendent la mort, l'arrachent à sa fixation dans le

jugement. Elles disent que la mort n'est le terme du voyage, le seuil qui éteint toute vie et tout devenir dans un au-delà saturé, fermé, abouti. Elles disent, ces flammes, que la mort est encore un devenir, une marche à travers l'obscurité, non une errance mais un aller sans retour vers un non-lieu, un espace inhabitable, une destinée sans résolution. Le seul lieu qui nous reste, c'est celui par lequel nous devenons sans fin. Les flammes disent que la mort, la seule véritable mort, serait d'atteindre cette plénitude de soi car un tel achèvement ne pourrait que nous anéantir. Ce qui s'achève ne le peut que dans sa chute mais, rassure-toi, rien ne s'achève, jamais, ni les hommes, ni le monde, même pas dieu.

LE PRÊTRE

Si le tragique vous suffit...

LE VIEUX SAGE

Mais il ne suffit pas ! C'est pour cette raison qu'il nous faut devenir, toujours plus. Ce qui est suffisant, ce sont toutes vos promesses, un monde qui se replie pour en ouvrir un autre mais celui-là est également plié, aussi léger mais clos qu'une bulle de savon. Le tragique, vous ne l'effacez pas, vous le meublez avec du vide. Vous gardez vos mains dans vos poches, moi je tends les miennes. Vous faites du tragique une condition insupportable, alors vous ouvrez bien grandes les portes du paradis mais quand elles se referment, que reste-t-il ? Vous pouvez me le dire ?

LE PRÊTRE

Le dieu souverain et avec lui ses anges et toutes les âmes sauvées...

LE VIEUX SAGE

C'est-à-dire rien ! Absolument rien ! Même pas du vent, le néant d'un monde abouti qui s'affaisse sur lui-même. Allez vers ce néant, mon brave, moi je devins et tant que je deviens, je demeure.

LE PRÊTRE

Devenez comme bon vous semble mais, croyez-moi, beaucoup en sont revenus...

LE VIEUX SAGE

Je n'en crois rien ! En revanche il est probable, sinon certain, que de chez vous pu sont partis car il faut du courage pour regarder en face ce tragique qui vous répugne.

CLARA

Si je vous comprends bien, mon cher Albert n'est ni gisant au fond d'une tombe en attendant d'être jugé ni l'hôte d'un paradis sans lieu car s'il en avait un, il s'effacerait dans le néant.

LE VIEUX SAGE

Ma chère Clara, vous le savez bien mieux que nous. Je vous ai observée au monastère quand vous regardiez le paysage au travers de la fenêtre et j'ai vu sur vos lèvres un sourire mélancolique. Ce paysage vous était différent et pourtant c'étaient les mêmes arbres, les mêmes sentiers, les mêmes rochers, les mêmes oiseaux. Alors, dites-moi, qu'est-ce qui avait changé ?

CLARA

Je nous voyais, Albert et moi, parcourant cette forêt et c'était réel, comprenez-vous : nous marchions côte à côte, je le savais présent, je sentais sa main dans la mienne et pourtant je ne la voyais pas.

LE PRÊTRE

Clara, vos délires vous reprennent, ce ne sont là que vos désirs, la cruauté du manque que vous nappez de rêves. Et puis moi j'étais là, je discutais avec l'ecclésiastique mais vous, qui êtes partout sans qu'on vous voit, comme au cimetière par exemple alors que je priais pour cet enfant, non vous n'étiez pas au monastère : le docteur et Theresa peuvent en témoigner. Alors dites-le, dites que vous ne l'avez pas vu, et toi Clara, t'en souviens-tu ?

THERESA

Vous savez, on peut regarder sans pour autant bien y voir. Il y a tant de choses qui nous échappent ; ce n'est pas qu'on est aveugle mais le regard a ses limites.

LE MEDECIN

J'ajouterais que bien souvent on ne regarde que ce que l'on veut voir. Quoi qu'il en soit, ce qu'il rapporte, nous l'avons vu, vous et moi, nous avons vu Clara regarder au travers de cette fenêtre et même nous l'avons vu sourire. Alors, dites-moi, comment aurait-il connaissance de ces détails si personne ne lui en a touché un mot. Vous ne l'avez pas fait, Theresa non plus et moi de même ; quant à l'ecclésiastique, il ne parle qu'à ses pareils.

LE PRÊTRE

Alors c'est Clara, qui d'autre ? C'est elle qui lui en a parlé.

CLARA

Vous vous trompez à mon sujet. Je n'ai rien dit, jamais ! N'était-ce pas assez d'être l'objet de vos moqueries, même le docteur a douté de moi, un bref instant, je lui accorde. S'il était là ou non, je n'en sais rien, mais pourquoi y accordez-vous tant d'importance ? Tout s'est passé comme il l'a dit et vous le savez bien, et si personne ne lui en a parlé, il a bien fallu que, d'une manière ou d'une autre, il sache. Voilà ce qui importe et autre chose aussi : là où vous ne voyez que du délire, lui sait que je suis vraie.

LE PRÊTRE

Cela suffit ! Vous ne voulez pas de dieu ? alors allez au diable ! Je n'ai que faire de vos sornettes, aussi je m'en vais, je retourne en l'église et je prierai pour vos âmes égarées. Mais ne vous y trompez pas : dieu ne pardonne que dans la contrition.

Sur ces mots le prêtre s'en retourne en son église ; les autres conviennent de se retrouver chez Clara, d'y poursuivre leur discussion autour d'un bon repas.

NOTE DE L'AUTEUR

Le mystère n'est pas d'abord de savoir où le vieux sage se tenait, par quelle porte il est entré, à quelle heure il a traversé le cimetière ou le monastère. Le mystère est plus radical et plus juste : pour qui était-il visible, et à quelles conditions une présence devient-elle perceptible. Dans cette pièce, le vieux sage n'apparaît jamais comme un personnage qui ferait irruption dans l'espace social avec fracas, qui réclamerait qu'on le voie, qui imposerait une preuve ou un droit à l'attention. Il apparaît là où quelque chose se défait, là où le monde cesse d'être un bloc fermé et se remet à respirer. Au cimetière, c'est la mort qui cesse d'être une clôture. Au monastère, c'est le regard qui cesse d'être transparent. Ce qu'on appelle « présence » ne se distribue pas ici selon les règles ordinaires de la reconnaissance : elle dépend du regard, de sa qualité, de sa manière d'habiter le réel.

Ce que les autres ne remarquent pas n'est pas nécessairement absent. Ils regardent autrement. Le prêtre regarde le livre, il voit le rite, l'office, la chaîne des formules qui referment le monde en le nommant d'avance. L'ecclésiastique, s'il était là, voit la convenance du lieu, l'ordre, la règle, la dignité extérieure. Theresa et le médecin, eux-mêmes, peuvent être pris par l'événement visible, par ce qui se dit, par ce qui se joue sur le plan explicite. Dans cet ensemble, le vieux sage ne s'inscrit pas comme un objet de perception sociale. Il se tient dans l'intervalle où le regard ne cherche plus à maîtriser, où la présence n'est plus exigée comme preuve, où l'on n'attend plus du réel qu'il se soumette à un dispositif. Il n'est pas «

invisible » comme on dirait d'un fantôme : il est visible seulement là où le regard a renoncé à posséder.

C'est pour cela que Clara peut l'avoir aperçu ou, plus exactement, l'avoir reçu, alors que d'autres ne le voient pas. Elle ne le reçoit pas parce qu'elle croit au sens naïf, ni parce qu'elle voudrait se rassurer ; elle le reçoit parce qu'elle demeure dans une fidélité qui ne réclame pas de garanties. Chez elle, la présence ne se confond pas avec une preuve ; elle ne cherche pas à faire entrer ce qu'elle éprouve dans un tribunal du vrai. Elle consent à ce que le monde soit plus large que ce qu'on en peut établir. La présence du vieux sage devient alors possible, comme deviennent possibles certaines nuances dans la pénombre : elles ne se donnent pas au regard qui exige une pleine lumière, mais à celui qui accepte l'ombre comme condition du voir.

Le prêtre, lui, ne peut pas le voir, non parce qu'il lui manquerait une information, mais parce qu'il occupe la place du voyant. Il parle à la place des morts. Il lit à leur place. Il administre le sens depuis une hauteur d'autorité. Or on n'entend pas ce qu'on recouvre. On ne perçoit pas ce qu'on enferme. Reconnaître la présence du vieux sage supposerait de la part du prêtre quelque chose d'impossible pour lui : accepter une présence sans autorité, une parole sans livre, un sens sans clôture. Lui qui a besoin que le monde soit plié, jugé, pesé, scellé, ne peut pas recevoir ce qui ne se laisse ni totaliser ni bénir. Ce n'est pas une cécité psychologique ; c'est une structure : celui qui fait tenir le monde par la fermeture ne peut pas voir ce qui apparaît dans la faille.

Il devient alors clair que le vieux sage n'est ni un fantôme, ni un ange, ni une hallucination, ni un deus ex machina. Il n'est pas là pour convaincre ou pour prouver. Il est une figure de passage, une figure de seuil : entre le visible et l'invisible, entre la mort close et la mort en devenir, entre le langage saturé et la parole de veille. Il n'apparaît pas pour produire un effet

spectaculaire ; il apparaît quand quelque chose est déjà ouvert, quand le réel a cessé d'être seulement un décor et redevient un interlocuteur. Il ne s'impose pas, il accompagne. Il ne triomphe pas, il se tient.

C'est pourquoi il serait une erreur, et même une perte, de vouloir expliquer ce mystère par des causes, des horaires, des itinéraires, des détails logistiques. Une explication réaliste ferait du vieux sage un phénomène, de la présence un fait, du tragique une énigme résolue. Or ce que la pièce cherche, précisément, c'est un monde qui ne se laisse pas fermer, un monde dont la vérité ne se livre pas au tribunal des preuves mais à la qualité du regard. Le mystère n'est pas un trou narratif : il est la marque d'un réel irréductible à toute totalisation. Le vieux sage n'est pas invisible : il est visible seulement là où le regard ne réclame plus de posséder ce qu'il rencontre. Et c'est cette condition du voir, et non une astuce de scénario, qui rend son apparition juste.

ACTE IV

SCENE 1

Tubingen. A l'étage d'une tour, le propriétaire des lieux, Zimmer qui est menuisier, a aménagé un s »jour à l'attention de son ami poète. Son atelier se situe au rez-de-chaussée de la tour. Zimmer et sa fille occupent le corps de logis. C'est dans cette pièce à l'étage que nous retrouvons le poète, il est assis à sa table et occupé à écrire. On frappe à la porte. Le poète interrompt son écriture.

LE POETE

Entrez !

La porte s'ouvre, la fille de Zimmer entre, elle porte une cruche d'eau et deux verre, elle est suivie d'un vieux monsieur.

LA FILLE

Cher ami, ce monsieur a fortement insisté pour vous rencontrer, aussi je l'ai conduit jusqu'à vous. J'ai aussi apporté une cruche d'eau pour qu'il puisse se rafraîchir.

LE POETE

Je te remercie, mon enfant. Ce monsieur est un vrai ami, tu peux nous laisser sans crainte.

La jeune fille s'en va, le poète se lève,, le vieux monsieur s'avance et les deux amis se congratulent chaleureusement.

LE POETE

Mon cher ami, viens donc t'asseoir à la table et prendre un verre d'eau, tu me donnes l'impression d'avoir beaucoup marché.

Le visiteur prend place à la table, le poète lui verse un verre d'eau et s'en verse un à son tour.

LE VIEUX SAGE

Cher ami, je t'ai surpris en pleine écriture, de quoi s'agit-il ?

Le poète lui tend les feuillets.

LE POETE

Tu peux lire si tu le souhaites, ainsi tu sauras.

Le vieux monsieur saisit les feuillets et commence sa lecture à voix haute.

LE VIEUX SAGE

« En bleu adorable fleurit
Le toit de métal du clocher. Alentour
Plane un cri d'hirondelles, autour
S'étend le bleu le plus touchant. Le soleil
Au-dessus va très haut et colore la tôle,
Mais silencieuse, là-haut, dans le vent,
Crie la girouette. Quand quelqu'un
Descend au-dessous de la cloche, les marches, alors
Le silence est vie ; car,
Lorsque le corps à tel point se détache,
Une figure sitôt ressort de l'homme.
Les fenêtres d'où tintent les cloches sont
Comme des portes, par vertu de leur beauté. Oui,
Les portes encore étant de la nature, elles
Sont à l'image des arbres de la forêt. Mais la pureté
Est, elle, beauté aussi.
Du départ, au-dedans, naît un Esprit sévère ;
Si simples, sont les images, si saintes,
Que parfois on a peur, en vérité,
Elles, ici, de les décrire. Mais les Célestes,
Qui sont toujours bons, du tout, comme riches,
Ont telle retenue, et la joie. L'homme
En cela peut les imiter. »

Le vieux sage se tait quelques instants puis commente...

Tout ce qui est gris et sombre devient lumineux quand on sait poser le regard juste. Ainsi ces portes qui ont su conserver la beauté, la pureté même, des arbres dont ils sont faits.

LE POETE

Certains poètes parmi les romantiques ont fait du beau un idéal inaccessible. Je veux bien leur concéder que le beau ne se laisse pas saisir et enfermer dans un texte ou image. Mais, comme tu le dis si bien, il faut savoir porter sur toutes choses un regard juste.

Le vieux sage poursuit sa lecture.

LE VIEUX SAGE

« Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme

Peut-il regarder en haut, et dire : tel

Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant que dans son cœur

Dure la bienveillance, toujours pure,

L'homme peut aller avec le Divin se mesurer

Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?

Est-il, comme le ciel, évident ? Je le croirais

Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.

Riche en mérites, mais poétiquement toujours,

Sur terre habite l'homme. Mais l'ombre

De la nuit avec les étoiles n'est pas plus pure,

Si j'ose le dire, que

L'homme, qu'il faut appeler une image de Dieu.

Est-il sur la terre une mesure ? Il n'en est

Aucune. Jamais monde

Du Créateur n'a suspendu le cours du tonnerre. »

Le vieux sage s'interrompt à nouveau, puis il regarde le poète.

LE VIEUX SAGE

Qu'il n'y a pas de mesure, c'est, mon cher ami, admirablement pensé. Par la mesure l'homme veut tout maîtriser : il soupèse, il compare et exclut. Or chaque chose en ce monde est un reflet,

un éclat de la divinité, non que dieu soit en toute chose mais c'est une même infinité qui les traverse.

LE POETE

La nature n'est pas dieu mais elle en reflète la pureté, l'esprit plutôt car l'esprit traverse et demeure en toute chose. Souviens-toi de ces vers :

Le vieux sage reprend sa lecture.

LE VIEUX SAGE

« Elle-même, une fleur est belle, parce qu'elle
Fleurit sous le soleil. Souvent, l'œil
Trouve en cette vie des créatures
Qu'il serait plus beau de nommer encore,
Que les fleurs. Oh ! Comme je le sais ! Car
À saigner de son corps, et au cœur même, de n'être plus
Entier, Dieu a-t-il plaisir ?
Mais l'âme doit
Demeurer, je le crois, pure, sinon, de la Toute-Puissance avec ses ailes
approche
L'aigle, avec la louange de son chant
Et la voix de tant d'oiseaux. C'est
L'essence, c'est le corps de l'être.
Joli ruisseau, oui, tu as l'air touchant
Cependant que tu roules, clair comme
L'œil de la Divinité par la Voie Lactée,
Comme je te connais ! des larmes, pourtant,
Sourdent de l'œil. Une vie allègre, je la vois dans les corps mêmes
De la création alentour de moi fleurir, car
Je la compare sans erreur à ces colombes seules
Parmi les tombes. Le rire,
On le dirait, m'afflige pourtant, des hommes
Car j'ai un cœur. »

Il s'interrompt à nouveau, semble méditer un instant, puis de nouveau s'adresse au poète.

LE VIEUX SAGE

Le rire t'afflige car la vie allègre, tu la compares aux colombes seules parmi les morts.

LE POETE

Oui car la joie la plus grande se trouve au-delà de tous les contentements.

Le vieux sage reprend sa lecture à voix haute.

LE VIEUX SAGE

« Voudrais-je être une comète ? je le crois. Parce qu'elles ont

La rapidité de l'oiseau ; elles fleurissent de feu,

Et sont dans leur pureté pareilles à l'enfant. Souhaiter un bien plus
grand,

La nature de l'homme ne peut en présumer.

L'allégresse de telle retenue mérite elle aussi d'être louée

Par l'Esprit sévère qui, entre

Les trois colonnes souffle, du jardin.

La belle fille doit couronner son front

De fleur de myrte, parce qu'elle est simple

Par essence, et, de sentiments.

Mais les myrtes sont en Grèce. »

Le vieux s'interrompt encore, médite un instant, puis s'adresse au poète

LE VIEUX SAGE

Tu le dis avec nostalgie : Diotima ne t'a jamais quitté.

LE POETE

Comment le pourrait-elle ? Nous, vivants, sommes la demeure des morts, comprends-tu cela ?

Que seraient-ils sans nous mais aussi nous sans eux : les morts, vois-tu, sont la mémoire
des vivants.

Le vieux sage reprend sa lecture à voix haute.

LE VIEUX SAGE

« Que quelqu'un voie dans le miroir, un homme,
Voie son image alors, comme peinte, elle ressemble
À cet homme. L'image de l'homme a des yeux, mais
La lune, elle, de la lumière. Le roi Œdipe a un
Œil en trop, peut-être. Ces douleurs, et
D'un homme tel, ont l'air indescriptibles,
Inexprimables, indicibles. Quand le drame
Produit même la douleur, du coup la voilà. Mais
De moi, maintenant, qu'advent-il, que je songe à toi ?
Comme des ruisseaux m'emporte la fin de quelque chose, là,
Et qui se déploie telle l'Asie. Cette douleur,
Naturellement, Œdipe la connaît. Pour cela, oui, naturellement.
Hercule a-t-il aussi souffert, lui ?
Certes. Les Dioscures dans leur amitié n'ont-ils pas,
Eux, supporté aussi une douleur ? Oui,
Lutter, comme Hercule, avec Dieu, c'est là une douleur. Mais
Être de ce qui ne meurt pas, et que la vie jalouse,
Est aussi une douleur. »

Le vieux s'interrompt encore, médite un instant, puis s'adresse au poète

LE VIEUX SAGE

Pourquoi, les yeux crevés, Œdipe en aurait-il un de trop ?

LE POETE

Car tout ce qu'il voit dans le miroir, c'est lui-même chargé de sa propre douleur.

Le vieux sage reprend sa lecture.

LE VIEUX SAGE

« Douleur aussi, cependant, lorsque l'été
Un homme est couvert de rousseurs —
Être couvert des pieds à la tête de maintes taches ! Tel
Est le travail du beau soleil ; car
Il appelle toute chose à sa fin. Jeunes, il éclaire la route aux vivants,
Du charme de ses rayons comme avec des roses.

Telles douleurs, elles paraissent, qu'Œdipe a supportées,
D'un homme, le pauvre, qui se plaint de quelque chose.
Fils de Laius, pauvre étranger en Grèce !
Vivre est une mort, et la mort est aussi une vie. »

Le vieux s'interrompt encore, médite un instant, puis s'adresse au poète

LE VIEUX SAGE

Vie est une mort à chaque fois que l'on s'arrête et que l'on se retourne sur son passé.

LE POETE

Et la mort est aussi une vie mais cela, Hyperion, tu le sais déjà.

Nous avons assez parlé de ce poème, dis-moi plutôt que qui t'amène. Ce doit être une chose sérieuse pour que tu te lances dans pareille aventure.

LE VIEUX SAGE

Je suis venu jusqu'à toi pour te parler de notre ami Schelling. Comme tu le sais peut-être ; il a perdu sa jeune épouse Caroline l'an dernier et il ne parvient pas à s'en remettre. Le pauvre s'est mis en tête de rédiger un conte philosophe qu'il a intitulé Clara. Clara est une jeune femme qui vient de perdre son époux et qui a confié sa douleur aux mains d'un prêtre, je devrais dire une tarantule car il n'a qu'un seul objectif, ce métaphysicien, celui d'emprisonner la pauvre jeune femme dans sa toile tissée de dogmes. Puisque tu l'as voulu ainsi, je traverse les textes et il m'arrive de circuler entre eux. Aussi je suis intervenu dans ce conte pour y rencontrer chacun des acteurs. Schelling n'en sait rien bien sûr, d'autant que son chagrin l'aveugle. Je pense qu'il cherche, tout prix à donner un sens à cette mort qui le fait tant souffrir mais il veut aussi donner à ce sens un socle solide, rigoureux comme la science. Qu'en penses-tu ?

Le poète réfléchit quelques instants, puis, regardant son visiteur, il se met à parler.

LE POETE

Mon cher Hyperion, ce que tu rapportes m'afflige profondément. Comme tu le sais, j'ai moi-même subi pareille épreuve quand Suzette, ma Diotima, s'est éteinte. J'ai écrit des hymens, des élégies, des odes aussi, je pensais pouvoir, moi aussi, trouver un sens à cette disparition

et du même coup à ma propre souffrance. J'en suis devenu malade, et tu le sais sans doute, jusqu'au jour où ce brave Zimmer et sa fille, que tu as rencontrée, m'ont pris sous leurs ailes. On m'a cru fou, je te l'assure, alors que je venais seulement de trouver enfin la sérénité. On attribue volontiers aux autres ce qui nous hante mais là n'est pas la question. Tu me dis que ce pauvre Schelling est en quête de sens dans le malheur qui le traverse mais peux-tu m'en dire davantage, toi qui es entré dans son texte et l'a parcouru ?

LE VIEUX SAGE

Clara a eu de nombreux échanges avec le prêtre, avec le médecin aussi. Au début elle était comme médusée par le discours déductif du prêtre, d'autant qu'il se servait des arguments de Clara pour alimenter son propre discours ; quant au médecin, il s'est montré très réservé, en tout cas pendant un certain temps. Mais mes interventions ont eu pour effet de semer le doute dans l'Esprit de Clara qui s'est montrée de plus en plus distante par rapport au discours doctrinal ; la position du médecin a elle aussi évolué, vers davantage d'ouverture. Seul le prêtre est demeuré sur ses positions. C'est un discours que tu connais très bien, je pense : absorption du corps par l'esprit en spiritualisant le corps, absorption de l'extérieur (le monde) dans l'intérieur (l'âme). Schelling fut, à une certaine époque, influencé par ces conceptions mais il a beaucoup évolué par la suite, cherchant à ne pas isoler le corps de l'âme, ni la nature de l'esprit. Je dirais qu'à l'absorption il a substitué un devenir, ce que tu appelles « Devenir d'Esprit ». Ce qui m'autorise à supposer qu'il est en quête d'un sens, c'est qu'il veut donner à sa compréhension de la mort un fondement rigoureux, scientifique pour ainsi dire. Mais cela, il ne le peut évidemment pas.

LE POETE

Et Clara dans tout cela ?

LE VIEUX SAGE

Je pense que Clara est moins en quête d'un sens que d'une présence. Tous ses efforts visent à ramener l'esprit, et le divin aussi, dans la proximité. Elle a dénoncé l'abstraction des discours philosophiques car, dit-elle, ils sont en dehors de toute temporalité, non ancrés dans le présent, dans la réalité : je dirais qu'elle se situe du côté du vécu, non de la pensée stricte, rationnelle et abstraite.

LE POETE

Tu m'as dit qu'elle était en proie aux doute : veux-tu dire qu'elle serait désorientée, comme errante entre les discours ?

LE VIEUX SAGE

La transformation ne s'est pas opérée d'un seul coup. Lors de sa deuxième rencontre avec le prêtre, elle s'est mise à douter, ce n'est que lors de notre dernière rencontre qu'elle m'a semblé presqu'apaisée, sereine, j'ai même vu sur ses lèvres un sourire mélancolique.

LE POETE

Mais ce que tu as vu n »indique pas encore qu'elle a renoncé à donner un sens à ce qu'elle éprouve.

LE VIEUX SAGE

Je pense qu'elle se trouve à présent dans une forme d'acceptation. Clara se méfie des spéculations, sans être du tout matérialiste elle cherche à habiter le monde et non à se réfugier dans une explication peu convaincante d'une résolution différée.

LE POETE

Cette transformation, et tu l'as dit, est consécutive à tes interventions dans le texte mais Schelling n'en sait rien : il ne sait que ce qu'il a écrit et pour lui sa Clara est toujours prise dans une turbulence métaphysique. En d'autres termes Schelling continue de son côté à chercher un sens ; tu es entré dans le texte mais pas dans la tête de l'auteur, ce qui signifie que, en dehors des lignes, Clara peut certes évoluer vers une approche plus sereine de ce qu'elle vit mais Schelling ne sait de Clara que ce qu'il en a écrit. Je veux dire que sa Clara ne lui échappe, en quelque sorte, que en dehors du texte, dans les blancs entre les lignes, mais cela, Schelling l'ignore : Clara continue d'obéir strictement au rôle qu'il lui assigne.

LE VIEUX SAGE

Si je te suis bien, il ne suffit pas que le texte se transforme à l'insu de son auteur ; il faudrait, si je peux dire, que le texte, à travers des signes, se déplie et rende compte à l'auteur de ce qui s'y déroule à son insu car ces modifications ne traversent pas les mots, elles sont hors-

texte et illisibles. C'est un processus d'intertextualité mais qui est opérée de l'intérieur par une sorte d'agent secret invisible, moi en l'occurrence dans ce contexte précis.

LE POETE

Il y a toujours plus dans un texte que ce que l'auteur s'autorise à y mettre mais ce plus, il ne le perçoit pas puisqu'il ne procède pas de son intention. Il faut dès lors que le non-dit du texte fasse irruption et lui saute à la figure, pour le dire sans ménagement. Or ce non-dit, toi qui circules à travers les textes, tu en a été le ferment ; autrement dit si un signe doit faire irruption depuis le texte, ce ne peut être que toi.

LE VIEUX SAGE

Tu veux dire que je dois aller à la rencontre de Schelling lui-même ? Mais que pourrai-je lui dire dans ce cas ?

LE POETE

Tout d'abord je tiens à te rassurer. Schelling est un vieil ami et par ailleurs il te connaît bien. Par précaution je te remettrai une lettre de recommandation : Schelling écoutera avec attention ce que tu lui diras. Si je n'ai pas toujours partagé ses idées et il le sait, notre amitié, sur un plan humain, est demeurée intacte. Je n'ai jamais cherché à le contredire car nous n'abordons pas les choses de la même façon : il est un philosophe rigoureux, je suis un poète.

LE VIEUX SAGE

Poésie et philosophie sont condamnées à demeurer distantes, voire étrangères ?

LE POETE

Oui, aussi longtemps que la philosophie, dans sa prétention à la rigueur scientifique, restera prisonnière de la rationalité stricte et de sa logique déductive. Mais je tiens à ajouter que Schelling n'est pas Hegel. Nous étions amis quand nous étudions ensemble la théologie, ici-même à Tübingen. C'est ensemble que nous avons fondé l'idéalisme mais Hegel s'est enfermé dans une approche systématique et, du même coup, il s'est éloigné autant de Schelling que de moi-même. Schelling est tout à fait capable de briser les chaînes de la rationalité froide et abstraite. Si tu en doutes, glisse-toi dans le texte de « Veilles » que l'on

doit à un certain Bonaventura, c'est un nom d'emprunt évidemment, et j'ai la conviction profonde que Schelling se cache derrière ce nom. Mais c'est là une toute autre histoire.

LE VIEUX SAGE

Alors j'irai à sa rencontre mais pour lui dire quoi ?

LE POETE

Avant de t'en dire d'avantage, je vais te donner à lire deux textes que j'ai conservé précieusement. Ils ne sont pas de moi mais ils suffiront à t'éclairer.

Le poète se dirige vers une vieille armoire dont il extrait deux feuillets, puis revient s'asseoir. Il tend à son interlocuteur le premier feuillet.

LE POETE

Lis et pour que tu n'en perdes rien, fais-le à voix haute.

LE VIEUX SAGE

« Nous autres hommes nouveaux, innommés, difficiles à comprendre, précurseurs d'un avenir encore non démontré — nous avons besoin, pour une fin nouvelle, d'un moyen nouveau, je veux dire d'une nouvelle santé, d'une santé plus vigoureuse, plus aiguë, plus endurante, plus intrépide et plus joyeuse que ne furent jusqu'à présent toutes les santés. Celui dont l'âme est avide de faire le tour de toutes les valeurs qui ont eu cours et de tous les désirs qui ont été satisfaits jusqu'à présent, de visiter toutes les côtes de cette « méditerranée » idéale, celui qui veut connaître, par les aventures de sa propre expérience, quels sont les sentiments d'un conquérant et d'un explorateur de l'idéal, et, de même, quels sont les sentiments d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un devin, d'un divin solitaire d'autrefois : celui-là aura avant tout besoin d'une chose, de la *grande santé* — d'une santé que non seulement on possède mais qu'il faut aussi conquérir sans cesse, puisque sans cesse il faut la sacrifier !... Et maintenant, après avoir été ainsi longtemps en chemin, nous, les Argonautes de l'Idéal, plus courageux peut-être que ne l'exigerait la prudence, souvent naufragés et endoloris, mais mieux portants que l'on ne voudrait nous le permettre, dangereusement bien portants, bien portants toujours à nouveau, — il nous semble avoir

devant nous, comme récompense, un pays inconnu, dont personne encore n'a vu les frontières, un au-delà de tous les pays, de tous les recoins de l'idéal connus jusqu'à ce jour, un monde si riche en choses belles, étranges, douteuses, terribles et divines, que notre curiosité, autant que notre soif de posséder sont sorties de leurs gonds, — hélas ! que maintenant rien n'arrive plus à nous rassasier ! Comment pourrions-nous, après de pareils aperçus et avec une telle faim dans la conscience, une telle avidité de science, nous satisfaire encore des *hommes actuels* ? C'est assez grave, mais c'est inévitable, nous ne regardons plus leurs buts et leurs espoirs les plus dignes qu'avec un sérieux mal tenu, et peut-être ne les regardons-nous même plus. Un autre idéal court devant nous, un idéal singulier, tentateur, plein de dangers, un idéal que nous ne voudrions recommander à personne, parce qu'à personne nous ne reconnaissions facilement le *droit* à cet idéal : c'est l'idéal d'un esprit qui se joue naïvement, c'est-à-dire sans intention, et parce que sa plénitude et sa puissance débordent, de tout ce qui jusqu'à présent s'est appelé sacré, bon, intangible, divin ; pour qui les choses les plus hautes qui servent, avec raison, de mesure au peuple, signifieraient déjà quelque chose qui ressemble au danger, à la décomposition, à l'abaissement ou bien du moins à la convalescence, à l'aveuglement, à l'oubli momentané de soi ; c'est l'idéal d'un bien-être et d'une bienveillance humains-surhumains, un idéal qui apparaîtra souvent *inhumain*, par exemple lorsqu'il se place à côté de tout ce qui jusqu'à présent a été sérieux, terrestre, à côté de toute espèce de solennité dans l'attitude, la parole, l'intonation, le regard, la morale et la tâche, comme leur vivante parodie involontaire — et avec lequel, malgré tout cela, le *grand* sérieux commence peut-être seulement, le véritable problème est peut-être seulement posé, la destinée de l'âme se retourne, l'aiguille marche, la tragédie *commence...* » (Nietzsche, 'Le gai savoir », livre V, n° 382)

LE POETE

Alors, mon cher Hyperion, qu'y comprends-tu ?

LE VIEUX SAGE

Qu'un individu, un philosophe peut-être, a cherché à fonder un idéal à partir de nos convictions trop humaines en les transfigurant. Il admet que la poursuite de cet idéal est très exigeante et que sans doute peu d'hommes sont en mesure de l'atteindre. Il dit vouloir se

placer à côté de tout ce qui jusqu'alors fut considéré avec sérieux, la morale et toutes ces choses, que pour cette raison son idéal paraitra certainement inhumain mais qu'à présent avec cet idéal commence le grand sérieux.

LE POETE

Ta lecture est scrupuleuse mais tu as omis de rappeler les derniers mots : « la tragédie commence ».

LE VIEUX SAGE

Tu as parfaitement raison ! Avec la subversion du sérieux trop humain commence la véritable tragédie. C'est en substance ce que je disais au prêtre : avec tous ses discours, en voulant donner un sens à la mort, une destinée, c'est le tragique de notre condition qu'il efface.

LE POETE

Très bien ! Il est temps à présent que tu prennes connaissance du second feuillet.

Il tend à son ami le feuillet ; son ami se met aussitôt à le lire à haute voix.

LE VIEUX SAGE

« Mais en dessinant, pour finir, lentement, lentement, ce sombre point d'interrogation, ayant encore l'intention de rappeler au lecteur les vertus du véritable art de lire, — hélas ! quelles vertus oubliées et inconnues ! — il m'arrive d'entendre résonner autour de moi un rire de farfadet, le plus méchant et le plus joyeux : les esprits de mon livre, eux-mêmes, se jettent sur moi, me tirent les oreilles et me rappellent à l'ordre. « Nous n'y tenons plus — ainsi m'interpellent-ils — ; au diable avec cette musique sombre et noire comme la robe d'un corbeau. La clarté du matin ne brille-t-elle pas autour de nous ? Ne sommes-nous pas entourés d'une verte et molle pelouse, le royaume de la danse ? Y eut-il jamais une meilleure heure pour être joyeux ? Qui veut entonner un chant, un chant du matin, tellement ensoleillé, tellement léger, si aérien qu'il ne chasse *pas* les idées noires, mais qu'il les invite à chanter avec lui, à danser avec lui ? Nous aimons mieux encore la mélodie d'une stupide cornemuse paysanne que de tels sons mystérieux, de tels chants de crapauds sonnants, de telles voix des tombeaux, de tels sifflements de marmottes, par quoi vous nous avez régaliés jusqu'à présent, dans votre

sauvage solitude, Monsieur l'ermite et musicien de l'avenir ! Non ! Ne venez pas avec de pareils sons ! Entonnons des mélodies plus agréables et plus joyeuses ! » — Êtes-vous satisfaits ainsi, mes impatients amis ? Eh bien ! Qui donc ne vous obéirait pas volontiers ? Ma cornemuse est prête, ma gorge aussi — il en sortira peut-être des sons rudes, arrangez-vous-en ! nous sommes en montagne ! Mais ce que je vous ferai entendre sera du moins nouveau ; et, si vous ne le comprenez pas, si les paroles du *chanteur* vous sont inintelligibles, qu'importe ! C'est là la « malédiction du chanteur ». Vous entendrez d'autant plus distinctement sa musique et sa mélodie, vous danserez d'autant mieux au son de son pipeau. *Voulez-vous cela ?...»* ((Nietzsche, ‘Le gai savoir », livre V, n° 383)

LE POETE

A présent dis-moi comment tu le comprends ?

LE VIEUX SAGE

Un farfadet est sorti du livre pour signifier à l'auteur qu'il ne voulait pas de son idéal qu'il trouve trop sombre, un idéal de noir corbeau. Lui veut jouir de l'instant et danser joyeusement, même au son d'une cornemuse. L'auteur lui répond qu'il est prêt à s'y dévouer mais que le farfadet risque fort de n'entendre que la musique et non les paroles qui l'accompagnent. Auquel cas il pourra danser, comme il le souhaite. L'auteur, pour conclure, lui demande si c'est bien cela qu'il veut ? La musique seulement et aucune des paroles qui l'accompagne.

LE POETE

Et tu en déduis ?

LE VIEUX SAGE

Que le farfadet veut la joie, une joie naïve, mais qu'en aucun cas il ne veut du tragique. Autrement dit il refuse l'idéal qui exige trop, le grand sérieux, et préfère se contenter du sérieux de ses propres convictions et pratiques car elles abolissent le tragique et cette abolition est naïvement source de réjouissance. Or le tragique ne s'élide pas, il se traverse et

même il s'habite. En somme la mort n'a rien de tragique dès lors qu'on lui donne un sens, le sens d'une promesse. C'est du moins ce qu'il pense, au-delà du texte que je viens de lire.

LE POETE

Le tragique disparaît dès l'instant où on donne un sens à notre condition, même si elle est mortelle ; même la mort a un sens puisqu'elle est liée à une promesse. N'y vois-tu pas une profonde confusion ?

LE VIEUX SAGE

Qu'est-ce que tu veux dire plus précisément ?

LE POETE

Qu'il y a dans cette manière de voir une profonde confusion entre le tragique et l'absurde. Les hommes ont besoin de sens car sans cela ce qu'ils vivent, y compris la mort, leur apparaît comme absurde. La seule chose qui soit véritablement absurde, c'est la question elle-même. La vie a-t-elle un sens ? Si elle n'en a aucun, elle est absurde. Mais poser la question du sens suppose déjà une mise à distance, l'hypothèse tacite qu'il pourrait y avoir une cause et aussi une fin qui nous seraient imposées de l'extérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Parce qu'il y a, c'est tout ! Si la question du sens devait être posée, ce serait de l'intérieur, à partir de ce il y a. Mais je maintiens que la question du sens n'en a aucun. L'existence n'est absurde, dit-on, que si elle n'a pas de sens mais l'existence, et nous l'avons admis tous deux, n'est pas absurde, elle est tragique. Je dirai même que c'est parce qu'elle est tragique que l'existence ne saurait être absurde.

LE VIEUX SAGE

J'entends très bien où vous souhaitez en venir mais je souhaite malgré tout vous l'entendre préciser.

LE POETE

Toutes ces questions reposent sur l'essence du tragique ? Le tragique est structurellement, ontologiquement, lié à une impossibilité, celle pour toute réalité, le monde, les hommes et dieu lui-même, de se réaliser pleinement. Ce qui serait pleinement résolu ne pourrait que s'effondrer dans son propre néant. Le tragique, en raison de cette impossibilité, est la condition même du devenir, on devient sans cesse mais on n'advient jamais et fort heureusement car ce qui adviendrait, ce qui atteindrait sa plénitude ne pourrait que s'effacer dans cette résolution, dans cet achèvement. Le seul sens acceptable depuis le « il y a » concerne l'habitation de ce tragique : comment habiter ce qui, de prime abord, nous semble inhabitable ? C'est parce qu'il refuse la possibilité d'une telle habitation, que le dogmatisme croit résoudre le tragique en affirmant un sens qui serait pleinement atteint dans la résolution. Mais cette affirmation, qui entend contourner le tragique et l'absurde que l'on a tendance à confondre avec lui, ruine toute possibilité de devenir puisqu'elle consent à l'achèvement qui n'est rien d'autre que la ruine de ce qui ne peut plus devenir : en voulant donner un sens, paradoxalement on confirme l'absurde.

LE VIEUX SAGE

Car il serait absurde que le devenir, dès lors qu'il cesse, s'échoue dans le néant du devenu. C'est l'hypothèse d'une fin qui est absurde car elle abolit le sens qui se dissout dans le néant de l'achevé. Donner un sens à la mort, c'est la soumettre à cet achèvement dans la promesse. La question n'est donc pas celle de justifier la mort mais de la rendre habitable.

LE POETE

Comment veux-tu rendre la mort habitable ? La mort est un mode d'habitation du tragique, une habitation désincarnée mais en aucun cas quelque chose à habiter. La mort n'est en rien un passage entre deux mondes, c'est une persistance dans ce monde-ci, car il est le seul, mais dans des conditions différentes puisque désormais l'esprit est détaché du corps qui seul décède.

LE VIEUX SAGE

En résumé c'est de vouloir donner un sens à la mort qui est absurde car on la justifie par une fin qui, si elle advenait, romprait tout devenir, et signerait du même coup le non-sens de tout

ce qui l'a précédé. Dit autrement, la vie perd tout sens sens possible dès lors qu'elle se referme dans sa propre réalisation. Ce qui est en cause ce n'est pas précisément la finalité elle-même, c'est la finalité entendue comme fin, atteinte d'un but assigné.

LE POETE

Tu as tout saisi, Hyperion. Tout cela, tu le savais déjà, il te maquait juste de l'exprimer avec clarté. A présent je pense que tu sais ce que tu dois dire à Schelling. Ne manque pas surtout de lui faire part de ma profonde amitié et de la peine que me cause la situation douloureuse qu'il traverse. Nous nous reverrons, mon fidèle ami. A présent va et n'oublie pas le mot de recommandation.

Tous deux se lèvent de table et se saluent très chaleureusement. Le poète accompagne son ami jusqu'à la porte.

NOTE DE L'AUTEUR

Le vieux sage qui circule entre les textes n'a rien d'un personnage conceptuel au sens structural où une place vide organiserait les déplacements et les permutations. Sa mobilité ne répond pas à une nécessité de système ; elle ne relève ni d'un opérateur, ni d'une fonction abstraite. Elle se comprend autrement : comme l'apparition d'un signe qui, à un certain point, se détache du texte, franchit sa frontière, et se tourne vers l'auteur lui-même. Ce signe ne se laisse pas réduire à une instance explicative, ni à une figure chargée d'illustrer une thèse. Il a la simplicité étrange de ce qui surgit sans avoir été prémedité, comme si le texte, devenu plus vivant que l'intention qui l'a porté, laissait passer une présence restée en réserve.

Cette circulation ne doit pas être confondue avec l'intervention d'un tiers dramatisant. Un tel tiers, lorsqu'il s'interpose, théâtralise l'expérience, la traduit en scène extérieure, la rend artificiellement intelligible en la psychologisant ou en la commentant. Or c'est précisément ce type de médiation que Rilke dénonce : l'ajout d'une distance, d'un dispositif, d'un "en plus" qui affaiblit la justesse de la présence et trahit l'événement intérieur. Le vieux sage se tient à l'opposé de cette dérive. Il ne dramatise pas, n'explique pas, ne surplombe pas ; il ne vient ni intensifier, ni résoudre, ni rendre lisible ce qui doit rester éprouvé. Il n'ajoute pas une scène : il rend sensible une ouverture.

Sa mobilité autorise alors un autre phénomène, plus discret et plus profond : le rapprochement des textes. Non pas un rapprochement doctrinal, ni une comparaison thématique, mais une fréquentation. Il circule comme un acteur ignoré de l'auteur, non comme un principe. Cette ignorance n'est pas une faille de composition, mais le signe même qu'un texte n'est jamais clos, même par un point. Un texte demeure habitable, et parfois habité par ce que l'auteur n'y a pas mis — non par manque, mais par économie, par prudence, par fidélité à une justesse qui refuse l'excès. Ce qui surgit alors n'est pas un contenu ajouté

après coup, mais la manifestation d'un non-dit légitime, maintenu en réserve, et que le texte, à sa manière, décide de laisser vivre.

Ainsi compris, le vieux sage n'est ni concept, ni fonction, ni médiation. Il est une présence rendue possible par la retenue même qui a présidé à l'écriture. Sa circulation atteste que l'œuvre ne se referme pas sur sa dernière phrase : elle continue d'offrir un espace où quelque chose peut encore entrer, demeurer, et parler — non pour conclure, mais pour maintenir l'ouverture du sens et la disponibilité d'une habitation.

La figure de ce personnage qui circule entre les textes correspond à une conception précise de la lecture et de l'écriture : une approche non comparative, mais résolument intertextuelle. Il ne s'agit pas de mettre des œuvres en regard pour en dégager des ressemblances, des influences ou des écarts mesurables, comme le ferait une lecture analytique ou historique. La comparaison suppose une extériorité, un point de vue surplombant à partir duquel les textes sont disposés, évalués, ordonnés. Ici, au contraire, le mouvement s'effectue de l'intérieur.

L'intertextualité ainsi entendue n'est pas un jeu de références ni un réseau de citations explicites. Elle désigne une co-présence vécue des textes, une manière pour eux de s'ouvrir les uns aux autres sans perdre leur singularité. Le personnage circulant n'établit pas des ponts conceptuels ; il rend perceptible le fait que les textes peuvent se fréquenter, se traverser, se répondre silencieusement, parce qu'ils participent d'un même espace de sens non clos. Il ne compare pas : il habite successivement, ou simultanément, plusieurs lieux textuels.

Cette circulation n'abolit ni les différences ni les tensions. Elle les maintient, mais sans les figer dans un schéma explicatif. Le texte n'est pas traité comme un objet fini, isolé, assignable à une place définitive ; il est envisagé comme un champ ouvert, capable d'accueillir ce qui n'a pas été formulé explicitement en lui. Le personnage devient alors le signe que chaque œuvre déborde son intention initiale, qu'elle contient plus que ce qu'elle énonce, et qu'elle peut être traversée par des voix, des figures ou des questions venues d'ailleurs, sans cesser d'être elle-même.

Une telle approche suppose que le sens ne se constitue pas par addition ou par confrontation méthodique, mais par résonance. Les textes ne sont pas juxtaposés ; ils se laissent affecter les uns par les autres. Le personnage circulant incarne cette résonance : il ne synthétise pas, ne

hiérarchise pas, ne conclut pas. Il atteste simplement que l'œuvre reste vivante tant qu'elle demeure ouverte à ce qui n'y a pas été explicitement déposé, et que cette ouverture est la condition même d'une lecture intertextuelle authentique, non comparative, fondée sur l'habitation plutôt que sur la mesure.

SCENE 2

CLARA

Je suis venue si tôt que le jour n'a pas encore pris forme,
et la pierre sous mes doigts garde un froid plus ancien que moi.
Albert, je parle bas pour ne pas froisser ton nom dans l'air,
pour ne pas réveiller la terre, ni les oiseaux sans mémoire.
Je ne sais plus prier : mes lèvres ne trouvent que ton absence,
et pourtant je demeure, comme on demeure au bord d'un puits,
à écouter l'eau qui ne répond pas et qui répond quand même.
Il y a dans ce silence une présence qui n'est pas la mienne,
un pas dans l'herbe, une cendre de souffle, un imperceptible.
Si je ferme les yeux, je te vois moins que je ne te sens,
comme si le monde, par fidélité, retenait ton visage.
Je ne demande pas de signe : je demande seulement tenir,
tenir debout sans promesse, tenir sans cloches ni lumière.
Et voici que quelque chose remue sur le côté du monde,
et mon cœur se retourne avant ma tête, comme une bête traquée.

LA MORT

Ne crains pas, Clara, je ne suis pas venue pour te prendre,
ni pour t'arracher ce peu de force qui te reste aux épaules.
Je sais le bruit que je fais, même quand je marche sans pas,
je sais l'effroi que je sème rien qu'en entrant dans l'air.
Mais écoute : je ne suis pas toujours la main qui fauche,
je suis aussi celle qui se tient à distance, et qui veille.
Auprès du prêtre, j'ai dû être dure, car il me voulait chaîne,
il me voulait clé d'un jugement, porte d'un au-delà fermé.
Toi, tu ne m'enfermes pas : tu me regardes comme un abîme,
et c'est pour cela que je peux parler sans porter de glaive.
Je viens te dire une chose que nul vivant n'ose entendre,
sans menace, sans doctrine, sans la robe des tribunaux.

Je viens comme on vient au bord d'une lampe qui tremble,
pour souffler non sur la flamme, mais sur la peur qui l'étouffe.
Reste là : je te demande seulement de ne pas fuir ma parole.

CLARA

Je voudrais fuir, oui, comme on fuit l'ombre au coin d'un mur,
mais mes jambes ont cessé d'obéir, et mes mains sont de pierre.
Ta voix ne grince pas : elle tombe doucement, comme la pluie,
et pourtant elle me glace, car elle vient d'un lieu sans retour.
Tu dis : je ne te veux aucun mal mais que peux-tu vouloir,
toi qui as tout, toi qui prends tout, toi que nul ne retient ?
Si tu me parles, c'est donc que je suis déjà presque prise,
déjà tirée vers ton royaume où les visages se taisent.
Je suis vivante, et je l'ignore parfois tant la douleur est forte ;
je respire, et ce souffle me semble un emprunt, un sursis.
Albert est là dessous, et mon cœur s'y enfonce avec lui,
comme si la terre était une bouche qui mord sans se refermer.
Dis-moi pourquoi tu viens : dis-le vite avant que je tombe,
avant que ma peur ne devienne prière et ne me rende folle.
Je ne veux pas de réponses qui consolent : je veux la vérité,
même si elle brûle comme du sel sur une plaie ouverte.

LA MORT

Je n'ai pas de royaume, Clara, ou s'il en est un, il n'est pas mien ;
je ne règne pas : je passe, et je laisse derrière moi des lieux changés.
On m'a prêté des couronnes et des lois pour calmer les vivants,
pour qu'ils me haïssent ou me vénèrent au lieu de m'entendre.
La vérité, la voici : je ne prends pas "tout", je prends des formes,
je dénoue des liens, je dépose les corps comme on dépose un manteau.
Ce qui demeure d'Albert n'est pas enfermé dans ma main,
cela demeure où sa fidélité demeure, et où la tienne l'appelle.
Tu crois que je suis l'ennemie de l'amour, mais je n'en ai pas le pouvoir ;
je suis seulement l'épreuve qui montre quels liens étaient vivants.
Le prêtre voulait faire de moi un juge : je l'ai refusé en silence,

car je ne juge pas, et je ne pèse pas les cœurs sur une balance.
Je viens te dire : ton tremblement n'est pas une faute,
ta peur n'est pas une impiété, c'est une lucidité du corps.
Et je viens surtout te demander : que cherches-tu ici, devant cette pierre ?
Est-ce Albert, ou est-ce la clôture que tu voudrais poser sur ta douleur ?

CLARA

Je cherche Albert, mais je cherche aussi la fin, je l'avoue,
la fin de ce poids dans la poitrine, la fin de ce monde trop clair.
Je suis lasse des phrases qu'on m'offre comme des couvertures,
lasse des gestes pieux qui ferment les yeux au lieu d'ouvrir la nuit.
Je viens ici parce qu'ici, au moins, rien ne ment :
la pierre dit pierre, la terre dit terre, et mon nom n'est pas sauvé.
Je voudrais parler à Albert sans passer par les mots du prêtre,
sans passer par des promesses qui sentent l'encens et la peur.
Je voudrais qu'il soit proche sans devenir une idée,
proche comme l'arbre est proche quand on le touche en silence.
Mais si je cherche la clôture, c'est que je me sens me dissoudre,
comme si vivre était un tissu qui s'effiloche entre mes doigts.
Je crains de trahir Albert en continuant, de le laisser seul,
je crains de le trahir en m'arrêtant, de mourir par fatigue.
Tu vois : je suis prise entre deux abîmes et je n'ai pas de pont.
Alors dis-moi : que peut une fidélité quand l'absence est totale ?

LA MORT

Une fidélité peut beaucoup, Clara, mais jamais ce que l'on croit.
Elle ne ressuscite pas les heures, elle ne recolle pas le passé,
elle ne rend pas le monde « comme avant », et c'est sa grandeur.
Elle tient une place ouverte dans le réel, une place qui respire,
elle empêche que l'absence devienne néant, elle la garde présence.
Tu n'as pas à choisir entre mourir et oublier : c'est un piège de langage,
un piège que le prêtre aime, car il promet une sortie par le haut.
Il y a une autre voie : vivre sans refermer, vivre sans conclure,
vivre avec la blessure comme on vit avec une étoile invisible.

Albert n'est pas "seul" sous la pierre : il est dans ce que tu habites,
dans ton regard quand il cesse de vouloir saisir et qu'il consent à voir.
Je ne viens pas te dire : « accepte, mot froid comme une règle ;
je viens te dire : « demeure », mot chaud comme une main posée.
Et je te le dis en passant, moi qui passe : tu n'es pas appelée aujourd'hui.
Tu es appelée à marcher encore, non pour guérir, mais pour porter du sens.
Car le sens n'est pas un salut : c'est une braise qui ne s'éteint pas, même sous la cendre.

CLARA

Si tu dis vrai, alors mon effroi se fend comme une coque,
et quelque chose en moi respire à travers la peur, malgré moi.
Je n'ai pas envie d'être courageuse : j'ai envie d'être simple,
comme l'eau qui coule sans savoir où elle va, et pourtant elle va.
Demeurer... ce mot m'atteint, parce qu'il ne promet pas l'oubli,
parce qu'il ne me vend pas un ciel en échange de ma terre.
Mais comment demeurer sans devenir dure, sans devenir pierre,
sans me protéger par une indifférence qui ressemble à la mort ?
Je sens parfois que la vie, par excès de douleur, se retire de moi,
et je me surprends à envier les choses muettes, les choses sans mémoire.
Albert, si tu m'entends, donne-moi seulement un signe de justesse,
pas un signe miraculeux, un signe qui tient dans une feuille qui tombe.
Et toi, Mort, si tu peux parler ainsi, alors tu n'es pas seulement nuit,
tu es aussi la limite qui dessine le jour sans l'écraser de lumière.
Reste encore un instant : dis-moi ce que je dois faire de ma peur,
car elle se réveille dès que je veux aimer sans garantie.

LA MORT

Ta peur, Clara, ne la combats pas comme on combat une bête,
ne la nourris pas non plus comme on nourrit un feu qui dévore.
Assieds-la près de toi, comme on assied un enfant qui tremble,
et dis-lui : « Je te vois », car être vue la rend moins souveraine.
La peur devient monstre quand on lui demande de décider,
quand on lui confie la route, quand on l'appelle vérité.
Fais d'elle une compagne, pas une reine : qu'elle marche derrière,

qu'elle t'avertisse, qu'elle te protège parfois, mais qu'elle n'écrive pas ton destin.
Tu n'as pas à être dure : la dureté est une armure qui coûte trop cher.
Tu n'as pas à être consolée : la consolation est un voile qui étouffe.
Tu as à être fidèle, et la fidélité est une douceur sans sucre,
une douceur grave qui sait l'abîme et qui n'en fait pas un argument.
Quant à Albert, je ne peux te donner de signe à sa place,
mais je peux te dire ceci : chaque fois que tu refuses le mensonge, il est proche.
Chaque fois que tu parles au monde au lieu de parler sur lui, il est proche.
Et maintenant je m'éloigne : non par fuite, mais par respect pour ton pas.

CLARA

Tu t'éloignes et pourtant ton retrait pèse comme une présence,
comme si l'air gardait l'empreinte de tes mots, leur cendre tiède.
Je voudrais te retenir, non par peur d'être seule, mais par besoin
de comprendre ce que je sens ici, sur cette terre qui refuse de conclure.
Car je sens Albert non comme un souvenir rangé dans ma tête,
mais comme une fidélité qui palpite dans les choses les plus simples :
le fil d'herbe qui se redresse après mon genou, le bruit d'un merle,
le froid d'une pierre qui ne ment pas, la lumière qui hésite au bord du matin.
Et pourtant, dès que je veux dire cela, les mots se dérobent,
ils deviennent trop grands, trop petits, trop dociles ou trop pauvres,
et je crains de profaner ce que je touche à peine en le nommant.
Dis-moi : faut-il se taire pour être juste, faut-il parler pour demeurer ?
Je ne veux pas devenir un silence fermé, une vitre close sur le monde,
mais je ne veux plus non plus de paroles qui arrangeant l'abîme.
Je cherche une parole de veille, qui ne possède rien, qui n'explique pas,
une parole qui marche comme un pas, et qui s'arrête quand il faut.

LA MORT

Tu demandes la mesure, Clara, et c'est déjà une lumière fragile,
car la démesure des vivants vient souvent de leur peur de perdre.
Il n'est pas nécessaire de choisir entre se taire et parler :
il faut apprendre à parler comme on tient une lampe dans le vent.
La parole juste n'est pas celle qui nomme tout, ni celle qui renonce :

c'est celle qui consent à l'inachevé, et qui le garde respirant.

Ne cherche pas des mots qui ferment, cherche des mots qui ouvrent,
des mots qui laissent passer l'ombre au lieu de la repeindre en jour.

Parle à Albert, si tu le peux, mais ne le transforme pas en statue,
ne fais pas de lui un « ailleurs » qui condamnerait ce monde-ci.

Et parle au monde : la terre écoute mieux qu'on ne croit,
elle répond par des détails, par des accidents, par des retours discrets.

Tu dis « vitre close » : oui, la vitre donne un monde sans friction ;
la veille, elle, rend la friction, rend l'opacité, rend la profondeur.

Ta parole de veille sera pauvre, parfois, et c'est sa richesse :
elle ne triomphera pas, elle tiendra, et c'est ainsi qu'elle sauvera sans sauver.

CLARA

Alors je vais essayer : Albert, je ne t'appelle pas pour que tu reviennes,
je t'appelle pour que tu demeures là où tu demeures déjà, dans ce que j'habite.

Je t'appelle sans exigence, sans marché, sans preuve, sans ciel,
avec cette pauvreté que tu aimais chez les choses simples, les choses vraies.

Je ne te demande pas une réponse, je demande une compagnie,
comme l'arbre accompagne la route sans marcher, comme la route accompagne le pas.

Et si je pleure, ce n'est pas pour te tirer hors de la terre,
c'est parce que la terre est devenue plus vaste et que mon cœur ne sait pas la porter.

Mais je veux apprendre : je veux marcher sans conclure,
je veux que mon amour ne devienne pas une cage, ni une plainte qui tourne en rond.

Pourtant, je le dis, il y a en moi une révolte qui ne s'éteint pas :
pourquoi faut-il que l'amour rencontre ta main, pourquoi faut-il que tu coupes ?

Je sais que tu dis ne pas juger, ne pas régner, seulement passer,
mais ton passage laisse des maisons vides, des lits froids, des mots cassés.

Que fais-tu de cette violence que tu portes malgré toi, que fais-tu de ce sillage ?
Et comment ne pas te haïr quand tu traverses ce que j'aime ?

LA MORT

Ta révolte est saine, Clara, elle garde l'amour vivant, non résigné.

Haïr, pourtant, c'est se lier à moi d'un lien qui te consume plus que ma venue.

La violence dont tu parles n'est pas mon plaisir : elle est la forme même du temps,

le temps qui change, qui sépare, qui défait, qui oblige les êtres à ne pas se posséder.
On m'accuse, parce que j'apparaîs au point le plus visible du dénouement,
mais le dénouement commençait bien avant moi, dans chaque seconde qui passe.
Je suis le nom qu'on donne à la limite, et la limite fait mal, oui,
car elle empêche le cœur de se croire infini dans ses prises.
Que fais-je du sillage ? Je n'en fais rien : ce sont les vivants qui le portent,
ou qui le transforment, ou qui s'y noient, selon la manière dont ils demeurent.
Je n'offre pas de compensation, je n'offre pas d'équilibre,
je ne suis pas la balance d'un destin, je suis l'interruption qui demande une autre musique.
Tu me demandes « pourquoi » : le « pourquoi » est souvent une porte fermée,
il attend une cause qui calmerait, une raison qui rendrait la perte acceptable.
Je peux te donner mieux : un « comment », comment traverser sans se trahir,
comment aimer sans posséder, comment laisser le monde habitable malgré la coupe.

CLARA

Comment, oui... car le pourquoi me ronge comme une souris dans l'ombre,
et je sens bien qu'aucune cause ne rendra Albert moins mort, ni moi moins blessée.
Alors j'écoute ton "comment" comme on écoute une source dans la nuit,
avec méfiance et soif, avec ce mélange de refus et de besoin.
Je veux traverser sans me trahir, mais je ne sais même plus qui je suis,
depuis qu'Albert n'est plus là pour me répondre en silence, par sa simple présence.
Je découvre que l'amour était aussi un lieu, et que ce lieu s'est effondré,
et je marche dans un non-lieu, avec des gestes qui cherchent un appui.
Dis-moi comment aimer sans posséder, car je sens en moi la tentation
de garder Albert comme on garde une relique, de le serrer jusqu'à l'étouffer.
Je sens aussi la tentation inverse : jeter tout au feu, devenir sèche,
faire de la douleur une excuse pour ne plus rien donner, ne plus rien risquer.
Entre la relique et la sécheresse, où est la voie étroite, où est la veille ?
Si je dois apprendre une autre musique, je suis prête, mais je ne veux pas de chant faux.
Je veux un pas, même minuscule, que je puisse faire aujourd'hui,
ici, devant cette tombe, avant de rentrer dans la maison vide.

LA MORT

Le premier pas, Clara, est de reconnaître que l'amour n'est pas un objet,

qu'il n'appartient ni au vivant ni au mort, qu'il circule comme une sève.
Ne garde pas Albert « comme » Albert : garde-le comme une manière d'être au monde,
comme une fidélité qui t'oblige à voir plus finement, à toucher plus juste.
Quand tu sens la relique, respire et rends : ouvre la main, même intérieurement,
car serrer est un réflexe de panique, et la panique fabrique des idoles.
Quand tu sens la sécheresse, respire et donne : un geste simple, un geste pauvre,
car la fermeture est une fatigue déguisée en force, et elle tue doucement.
La voie de veille n'est pas héroïque : elle est répétée, discrète, quotidienne.
Tu rentreras dans la maison vide et tu ne la rempliras pas par des mots,
tu la laisseras sonner, et tu y déposeras une chose vraie, même minime :
un bol d'eau, un morceau de pain, une chaise tirée vers la fenêtre,
comme si tu préparais non un retour impossible, mais une présence possible.
Et dehors, tu regarderas le monde sans vitre : tu accepteras sa résistance,
tu laisseras les choses te contredire, te ralentir, te rendre moins certaine.
C'est ainsi que l'amour cesse d'être relique : il devient chemin, il devient attention.
Et maintenant, je te laisse encore une fois : non parce que je n'ai plus rien à dire,
mais parce que ton pas doit être à toi, et non le reflet de ma voix.

LA MORT

Bonjour, petit veilleur, toi qui viens sans fracas ni sentence,
toi qui poses tes pattes sur la pierre comme on touche un secret.
Je t'ai connu avant les cloches et les prières des hommes,
avant qu'ils ne me peignent en nuit totale et n'y mettent des dents.
Tu n'as pas peur de moi, parce que tu n'attends pas de garanties,
tu ne me demandes ni justice ni compensation, tu ne me fais pas tribunal.
Tu viens quand le monde hésite entre l'ombre et la lumière,
et ton chant, même bref, ne promet rien : il rend simplement l'air habitable.
Pose-toi, merle : ta présence est une parole sans doctrine,
un signe pauvre, un signe de veille, un fil noir sur la page du matin.
Je te salue comme on salue un ami qui traverse les ruines sans bruit,
comme on salue une flamme modeste qui ne veut pas régner sur la nuit.
Ici, sur cette stèle, garde l'équilibre du vivant et du mort,
non pour les réconcilier, mais pour les tenir ensemble sans les confondre.
Et dis, si tu le veux, ton consentement léger, ton oui sans explication.

LE MERLE

Je ne sais rien des livres, ni des portes qu'on ferme au nom du ciel,
je sais la rosée, la branche, le froid qui mord et le soleil qui tarde.
Je viens parce que la pierre est un seuil où le silence s'entend mieux,
parce que l'herbe autour des morts est plus dense, plus attentive, plus vraie.
Je ne chante pas pour guérir, je chante parce que l'air demande une forme,
parce qu'un souffle sans forme s'égare et devient peur dans la poitrine.
Je te connais, toi qui passes : tu n'es pas ma ennemie,
tu es la limite qui donne au vol sa valeur, au nid sa chaleur, au jour sa fragilité.
Je me pose ici comme on pose une note sur un accord brisé,
non pour le réparer, mais pour qu'il soit entendu jusqu'au bout.
Et si je salue l'homme sous la pierre, ce n'est pas pour le réveiller,
c'est pour reconnaître qu'il fut chaleur, regard, chemin, et que cela demeure.
Je n'ai pas de morale, j'ai des instants, et je les offre sans compter,
comme la branche offre sa place et ne demande pas qu'on la remercie.
Écoutez : je suis petit, mais mon chant mesure l'abîme sans le nier.

CLARA

Il est venu... et son poids est si léger qu'il me fait pleurer,
comme si la vie elle-même osait enfin toucher ma douleur sans la briser.
Merle, je t'ai entendu tant de fois au bord des champs,
mais jamais je ne t'avais entendu ainsi, posé sur une tombe,
comme si tu connaissais mieux que moi le langage de la veille.
Tu ne dis pas « pourquoi », tu ne dis pas « après »), tu ne dis pas « ailleurs »,
tu dis le matin qui tremble, l'instant qui passe, la fidélité du souffle.
Et toi, Mort, quand tu le salues, je comprends un peu ce que tu disais :
qu'il y a une douceur grave qui ne console pas, mais qui tient.
Albert, regarde : ce petit corps noir, ce bec fin, ces yeux vifs,
tout cela se pose sur ton nom comme une bénédiction sans religion.
J'ai peur encore, mais la peur recule d'un pas, comme une bête surprise,
car un chant suffit parfois à défaire une certitude trop dure.
Dites-moi, tous deux, si je peux apprendre cette pauvreté-là,
celle qui n'explique pas la perte, mais qui empêche la perte d'être mensonge.
Je veux rester, je veux entendre, je veux marcher sans vitre, comme tu disais.

LA MORT

Tu peux apprendre, Clara, mais pas comme on apprend une doctrine,
plutôt comme on apprend à respirer quand le vent tourne et qu'il fait froid.
Regarde le merle : il ne surplombe rien, il ne domine pas l'abîme,
il se contente d'un bord, d'une pierre, d'une seconde accordée.
C'est ainsi que commence la veille : par une limite acceptée,
par un consentement minuscule qui n'a pas l'orgueil d'être un salut.
Ne cherche pas à devenir forte : cherche à devenir présente,
présente aux choses qui résistent, présente à ta douleur sans l'ériger en loi.
Tu as vu comme un signe arrive : non comme un miracle,
mais comme une visitation pauvre, un vivant qui se pose et qui n'ordonne rien.
La pauvreté de la vie est sa vérité : elle n'achète pas le sens, elle le tient.
Et moi, je te le redis : je ne suis pas là pour fermer,
je suis là pour rappeler que tout ce qui vaut est fragile, donc à habiter.
Ta fidélité à Albert ne demande pas un ciel ; elle demande une attention,
une manière de marcher et de regarder qui garde sa place à l'invisible.
Laisse le chant entrer en toi comme une lampe : il n'éclaire pas tout, mais il suffit.

LE MERLE

Je n'ai pas de leçons, Clara, j'ai des habitudes et des retours,
des chemins d'aile dans l'air, des haltes brèves, des bonds dans l'herbe.
Je reviens là où quelque chose a été aimé, parce que l'amour laisse une trace,
pas une trace qui se voit, une trace qui attire le vivant sans bruit.
Si tu veux apprendre, commence par le peu : ouvre une fenêtre,
non pour regarder loin, mais pour laisser entrer la résistance du monde.
Pose une main sur le bois, écoute sa fatigue, sa patience,
et tu sentiras que les choses parlent quand on ne les force pas à répondre.
Ne cherche pas le grand chant : il fatigue et ment souvent ;
cherche le chant bref, celui qui tient entre deux battements de cœur.
Je me tiens sur la stèle, oui, mais je suis déjà en train de partir,
et c'est cela aussi que je dis : rien n'est possédé, tout est confié.
Si tu aimes, aime en passant, comme on offre une miette sans calcul,
comme on reconnaît une présence et qu'on la laisse être ce qu'elle est.

Et quand la peur revient, ne l'insulte pas : écoute-la, puis chante plus bas,
car même le tremblement peut devenir rythme si tu ne le combats pas.

CLARA

Je vous entendez, et c'est étrange : je me sens moins seule à la limite,
comme si la limite cessait d'être une condamnation et devenait un lieu.
Merle, ton départ déjà me fait mal, parce qu'il me rappelle Albert,
et pourtant ton départ n'est pas une trahison : il est ton mode de présence.
Je comprends : demeurer n'est pas rester immobile,
c'est garder la place ouverte même quand tout change et se retire.
Alors je te demande, Mort, toi qui passes : comment garder la place ouverte
quand la fatigue me prend à la gorge et que le monde devient trop lourd ?
Et toi, merle, quand tu reviens, qu'est-ce qui te ramène ?
Est-ce seulement l'habitude, ou une mémoire plus profonde que la mémoire ?
Je ne veux pas me raconter des histoires, mais je sens qu'il y a dans le vivant
une fidélité qui n'est pas un projet, une fidélité qui est comme une loi douce.
Albert, si tu es là dans ce que j'habite, aide-moi à habiter mieux,
non en me donnant des signes, mais en me rendant plus attentive à ce qui vient.
Je suis prête à rentrer, oui, mais je crains la maison vide comme une tombe,
je crains d'y entendre le silence me parler avec des dents.

LA MORT

La maison vide n'a pas de dents, Clara : ce sont tes pensées qui mordent,
quand elles tournent en rond et cherchent une cause pour calmer leur feu.
Quand tu rentreras, marche lentement : la lenteur est une prière sans Dieu,
elle empêche la panique de prendre le gouvernail, elle rend au corps sa place.
Ne remplis pas la maison, ne la combats pas : reconnais-la,
comme on reconnaît une chambre après un deuil, sans la forcer à sourire.
Garde un rite pauvre, non religieux : une bougie, un bol d'eau, une chaise,
un geste répété qui dit au monde : « Je demeure », sans exiger qu'il réponde.
Et quand la fatigue te prend, ne la juge pas : elle aussi fait partie du vrai ;
appuie-toi sur le peu, sur le simple, sur ce qui ne demande pas d'effort héroïque.
La place ouverte se garde par des actes minuscules, pas par des serments,
par une attention au présent, pas par une imagination qui veut tout réparer.

Tu demandes au merle ce qui le ramène : je te réponds à ma manière,
c'est la vie qui revient à la vie, quand on ne la transforme pas en programme de salut.
Albert ne te demande pas d'être forte : il te demande d'être fidèle au réel,
et le réel, aujourd'hui, c'est cette maison, ce pas, ce souffle qui recommence.
Quant au silence, laisse-le être silence : il ne te dévore pas s'il n'est pas nourri d'idoles.

LE MERLE

Ce qui me ramène, Clara, ce n'est pas un plan, ce n'est pas un devoir,
c'est une faim, c'est un vent, c'est une odeur de terre retournée par la pluie.
Mais il y a aussi, oui, une mémoire plus profonde que la mémoire :
la mémoire des lieux, la mémoire des arbres, la mémoire des chemins d'aile.
Un lieu garde ce qu'il a porté, même quand les hommes s'en vont,
et moi je lis cela sans le savoir, comme on lit le ciel avec le corps.
Je reviens là où le matin a une certaine qualité, une certaine douceur,
là où l'ombre n'est pas hostile, là où l'herbe ne ment pas sous le pied.
Si tu crains le silence, fais-lui une place : ouvre une fenêtre,
laisse entrer un bruit pauvre, une branche, une goutte, un pas au loin.
Le silence n'est pas un vide : c'est un tissu qui attend qu'on le touche,
et si tu le touches avec peur, il se déchire ; si tu le touches avec veille, il tient.
Je ne resterai pas, je suis fait de départs, mais je laisse un fil :
mon chant, tu peux le retrouver dans ta gorge quand tu respires plus doucement.
N'imité pas l'oiseau, Clara : écoute-le, puis fais ton pas d'humaine,
avec tes lourdeurs, tes questions, et cette possibilité rare d'aimer en sachant.

CLARA

Aimer en sachant... voilà la phrase qui me frappe comme une pierre claire,
car j'ai aimé Albert comme on aime en oubliant la mort, en la repoussant loin.
Et maintenant je dois aimer avec toi sur le bord du chemin,
toi, Mort, non comme une ennemie, mais comme la limite qui ne se laisse pas nier.
Je sens que cela me rend plus vraie, et cela m'effraie encore,
parce que la vérité ne caresse pas, elle écorche et elle réveille.
Je rentrerai, je ferai ce geste pauvre : une chaise vers la fenêtre,
un bol d'eau, une bougie, non pour appeler un fantôme,
mais pour dire au monde : « Je suis là, je demeure, même blessée. »

Et si le silence me mord, je ne lui donnerai pas d'idole à mâcher ;
je le laisserai être, et j'écouterai les bruits pauvres comme des réponses sans phrases.
Merle, ton chant restera comme une mesure, une limite douce,
et toi, Mort, ton retrait me fera moins peur si je le comprends comme respect.
Albert, je ne te possède pas, je ne te retiens pas, je ne te perds pas non plus :
je te garde comme une manière de voir, une fidélité qui ouvre le monde.
Je vais partir d'ici, mais je ne ferme pas : je laisse la place ouverte,
et je reviendrai, non par dépendance, mais par veille, comme on revient au vrai.

LA MORT

Oui, pars, Clara, et ne fais pas de ce départ un reniement,
car quitter la tombe n'est pas quitter Albert, c'est quitter l'idole de la pierre.
La fidélité n'est pas un attachement qui serre : c'est une tenue qui accompagne,
comme l'ombre accompagne le pas sans l'empêcher d'avancer.
Tu as compris l'essentiel : aimer en sachant, c'est aimer sans se mentir,
c'est laisser l'abîme présent sans lui confier le pouvoir de tout définir.
Fais ton geste pauvre, et tiens-toi près de sa pauvreté :
la richesse vient après, comme une surprise, jamais comme une promesse.
Et quand tu vacilleras, car tu vacilleras, rappelle-toi ceci :
l'effondrement n'est pas seulement une chute, c'est parfois une ouverture dans la façade.
Tu verras des fissures : ne les rebouche pas trop vite, écoute ce qu'elles laissent passer.
Le monde parle par ces fentes, et ton langage, s'il devient veille, y trouvera son poids.
Quant à moi, je demeure ton interlocutrice tant que tu ne me fais pas juge,
tant que tu me laisses être limite et passage, non tribunal et doctrine.
Je salue le merle, mon ami, parce qu'il sait cela sans mots ;
et je te salue, toi, parce que tu l'apprends avec tes mots brisés.
Va : la maison vide t'attend, non pour te dévorer, mais pour devenir à nouveau un lieu.

LE MERLE

Je vous laisse, moi aussi, car le matin s'ouvre et m'appelle ailleurs,
mais je n'emporte rien : je suis fait pour ne pas posséder.
Je saute de la stèle comme on saute d'une phrase trop lourde,
et déjà l'air change, déjà l'herbe bouge, déjà la vie continue sans insolence.
Clara, si tu veux m'entendre, n'attends pas le grand ciel :

écoute près de toi, dans le peu, là où la présence a sa plus fine voix.

Et si tu veux me répondre, ne cherche pas mon chant exact :

réponds par un souffle mesuré, par une parole courte, par une attention.

Je n'ai pas de message, j'ai une manière : passer sans nier,

passer en laissant derrière soi une trace si légère qu'elle n'enchaîne personne.

Je dis adieu sans drame, car l'adieu est aussi une forme d'amour,

et l'amour, quand il est vrai, sait se retirer pour ne pas devenir prison.

Restez au bord, tous deux, et que le bord devienne lieu,

que la limite devienne veille, que la veille devienne marche.

Je m'envoie : mais dans mon battement d'aile, il y a peut-être une bénédiction pauvre,

une poussière de courage, une note noire qui tient dans le jour.

CLARA

Je revois tout, et cela tourne en moi comme une roue silencieuse,

la stèle froide, l'herbe humide, et mon nom qui tremble dans ma gorge.

Je revois le mouvement à côté, si léger et pourtant si tranchant,

et ma nuque qui se crispe avant même que mes yeux ne comprennent.

J'ai vu la Mort, et ce mot, je n'osais pas le dire, même intérieurement,

comme si le dire l'appelait, comme si le dire me livrait à sa main.

J'ai sursauté, oui, et ma peur a jailli sans pensée, comme une bête,

puis la peur s'est figée, tétonnée, devenue pierre en plein corps.

Et pourtant, elle a parlé, la Mort a parlé sans glaive, sans rire,

avec une douceur grave qui ne caresse pas, mais qui ne frappe pas.

Je l'entends encore : « Je ne te veux aucun mal », et cette phrase impossible

a fissuré l'image que je portais d'elle, noire, totale, sans visage.

Je me suis sentie honteuse de trembler, puis j'ai compris :

il n'y avait là ni honte ni faute, seulement la lucidité du vivant.

Je revois Albert sous la pierre, et je sens que la pierre n'est pas tout,

que son nom n'est pas prison, mais seuil, et qu'un seuil peut respirer.

Je revois ma question, brutale, presque injuste : « Pourquoi tu coupes ? »

et je revois la réponse qui n'a pas calmé, mais qui a déplacé la douleur.

Elle a dit : « Je ne règne pas », et soudain la mort n'était plus un tyran,

mais la limite même du temps, l'interruption qui oblige à ne pas posséder.

Je revois ce mot-là : posséder, comme il s'accroche au cœur quand il aime,
comme il serre, comme il étouffe, sous prétexte de garder.

Je revois ma tentation de faire d'Albert une relique, une idole,
de le tenir dans ma tête comme une image immobile, pour ne pas perdre.

Et je revois l'autre tentation, plus noire : devenir sèche, devenir dure,
faire de la douleur un rempart, une excuse, un refus de tout risque.

Entre la relique et la sécheresse, j'ai vu apparaître une voie étroite,
une voie sans hérosme, faite de gestes pauvres et de lenteur.

« Marche lentement », a-t-elle dit, et ce conseil simple m'a touchée
comme un pain donné dans l'hiver, sans discours, sans vertu affichée.

Je revois la maison vide qui m'attend, et mon ventre se serre encore,
mais je sens aussi qu'elle peut devenir un lieu, si je cesse de la combattre.

Puis il y a eu le merle, et cela, c'est comme une épingle de lumière
dans la toile sombre de cette scène, non, pas lumière : une note noire.

Il s'est posé sur la stèle comme si la pierre était une branche,
comme si les morts n'étaient pas un interdit, mais une profondeur du lieu.

Je revois la Mort le saluer, le saluer ! Et mon esprit a vacillé,
car j'ai compris qu'il y avait entre eux une familiarité ancienne,
une amitié de limites, une entente sans morale, sans tribunal.

Le merle a parlé dans mon cœur comme s'il parlait en vrai,
non par des phrases apprises, mais par une manière de tenir l'instant.

Il a dit : « Je ne chante pas pour guérir », et j'ai senti la vérité nue,
celle qui ne promet pas, qui n'achète pas le sens, qui le tient.

Il a dit aussi : « Rien n'est possédé, tout est confié »,
et cette phrase m'a traversée comme une flèche douce, sans sang visible.

Je revois mon étonnement d'être consolée sans consolation,
d'être soutenue sans qu'on m'enlève l'abîme, sans qu'on le repeigne.

Et je me dis : peut-être que la veille commence ainsi,
par une visitation pauvre, par un vivant qui se pose et n'ordonne rien.

Je repasse chaque mot comme on repasse un tissu froissé,
et je vois ce qui se tient derrière : une exigence de vérité, sans dureté.

La Mort m'a parlé du « comment plutôt que du « pourquoi »,

et je comprends que mon « pourquoi » cherchait une porte fermée, une cause.
Le « comment », lui, ouvre une marche, une attention, une discipline du peu.
Je revois la chaise vers la fenêtre, le bol d'eau, la bougie,
et ce n'est pas un rite religieux : c'est un geste d'habitation, de présence.
Je me revois devant la tombe, et je sens que ce lieu n'est pas seulement un trou,
c'est une chambre ouverte dans le monde, une fissure où l'invisible respire.
Je revois ma peur comme un enfant qu'on assied près de soi,
et je me dis : oui, je peux la voir sans lui donner le pouvoir de décider.
Je revois la vitre close dont je parlais autrefois :
la vitre qui aplatisse, qui harmonise, qui supprime la friction du réel.
Et je vois que ce matin m'a rendue à la friction, à la résistance,
à une parole de veille qui ne triomphe pas, qui tient seulement, et c'est assez.
Albert, je te revois, non comme une image, mais comme une manière d'être au monde,
et je comprends que te garder, ce n'est pas te serrer, c'est marcher plus juste.

Et pourtant, je sens déjà la fatigue qui guette, cette fatigue sournoise
qui voudra me faire croire que tout cela n'était qu'une scène dans ma tête.
Je sais comment l'esprit se défend : il réduit, il banalise, il oublie,
il cherche le confort d'une explication ou l'oubli d'un divertissement.
Alors je me répète la scène pour qu'elle devienne une trace dans mon corps,
une habitude de présence, une manière de respirer quand le vent tourne.
Je me répète la voix de la Mort, conciliante, presque humaine,
et je me répète le merle, son chant bref, sa manière de partir sans drame.
Je me répète mon propre tremblement, non pour le juger,
mais pour le reconnaître, pour l'associer au rythme, pour l'apprivoiser.
Je me dis : je rentrerai, je marcherai lentement, je poserai la chaise,
je ne remplirai pas la maison de mots, je la laisserai sonner, et j'écouterai.
Je me dis : si le silence me mord, je ne lui donnerai pas d'idoles,
je ne fabriquerai pas de tribunaux, je ne demanderai pas un ciel en échange.
Je me dis : l'amour n'est pas un objet, il est une sève, une circulation,
et Albert n'est pas « là-bas » contre ce monde-ci, il est dans ce que j'habite.
Je me dis : aimer en sachant, c'est aimer sans se mentir,
c'est laisser la limite présente, et pourtant marcher, et pourtant donner.

Et cette scène, je la garde comme on garde une braise sous la cendre :
non pour qu'elle flambe et fasse spectacle, mais pour qu'elle tienne la nuit habitable.

Le médecin arrive et est surpris de voir Clara parler toute seule...

CLARA

Je... oui, je parlais, mais ce n'était pas vraiment à voix haute,
plutôt comme on parle dans sa tête quand le silence devient trop vaste.
Ne t'inquiète pas : rien ne "va" au sens où tu l'entends,
rien n'est arrivé, sinon ce qui arrive toujours quand on vient ici.
Le froid de la pierre, l'herbe mouillée, et cette fatigue qui surprend,
comme si le jour pesait davantage près des morts que près des vivants.
Je pensais à la maison, à ce qu'il faudra faire en rentrant,
aux choses simples qui attendent et qui, parfois, sauvent sans qu'on le sache :
un feu à rallumer, une fenêtre à ouvrir, un bol à rincer, une chaise à déplacer.
Je pensais aussi aux saisons, au retour des oiseaux, tu sais,
le matin a une manière de se lever qui ne ressemble à aucun autre matin.
Et puis je me suis laissée aller à parler, voilà,
comme on laisse sortir un peu d'air d'une poitrine trop serrée.
Ce n'est pas une crise, ce n'est pas un malaise : c'est seulement
que le lieu remue en moi des choses qui ne savent pas se taire.

LE MÉDECIN

Tu as le visage pâle, Clara, et tes mains tremblent un peu,
mais je ne te dirai pas : « calme-toi », car ce mot n'aide jamais.
Je te demande seulement : est-ce la fatigue, est-ce la nuit trop courte,
ou est-ce ce poids qui revient dès qu'on se tient devant une tombe ?
Tu n'as pas besoin de m'expliquer si tu n'en as pas la force,
je suis venu parce que je passais par le chemin, et je t'ai vue de loin.
Il y a des jours où le corps dit ce que l'esprit voudrait cacher,
et des jours où l'esprit s'épuise à tenir debout ce que le cœur ne peut porter.
Je connais ce tremblement : ce n'est pas de la faiblesse,
c'est la preuve que quelque chose en toi demeure vivant et sensible.
Dis-moi seulement si tu veux rentrer tout de suite,
ou si tu veux rester encore un moment, et je resterai avec toi sans parler.

Je ne te poserai pas de questions qui enferment : je veux seulement
que tu ne sois pas seule avec ce qui t'accable, si cela t'accable.
Parfois, une présence suffit, même sans mots, même sans remèdes.

CLARA

Je crois que c'est le lieu, oui... et aussi le matin, sa lumière hésitante,
elle fait ressortir des détails qu'on ne voit pas quand le jour est plein.
Tu sais, parfois, je me dis que la lumière trop nette écrase,
qu'elle rend les choses lisses, et que tout devient plus lourd quand tout est clair.
Ici, au contraire, il y a de l'ombre, il y a une sorte de résistance,
et cette résistance fait remonter ce qu'on a voulu ranger, ou oublier.
Mais je ne suis pas en danger, non, ne t'inquiète pas,
je suis seulement... traversée, comme on est traversé par un courant froid.
J'ai pensé à Albert, oui, bien sûr, mais aussi à des choses banales,
à la soupe d'hier, au bois qui manque, à la pluie qui revient peut-être.
Et puis, tu vois, ce silence... il est étrange : il semble vide,
mais il n'est pas vide, il a une densité, comme une chambre qui attend.
Je me surprends à parler à cette densité, à lui dire des mots sans but,
juste pour ne pas laisser la peur prendre toute la place.
Si tu peux marcher un peu avec moi jusqu'au chemin, ce serait bien,
pas pour me surveiller, juste pour que le pas se remette à son rythme.

LE MÉDECIN

Je marcherai avec toi, Clara, et je ne serai pas un gardien,
je serai seulement un pas à côté de ton pas, une cadence calme.
Tu parles de la lumière qui écrase : je comprends très bien ce que tu dis,
il y a des clartés qui n'éclairent pas, elles exposent, elles dessèchent, elles rendent tout plat.
Et il y a des ombres qui ne sont pas des menaces,
mais des refuges où le monde retrouve du relief, où l'âme respire mieux.
Tu dis « densité » : oui, le silence a une densité,
et ce n'est pas un vide à remplir, c'est un espace à habiter sans violence.
Les mots sans but, parfois, sont plus justes que les grands discours,
parce qu'ils ne cherchent pas à conclure, parce qu'ils ne veulent pas avoir raison.
Tu fais bien de ne pas laisser la peur régner : la peur aime les maisons fermées,

elle s'installe dans les couloirs, elle invente des voix, elle grossit dans les recoins.

Marcher, c'est déjà la contrarier : le corps, quand il avance,

dit au monde : « Je suis encore là », sans avoir besoin de preuves.

Allons doucement, et si tu veux, nous parlerons de pluie, de bois, de soupe,

car le banal a parfois la douceur d'un remède qui ne se présente pas comme tel.

CLARA

Oui, parlons de choses simples... parce que les choses simples tiennent,

elles ne trahissent pas, elles ne promettent pas, elles accompagnent.

J'ai remarqué, tu sais, que depuis quelque temps je supporte moins

les phrases qui expliquent trop, celles qui veulent arranger le malheur avec des idées.

Je préfère un geste, une présence, une main qui ouvre une fenêtre,

un pas qui ralentit, un regard qui accepte que tout ne soit pas clair.

Ce matin, le vent est froid, et pourtant il y a quelque chose de doux,

comme si l'air, malgré tout, consentait à porter encore les vivants.

Je me dis parfois que la maison pourrait redevenir un lieu,

si je cesse de la combattre, si je cesse de la remplir de souvenirs comme on remplit un coffre.

J'ai envie de faire un feu, oui, et de laisser la flamme parler sans discours,

de m'asseoir et d'écouter le bois craquer, non comme un symbole, mais comme un fait.

Et peut-être, si la pluie vient, je regarderai tomber les gouttes,

et j'essaierai de ne pas demander « pourquoi », juste de sentir « comment » cela tombe.

Pardonne-moi si je parle de travers : je cherche une manière de dire

qui ne soit ni plainte ni prière, une manière qui ne s'effondre pas dans l'excès.

LE MÉDECIN

Ne t'excuse pas, Clara : tu parles comme tu peux, et c'est déjà beaucoup.

Les phrases qui expliquent trop sont souvent des murs qu'on dresse par peur,

des murs bien peints, oui, mais des murs quand même : ils empêchent l'air d'entrer.

Le geste, la présence, la fenêtre ouverte, cela, je le crois aussi,

c'est une médecine plus ancienne que la médecine, et plus vraie parfois.

Faire un feu, écouter le bois, regarder la pluie : tu n'imagines pas

combien ces choses-là peuvent rendre au cœur une mesure qu'il avait perdue.

Tu dis vouloir une parole ni plainte ni prière :

je dirais une parole de veille, une parole qui ne cherche pas à gagner, mais à tenir.

Le monde n'a pas besoin qu'on le résolve pour qu'il soit habitable,
il a besoin qu'on le fréquente, qu'on le touche, qu'on le laisse résister.
Alors oui, rentrons, fais ton feu, et si la pluie vient, laisse-la venir.
Tu n'as pas à transformer chaque goutte en signe :
la pluie est la pluie, et cela suffit à certains jours pour ne pas sombrer.
Et si, malgré tout, le poids revient, n'oublie pas ceci :
il revient par vagues, il ne dit pas la vérité entière de ta vie.
Je serai là si tu m'appelles, non pour t'expliquer, mais pour marcher encore à côté.

CLARA

Merci... et c'est étrange : je suis soulagée que tu ne me demandes pas plus,
que tu n'insistes pas sur ce que tu as cru voir dans mon visage.
Je crois que j'avais peur d'être forcée à dire, d'être enfermée dans un récit,
comme si nommer trop vite pouvait casser quelque chose de fragile en moi.
Je préfère avancer sans conclure, laisser les choses se déposer,
comme la boue se dépose dans l'eau quand on cesse de la remuer.
Nous allons rentrer, oui, et je ferai ce feu, je prendrai ce bol,
je mettrai une chaise près de la fenêtre, pas comme un rite, juste comme un appui.
Et je parlerai moins, peut-être, ou je parlerai autrement,
avec des mots courts, des mots pauvres, pour que l'air passe entre eux.
J'ai aussi envie de mettre un peu d'ordre, pas un ordre maniaque,
un ordre de présence : ranger une table, laver une tasse, ouvrir un tiroir.
C'est bizarre comme ces gestes-là me semblent plus vrais que les grandes idées,
comme si le monde se reconstruisait par le bas, par le peu, par le quotidien.
Allons, je te suis : et si je me tais, ne le prends pas pour un refus,
c'est seulement que j'écoute, et que je veux garder le tremblement à sa juste place.

LE MÉDECIN

Je ne prendrai pas ton silence pour un refus, Clara, je le respecterai,
car il y a des silences qui sont des soins, et non des fuites.
On abîme souvent les êtres en voulant les faire parler trop tôt,
comme on abîme une plaie en la grattant pour vérifier si elle existe.
Garde ton fragile, garde ton tremblement : il indique une vie qui cherche sa forme.
Et l'ordre dont tu parles, je le comprends : pas l'ordre qui contrôle,

mais l'ordre qui accueille, l'ordre qui fait de la maison un lieu à nouveau respirable.

Ranger une table, laver une tasse, ouvrir un tiroir :

ce sont des gestes qui disent "je demeure" sans l'écrire sur une bannière.

Tu as raison : le monde se reconstruit par le bas,

par le peu, par le quotidien, par ces choses qui n'ont pas besoin de justification.

Nous marcherons, et si tu veux, je parlerai de pluie et de bois,

ou je me taïrai aussi : la route n'exige pas toujours des mots.

Et quand nous serons près de la maison, si tu le souhaites,

je resterai encore un moment, le temps que le feu prenne et que l'air se réchauffe.

Puis je partirai, non par indifférence, mais pour te laisser l'espace,

car la présence, parfois, aide, et parfois elle doit savoir se retirer à temps.

Après avoir raccompagné Clara, le médecin s'en va. Il se pose des questions par rapport à l'étrangeté de Clara...

LE MÉDECIN

Je l'ai raccompagnée jusqu'au seuil, et maintenant je redescends seul,

avec ce silence derrière moi, cette maison qui respire à peine.

Elle a dit des choses simples, oui, des choses de bois, de pluie, de feu,

et pourtant il y avait sous ses mots une profondeur qui ne venait pas du banal.

Je connais la douleur, je connais les visages endeuillés, les tremblements,

mais chez elle, ce matin, il y avait autre chose, une étrangeté retenue,

comme si elle revenait d'un lieu où l'on ne revient pas d'ordinaire,

et qu'elle tenait ce lieu en elle sans vouloir le montrer ni le trahir.

Ses yeux avaient une fixité par moments, puis une douceur inattendue,

et sa manière de parler du « comment » plutôt que du « pourquoi »

semblait moins une habitude qu'une découverte, comme une porte ouverte en silence.

Elle évitait mes questions sans les refuser, elle glissait à côté,

et ce glissement n'était pas mensonge : c'était une pudeur, ou une protection.

Je me demande si je n'ai pas vu, un instant, une peur apaisée autrement,

une peur qui ne s'éteint pas, mais qui cesse d'être reine, comme si quelqu'un l'avait assise.

Et je me demande d'où vient cette paix fragile qui n'a pas l'odeur de la consolation.

Je repense à son visage au cimetière : la pâleur, oui, la fatigue,

mais aussi cette attention au matin, à la densité du silence, à l'ombre qui tient.

Il y a des endeuillés qui se brisent en paroles, qui cherchent des explications,
et d'autres qui se ferment comme des pierres, incapables de laisser entrer l'air.
Clara n'était ni l'un ni l'autre : elle était ouverte et pourtant fermée,
ouverte au monde, fermée à ce qu'elle venait de vivre comme si elle a vécu quelque chose.
Je dis « si » par prudence, parce que l'esprit aime se faire des scènes,
mais mon métier m'a appris : certaines scènes ne sont pas imaginées, elles sont traversées.
Je ne suis pas prêtre, je ne suis pas juge : je ne peux pas trancher.
Je n'ai pas envie de la ramener au « normal », comme si le normal guérissait.
Et pourtant, je me demande : a-t-elle parlé à quelqu'un, là-bas, devant la tombe ?
Ce n'était pas seulement le dialogue intérieur qu'on se fait avec un mort ;
il y avait dans son ton une adresse, comme si un interlocuteur répondait sans mots.
Elle a prononcé « vitre », « résistance », « veille », et ces mots avaient du poids,
comme s'ils venaient d'une expérience et non d'une réflexion.
Je me demande si le deuil, parfois, ouvre des portes que la santé ferme.

Et puis il y a eu ce détail : le merle.
Je l'ai vu, oui, posé sur la stèle, immobile, presque familier du lieu,
et je me suis dit : un oiseau, rien de plus, un hasard du matin.
Mais Clara l'a regardé comme on regarde un signe sans vouloir en faire un signe,
et cela m'a surpris : elle avait à la fois la lucidité et l'émerveillement,
comme si elle savait que rien ne « signifie » et que pourtant tout peut répondre.
Elle ne m'a rien dit de ce merle, ou presque rien,
mais j'ai senti qu'il avait compté, qu'il avait fait bouger quelque chose en elle.
Est-ce moi qui imagine ? Est-ce moi qui projette une beauté sur une scène triste ?
Peut-être. Je suis un homme, pas une machine : je suis sensible aux inflexions.
Mais je sais aussi que l'étrange existe, et qu'il n'est pas toujours un symptôme.
Il y a des étrangetés qui sont des passages, des fissures dans le quotidien,
des moments où le réel se donne autrement, sans explication, sans doctrine.
Clara, ce matin, avait cette qualité-là : une proximité avec l'invisible,
non pas l'invisible religieux, celui qu'on enferme dans des mots,
mais un invisible immanent, comme une présence qui se tient au bord des choses.

Alors je marche, et je garde pour moi mes questions,
parce que si je les posais trop vite, je casserais peut-être ce qui se forme en elle.

Je voudrais l'aider, oui, mais aider n'est pas diriger, aider n'est pas nommer.
Elle a besoin d'espace, et peut-être d'un témoin discret, pas d'un interprète.
Je me demande ce que le prêtre lui a dit, et ce qu'elle lui a répondu,
je me demande si cette étrangeté est née de la lutte, de la fatigue,
ou si elle est née d'une rencontre silencieuse que personne ne voit.
Je me demande si l'esprit, quand il perd un amour, cherche un autre appui,
et s'il le trouve parfois dans une vérité plus simple, plus pauvre, plus juste.
Je me demande aussi si je suis prêt à entendre cela sans le réduire,
sans l'expliquer par la douleur, sans le dissoudre dans un « c'est normal ».
Il y a des jours où la médecine touche ses limites :
elle soigne le corps, elle écoute le cœur, mais elle ne sait pas mesurer l'abîme.
Et pourtant l'abîme est là, dans les yeux de Clara, dans sa marche lente,
et je sens confusément que mon rôle est de rester proche sans m'imposer,
comme on veille une flamme : on n'ajoute pas du vent, on protège simplement.
Je continuerai de passer par ce chemin, non par surveillance,
mais pour être disponible, au cas où la solitude deviendrait trop lourde.

SCENE 3

Munich. Sans son bureau Schelling est assis à sa table de travail, il écrit, une certaine fébrilité est perceptible. Sa table est couverte de feuillets en pagaille. Quelqu'un frappe à la porte.

SCHELLING

Entrez !

La gouvernante entre, suivie du vieux sage.

SCHELLING

Qu'est-ce que c'est ?

LA GOUVERNANTE

Pardonnez-moi, professeur, mais ce monsieur a beaucoup insisté pour vous rencontrer.

Aussi je me suis permise de vous déranger.

SCHELLING

Et vous avez très bien fait. Vous pouvez nous laisser à présent.

La gouvernante se retire, Schelling se lève, salue cordialement son visiteur et l'invite à s'asseoir.

SCHELLING

Et bien cher ami, vous souhaitiez vivement me rencontrer, aussi je vous écoute.

LE VIEUX SAGE

Professeur je reviens de Tubingen où j'ai rencontré votre ami Hölderlin. C'est lui qui m'a prié de venir à votre rencontre. Il m'a remis un billet à votre intention.

Le vieux sage tend le billet à Schelling qui le lit à haute voix.

SCHELLING

Très cher Friedrich,

Hyperion, auquel j'ai confié ce billet, m'a fait part de ton malheur et à ta peine j'associe la mienne, le plus sincèrement.

Je n'ai rien à t'apprendre, mon ami, qu'Hyperion ne sait déjà ; aussi, je t'en conjure, prends le temps nécessaire pour l'écouter et lui parler en totale confiance. Je te confie à lui dans l'attente de te revoir.

Avec toute mon amitié,

Ton F. Hölderlin

Schelling se tait un instant, puis reprend la parole...

Comment va donc ce cher Hölderlin, dites-moi ?

LE VIEUX SAGE

Zimmer, un menuisier de Tübingen et admirateur a aménagé dans une tout, au-dessus de son atelier, un espace de vie ; c'est là que le poète réside. Il reçoit des visites régulières. Chaque jour il fait de longues balades dans la campagne et les forêts avoisinantes, le long du fleuve Neckar aussi. Il écrit beaucoup. Certains l'ont cru fou mais, croyez-moi, ce que ceux-là appellent « folie » n'est rien d'autre qu'une profonde sérénité. Son style est devenu beaucoup plus simple mais ce qu'il écrit a gardé cette profondeur que nous lui connaissons tous.

SCHELLING

Vous m'en voyez ravi. Ainsi donc vous êtes Hyperion, ce personnage de son célèbre roman épistolaire : c'est à peine croyable ! Comment un personnage de roman peut-il trouver à s'incarner et à se trouver là devant moi, ici même, et à converser avec moi ?

LE VIEUX SAGE

C'est un mystère en effet mais c'est ainsi que l'a voulu ce cher Hölderlin. Le personnage était un voyageur, comme vous le savez, et je le suis resté : à présent je voyage entre les textes. J'ai cru comprendre qu'avec votre « Clara » vous cherchez une troisième voix entre l'idéalisme absolu qui a séquestré la nature dans l'intériorité du Moi et l'empirisme qui, s'en tenant aux seuls faits observables, a oublié l'esprit pour ne retenir que la nature objective. C'est, il me semble ce qui ressort de l'introduction de votre libre.

SCHELLING

Vous dites vrai mais comment pouvez-vous le savoir : mon livre « Clara » n'a pas encore été publié.

LE VIEUX SAGE

Il arrive bien souvent que les textes que l'on écrit travaillent à notre insu. Et puis je vous l'ai dit : je voyage entre les textes et j'a longuement habité votre « Clara ». C'est là un mystère qu'il est inutile de chercher à comprendre : je me suis entretenu, dans les blancs de votre texte, avec chacun de vos personnages. Considérer que dans votre dialogue un autre s'est dissimulé dont je fus l'initiateur. On a tort de penser que les textes sont des îlots séparés par des mers infranchissables : ils résonnent entre eux, même quand un auteur s'en défend et cherche à s'isoler en croyant faire peau neuve. Nous croyons volontiers parvenir à des pensées mais la plupart du temps ce sont elles qui viennent à nous, elles nous traversent, elles nous surprennent comme des inattendus et nous ne sommes que les mains qui leur donnent forme sur le papier. La pensée ne se possède pas, elle passe, nous en saisissions l'instant et la gravons dans un marbre que nous croyons sûr mais déjà la pensée nous devance sur son propre chemin.

SCHELLING

Votre propos est obscur mais, puisqu'Hölderlin se porte garant de vous, je ne demande qu'à vous croire. Vous avez habité « Clara », dites-vous, et j'imagine que de mon propre texte vous avez à m'apprendre des choses que j'ignore. Aussi je vous écoute.

LE VIEUX SAGE

Clara l'a dit avec force : la terre mérite d'être honorée. Elle voudrait, je pense, que le ciel redescende ici-bas, dans la proximité, l'au-delà est trop lointain pour être seulement imaginable, ou même consenti et c'est pourquoi le prêtre s'efforce d'en démontrer la nécessité. La mort elle-même est une nécessité, la seule porte sur l'au-delà et la réconciliation promise car sur cette terre l'homme est en proie à un conflit irréductible entre l'extérieur et l'intérieur, entre le corps inscrit dans la nature et l'esprit. Vous vous opposez, avec fermeté à ceux qui dénigrent la nature au profit de la seule intériorité et toute votre réflexion cherche à dépasser cette opposition. Mais la mort est ce qu'elle est et nous savons

tous le sort qu'elle réserve aux corps. Aussi faut-il que le corps soit transfiguré qu'il se spiritualise de sorte que l'esprit, une fois admis dans l'au-delà, puisse, à travers lui, se souvenir et honorer cette terre qui fut son habitat. Le corps devient ainsi une extension de l'esprit lui-même, l'extériorité est intériorisée. En dieu, ou dans sa proximité nature et esprit se trouvent enfin réconcilié et l'âme survivante devient le lieu de cette réconciliation. C'est bien pensé en somme : le réel est conservé à la faveur de sa transfiguration spirituelle et l'esprit est enfin débarrassé de cette stricte intériorité dont elle était prisonnière.

Commenté [FC1]: Fois

SCHELLING

Je l'ai écrit : « La Nature doit être l'Esprit visible, et l'Esprit la Nature invisible. C'est ici, dans l'identité absolue de l'Esprit en nous et de la Nature en dehors de nous, que doit se trouver la solution du problème de la possibilité d'une nature en dehors de nous. »

LE VIEUX SAGE

Car le problème, selon vous, est que la nature se trouve en dehors de nous. Mais quand vous parlez de « nous », vous vous référer à l'homme et vous introduisez une hiérarchie dans le monde du vivant : il y a la nature et il y a une sur-nature, l'homme en l'occurrence. Et c'est la conscience de soi comme esprit qui autorise l'homme, in fine, à intérioriser la nature qui lui est extérieure. Mais qu'est cette conscience de soi, sinon une pure réflexivité que, vous en conviendrez, nous pratiquons très rarement. Autant l'homme, comme les animaux du reste et peut-être aussi les plantes, est conscient de l'objet qui lui est extérieur, autant il est si peu conscient de lui-même dans la réflexivité. Vous lisez un livre, toute votre conscience est absorbée par ce que vous lisez, vous ne vous dites pas après chaque page : « je suis occupé à lire un livre qui dit que... ». Bref admettre que l'homme seul est capable de réflexivité, j'y consens en droit mais dans les faits il le pratique si peu et convenez, au passage, que l'objet de cette réflexivité, c'est lui-même agissant, non plus l'objet dont il était auparavant conscient de manière irréfléchie. La réflexion est toujours seconde par rapport à l'intuition et je doute qu'elle ait force d'action sur l'esprit.

SCHELLING

Que voulez-vous dire ?

LE VIEUX SAGE

Que l'esprit résiste, par sa nature même, à toute tentative de le saisir par le langage et la réflexion, que l'esprit, parce qu'il est toujours en devenir, n'est pas assignable, et moins encore totalisable. Car la totalité, c'est bien l'enjeu de toute votre réflexion : l'Un-Tout en lequel nature et esprit se réconcilient. Vous affirmez que la nature est l'esprit visible mais un esprit inconscient et en sommeil ; j'y réponds que la nature n'est pas privée de conscience, elle est subjective en bien des formes et en mesure de constituer un objet qui lui est propre mais elle n'est pas réflexive, je vous l'accorde. Quoi qu'il en soit vous confondez entièreté et totalité : à qui sait porter sur la nature un regard juste perçoit l'esprit qui s'y abrite et il le perçoit en son entièreté car l'esprit ignore la retenue, il ne tient pas en réserve, dans le secret, une partie de lui-même. Cependant il n'est pas total car un esprit totalisable et du même coup totalisé en dieu est voué à disparaître sous le poids de sa suffisance. L'esprit devient mais ce devenir est inachevable sous peine de s'effacer dans sa propre et totale réalisation.

SCHELLING

Donc selon vous il n'y a pas de téléologie, de finalité...

LE VIEUX SAGE

Vous récusez la téléologie kantienne parce qu'elle est esthétique, comprenons : réflexive, régulatrice et subjective. Je ne veux que vous suivre sur ce point. Mais vous lui en substituez une autre qui est théologique, métaphysique : votre téléologie est eschatologique au sens le plus religieux du terme. En vérité vous cherchez un sens, et plus précisément à donner un sens à la mort mais du même coup vous faites de la mort un pur concept, ou plus exactement un argument de votre propre spéulation : vous instrumentez la mort car c'est la question du sens qui vous hante.

SCHELLING

Elle ne vous hante pas cette question du sens ? S'il n'y a pas de sens, alors notre existence est absurde.

LE VIEUX SAGE

La seule chose qui est absurde, c'est la question elle-même : la question du sens n'a aucun sens.

SCHELLING

Expliquez-vous.

LE VIEUX SAGE

Poser la question du sens, c'est déjà se positionner en dehors de notre condition, se placer en surplomb et supposer qu'il y a une cause efficiente et une cause finale, une destination qui ferait sens. A la question « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » la seule réponse possible est : « parce qu'il y a ». C'est le point de départ et s'il y a un sens à penser, ce dont je doute, c'est uniquement à partir de là : comment rendre habitable un monde qui ne l'est pas ?

Commenté [FC2]: Ment à partir de là

SCHELLING

Parce qu'il est absurde, si on l'envisage à partir de lui seul.

LE VIEUX SAGE

Non pas absurde mais tragique. Le tragique tue l'absurde en révoquant la question du sens. La question n'est pas de savoir vers quoi on va car il n'y a pas d'horizon qui clôturerait l'existence mais de savoir comment continuer à marcher dans une existence qui ne conduit nulle part.

SCHELLING

Si elle ne conduit nulle part, elle est absurde.

LE VIEUX SAGE

Elle n'a pas de sens qui la résoudrait en l'achevant mais elle n'est pas absurde pour autant. Nous marchons dans la nuit en direction d'une impossible réconciliation avec nous-même ; cette impossibilité tragique concerne l'homme mais aussi le monde et dieu avec. Car tous droits deviennent mais ce devenir n'est pas saturable par une fin qui en marquerait l'achèvement. On va vers soi mais en sachant que ce soi est inatteignable, il est asymptotique, il ne saurait y avoir de coïncidence : cette impossibilité est l'essence même du tragique. Mais ce n'est pas absurde. Ce qui serait absurde, c'est l'achèvement, la résolution car ce qui est achevé ne peut plus devenir et se perd dans cet achèvement. Cette impossibilité est source de joie, une joie mélancolique que je nommerai « la joie tragique ».

Nous devenons indéfiniment, nous sommes en marche sans destination car l'atteindre signifierait notre anéantissement, voilà qui est absurde. Et c'est précisément pourquoi le tragique est la seule réponse possible à l'absurde : l'existence n'est pas absurde car elle ouvre, dans son devenir, sans cesse de nouvelles possibilités sans pouvoir atteindre un état de résolution qui l'anéantirait. Vous dites qu'en dieu, la contradiction se dissout et ouvre enfin à la vraie vie pacifiée mais dieu, ainsi compris, c'est la mort de l'homme.

SCHELLING

Si dieu n'est pas cette résolution par-delà le monde, alors qu'est-il ?

LE VIEUX SAGE

Clara l'a laissé entendre suffisamment : pourquoi dieu se tient-il aussi éloigné de nos affaires ? Pourquoi n'intervient-il que sélectivement ? Pourquoi se tient-il en dehors de nos souffrances ? Et combien d'autres questions du même type n'a-t-elle pas formulées ? Vous chercher au plus lointain ce qui nous est au plus proche : vous projetez dans un au-delà accessible seulement par la mort un dieu que, en dépit de sa grande proximité, vous ne parvenez ni à percevoir ni à penser. Comprenez, professeur, que le regard masque la vue, que nos regards sur le monde sont fuyants ou distraits, à moins qu'il ne se fixent que sur ce que nous espérons y voir : le maîtrisable, le dicible, ce que nous pouvons en instrumenter selon nos désirs. Alors fermez les yeux et ouvrez vos oreilles : mettez-vous à l'écoute du monde, entendez sa parole qu'éteint trop de vacarme. L'esprit, dit Clara, est comme le parfum d'une fleur, la métaphore est parlante ; mais comprenez qu'il en va de même de dieu. Dieu n'est pas à chercher dans un arrière-monde, il marche à nos côtés ici même, dans ce monde qui est le seul possible, il y devient singulièrement sans que nous ayons à mettre des mots sur ce qu'il est supposé être : il devient librement mais ce devenir n'est pas étranger au nôtre, il devient avec nous et nous devenons, lui et nous, l'un par l'autre : c'est sa seule nécessité.

SCHELLING

Ainsi donc, pensez-vous, dieu lui aussi est en devenir et tragique car inachevable ?

LE VIEUX SAGE

Comment pourrait-il en être autrement ? Quel est ce dieu qui serait enfin advenu, ce dieu totalisable dont on pourrait faire le tour ? Celui de la foi, des dogmes, de la tradition religieuse ? Autant de barrières qui enferment le divin et le privent de sa liberté de devenir.

SCHELLING

Hormis celle de ne pas s'anéantir dans l'achèvement d'un devenir qui dès lors est infini, quelle joie tirons-nous de ce devenir qui justifie que l'on ne s'arrête pas ?

LE VIEUX SAGE

Ce que j'appelle personnellement des pierres de lune ». Le chemin que nous suivons en est parsemé : c'est une image bien sûr. L'éternité fige le temps dans l'instant qu'il inscrit dans la mémoire infinie du monde mais il ne s'agit pas d'archives comparables à des empreintes sédimentées car la mémoire est vivante. Comprenez que tout au long du chemin nous faisons l'expérience furtive de ce vers quoi nous tendons sans pouvoir l'atteindre et ces fulgurations sont des moments de joie intense. Si cette expérience de soi est furtive, c'est que le soi est fuyant et il est fuyant en raison de son seul devenir. Pourquoi des pierres de lune ? Parce la nuit, et notre existence en est une, nos regards se tournent volontiers vers les étoiles qui décorent le ciel de leur scintillement mais les étoiles n'éclairent rien. Ce qui la nuit, nous éclaire, est bien plus humble, plus fragile aussi, et bien moins aveuglant que l'astre du jour.

SCHELLING

Vous évoquez la lune.

LE VIEUX SAGE

Effectivement ! C'est elle qui nous éclaire sans jamais nous aveugler, de sa lumière blanche dont l'intensité varie selon son propre cycle. Cette lumière, aussi faible soit-elle, suffit à empêcher que l'on s'égare. Comprenez, professeur que la nuit nous révèle bien des choses que le jour, dans sa clarté aveuglante, nous empêche de percevoir.

SCHELLING

Nous devonons, dites-vous, toute chose devient et dieu lui-même mais quelle est la nature de ce devenir ? Que devonons-nous en somme même si cela n'est jamais totalisable ?

LE VIEUX SAGE

Pour répondre à votre question, permettez-moi de vous citer les vers du court poème de votre ami, un poème intitulé « Le devenir d'Esprit ».

SCHELLING

Je vous écoute...

LE VIEUX SAGE

« Le devenir d'Esprit n'est pas caché aux hommes,
Et, telle qu'est la vie qu'hommes se sont trouvée,
C'est le jour de la vie, le matin de la vie,
Comme sont, de l'Esprit, toutes les hautes heures.

Que Nature se trouve en outre somptueuse,
Alors l'homme contemple avec la même joie,
Comme il se fie au jour et se fie à la vie,
Comme il se lie à soi par le lien de l'Esprit. »

(Hölderlin, « Le devenir d'Esprit »)

SCHELLING

Je reconnais bien là ce cher Hölderlin mais ai-je dans mon « Clara », et même ailleurs, dit autre chose ? N'ai-je pas dit de dieu que lui aussi devenait ?

LE VIEUX SAGE

Vous l'avez dit certes mais comme un processus qui s'achève en dieu lui-même. Bien sûr qu'il fallait que dieu devienne en raison de cette part de nature qu'il conservait en lui et, d'une certaine manière, le tirait vers le bas, mais ce devenir est achevé : dieu est un advenu. Et de même au sujet de l'esprit qui lui aussi devient aussi longtemps qu'il demeure prisonnier de son extérieur mais, une fois celui-ci intériorisé, la réconciliation est achevée et

avec elle le devenir. Vous avez dit qu'il y a de l'infini dans le fini et du fini dans le fini et s'agissant de la première affirmation, je vous l'accorde : l'infini traverse le fini en l'ouvrant à ses possibles mais chaque nouveau possible, à son tour, en ouvre d'autres. Et à cet égard le passé joue un rôle décisif. Certains ont voulu le réifier, en faire une lettre morte mais le passé est la charge propre du devenir : le devenir n'est pas une odyssée qui recommence sans cesse comme une feuille blanche qui suit la précédente quand elle est remplie. On a tort de supposer que le devenir suppose le temps, c'est le devenir qui instaure le temps comme la mesure de ce qui est déjà advenu.

SCHELLING

Ainsi vous considérez le devenir en l'absence de tout futur ?

LE VIEUX SAGE

Le futur n'est pas ce qui autorise le devenir, ce en quoi il peut se déployer. Il n'y a de futur que lié à l'anticipation mais l'anticipation elle-même, à peine prononcée, appartient déjà au passé. Le devenir déploie le temps mais le futur, en dehors de ce déploiement, n'existe pas : le futur, c'est le texte que vous écrirez peut-être demain mais ce texte n'étant pas encore écrit, il n'y a pas de futur. Il faut, je pense, que l'on cesse de vouloir capturer par le discours ces notions purement abstraites : l'Etre, le temps, l'essence, la substance, l'Absolu.

SCHELLING

L'absolu ?

LE VIEUX SAGE

Cette notion vous est chère, j'en conviens, mais que signifie-t-elle ? A quoi se rapporte-t-elle ? L'absolu ne peut être appréhendé conceptuellement que comme un tout sans fond, comprenez qu'il est infondé. La seule chose qui, à mes yeux, ne saurait être fondée, c'est le néant.

SCHELLING

Vous avez pourtant dit, s'agissant de l'absurde, qu'il n'y avait pas de pourquoi car il ne saurait y avoir de cause extérieure.

LE VIEUX SAGE

Effectivement je l'ai dit. Mais il faut le bien comprendre ! Faute de cause efficiente, on convoque le hasard pour en faire une sorte de justification de notre finitude mais c'est le choix qui abolit tous les hasards : dire « je veux » abolit tous les hasards puisque ce que l'on attribuait au hasard devient l'objet de notre propre volonté. Il faut, j'en suis profondément convaincu, mettre un terme à toutes ces oppositions : Etre / Néant ; Vrai / Faux ; Absolu / Relatif ; Infini / Fini, C'est sur ces oppositions que se fonde toute métaphysique spéculative, mais on ne sort jamais de l'abstraction au mépris du réel et du concret. Il y a de l'infini dans le fini, avons-nous convenu, c'est là un paradoxe qui défie toute rationalité stricte mais il faut aussi savoir reconnaître et admettre que la rationalité se fonde sur la logique d'Aristote et notamment sur les principes de non-contradiction et du tiers-exclu. Et cela vous le savez très bien professeur, vous qui êtes si férolement opposé à la raison pure kantienne. La raison stricte s'autorise à penser toute chose et son contraire mais jamais leur concomitance au non de sacro-saints principes. Que la science empirique en fasse son credo, c'est son affaire mais ce dont nous parlons ici n'est pas de cet ordre. Vous voulez penser la mort avec rigueur, scientifiquement, dites-vous dans l'introduction de votre « Clara » mais, en empruntant cette voie, vous vous heurtez inévitablement à cette apparente contradiction entre nature et esprit que vous ne pouvez résoudre que par l'absorption de l'un par l'autre.

SCHELLING

Comment le penser autrement dès lors que je tiens, contre l'idéalisme absolu, à sauver le monde et que par ailleurs je ne saurais souscrire à une réconciliation dialectique ?

LE VIEUX SAGE

Vous ne pouvez effectivement pas le penser autrement dès lors que vous concédez à cette contradiction. Mais en quoi le corps et l'esprit sont-ils contradictoires ? Comment peuvent-ils l'être s'ils sont de nature différente ? Considérez l'existence humaine : durant l'enfance corps et esprit se développent à la faveur l'un de l'autre ; avec l'âge adulte c'est le corps qui prend le dessus car il est éprouvé dans le travail, la sexualité, la reproduction. Avec la vieillesse le corps cède progressivement du terrain, le corps se défaît progressivement jusqu'à devenir un poids bien plus qu'un secours mais c'est précisément alors que l'esprit revient en force et avec une clarté jamais atteinte auparavant. Le corps ralentit toujours plus jusqu'au moment où il s'arrête définitivement dans la mort mais l'esprit subsiste de son

côté, indépendamment de corps devenu trop lourd pour qu'il s'en encombre encore. Vous faites de la mort un passage, une porte ouverte sur l'au-delà, d'autres en font la fin ultime et unique de ce qui l'a précédée. Je dis, moi, que la mort est certes une fin, mais pas la fin, c'est une continuation de la présence selon un autre mode, un mode désincarné. « Vie est mort, et mort est aussi une vie », c'est ainsi que ce cher Hölderlin concluait son long poème admirable « En bleu adorable ».

SCHELLING

Il doit s'agir d'un poème tardif car je n'en ai pas connaissance.

LE VIEUX SAGE

C'est un poème tardif en effet. Hölderlin m'a autorisé à le recopier à votre attention. Aussi je vous remets cette copie que vous pourrez lire à votre aise un peu plus tard.

Le vieux sage tend les feuillets à Schelling qui les prends, se lève et va les ranger dans un tiroir. Puis il revient s'asseoir.

SCHELLING

Je vous remercie, mon ami, de cette peine que vous vous êtes donnée et je ne manquerai pas de lire ce texte à tête reposée ce soir. Vous avez tenu devant moi des propos fort étranges et qui pourtant ne me surprennent pas autant qu'ils le pourraient car je perçois très distinctement la voix de Hölderlin à travers la vôtre. Je vous promets d'y réfléchir avec la plus profonde attention et il est très probable que désormais je m'efforcerai de donner à ma pensée une formulation moins systématique, plus ouverte, plus soucieuse aussi du monde qui requiert de notre part une attention particulière. Je vous le dis sans détour : vos propos n'influenceront daucune manière mon « Clara », je veux dire que je n'envisage pas de le réécrire à la lumière de notre échange mais plutôt que « Clara » s'arrêtera là où j'en suis de sa rédaction. Ce texte sera livré comme une œuvre inachevée, et cet inachèvement laissera des portes ouvertes pour qui voudra le lire.

LE VIEUX SAGE

Je pense que c'est une sage décision. Vos textes importent bien moins à Hölderlin que votre personne et si, me faisant le porteur de sa parole, j'ai pu ouvrir chez vous, à titre

éminemment personnel, d'autres perspectives, je ne peux que m'en réjouir et Hölderlin avec moi. Je vais donc vous laisser à ces pensées. Prenez grand soin de vous, professeur.

Le vieux sage se lève et Schelling de même ; le professeur accompagne son hôte jusqu'à la porte et le salue très affectueusement, le priant de transmettre ses plus sincères amitiés à son ami poète.

SCENE 4

Chez Clara, on frappe à la porte, Clara s'empresse d'aller ouvrir : c'est son amie Theresa. Elles s'embrassent, Clara referme la porte.

CLARA

Theresa, assieds-toi donc pendant que je nous prépare du café.

THERESA

J'ai croisé le vieux sage en venant, il se rendait chez le médecin. Il m'a remis quelque chose pour toi, un texte.

CLARA

Il allait chez le médecin, dis-tu ? J'espère qu'il n'est pas malade. Et ce texte, c'est quoi au juste ?

THERESA

Je ne pense pas qu'il soit malade, il est trop vieux pour ça. Le texte, tu le liras quand tu viendras t'asseoir. C'est un poème, je pense.

Clara vient s'asseoir à son tour, elle sert deux tasses de café, puis prend le papier déposé sur la table.

CLARA

Voyons voir ce que raconte ce texte.

Elle prend le feuillet et lit à haute voix.

CLARA

Lorsqu'un homme, à partir de la vie, peut se trouver
Et comprendre comment la vie se ressent,
Alors cela est bon ; qui se délie du danger
Est comme un homme qui sort de la tempête et des vents.

Mais mieux encore est de connaître aussi la beauté,
L'ordonnance, la grandeur de la vie tout entière,
Lorsque la joie naît de l'effort persévérand,
Et que les biens reçoivent en ce temps leur juste nom.

L'arbre qui verdit, les cimes des rameaux,
Les fleurs entourant l'écorce du tronc,

Sont issus de la nature divine, ils sont vie,
Car au-dessus d'eux s'inclinent les souffles du ciel.

Mais si des hommes curieux me demandent
Ce qu'est cela, oser une telle sensibilité,
Quelle est la destination, le plus haut gain possible,
Je réponds : c'est cela même, la vie, telle que pense l'esprit.

Quand la nature se fait ordinaire et paisible,
Elle m'exhorte à vivre l'homme dans la joie.
Pourquoi ? C'est la clarté même, devant laquelle tremblent aussi les sages ;
La gaieté est belle, quand tout joue et rit.

La gravité des hommes, la victoire et les périls
Naissent de la formation et de la vigilance ;
Qu'il y ait un but : le haut se reconnaît, chez les meilleurs,
À l'être même et aux belles traces laissées.

Eux-mêmes sont comme des élus ;
D'eux vient le nouveau, ce qui est raconté ;
La réalité des actes ne disparaît pas :
Comme des étoiles, il existe une vie grande et alerte.

La vie procède des actes et de l'audace,
D'un but élevé, d'un mouvement retenu,
De la marche et du pas ; mais la bonté vient de la vertu,
D'un grand sérieux, et pourtant d'une jeunesse pure.

Le regret et le passé, dans cette vie,
Sont deux formes d'être différentes :
L'une conduit au repos, à l'honneur,
Et à tout ce qui est retiré vers de hautes régions données ;

L'autre mène à la peine et aux douleurs amères,
Lorsque périssent ceux qui jouent avec la vie,

Et que la figure et le visage se transforment
Chez celui qui n'a ni bien ni beauté accompli.

La visibilité de la forme vivante, la durée
En ce temps, la manière dont les hommes se nourrissent,
Est presque un conflit vivant de la sensibilité,
Tandis que l'autre tend vers l'effort et l'invention.

(Hölderlin, « Le contentement »)

THERESA

Ce texte te parle ? Il m'a dit que c'était un poème d'Hölderlin, un poème intitulé « Le contentement ».

CLARA

Hölderlin, bien sûr que cela me parle. L'ai lu ses grands poèmes : les odes, les hymnes et les élégies. J'ai lu aussi son roman épistolaire intitulé « Hyperion ».

THERESA

Hyperion, dis-tu ? Comme c'est étrange ! Tout à l'heure quand il m'a remis ce feuillet, nous avons bavardé, pas beaucoup, et un étrange personnage nous a croisés. Arrivé à notre hauteur il a salué notre ami d'un signe de main en ajoutant « Hyperion, bonjour ».

CLARA

Tu es certaine de ce que tu racontes ? Je l'ai toujours trouvé étrange, je peux te l'avouer mais de là à imaginer qu'il s'agit d'Hyperion : tu as dû mal comprendre.

THERESA

Allons, je sais très bien ce que j'ai entendu. Je n'ai pas été frappée plus que ça car je ne connais pas ce livre, Hölderlin non plus d'ailleurs. Pourquoi es-tu aussi troublée ?

CLARA

Mais je vais te le dire. Hyperion est le personnage principal d'un roman épistolaire écrit par Hölderlin ; il raconte l'histoire d'un jeune homme oisif en Grèce qui, pour plaire à Diotima, sa

bien-aimée, s'engage aux côtés des troupes contre l'envahisseur turc. Mais au livre deux les grecs connaissent des revers et les turcs sont sur le point d'être victorieux. Hyperion décide de fuir en compagnie de Diotima mais celle-ci est mourante et ne peut l'accompagner. Hyperion finit par s'installer en Allemagne mais il y souffre atrocement de la vie superficielle que mènent les habitants et il se ressource en trouvant la paix dans sa fréquentation quotidienne de la nature.

THERESA

Tu es en train de me dire que cet homme a connu un drame comparable au tien, qu'il a trouvé refuge ici en Allemagne et qu'il n'a pu trouver la paix qu'au contact de la nature ?

CLARA

C'est ce que je te dis.

THERESA

Mais comment ce personnage de roman peut-il se retrouver ici face à nous, discuter avec nous tous, se promener dans la ville ? C'est insensé ! Comment un personnage de roman pourrait-il sortir du texte où il est né ?

CLARA

Cela, ma chère Theresa, je n'en sais rien mais le plus intrigant c'est quand il parle avec le prêtre.

THERESA

Que veux-tu dire ?

CLARA

Qu'il anticipe tout ce que le prêtre va dire, comme s'il était entré dans son livre, qu'il savait à l'avance ce que ce prêtre en somme ne fait que réciter.

THERESA

Peut-être qu'il a, lui aussi, lu ce livre dont le prêtre ne peut pas se séparer.

CLARA

Admettons ! Mais alors explique-moi comment il parvient à converser avec un platane ou avec un merle : dans un livre, je peux l'admettre mais dans la vie réelle, c'est impossible. Et pourtant...

THERESA

Et pourtant quoi ? Tu me caches des choses, Clara, à moi ta meilleure amie. N'aurais-tu pas confiance ? J'ai toujours été à tes côtés, alors pourquoi ces silences ?

CLARA

Theresa, ne le prends pas mal ! Si je ne t'ai rien dit, c'est parce que c'était à ce point incroyable que sans doute tu ne m'aurais pas crue.

THERESA

Je n'ai jamais douté de ta sincérité, Clara, tu peux tout me dire.

CLARA

Je suis allée au cimetière pour me recueillir devant la tombe d'Albert. J'ai soudain entendu du bruit et je me suis retournée. Me croiras-tu si je te dis que devant moi se trouvait la mort, avec sa faux ; ensuite un merle est venu se poser sur la stèle de la tombe. Mais tu ne me croiras pas...

THERESA

Dis-moi...

CLARA

Soit ! Nous avons conversé longuement, tous les trois. La mort et le merle sont amis, il me semble. La mort était douce dans ses paroles et le merle aussi.

THERESA

Et ensuite ?

CLARA

J'ai de nouveau entendu bruit dans le sentier, je me suis retournée : c'était le docteur. Quand il est arrivé à ma hauteur, il commençait à faire sombre, la mort et le merle avait disparu. Le docteur m'a raccompagnée jusqu'ici, ensuite il est parti.

THERESA

Tu lui as raconté ce qui s'était passé avant ?

CLARA

Certainement pas ! Il aurait pensé très certainement que je délirais, que mon deuil était la cause de ces hallucinations. Et pourtant ce n'en était pas, je t'assure : nous avons parlé tous les trois. La mort était douce et rassurante et le merle abondait dans son sens avec des mots mélodieux, presque tendres.

THERESA

Je ne vois qu'une chose à faire.

CLARA

Dis-moi...

THERESA

Il faut tirer tout cela au clair avec le vieux sage. Il en a trop fait, trop dit et en même temps pas assez. Et puis souviens-toi du monastère quand tu regardais le paysage à travers la fenêtre, il en a saisi tous les détails et pourtant aucun d'entre nous ne l'a vu. Et la scène du cimetière avec le prêtre, là aussi il savait tout, les moindres détails, et pourtant le prêtre était prêt à jurer qu'il n'était pas là. Là aussi la scène est étrange avec la mort, la flamme qui parle depuis le cercueil, le mort aussi qui sortait de terre et le merle enfin, le même que celui du platane que le prêtre a reconnu d'ailleurs, sans doute aussi ce même merle avec lequel tu as parlé devant la tombe d'Albert. Tout cela doit bien avoir un sens ou alors nous sommes aussi folles l'une que l'autre ; il n'y a que le vieux sage qui peut nous éclairer.

CLARA

Ce qui est surprenant, c'est que le prêtre n'a rien nié de l'épisode du cimetière, qu'il a, lui aussi, reconnu le merle sur le platane devant l'église ; j'ai eu très vite le sentiment que lui et le vieux sage se connaissaient.

THERESA

Ils se sont rencontrés, peut-être et à cette occasion le prêtre a sans doute compris à qui il avait affaire. Tu te souviens comme le vieux sage l'a mis en boîte devant l'église, sous le platane.

CLARA

Je te jure qu'intérieurement je jubilais. Je n'ai rien laissé paraître bien sûr mais c'était bien mon sentiment. Le médecin a été admirable, lui aussi, retenu mais avec un soupçon d'ironie. Mais ce n'est pas la peine d'essayer de comprendre, trop de choses nous échappent : on fera parler le sage, si du moins il y consent.

THERESA

J'ai l'impression que cette histoire se joue à deux niveaux ou plutôt dans deux mondes qui ne cessent de se rejoindre. A moins qu'il s'agisse d'un seul et même monde mais que nous n'en saisissions qu'une partie seulement et que l'autre fait irruption en certaines occasions sans qu'on puisse en comprendre le moindre signe. Et toi, tu en penses quoi ?

CLARA

J'évite de penser, je me contente de ressentir. Je trouve ce café excellent et toi ?

THERESA

Moi aussi et pourtant rien ne saurait l'expliquer. Mais ce que l'on ressent est vrai, bien plus souvent d'ailleurs que ce que l'on pense. Tu as parlé avec un merle, c'est indéniable mais rien, absolument rien n'autorise à le penser. Je me demande s'il est possible de penser l'im-pensé.

CLARA

Et si penser l'im-pensé consistait simplement à demeurer fidèle à sa présence en dehors de tout langage qui ne prétend qu'à la capture ?

THERESA

Tu veux dire que cette pensée serait une présence poétique qui écoute et qui veille sans prétendre saisir ou expliquer quoi que ce soit ?

CLARA

Sans doute ! C'est de cette façon qu'Hölderlin voyait les choses : habiter le monde poétiquement, l'accueillir tel qu'il s'offre à nous sans arrière-pensée, sans la moindre tentation de l'enfermer, de le soumettre à nos intentions, de le plier au langage que nous croyons être souverainement le nôtre. Nous nommons les choses mais avec des mots qui sont toujours les nôtres mais qui peut garantir que tout ce qu'on en dit convient à ces choses dont on parle ? L'homme est le seul garant d'un langage qui lui est propre mais est-il adéquat pour autant ?

THERESA

C'est troublant, ce que tu dis et pourtant il m'arrive de penser, moi aussi, qu'on ferait mieux de se taire, que le silence est souvent plus parlant que tous les bavardages.

CLARA

Tu penses à tous ces radoteurs qui parlent à tort et à travers ; je me méfie de la pensée quand elle est trop sûre d'elle, il faut savoir penser contre soi-même.

Clara a-t-elle à peine prononcé cette phrase que quelqu'un frappe à la porte ; elle s'empresse d'aller ouvrir : c'est le vieux sage accompagné du médecin. Clara les salue amicalement les invite à entrer et à s'asseoir à la table. Les deux visiteurs saluent Theresa, puis prennent place tandis que Clara leur sert une tasse de café. Clara s'assied à son tour et s'adresse au vieux sage.

CLARA

Imaginez, cher ami, que nous avions avant votre arrivée une conversation très profonde, Theresa et moi. Nous parlions du langage, de la pensée, de l'im-pensé et de poésie aussi, Hölderlin en particulier dont j'ai lu le poème que vous m'avez fait remettre par Theresa.

LE VIEUX SAGE

Voilà qui me réjouit, je vous l'assure. La poésie est une clé de l'existence, peut-être même la seule. J'en déduis que vous avez lu le poème de ce cher Hölderlin.

CLARA

Je l'ai lu en effet et je compte bien que nous en parlions. C'est vrai qu'il vous est cher ce grand poète, monsieur Hyperion.

LE VIEUX SAGE

Me voici démasqué et c'est très bien ainsi. J'imagine qu'avant notre arrivée, bien des questions se sont posées : je me trompe ?

CLARA

Aucunement ! J'ai lu ce roman épistolaire dont vous êtes le personnage principal et je dois vous avouer qu'une question me brûle les lèvres : comment vous êtes-vous détaché du livre d'Hölderlin pour tout à coup intervenir, avec autant de présence, dans cette histoire qui n'était pas la vôtre ?

LE VIEUX SAGE

Vous devez imaginer être en présence de deux mondes qui se superposent, voire s'entrechoquent ; ceci rejoint d'ailleurs la conviction du prêtre : un monde bas et un monde haut dont la contradiction dans les termes et la nature exige qu'ils se rapprochent, la mort étant l'occasion d'un tel rapprochement. Mais vous avez aussi remarqué que la résolution se fait au détriment de l'un des deux mondes : il faut que le monde bas, la nature, soit transfiguré, sublimé par absorption dans le monde de l'esprit. Sous cette hypothèse on résout la contradiction en pliant l'un des deux mondes, la nature, aux exigences de l'autre : le corps est spiritualisé pour devenir un greffon de l'esprit de manière à conserver malgré tout un souvenir honorable de notre transition terrestre.

CLARA

C'est le discours que tien le prêtre, j'en conviens. Il m'est apparu que vous contestiez cela, aussi la question devient celle-ci : si vous récusez pareille réconciliation, alors comment l'envisagez-vous ?

LE VIEUX SAGE

Je ne l'envisage pas car il n'y a rien à réconcilier : la nature et l'esprit ne connaissent aucune contradiction, ils sont au contraire solidaires durant l'existence corporelle. Mais, vous le savez très bien, la mort, qui, selon le prêtre n'est que passage, porte ouverte sur l'au-delà, procède de la destruction lente mais irréversible du corps. La mort est bien un processus de séparation mais pas celui qu'on a pris l'habitude de penser. La mort est une désincorporation : l'esprit se détache d'un corps que sa déchéance rend à la fois inutile et encombrant. Si l'esprit, durant la jeunesse s'épanouit à la faveur du corps et s'ils demeurent solidaires pendant de très longues années, il arrive un moment où l'esprit pour poursuivre son devenir doit se séparer de ce qui désormais l'encombre. L'esprit seul subsiste et poursuit son propre devenir, indépendamment de ce corps dont il est inutile de rappeler ici la destinée.

CLARA

Jusque là je vous entendis mais ce devenir se poursuit-il dans un arrière-monde séparé du nôtre jusqu'à son accomplissement dans cet autre monde.

LE VIEUX SAGE

Considérer qu'il existe un autre monde extérieur au nôtre et qui en serait la finalité, c'est adopter une posture qui vous place en surplomb et vous autorise qu'il existe une cause extérieure à ce monde et aussi une finalité qui lui est tout aussi extérieure. Vous comprenez aisément que c'est inconcevable car de telles affirmations supposeraient que l'on puisse se placer en dehors de ces deux mondes, donc dans un troisième qui les engloberait et qui permettrait d'affirmer cette relation.

CLARA

J'en déduis que selon vous l'esprit poursuit, au-delà de la mort, son propre devenir mais ici-même, dans ce monde que nous habitons, car il n'existe pas d'arrière-monde.

LE VIEUX SAGE

Vous venez, Clara, de résumer très exactement ce que j'ai dit.

LE MEDECIN

Et vous affirmez en outre que ce devenir ne connaît pas de fin car une telle fin, parce qu'elle priverait toute réalité de son devenir et précipiterait dans le néant ce qui serait ainsi achevé.

LE VIEUX SAGE

C'est effectivement ce que j'affirme. Cette impossibilité d'une résolution finale est constitutive du tragique mais nous devons le considérer comme joyeux puisque, le devenir ne pouvant atteindre son terme, rien de ce monde ne saurait être anéanti.

THERESA

Je comprends mieux à présent vos différends avec le prêtre mais une question demeure à laquelle il vous sera, je pense, difficile de répondre. Comment un personnage de roman trouve-t-il à s'incarner et à s'immiscer dans une histoire qui ne lui était pas destinée ? Si vous parvenez à vous dévêtrer de cette question simple, alors je veux bien faire mien tout ce que vous avez affirmé jusqu'ici : l'enjeu est redoutable car c'est votre crédibilité qui se trouve à présent sur la table.

LE VIEUX SAGE

L'autre jour devant l'église, avez-vous, oui ou non, entendu les paroles du platane et du merle ?

THERESA

Je les ai entendues, comme nous tous d'ailleurs : Clara, le docteur et aussi le prêtre.

LE VIEUX SAGE

Et cela ne vous pose aucun problème ? Nous discutons gentiment et tout d'un coup un platane se même à notre conversation et ensuite un merle : soit il s'agit d'une hallucination collective soit cela a réellement eu lieu et les normes sur lesquelles nous réglons habituellement notre quotidien sont particulièrement relatives. Vous êtes d'accord avec ceci ?

CLARA

Je réponds au nom de nous tous : oui nous le sommes.

LE VIEUX SAGE

J'ai soupçonné tout à l'heure que vous aviez vécu cette situation comme deux mondes se superposaient et qu'en raison de leur possible incompatibilité, ils s'excluaient mutuellement. Aussi dites-moi, puisque c'est l'objet de la question, en quoi un roman dont je suis issu et le

monde réel tel que nous le vivons au quotidien s'excluent-ils, à moins qu'il existe entre eux une parfaite compatibilité ? Et si une telle compatibilité doit exister, de quelle nature est-elle ?

CLARA

Nous n'en savons rien, c'est à vous de répondre à cette question.

LE VIEUX SAGE

Permettez alors que je réponde par une question : qu'est-ce qui caractérise au plus haut point une communauté humaine ? Ou plus simplement encore, que faisons-nous en cet instant ?

CLARA

Nous parlons bien sûr ! Nous échangeons des idées.

LE VIEUX SAGE

Alors dites-moi, puisque vous l'avez lu, ce que faisait Hyperion dans le roman d'Hölderlin.

CLARA

Il écrivait des lettres à ses amis et à sa bien-aimée Diotima.

LE VIEUX SAGE

Et en quoi ce que je faisais dans ce contexte est-il, par nature, différent de ce que nous sommes en train de faire ?

LE MEDECIN

D'un côté vous avez la fiction et de l'autre le réel.

LE VIEUX SAGE

Nous y voilà ! Mais, très cher, comment pouvez-vous vous assurer que ce que vous considérez comme réel n'est pas aussi une fiction ? Vous l'avez dit, et plus d'une fois : nous savons si peu de choses. En vérité tout ce que nous savons du monde nous est donné dans la représentation que l'on s'en fait : une construction bien ordonnée, dans laquelle tout s'agence et dont est systématiquement exclu ce qui ne parvient pas à y trouver sa place. Nous savons si peu de choses, dites-vous, mais en vérité nous ne savons rien : nous reconstruisons le monde à notre convenance dans une représentation totalement abstraite. J'ajouterai que dans cette

représentation, qui est articulée par le langage, il n'y a aucune place pour le mystère. Alors, dites-moi : cette représentation à partir de laquelle, et exclusivement, nous prétendons habiter le monde, n'est-elle pas une fiction ?

CLARA

Deux fictions qui se côtoient, il doit pourtant bien exister un monde réel.

LE VIEUX SAGE

Bien sûr qu'il existe un monde réel mais dites-moi, Cara, si, selon vous, il est plus proche du roman poétique de ce cher Hölderlin ou de la représentation dont nous parlions ?

CLARA

Je pense que, bien qu'il s'agisse d'un roman, effectivement le récit de Hölderlin est plus proche de la réalité.

LE VIEUX SAGE

Et pourquoi donc ?

CLARA

Parce que le monde ne s'habite, selon sa vérité intime, que poétiquement. La représentation que vous évoquez ne saisit du monde que sa matérialité ordonnée à nos intentions mais passe sous silence toute autre dimension, sa dimension spirituelle plus particulièrement.

LE VIEUX SAGE

Vous venez de donner, vous-même, la réponse à votre question. L'Esprit souffle librement et aucun lieu ne lui est interdit, même pas un roman épistolaire. Le langage poétique est véritable et authentique car lui seul s'ouvre, avec fidélité, à cette présence de l'Esprit. Cependant l'Esprit, parce qu'il est insaisissable, échappe à toute représentation mais il n'en est pas moins la vérité la plus intime de toute réalité.

SCENE 5

Dans un parc, Clara est assise sur un banc et lit un livre ; le merle s'est posé sur le dos du banc mais Clara, plongée dans sa lecture, ne s'en est pas rendue compte.

CLARA

A haute voix

« Quand, de loin, puisque nous sommes séparés,
Je te demeure encore reconnaissable, à toi,
Par le passé,
Ô toi, compagnon de mes souffrances,
Si je puis encore te désigner quelque bien,
Dis-moi donc : comme on l'attend, comment t'a nommée l'amie ?
Dans ces jardins où, après un temps terrible
Et sombre, nous nous sommes retrouvés,
Ici, près des fleuves du monde originaire et sacré.

Il me faut le dire : il y avait quelque chose de bon
Dans ton regard, lorsque, au loin, un jour,
Tu regardas autour de toi avec joie,
Toi, homme toujours plus fermé, au visage sombre.

Comme les heures s'écoulaient, comme mon âme était calme
Devant cette vérité :
Que j'aurais été ainsi séparée.
Oui, je l'avoue : j'étais la tienne.

Vraiment ! comme tu veux tout ce qui m'est familier
Le ramener à ma mémoire et l'écrire,
Par des lettres — ainsi m'arrive-t-il aussi
De dire tout ce qui est passé.

Était-ce le printemps ? était-ce l'été ? Le rossignol
Vivait de son chant doux, avec les oiseaux
Qui n'étaient pas loin, dans les fourrés,
Et des parfums entouraient les arbres autour de nous.

Les allées claires, les buissons bas et le sable
Sur lequel nous marchions rendaient plus joyeuses

Et plus aimables la jacinthe,
Ou la tulipe, la violette, l'œillet.

Autour des murs et des enceintes verdoyait le lierre,
Verdoyait une obscurité bienheureuse de hautes allées.
Souvent, le soir, le matin, nous étions là,
Nous parlions de bien des choses et nous nous regardions avec bonheur.

Dans mes bras vivait le jeune homme,
Qui, encore abandonné, venait des régions
Qu'il me montrait, avec une mélancolie —
Mais il avait gardé les noms des lieux rares,

Et tout ce qui est beau,
Sur les rivages bienheureux, et qui m'était si cher,
Fleurit dans la terre natale
Ou se cache, vu d'un haut promontoire,

D'où l'on peut contempler la mer,
Mais où nul ne veut être. Contente-toi de cela, et pense
À celle qui est encore heureuse, précisément
Parce que le jour ravissant nous a éclairés,

Ce jour qui commença par un aveu
Ou par la pression des mains qui nous unissaient.
Hélas ! malheur à moi !
C'étaient de beaux jours. Mais
Une sombre pénombre suivit ensuite. »

LE MERLE

« Tu es tellement seul en la beauté du monde,
A ce que tu me dis sans cesse, chéri ! Mais
Ce que tu ne sais pas,
Clara se retourne vers le merle... »

(Hölderlin, « Quand du lointain »)

CLARA

Tu étais là ? Je ne t'ai pas entendu arriver, j'étais plongée dans ma lecture. Mais, dis-donc, tu connais aussi Hölderlin ?

LE MERLE

Bien sûr ! Je connais les textes, celui-ci s'intitule « Si du lointain... », mais je connais l'auteur aussi : il y a beaucoup de lui dans ce texte : ton épouse, il l'a traversée, lui aussi, quand est morte Suzette, sa Diotima.

CLARA

Ce qui est étrange, c'est que le poème est inachevé : « Ce que tu ne sais pas », ensuite une virgule et puis plus rien.

LE MERLE

C'est normal ! C'est une affaire entre elle et lui, le lecteur n'a pas à savoir ou alors il peut imaginer, peu importe. Hölderlin a toujours été très pudique, un peu comme toi d'ailleurs.

CLARA

Si elle ne lui dit pas, comment peut-il savoir ?

LE MERLE

Mais il sait et c'est pour cette raison qu'elle ne lui dit pas. Le poète ne veut pas refermer le poème, c'est au lecteur d'écrire les derniers mots. Avant ils étaient un et puis est arrivée cette séparation ; il lui écrit qu'il est seul et elle l'est tout autant : ils sont seuls ensemble. Ils sont toujours un mais dans l'éloignement.

CLARA

J'ai du mal à te suivre.

LE MERLE

L'éloignement sépare les être mais il ne fend pas l'amour en deux. C'est leur amour réciproque qui les unit mais dans cette union ils sont seuls à cause de l'éloignement. C'est douloureux je

te l'accorde mais l'amour est sauf aussi longtemps que demeure leur fidélité l'un à l'autre. Cette fidélité est condition de la présence, même dans l'éloignement. Ces lettres dont il est question dans les derniers vers, elles sont de qui selon toi ?

CLARA

D'Hyperion qui écrivait à ses amis et à sa bien-aimée Diotima depuis les champs de bataille.

LE MERLE

Bien des éléments dans le poème confirment ce que tu dis. Mais, je le vois bien, tu es troublée.

CLARA

Car ce poème me fait penser à Albert. Sa mort l'a conduit au plus lointain mais je ne sais plus rien de lui : les morts n'écrivent pas de lettres. Là où il se trouve à présent, éprouve-t-il la même solitude et que sait-il de la mienne ? Comme cette pauvre fille, je voudrais lui dire mais d'autsi loin, il ne peut plus m'entendre.

LE MERLE

C'est soude pour cette raison qu'il y a des merles.

CLARA

Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas.

LE MERLE

Les hommes scrutent le lointain et ils le nomment mais on n'accroche pas une étoile avec un simple nom. Ce lointain qu'on voudrait proche n'en finit pas de s'éloigner. Autrement dit c'est une gageure. Dans des constellations on enferme des étoiles qui pourtant sont séparées d'une distance à peine calculable. L'homme a cette vanité de vouloir capturer dans la proximité ce qui lui est le plus lointain. Mais il est un autre lointain dont l'homme n'a pas souci.

CLARA

Que veux-tu dire ?

LE MERLE

Que rien n'est plus lointain aux hommes que ce qui leur est proche. Vois tous ces gens qui nous regardent d'un œil suspicieux, ils doivent penser : « cette femme est folle de converser avec un merle, que peut-il y comprendre ? Que peut-il lui répondre ? »

CLARA

Et alors ?

LE MERLE

Ces passants ont mis entre nous une distance telle qu'il nous est impossible de nous entendre et pourtant nous sommes bien plus proches qu'ils ne le pensent. Mais ils ignorent cette proximité : trop de choses, selon eux, nous séparent, à commencer par le langage dont l'homme se croit l'inventeur et le maître. Je te parle cependant, tu m'écoutes et me comprends. Alors comment peux-tu l'expliquer ? Qu'y a-t-il entre nous qui nous rend si proches que nous pouvons nous entendre et nous comprendre ? Eux n'entendent que mon chant, la belle affaire, mais je suis, comme tant de choses, interdit de parole car je ne suis pas humain. Le langage est le propre de l'homme, le sien certes mais pas le mien, ni celui du platane, ni même celui de ce banc qui nous accueille. Et pourtant ce n'est le langage qui nous rapproche car il serait le même, nous nous exprimons différemment, alors qu'est-ce donc qui, nous traversant et nous habitant l'un et l'autre, rend possible cette rencontre.

CLARA

Tu penses à l'Esprit, que serait-ce d'autre...

LE MERLE

L'Esprit est un souffle de vie qui s'insinue en toute chose mais cet Esprit, qui nous est commun, c'est avant tout ce qui nous singularise. Nous ne sommes singuliers que dans l'Esprit, c'est pourquoi le devenir soi est un devenir d'Esprit, ainsi le disait Hölderlin.

CLARA

Et les corps, qu'est-ce que tu en fais ?

LE MERLE

On a trop longtemps pensé que c'est lui qui nous singularise mais l'actualité ne fait pas le singulier. Le corps nous inscrit dans l'ordre du monde, c'est très juste, mais il compte bien peu dans ce que nous sommes vraiment. Dis-moi : qu'est-ce qui distingue un merle d'un autre merle sinon le genre qui détermine la couleur du plumage. Les corps sont interchangeables, ils fonctionnent tous à l'identique, c'est même cela qui rend la médecine possible. Mais l'esprit est toujours singulier, ou plus précisément il se singularise toujours davantage en devenant.

CLARA

Mais si l'Esprit nous singularise à ce point, comment alors pouvons-nous nous rencontrer, communiquer ?

LE MERLE

Tous les êtres forment une communauté d'Esprit, c'est le même Esprit qui se singularise en chacun d'entre nous, c'est cela, et cela seul, qui rend possible que toi et moi communiquons.

CLARA

Mais, tu l'as dit toi-même, nos langages diffèrent.

LE MERLE

C'est vrai mais cela n'empêche pas qu'un langage polyphonique, qui autorise le devenir de cette communauté d'Esprit, soit possible ; nous nous exprimons tous à partir du point de vue qui est le nôtre et, ce faisant, notre langage devient une symphonie à partir de laquelle un sens peut émerger. Un orchestre symphonique est composé de nombreux instruments très différents les uns des autres et cependant ils jouent tous la même partition. Mais pour entendre ce que nous dit le monde, il nous faut nous mettre à son écoute : le monde est un poème qui ne s'entend que par qui l'habite poétiquement.

CLARA

Mais alors si c'est l'Esprit qui fonde cette communauté qui devient par et dans ce langage polyphonique, mon cher Albert fait, lui aussi, partie de cette communauté et comme nous tous il devient, lui aussi, dans l'Esprit.

LE MERLE

Bien sûr et il devient dans la plus grande proximité. Ne cherche pas ailleurs celui qui marche à tes côtés. Où voudrais-tu qu'il se trouve en cet instant si ce n'est au plus près de celle qu'il a le plus aimée qui l'a aimé tout autant en retour. Mais prends garde à ceci : cette présence exige de ta part une fidélité sans faille car, sans elle, il ne sera plus qu'un errant privé de son propre devenir puisqu'il n'aura plus de chemin. Ce chemin est le vôtre, il vous est commun : il n'en connaît pas d'autre. Il n'est pas dans un ailleurs où il se souviendrait avec amertume de ces sentiers que vous avez parcourus : ces sentiers sont les seuls qu'il connaisse et c'est en les parcourant ensemble que vous deviendrez l'un par l'autre.

CLARA

Ce que tu dis m'emplit de joie et pourtant c'est une joie mélancolique...

LE MERLE

Pourquoi dis-tu cela ?

CLARA

Je ne doute pas que dans l'Esprit nous pouvons nous retrouver et devenir ensemble, de même je n'ai aucun doute sur ma fidélité à sa présence, mais dans cette union enfin retrouvée, nous serons toujours seuls, l'un et l'autre.

LE MERLE

Repense au poème et à ses derniers vers. La distance, aussi grande soit-elle, n'abolit pas l'amour mais l'union, aussi sincère et profonde qu'elle puisse être, n'abolit pas cette solitude. « Ce jour d'enchanted qui, pour faire un de nous, s'ouvrit sur un aveu ou nos mains s'étreignant » : on ne peut faire un qu'en se perdant soi-même mais l'amour exige-t-il un tel sacrifice ? Comprends, ma chère Clara, que l'amour, lui aussi, devient, que rien jamais ne pourra le saturer, le figer dans une bénédiction. S'aimer, c'est devenir ensemble mais le devenir, et tu l'as bien compris, ne finit jamais. Un amour qui cessera de devenir parce qu'enfin il serait abouti ne pourrait que se dissoudre. L'amour est tragique, Clara, autant que nous le sommes et le monde avec nous : il est impossible, c'est vrai, et pourtant il nous emplit de joie à mesure que nous cheminons car cet amour absolu vers lequel nous tendons sans fin, se présente à nous en bien des occasions, mais assez furtivement pour qu'on ne puisse jamais s'en saisir.

CLARA

La joie, même si elle porte en elle un peu de mélancolie, n'en est pas moins une joie et sans doute nous suffit-elle pour éclairer cette marche sans fin qu'est notre devenir. Il est ainsi des joies simples qui dans l'instant où elles nous viennent effacent toute illusion d'une impossible béatitude. Mais, dis moi cher ami, me feras-tu un jour la grâce de m'avouer ton nom ?

LE MERLE

Puisque tu le demandes, avec une sincère et profonde amitié, alors convenons que ce jour est venu...

Le merle se pose alors sur l'épaule de Clara, approche son bec de l'oreille de son amie pour, dans un murmure, lui partager ce secret. Clara, après l'avoir entendu, a souri sans mélancolie et c'est là bien assez.